Universitas
BIBLIOTHECA

MELANGE
CURIEUX
DES MEILLEURES PIECES
Attribuées
A M. DE SAINT-EVREMOND.
TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdemdesain06sain

LES
OEUVRES
DE
SAINT-
EUVREMOND.

MELANGE
CURIEUX
DES MEILLEURES PIECES
ATTRIBUÉES
A M. DE SAINT-EVREMOND,
ET DE
QUELQUES AUTRES OUVRAGES
rares ou curieux.

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME PREMIER.

M. DCC. XL.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1917
.S5
1740
v.6

Coll. Spec.

PRÉFACE.

PErſonne n'ignore qu'on a imprimé ſous le nom de M. de Saint-Evremond une infinité de petites Pieces qui n'étoient point de lui. Les Libraires trouvoient leur compte à groſſir ainſi les Volumes ; & il s'eſt même trouvé des Auteurs, qui ſe ſont ſervis de cet artifice, pour faire valoir leurs productions. L'édition des Oeuvres de M. de Saint-Evremond, publiée à Londre ſur ſes Manuſcrits en 1705. arrêta ce commerce honteux. Elle contient les Ouvrages qu'il reconnoiſſoit pour ſiens, ſans aucun mélange de ce que l'indigence des Auteurs, ou l'avarice des Libraires lui avoient ſuppoſé.

Cependant, comme parmi les Pieces qu'on lui avoit attribuées, il y en a qui ſont fort bien écrites, & dont M. de Saint-Evremond lui-même faiſoit beau-

coup de cas ; le Libraire d'Amſterdam qui réimprima les OUVRES *de M. de Saint-Evremond ſur l'édition de Londre en* 1706. *ſouhaita d'en donner un Recueil. Je les lui envoyai, avec quelques Ouvrages qui étoient rares, ou qui n'avoient point encore paru. Mais ce Libraire ne trouvant pas qu'il y en eût aſſez pour remplir deux Volumes de la groſſeur qu'il s'étoit propoſée, y ſuppléa par l'addition de pluſieurs Pieces que j'avois rejettées. Tout cela parut en* 1706. *ſous le titre de* MÉLANGE curieux des meilleures Pieces attribuées à M. de Saint-Evremond, & de pluſieurs Ouvrages rares ou nouveaux.

On réimprima ce Mélange *à Cologne, ou plûtôt à Utrecht en* 1708. *& l'on y ajouta les* Mémoires de Madame la Ducheſſe Mazarin. *On l'imprima auſſi à Paris en* 1711. *ſous le titre d'*Oeuvres mêlées, ou Mélange curieux, *&c. Il s'en eſt fait pluſieurs autres impreſſions en France, avec celle des Oeuvres de M. de Saint-Evremond.*

Voici le plan que j'ai ſuivi dans cette nouvelle Edition.

De tous les Ouvrages attribués à M. de Saint-Evremond, je n'ai conſervé que ceux qu'il avoit diſtingués à la marge de mon exemplaire par ces mots : Point de moi, je voudrois qu'il en fût : point de moi, mieux que je ne ſaurois faire : point de moi, on me fait trop d'honneur. *Il en faut excepter quelques-uns qu'il eſtimoit beaucoup, & que j'ai retranché pour des raiſons particulieres.*

Ainſi, j'ai retranché les Réfléxions ſur la Doctrine d'Epicure, *parce que ces Réfléxions, qui ſont de M. Saraſins, ſe trouvent dans ſes* Nouvelles Oeuvres, *imprimées en* 1674. *comme je l'ai remarqué dans la* VIE *de M. de Saint-Evremond. Il y a apparence qu'on les joindra à ſes autres Ouvrages, lorſqu'on en fera une nouvelle édition.*

J'ai auſſi retranché quelques Pieces de M. Pavillon, qu'on a inſerées dans le Recueil de ſes Ouvrages, publié à

Amsterdam en 1715. *&* *en* 1720.

Le Dialogue des Morts *de M. Despreaux, ne pouvoit plus reparoître ici. Ce Dialogue avoit eu le sort de plusieurs Ecrits de M. de Saint-Evremond, où l'on avoit fait de si grands changemens, qu'il ne s'y reconnoît plus. Mais ces fausses impressions ont piqué M. Despreaux, & l'ont porté à nous donner cette Piece. On la trouve dans les dernieres Editions de ses Oeuvres, bien différente de ce qu'elle étoit dans ce Recueil. Ce n'est plus le même Ouvrage. Il y a néanmoins lieu de douter qu'elle soit précisément telle qu'il l'avoit faite d'abord.* Scarron *ne paroît plus sur la Scéne; & M. Despreaux a pû avoir de très-bonnes raisons pour supprimer le rôle qu'il jouoit en quelques endroits, ou pour substituer à son nom, ce terme général,* un François.

La Lettre de Consolation à Olympe *ne paroît plus ici. Cette Lettre est d'Henault, & on la trouve dans ses* Oeuvres diverses, *imprimées en* 1670.

M. de Saint-Evremond a marqué le jugement qu'il faisoit de cette Piece, par ces mots, écrits à la marge de mon exemplaire : Point de moi. C'est prendre trop de peine à consoler une jeune Demoiselle de la mort d'un vieil homme. *On n'y trouvera plus les* Charmes de l'Amitié; *les Pieces de l'Abbé Pic, tirées d'un volume imprimé à Paris en* 1700. *sous le titre de* Nouveaux Ouvrages de M. de Saint-Evremond qui n'ont pas encore été publiés; *ni une vingtaine d'autres petites Pieces en Prose & en Vers, qu'il seroit inutile de détailler. Je remarquerai seulement que deux de ces Pieces, savoir, les Observations sur la Maxime :* Qu'on ne doit jamais manquer à ses amis, *& une* Lettre A. M. J. G. E. C. D. P. *ou* au Comte d'Olonne, *étoient originairement de M. de Saint-Evremond; mais qu'il les désavouoit de la maniére qu'on les avoit imprimées. Dans mon exemplaire, il a écrit ces mots au sujet de la premiere:* Tout est changé ici,

je n'y reconnois rien. Ce n'eſt point la même choſe que j'ai faite : *& à l'égard de la ſeconde :* Tout eſt changé : point de moi comme elle eſt. *M. de Saint-Evremond ne voulut pas ſe donner la peine de les refaire.*

Enfin, j'ai retranché le Colomeſiana, *parce que je me propoſe de le faire réimprimer avec des Remarques, & d'y joindre quelques autres Pieces de M. Colomiés, qui n'ont point encore paru.*

Voici les Pieces que j'ai conſervées ; & celles que j'ai ajoutées dans cette nouvelle Edition, pour ſuppléer aux retranchemens que j'ai faits. J'en parlerai dans l'ordre qu'elles ſont imprimées.

Dans le premier Tome, on trouvera que j'ai conſervé les Pieces ſuivantes :

Apologie de M. le Duc de Beaufort contre la Cour, la Nobleſſe, & le Peuple.

C'eſt une Satyre contre ce Duc. M. de Saint-Evremond a eu beaucoup de part à cette Piece, comme on le verra dans ſa VIE.

De l'usage de la Vie.

Fragment de Pétrone : de l'Eloquence.

De la vraye & de la fausse beauté des Ouvrages d'esprit.

Ces trois Pieces contiennent des réflexions très-sensées. On m'avoit assûré qu'elles étoient de M. de la Valterie, qui nous a donné une Traduction d'Homere, de Juvenal & de Perse : mais il y a quelque lieu d'en douter (1).

De l'Étude & de la Conversation.

De l'Amitié.

Abregé de la Vie de M. de Lionne, Ministre d'Etat.

Caractére de Charles II. Roi d'Angleterre, par M. le Duc de Buckingham Normamby.

Lettre touchant la destinée du Comte de Bussy Rabutin.

Les Pieces ajoutées dans ce Volume, sont au nombre de trois.

La Préface *de l'Ouvrage intitulé,*

(1) Voyez Tom. I. *des Mélanges*, pag. 125. dans les Notes.

Médailles sur les principaux Evénemens du Régne de LOUIS LE GRAND, avec des Explications historiques.

Pour faire connoître le mérite de cette Piece, il suffira de remarquer qu'elle a été composée par l'Académie Royale des Inscriptions & des Médailles. C'est une Dissertation très-curieuse sur les Médailles. On y traite de la différence qu'il y a entre les Monnoyes & les Médailles, des différentes especes de Médailles, & de la maniére de les composer. On y trouve, en même temps, l'Histoire de l'Etablissement & des progrès de l'Académie Royale des Inscriptions & des Médailles, & le plan qu'on a suivi dans l'Histoire de Louis XIV. par Médailles, publiée en 1702. *Ce dernier article y étoit essentiel, puisque c'est la* Préface *de cet Ouvrage. Cependant, à peine cette Histoire étoit-elle sortie de sous la presse, que la Préface fut supprimée par ordre du Roi. Mais elle passa dans un petit nombre d'exemplaires, qui nous l'ont conservée.*

Dans les autres, on la trouve quelquefois écrite à la main. On a fait une nouvelle édition de cette Hiſtoire, qui s'étend juſqu'à la mort de Louis XIV. mais on n'y trouve point la Préface. M. Mead, célebre Médecin de Londre, qui a enrichi ſa Bibliotheque de tout ce qu'on a publié de plus curieux & de plus exquis ſur les Sciences & les Belles Lettres, a bien voulu me communiquer ſon Exemplaire, où la Préface ſe trouve imprimée. C'eſt d'après cet Original que je la donne ici.

La ſeconde Piece ajoutée dans cette édition, c'eſt une Comédie intitulée la Femme pouſſée à bout. *Elle eſt traduite de l'Anglois de M. le Chevalier Vanbrug.*

Les François la trouveront trop licencieuſe. Leur Comédie eſt plus chaſte que celle des Anglois. Mais on raiſonneroit très-mal, ſi on en concluoit que les mœurs des Anglois ſont moins reglées que celles des François, & qu'il y a plus de vertu à Paris qu'à Londre. Ceux qui ont quelque connoiſſan-

ce du monde ne tireront jamais cette conſéquence. La licence du Théatre Anglois s'introduiſit ſous le Régne de Charles II. Les Poëtes ſe conformerent au goût de la Cour, & nos Comédies s'en reſſentent encore aujourd'hui.

Cependant cette licence eſt déſapprouvée des perſonnes les plus ſenſées de la Nation. Elle a même été vivement attaquée dans pluſieurs Ecrits. M. Collier, Miniſtre Non-jureur, s'eſt ſignalé dans cette occaſion. Ses rémontrances auroient, peut-être, eu plus d'effet, s'il s'étoit renfermé dans de juſtes bornes : il ſemble condamner abſolument la Comédie. Quoi qu'il en ſoit, il publia en 1698. un Livre intitulé : Courte revûe de l'impiété & de l'impureté du Théatre Anglois, *&c. Cet Ouvrage a été traduit en François par le Pere Courbeville, ſous le titre de* Critique du Théatre Anglois. *Je remarquerai, en paſſant, que c'eſt le même M. Collier que le Pere de Courbeville cite avec éloge dans ſa Traduction du* Héros *de Gracien, & qu'il qualifie* Evêque Anglican. *Cependant*

il y a très-peu de personnes en Angleterre, qui sachent que M. Collier est Evêque; & il n'y a nulle apparence que son nom se trouve jamais dans la liste des Evêqnes de ce Royaume. Voilà un piége pour ceux qui travaillent à l'Histoire des Auteurs. Ils se persuaderont que ce sont deux personnes différentes; & multiplieront les êtres sans nécessité. Voici l'explication de cette espece d'énigme. Messieurs les Non-jureurs ayant trouvé à propos de se soustraire à l'Eglise Anglicane, depuis la Révolution; & de faire secte à part, ont voulu avoir leurs Archevêques, leurs Evêques de Cantorbery, de Londre, &c. Les Catholiqnes Romains ont aussi les leurs: de sorte que nous avons en Angleterre deux sortes d'Evêques heterodoxes; ou pour parler plus civilement, d'Evêques in partibus, *qui y exercent leurs fonctions. L'Etat en est très-bien informé; mais il les tolere, tout ennemi de l'Etat qu'ils sont: tolerance, que certains Politiques jugeroient bien plus dangereuse que la licence du Théatre.*

M. Collier attaqua vivement la Femme poussée à bout *de M. Vanbrug, & une autre de ses Pieces intitulée* la Rechute, ou la Vertu en danger. *M. Vanbrug ne crut pas qu'elles fussent aussi licencieuses qu'on les représentoit, & il les défendit dans un Ouvrage imprimé en* 1698.

M. Collier avoit trouvé mauvais que dans la Femme poussée à bout, *le Chevalier* Brure *mît une robe de Ministre pour décrier le Clergé. Il avoit aussi critiqué le caractére de* Constant, *qu'on représente comme un homme accompli, quoique sa conduite ne soit pas conforme aux maximes de la Religion. Enfin, il avoit censuré quelques expressions de Madame* Brute, *de* Bellinde, *& de* Rasor, *comme impies & profanes. M. Vanbrug répond à toutes ces accusations, & fait ensuite l'Apologie de cette Piece en général.*

Cette Comédie, *dit-il* (1), a été

(1) A Vindication of *the Relapse* and *the Provok'd Wife*, from Immorality and Prophaneſs. pag. 49.

écrite il y a plusieurs années, & lorsque j'étois encore fort jeune : de sorte que s'il s'y trouvoit quelques irrégularités dans la Morale, je pourrois être excusable de l'avoir faite, quoi qu'on pût me blâmer, en quelque maniére, de l'avoir publiée. Mais je ne pense pas qu'elle soit si licencieuse, qu'on ne me puisse pardonner l'un & l'autre.

A l'égard du Chevalier *Brute*, je croi qu'il y a une infinité de maris qui ont beaucoup de part à ses défauts : & il me semble que le rôle qu'il joue dans toute la Piece, fait assez sentir le ridicule de son caractére. C'est lui qui donne lieu à tous les autres incidens. Je conviens qu'il n'y a pas beaucoup d'intrigue dans tout cela ; mais ce qu'il y en a, tend néanmoins à la réformation des mœurs. Car outre que sa figure doit nécessairement donner de l'aversion pour son caractére, les mauvaises conséquences de sa brutalité paroissent dans la

conduite irréguliére de ſa femme. Le mauvais traitement qu'il lui fait, ne juſtifie pas à la vérité ſon intrigue: mais l'intrigue qu'elle forme dans le temps qu'elle eſt maltraitée, peut apprendre à certaines perſonnes à ſe tenir ſur leurs gardes. Je ne trouve pas que nos femmes en Angleterre, tiennent beaucoup de l'humeur des Moſcovites. Si vous leur voulez faire croire que vous les aimez, il faut leur donner des traits plus affectueux de votre tendreſſe: ſi vous en agiſſez autrement, l'Amant ne manquera pas d'en profiter, & de plaider ſa cauſe d'une maniére qui a, je penſe, réuſſi plus d'une fois. J'avoue que la Religion (lorſqu'une femme en a) eſt un rempart pour la ſûreté du mari; & on peut dire la même choſe de la modeſtie, de la crainte, & de l'orgueil: cependant tout cela n'aboutit pas à grand choſe, ſi le galant a un ami dans la place. Je croi donc qu'une Comédie tend à une bonne fin, qui fait

reſſouvenir le Gouverneur que quelques braves que ſoient ſes ſoldats, il lui peut arriver de les pouſſer à ſe mutiner.

Pour ce qui regarde les autres caractéres, comme il n'y a pas beaucoup de bon, il n'y a pas auſſi beaucoup de mauvais. Madame *Fanciful* eſt tournée en ridicule ſur ſa vanité & ſur ſon affectation. La *Françoiſe* donne une idée de ce qu'on peut ſouvent attendre d'une Suivante de ſon pays. *Heartfré* ſe trouve pris, après les railleries extravagantes qu'il a faites de tout le ſexe; & *Conſtant* ſe tourmente beaucoup pour une choſe qui ne mérite pas toutes les peines qu'il ſe donne. Enfin, ils s'occupent preſque tous de ce qu'ils ne devroient pas; & ceux qui voyent ce manége, peuvent en profiter pour employer mieux leur temps.

Le premier Tome finit par cette Comédie. J'ai crû qu'on la liroit avec plaiſir. Elle donne une aſſez juſte idée du Théatre

Anglois, & peut ſervir d'éclairciſſement à ce que M. de Saint-Evremond a dit de la Comédie Angloiſe.

Le ſecond Tome commence par la Réponſe *de M. Perrault aux* Réfléxions critiques *de M. Deſpreaux ſur Longin. M. Perrault publia cet Ecrit en 1694. mais il ne laiſſoit pas d'être auſſi rare que s'il n'avoit jamais été imprimé. Je me ſuis imaginé qu'on ſeroit bien aiſe de le trouver dans la nouvelle édition de ce Recueil. C'eſt proprement une Réponſe à la VIII. Réfléxion critique de M. Deſpreaux, où il s'agit de Pindare. M. Perrault ſe propoſoit de répondre à toutes les autres Réfléxions de M. Deſpreaux, qui attaquoient ſon* Parallele des Anciens & des Modernes; *je ne penſe pas qu'il ait exécuté ce deſſein. M. Deſpreaux avoit raiſon pour le fonds; mais il traita trop durement ſon adverſaire. M. Perrault avoit l'avantage de la douceur, de la modération, & de la politeſſe. Après tout, on verra dans cet Ecrit que M. Deſpreaux a imputé à*

M.

M. Perrault bien des choſes qu'il n'avoit point dites, & qu'il lui a donné un ridicule dont il n'étoit pas coupable. Pourquoi n'a-t'il donc pas rectifié ces endroits dans la derniere édition de ſes Ouvrages? Comment accorder ce procédé avec cette droiture & cette équité, dont il ſe faiſoit un rempart?

On trouve enſuite les Mémoires de Madame la Ducheſſe Mazarin, *le* Plaidoyé *de M. Errard pour M. le Duc Mazarin contre Madame Mazarin, & un* Factum *pour Madame Mazarin contre M. Mazarin. M. de Saint-Evremond a célebré la beauté & le mérite de Madame Mazarin en une infinité d'endroits de ſes Ouvrages: il a rapporté pluſieurs particularités de ſa vie, & a défendu ſa Cauſe contre M. Errard. Tout cela doit naturellement porter ceux qui les liſent, à ſouhaiter d'être inſtruits à fond de ce qui regarde cette illuſtre infortunée. Les trois Pieces dont je viens de parler, leur donneront une ample ſatisfaction.*

Les Memoires *de Madame Mazarin comprennent l'Hiſtoire de ſa Vie juſqu'à ſa retraite à Chambery, en* 1672. *Ils ſont de la compoſition de M. l'Abbé de Saint-Réal, comme je l'ai remarqué dans la* VIE *de M. de Saint-Evremond. Ces Mémoires ſont ſuivis d'une Lettre qui contient le Portrait & le caractére de Madame Mazarin, & qui nous donne une idée de ſa converſation & de ſes maniéres. Je les donne ici ſur la premiere édition, faite à Paris en* 1675. *en gros caractére* (1).

Ces Mémoires furent publiés en Anglois en 1676. *par le Sieur Porter: mais ſa Traduction eſt déteſtable. J'en ai donné une moins mauvaiſe, qui a été imprimée avec celle des Oeuvres de M. de Saint-Evremond en* 1714. *en trois Volumes in octavo.*

Ils ont auſſi été traduits en Italien, & publiés en 1677. *à Geneve, ſi je ne*

(1) *Memoires D. M. L. D. M. A Cologne, chez Pierre du Marteau,* 1675.

me trompe, ſous le nom de Cologne (1). *On y a ajouté à la fin, une petite Piece intitulée :* Lettera d'un Gentiluomo ſieguace del la Ducheſſa Mazarina ad un'Amico. *L'Auteur rend compte à ſon ami, du voyage de Madame Mazarin en Angleterre, de la maniére dont elle y fut reçue, & des motifs ſecrets qu'on attribuoit à ce voyage. Cependant, j'ai de violens ſoupçons que cette Lettre eſt ſuppoſée. Ces ſortes de fourberies ſont ſi communes, qu'on ne ſauroit trop avertir le Public de ſe tenir ſur ſes gardes. M. Bayle, zélé amateur de la vérité, ſe faiſoit une affaire de les découvrir. La Lettre dont il s'agit ici n'eſt pas extrêmement longue : je me flatte qu'on ne trouvera pas mauvais que je l'expoſe ici aux yeux du Lecteur, & que je propoſe enſuite mes doutes. La voici.*

Conoſco aver torto, ed un torto grandiſſimo d'aver tanto tardato à dargli mie nuove. Peccato confeſſa-

(1) *Le Memorie della Signora Ducheſſa Mazarini. In Colonia, appreſſo Pietro del Martello.*

to è mezzo perdonato. Se mancai al mio dovere, ecco amendo l'errore.

Mi retrovo in Inghilterra colla Signora Ducheſſa. Il motivo di queſto noſtro viaggio, ſe Voſtra Signoria non lo ſa, fù la perſecuzione del Signor Mazarino, che immerſo più che mai nella devozione, non potendo ſoffrire, che la Signora Ducheſſa foſſe in libertà, che voleva con ogni mezo chiuderla in un Convento. Si perſuadeva queſto Signore, ch'egli era la cagione forſe di molte concupiſcenze, col laſciar' eſpoſta alla viſta degli nomini queſta Fenice de beltà. Non trovi Voſtra Signoria ſtrano queſto penſiero devoto in una perſona, che vietò nell' Alſazia alle femine di filare col torello, adducendo che il muoto del piede reiterato eccitava alla luſſuria (1), quaſi che ſimili contegni foſſero l'intingolo alle voluttà carnali, quinci che il penſiero

(1) Voyez les OEUVRES *de M. de Saint-Evremond.* Tom. V. pag. 222. 223.

doveſſe ſcorrere à deſiare colla falſa il cibo. Voſtra Signoria aurà ſaputo ſenza fallo, come ſolecitava Madama Reale per permettere l'eſecuzione di quell' arreſto, che gia la teneva eſule dalla Francia, ma ſaputoſi dalla Signora Ducheſſa, s'invola da quel Cielo, dal quale alterato poteva ricevere colpi fatali d'un deſtino infelice. Ecco ſuccintamente il motivo della noſtra ratta partenza.

Reſtai ſtupito li giorni paſſati nell' intendere da una Lettera d'un Amico, che molti, che fanno profeſſione di penetrare i ſecreti de' gaginetti, ſuſſurravano, eſſere ſtata la partenza un' effetto di raffinata politica della Corte di Francia per avere appo queſta Maeſtà Britannica una perſona che poteſſe ſcuoprire i ſuoi ſentimenti, ed iſpirargliere de' buoni, ſapendoſi che.

Ad una beltà nulla ſi niega.

In verità la coſa ſembra aſſai veriſimile, e la Signora non ſarebbe fuori del caſo di rappreſentare la ſcaltra

Dalide, ſe, come ſi dice, veramente il Sanſone foſſe colto. Per me che corro ſul di ritto viale, non m'appongo à penetrare più avanti: Sò che non gli ſarà noioſo l'udire il noſtro viaggio, dico che non gli ſarà noioſo, perche ſendo ſtato veloce, no lo tratſterò moto.

Pigliaſſimo una cavalcatura à Genevra per Auguſta detta in Tedeſco Ausbourg, d'onde faceſſimo ſpargere voce, che volevamo andare à Munic in Baviera, mà torcendo altrove il paſſo, foſſimo ben preſto in Amſterdamo, dove la Signora Ducheſſa fu conoſciuta ſendo che ci feceero molte corteſie, e Voſtra Signoria aurà viſto in que' tempi, che le gazette ſteſſe ne parlavano. S'imbarcaſſimo al primo vento favorevole, e giugneſſimo in Londra un Giovedi. La Signora Ducheſſa *ornata monilibus ſuis* volſe andar' à chiedere protezzione à queſta Maeſtà Britannica. Non gli dirò co' quanti termini. Sò

beniſſimo, che molto mormorano della Signora Ducheſſa, perche ſi ſia venuta gettar nelle braccia d'un Prencipe che doveva altre fiate eſſere ſuo ſpoſo, ſecondo ch'elle ſteſſa parla nelle ſue Memorie. Tutti quegli, che conoſcono le buone qualità della Signora Ducheſſa, ſon certo, sbandiranno da ſe ſimili penſieri fallaci, erronei, e falſi. Per gli altri, che non la conoſcono, ſono ciechi, che giudicano la chiarezza ſteſſa eſſer' una nube foſca. Sua Maeſtà l'accolſe, egli è vero con gran dimoſtrazioni d'un' asfetto particolare, l'albergò vicino, al preſente la vede ſovente, la viſita, ſeco alla caccia la invita, e le aſſiſte in tutto quanto può diſpendere da una generoſità, e magnanimità Reale. Molti quì pure nazionali ſi ſentono parlare di queſte bontà con un bronteo aſſai mormoratorio, mà non ſi può, che laudare queſti effetti della bontà Reale nel dar ricovro ad una Prencipeſſa, che

no è perſeguitata, che perche non vuol eſſere ſchiava dell' ipocriſia. Dica il mondo quanto sà dire, la Signora Ducheſſa ſe ne burla, e gli baſta d'eſſer bene dove ſi trova. Meco ſovente dice d'eſſere totalmente contenta, che era ben ragione, che foſſe una fiata in paradiſo, doppo aver tanto ſofferto col marito. Veramente come l'Inghilterra vien nomata per tutto il Paradiſo del ſeſſo feminile, ſi può ben dire, che ſin qui era ſtata in Purgatorio.

Non è il mio diſegno di ſcrivergli una Lettera ampia, mà ſolamente di dargli nuova della mia perſona; è per queſto, che in due parole hò voluto dirgli quanto poteva ſodisfare in parte la da lei curioſità. Mi faeci la grazia contracambiarmi col darmi Contezza della ſua ſalute, e delle novità del paeſe. Hò udito, che il Signor Mazarino vuol dar' in luce la riſpoſta alle Memorie dalla Signora Ducheſſa, e che il Signore Coneſtabile Colon-

na vuol far lo ſteſſo circa quelle di ſua moglie. Comè anche la Signora Marcheſe di Courcelles, ed il marito vogliono entrambi ſpiegare le loro doglianze, ſe Voſtra Signoria vedrà queſte riſpoſte, la ſupplico farmene parte con ogni celerità, eſebendomi ancor' io di far' ogni poſſibile per aſſicurarla che ſono, *&c.*

Cette Lettre eſt dattée du mois d'Avril de l'année 1677. (1). *Madame Mazarin arriva en Angleterre au mois de Decembre* 1675. *il y avoit donc plus de quinze mois qu'elle y étoit, lorſque le prétendu Gentilhomme qui l'accompagna écrivit à ſon ami, pour lui donner de ſes nouvelles. Cela eſt-il dans la vraiſemblance? L'Auteur a ſenti lui même cette abſurdité, & a tâché de la pallier dans ſon préambule. Je pourrois montrer, qu'il eſt très-mal inſtruit des véritables motifs du voyage de Madame Mazarin en Angleterre, & de quelques autres*

(1) *Londra alli* 24. *Aprile* 1677.

particularités qu'il rapporte : mais il suffira d'ajouter une remarque qui démontre la supposition de cette Lettre. L'Auteur dit qu'il a appris que M. le Connétable Colonne vouloit publier une Réponse aux Mémoires *de Madame la Connétable sa femme, sœur de Madame Mazarin. Par là, il regarde ces Memoires comme l'Ouvrage de cette Princesse. Ils furent imprimés en* 1676. *sur ce titre :* Mémoires de M. L. P. M. M. G. Connétable de Naples. *Mais ce n'est qu'un Roman fabriqué à l'imitation des Mémoires de Madame Mazarin, & très-mal écrit. Madame Mazarin fut, sans doute, la premiere à s'en appercevoir, & à s'en plaindre : comment est-il possible qu'un Gentilhomme qui étoit actuellement auprès d'elle, ait pû l'ignorer ? La fourberie étoit si visible, que le Sieur de Saint-Bremond, Auteur de plusieurs petits Romans, en prit occasion de donner d'autres Mémoires en* 1678. *qu'il dédia à Monsieur le Duc de Zell, & qu'il in-*

titula, Apologie, ou les véritables Mémoires de Madame Marie Mancini, Connétable de Colonna, écrits par elle-même. *Madame Colonne n'a pas eu plus de part à ces Memoires qu'aux précedens, quoique le Sieur de Saint-Bremond ait mis dans le titre, qu'ils avoient été* écrits par elle-même.

Les Mémoires de Madame la Ducheſſe Mazarin ſont ſuivis des deux Pieces qui regardent le Procès que Monſieur le Duc Mazarin lui intenta en 1689.

La premiere, c'eſt le Plaidoyé *de M. Erard, avec ſa* Replique *au Plaidoyé de M. Sachot. M. Erard étoit l'Avocat de M. Mazarin, & M. Sachot, celui de Madame Mazarin. Le Plaidoyé, & la Replique de M. Erard revûs & corrigés ſur l'édition qu'on en fit à Paris en* 1696. *dans un Recueil de* PLOIDOYEZ *de M. Erard. Ils ſont accompagnés d'une* Lettre *de M. Erard à M. le Duc de Caderouſſe. Madame la Ducheſſe de*

Bouillon étoit très-mécontente de Monsieur Erard au sujet de son Plaidoyé contre Madame Mazarin sa sœur. Elle se plaignoit de ce qu'il avoit employé tout son art à déguiser la vérité, & qu'il sembloit même avoir pris à tâche de tourner Madame Mazarin en ridicule. M. Erard tâche de se justifier dans cette Lettre, dont j'ai l'Original entre les mains.

La seconde Piece, c'est le Factum pour Madame Mazarin contre Monsieur le Duc Mazarin. *Ce Factum paroît ici pour la premiere fois. On y plaide la cause de Madame Mazarin avec beaucoup de solidité & de force : l'humeur, le génie, & la conduite de M. Mazarin y sont peints d'après nature : on y découvre tous les déguisemens & toutes les sophistiqueries de son Avocat. Si M. Bayle l'avoit eu en main, lorsqu'il parla de ce Procès dans le premier Tome de sa* Réponse aux Questions d'un Provincial, *il en auroit bien profité. Mais ces sortes d'Ecrits ne sor-*

tent guére de l'enceinte du Palais : on n'en imprime qu'un petit nombre d'exemplaires pour l'inſtruction des Juges.

J'aurois bien voulu pouvoir joindre à ces deux Pieces, la Réponſe de M. Sachot au Plaidoyé de M. Erard : mais je l'ai cherchée inutilement ; & en effet, il paroît par la concluſion du Factum, qu'elle n'a point été imprimée, & qu'on n'auroit pas même publié ce Factum, ſi l'on n'y eût été forcé par la publication du Playdoyé de M. Erard. En effet, l'équité demandoit qu'on entendît les deux parties. Le Public ſera déſormais en état de prononcer, puiſqu'il a toutes les Pieces du Procès. La Réponſe de M. de Saint-Evremond au Plaidoyé de M. Erard eſt dans le cinquiéme Tome de ſes Oeuvres.

On trouvera à la fin de ce Volume, quelques petites Pieces de Poëſie. Elles avoient déja paru dans la premiere édition de ce Mêlange, à la reſerve des deux dernieres. On eût pû les réduire à un plus petit nombre : mais le Libraire

a craint que ce retranchement n'augmentât trop la disproportion qu'il y a dans la grosseur des deux Volumes.

Je ne parlerai point des petites Notes que j'ai faites sur quelques endroits de ce Recueil. Elles sont peu considerables ; mais je me flatte qu'elles ne seront pas tout-à-fait inutiles.

A Londre le 7. Novembre 1725.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS
LE PREMIER TOME
DES MELANGES CURIEUX.

APologie de M. le Duc de Beaufort contre la Cour, la Nobleſſe & le Peuple. *Page* 1.

De l'Uſage de la Vie. 21

Chapitre I. *Que l'Homme doit s'appliquer à la recherche de ſa félicité, puiſqu'il eſt en ſon pouvoir d'augmenter ſes plaiſirs, & de diminuer ſes miſeres.* ibid.

Chap. II. *De l'Exiſtence de Dieu.* 27

Chap. III. *Qu'il faut diminuer la violence de ſes deſirs, par la conſidération de la véritable valeur des choſes que l'on deſire.* 35

Chap. IV. *De la Réputation.* 39

Chap. V. *Des Ennuis & des Deplaiſirs.* 44

Chap. VI. *Des Plaiſirs.* 56.

Fragment de Pétrone. *De l'Eloquence.* 66
Hiſtoire de la Matrone d'Epheſe. 95
De la vraie & la fauſſe Beauté des Ouvrages d'eſprit. 109
CHAPITRE I. *Comment on peut ſe former à bien écrire, & à bien juger du mérite des Auteurs.* ibid.
CHAP. II. *De l'honnêteté des Expreſſions.* 119
CHAP. III. *De la juſteſſe du Raiſonnement.* 131
De l'Etude & de la Converſation. 145
De l'Amitié. 154
Abregé de la VIE de M. le Marquis de Lionne, Miniſtre d'Etat. 161
Caractére de Charles II. Roi d'Angleterre. Par le Duc de Buckingham & Normamby. *Traduit de l'Anglois.* 173
Lettre touchant la deſtinée du Comte de Buſſy Rabutin. 183
Préface de l'Ouvrage intitulé, *Médailles ſur les principaux Evénemens du Régne de* LOUIS LE GRAND, *avec des Explications Hiſtoriques.* 186
La Femme pouſſée à bout, Comédie traduite de la Piéce Angloiſe intitulée, *The Provock'd Wife.* 209

APOLOGIE

APOLOGIE
DE
MONSIEUR LE DUC
DE BEAUFORT,

Contre la Cour, la Noblesse & le Peuple. (1)

MESSIEURS,

SI j'étois aussi éloquent, que ceux qui ont écrit pour la Cour, ou pour les Princes, vous auriez une belle Apologie en faveur du Duc de Beaufort; mais n'ayant fait que chasser toute ma vie, &

(1) M. de Saint-Evremond a eu beaucoup de part à cette APOLOGIE ironique du Duc de Beaufort. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1651.

jouer à la longue paume avec lui, vous me dispenserez, s'il vous plaît, de la fatigue de l'éloquence, & me permettrez d'aller mon grand chemin sans *barguigner* (1).

Pour entrer d'abord en matiére, il me semble, qu'il y a trois points en mon discours aussi bien que dans son AVIS. Le premier est de *le justifier à la Cour*, qui le croit, dit-on, mal-intentionné; le second, de *le rétablir auprès de la Noblesse*, qui l'a mépriſé; le troisiéme, de lui *redonner l'amitié du Public*, qui l'abandonne. Jugez, Messieurs, si j'ai peu de chose à faire, & s'il ne seroit pas plus aisé de délivrer les Princes, & de perdre le Cardinal, que de réussir à ce que j'entreprens.

I. Je dis, que la Cour est tout-à-fait injurieuse à Monsieur de Beaufort, de croire, qu'il a de mauvais sentimens contre elle; & voici comme je raisonne là-dessus. Si Monsieur de Beaufort avoit conservé quelque haine pour la cour, si la réconciliation de Monsieur le Cardinal n'étoit pleine de sincérité & de franchise, il se maintiendroit en état de lui nuire, ou de s'en garantir: mais tant s'en faut, pour ôter tout sujet de crainte & de soupçon, pour établir une entiére confiance, il se décrédite exprès dans le Parlement, il s'attire le mépris des honnêtes gens, & la hai-

(1) Expression ordinaire du Duc de Beaufort.

ne des peuples ; quelle apparence donc, que Monsieur de Beaufort faisant toutes les choses, qui doivent plaire à la Cour, ait dessein de la desservir, ou de se brouiller avec elle ?

Davantage, s'il étoit vrai, qu'il voulût entretenir une confédération désavantageuse à l'autorité du Roi, il seroit uni avec les *Frondeurs*, & tous ensemble auroient un même but & les mêmes intérêts ; mais chacun sait, qu'il a rompu avec Madame de Chevreuse, de peur qu'il ne semblât aller contre le Testament de Louis XIII, s'il conservoit quelque sorte de liaison avec elle ; quelle apparence donc, qu'un homme, qui a des respects si délicats pour la mémoire du feu Roi, pût avoir des sentimens si pernicieux contre celui-ci ?

Pour l'union du Ministre & de l'Amiral (1), on ne sauroit apparemment la desirer ni plus forte, ni plus étroite ; & ils sont trop généreux l'un & l'autre, pour croire, qu'on ait donné & reçu quatre-vingt mille livres de rente comme un gage trompeur d'une fausse réconciliation.

Mais afin de laisser les conjectures, où il y a mille choses concluantes, pourquoi l'auroit-on appellé *Mazarin* sur le Pont neuf, au Palais, & dans tous les lieux publics ? Pourquoi dans la derniere assemblée du Par-

(1) Le Duc de Beaufort avoit la Charge de Grand-Amiral.

lement auroit-il sollicité ce qui lui reste d'amis en sa faveur, s'il n'étoit véritablement dans ses intérêts ?

On l'accuse de contribuer de tout son crédit à la ruine du Duc d'Espernon : Et que peut faire autre chose ce généreux Prince, à moins que de souffrir les injures chrétiennement, & de s'enfermer dans un Cloître ? Ne faut-il pas avouer, que jamais persécution ne fut pareille à celle, que lui fit le Duc de Candale ; & son acharnement à deshonorer un parent si proche ne mérite-t-il pas bien cette vengeance ?

Mais, à dire vrai, ce ne sont qu'intérêts particuliers ; & en tout cas il se venge de ses ennemis malgré la Cour, & par une espéce de compensation, il fait abandonner ses amis pour lui plaire. Fontrailles & Matta autrefois si passionnés pour ses intérêts en ont fait l'expérience, & le Comte de Fiesque, après avoir reçu le même traitement, devroit se reprocher toute sa vie l'inutile générosité qu'il eut pour lui.

Concluons donc, que jamais personne n'a mieux suivi les intentions de la Cour, & que la Reine auroit fort mauvaise grace de lui refuser le Gouvernement de Bretagne, si elle croyoit, que les grands services, qu'il a rendus, ne sont pas bien payés de l'Amirauté.

II. Après avoir justifié ce grand Duc pour

ce qui regarde la Cour, je le veux justifier auprès de la vraye Noblesse, & faire voir, que rien n'est plus déraisonnable que le mépris qu'on en a fait depuis quelque temps.

Quand je parle de la vraye Noblesse, je n'entens pas ceux, que le seul langage de ce Prince fait ses ennemis; gens nourris dans la molesse & dans l'oisiveté, à qui les ruelles ont donné des entretiens tout particuliers.

Monsieur de Beaufort fait gloire d'ignorer les termes trop délicats (1), & capables d'amollir les courages, comme d'affoiblir les esprits. Il ne sait ce que c'est de justesse, ni de discernement; il ne cherche ni la politesse aux repas, ni la propreté aux habits; mais il sait se faire aimer de ses voisins, & quand il a besoin d'amis, il trouve des cent Gentilshommes travestis en Diables (2), qui ne manquent point de *brocher Bayard* (3). Voilà quelle est la maniére de vivre de ce grand Duc. Je voi bien, que j'ai à satisfaire la Noblesse sur un autre point, & qu'il y a peu de Gentilshommes, qui parlant de l'affaire de Renard (4), ne parlent aussi du peu d'envie,

(1) Voyez ci-après, page 11.

(2) En habit de Chasse.

(3) Le Duc de Beaufort appelloit *brocher Bayard*, courir à toute bride après les Chiens dans des Godis.

(4) Renard étoit Valet de Chambre du Com-

qu'on a eu de satisfaire des gens de qualité si fort offensés. Avant que de venir au détail, je vous dirai, que le bon Prince s'est repenti mille fois de cette action; & pour vous montrer, que je n'approuve pas l'affaire, ni la suite qu'elle a eûe, je l'accuse d'avoir eu trop d'emportement & de courage chez Renard; & trop de réfléxion & de sagesse dans le procedé. Mais pour peu de bonté que vous ayez, Messieurs, vous excuserez un homme, qui

mandeur de Souvré. Il s'entendoit fort bien en tapisseries, & il en faisoit apporter chez lui des plus belles, & les vendoit aux personnes de qualité. Le Cardinal Mazarin en achetoit souvent; & il avoit quelquefois d'assez longues conversations avec lui sur ces sortes de choses. Il acheta une petite Place auprès des Tuilleries, & on y fit un Jardin extrémement propre, qui étoit le rendez-vous ordinaire des personnes de la Cour lorsqu'elles sortoient des Tuilleries. Dans le temps que les *Frondeurs* ne vouloient pas laisser entrer le Roi dans Paris, les Courtisans ne laissoient pas d'aller aux Tuilleries, & de-là au Jardin de Renard, qui y avoit une entrée. Un jour que le Duc de Candale, le Marquis de Jarzay, Bouteville, Saint Mesgrin, & quelques autres avoient fait partie d'y souper, les *Frondeurs* l'ayant sû, dirent qu'il ne falloit pas souffrir cela, parce que si le peuple les voyoit souvent, il s'accoutumeroit insensiblement à voir le Roi. Le Duc de Beaufort partit là-dessus suivi de beaucoup de gens; & les ayant trouvés à table, il chassa les violons, renversa les viandes, & fit tout le desordre dont il étoit capable.

a pris seulement une chose pour l'autre ; qui fut vaillant, quand il falloit être sage ; & qui fut sage, quand il falloit être vaillant : si bien que ce n'est qu'un peu de mécompte ; & vous auriez trop de sévérité si vous ne lui pardonniez cette mépriſe.

Et après tout, quand on voudroit prendre les choſes à la rigueur ; contre qui ſe devoit battre Monſieur de Beaufort ? S'il ſe fût battu contre Monſieur de Candale, qui étoit le vrai procedé en cette affaire, au moindre déſavantage qu'il eût eu, toute la Cour s'en fût réjouie : la Reine étoit encore aigrie de la guerre de Paris ; ſa réconciliation avec Monſieur le Cardinal Mazarin n'étoit pas encore bien faite ; preſque tous les gens du monde s'étoient offerts à Monſieur de Candale : Dieu ſait qu'elle joie, s'il eût reçu quelque bleſſure, ou rendu l'épée ! De ſe battre contre Bouteville, c'étoit une choſe preſque auſſi fâcheuſe ; il ne lui pouvoit arriver du deſordre, que Monſieur le Prince & tous ſes amis n'en euſſent pris un merveilleux avantage. De la façon qu'il avoit traité Jarzay, c'étoit une affaire ſans quartier ; & dans le vœu qu'il a fait d'obſerver le précepte naturel toute ſa vie, il n'avoit garde de ſe porter à cette inhumanité.

Il eſt certain, qu'il ſe fût battu contre Moret ; mais celui-ci lui donna un rendez-vous trop

éloigné des Chirurgiens, comme lui dit judicieusement Monsieur de Beaufort : Et quant à ce que disoit là dessus Monsieur de Palluau, qu'il devoit se contenter de la Poudre de sympathie, cela est bon à des gens comme lui sans conscience, mais ce Prince est trop homme de bien pour se servir de remédes, qui ne sont pas naturels ; Madame de Vendôme lui prêchant toujours, qu'il vaut mieux mourir mille fois, que de chercher sa guérison dans la magie.

Voilà les raisons, qu'il avoit de ne point tirer l'épée ; chacun en aura les sentimens qu'il voudra : pour moi, je croirai toûjours, qu'un homme généreux ne sauroit apporter trop de précaution, pour empêcher que ses ennemis n'ayent avantage sur lui ; ce qui pouvoit arriver à Monsieur de Beaufort, s'il se fût commis avec des personnes désespérées. Mais je veux, qu'il ait été emporté de trop de chaleur, & que par l'impetuosité d'un grand cœur, dont il ne fut pas le maître en cette occasion, il ait offensé mal à-propos tant d'honnêtes gens : est-ce à dire qu'un outrage ne se puisse réparer que par la mort ? Et lorsqu'un grand Prince a la bonté de revenir, ses civilités doivent elles être mépriſées ? Quels complimens n'a t-on pas fait aux intéressés, & quelles satisfactions ne leur a-t on pas données, si vous en exceptez celle de se battre ;

satisfaction

ſatisfaction cruelle & ſanglante, que toutes les Nations ont ſujet de nous reprocher? Si ce généreux Prince avoit les ſentimens auſſi délicats pour les injures, que ces Meſſieurs qui ſe plaignent, quels chagrins ne devoit-il pas reſſentir, pour faire voir qu'il n'a rien oublié, qui pût gagner le cœur & l'amitié de la Nobleſſe? Vous ſavez, qu'auſſi-tôt qu'il eut fait ſon accommodement, il commença à ſonger à la fortune des honnêtes-gens, & réſolut d'employer tout ſon crédit pour les autres, ſans penſer à ſes propres intérêts. Aux uns, ce généreux Prince offrit la ſûreté de ſa protection; aux autres, ce Prince libéral offrit tous les avantages qu'on pouvoit tirer de ſa faveur; il diſtribuoit les Charges, les Gouvernemens; & ne put jamais trouver une créature parmi ces gens abuſés des eſpérances de la Cour: il n'y en eut point, qui ne refuſât ſes bienfaits. Le dépit, qu'il eut de voir ſes liberalités mépriſées, le força de ſonger à ſes affaires; & malgré le deſſein qu'il avoit de ne rien prendre, il ſe vit réduit à cette fâcheuſe néceſſité de ſolliciter ſes intérêts.

Voilà le premier déplaiſir, que le Duc de Beaufort reçut des Gentilshommes, & particuliérement de la Cour; voilà les premiéres marques de leur mépris, qui a paſſé en fort peu de temps juſqu'aux injures les plus ſanglantes. Dans la guerre de Paris on ne parloit

que de sa générosité & de sa valeur : voyez quelle est l'injustice du siécle ! on prétend le deshonorer aujourd'hui par les mêmes actions, dont est venue sa réputation.

Chacun sait, que tout le monde lui fit des complimens sur la mort de Nerlieu ; & quand véritablement il ne l'eût pas tué, les plus modestes s'y fussent laissé persuader aussi bien que lui. Ce même monde, plein de complaisance & d'agrément en ce temps-là, devenant de mauvaise humeur présentement, lui veut ôter la gloire qu'il lui a donné ; &, par une recherche aussi exacte qu'ingenieuse, trouve, à ce qu'on dit, qu'il n'approcha de Nerlieu qu'après sa mort.

Son combat contre Briole étoit allegué comme un combat extraordinaire, qui faisoit trembler tous les Héros des Romans : aujourd'hui Briole lui arrache son épée, comme à un homme perdu, que l'emportement, ou quelque autre passion, avoit mis hors de lui-même.

Ces Messieurs se figurent-ils, qu'il soit prêt de changer de créance aussi légérement qu'ils ont fait, & qu'une personne, qui s'est imaginée d'avoir tué Nerlieu, quand on lui en a fait des complimens, soit résolue de n'en rien croire, lorsqu'il leur prend fantaisie de se dédire : Non, non, Messieurs ; vous devez avoir plus de fermeté, & jamais on ne lui repro-

chera une pareille inconſtance. Il pouvoit bien être, qu'il ne l'avoit pas tué ; mais puiſque vous l'avez voulu, ſi à preſent vous tenez le contraire, cela n'empêchera pas qu'il n'ait tué Nerlieu.

Des actions particuliéres on paſſe aux qualités de ſa perſonne. On le fait être groſſier ſans franchiſe ; artificieux ſans eſprit ; & par un mélange bizarre, il poſſede ſouverainement, diſent-ils, les artifices de Monſieur de Vendôme & la ſimplicité de Madame ſa mere. Si vous les croyez, il promet à tout le monde, & ne tient jamais ſa parole ; il envoye trois courriers, dont pas un ne monte à cheval, & ſe refuſe lui-même, de la part de la Reine, ce qu'il n'a pas demandé. Que voulez-vous de plus ? Il ſollicite publiquement pour un homme, & ſollicite en particulier contre lui. Je ne ſai ce que l'on ne dit point de ſon langage, & de ſon eſprit. On lui fait écrire des Lettres ridicules à Monſieur de Bethune, où je m'aſſure qu'il ne penſa jamais. Les incidens des procès ſont pour lui des *accidens* de la vie ; quand on mange de la viande en Carême, il y veut mettre la *politique* : les chambres tendues de noir ſont *lubriques*, & les yeux les plus laſcifs ſont *lugubres*. Laval eſt mort d'une *confuſion* à la tête, & le Chevalier de Chambot, pour avoir été mal *tim-*

pané (1). Il n'y a lâcheté qu'on ne lui faſſe faire, il n'y a ſottiſe qu'on ne lui faſſe dire ; & cependant il faut croire, qu'il eſt ſincere & ſpirituel, & qu'il ne manque de bonne foi, ni d'intelligence.

Peut-on s'imaginer, qu'une perſonne nourrie dans l'innocence des plaiſirs des champs, ſoit devenue capable de tant de fourbes ? Peut-on s'imaginer, qu'un Prince de ſa naiſſance ignore l'uſage des termes les plus communs. Pour moi, je vous avoue, qu'au lieu de me figurer des choſes ſi étranges, & ſi déſavantageuſes à Monſieur de Beaufort, j'admire toûjours ſa généroſité ou ſa patience, à pardonner ou ſouffrir les injures qu'on lui fait.

Si je ne craignois de paſſer ici pour déclamateur, je finirois ce chapitre de la Nobleſſe, en l'exhortant de vivre auſſi bien avec lui, qu'il eſt réſolu de bien vivre avec elle ; & m'adreſſant aux Gentilshommes, je leur dirois de ſa part : *Quittez, Meſſieurs, quittez cette haine malicieuſe, & ce mépris affecté ; rentrez dans les mêmes ſentimens où vous étiez*

(1) Le Duc de Beaufort ne ſavoit pas placer les mots ; & parloit comme les payſans : défaut qu'il tenoit de ſa mere, Françoiſe de Lorraine, fille unique du Duc de Mercœur, la plus groſſiere femme qu'il y eût en France, qui l'avoit élevé à la campagne, où il ne s'occupoit qu'à la chaſſe.

à la mort du feu Roi : ſouvenez-vous de ce temps généreux, où tout le monde ſe jettoit en foule dans ſes intérêts ; où le Colonel des Suiſſes (1), *les Officiers de la maiſon du Roi, & les gens de qualité renonçoient à la Cour & à leur fortune, pour l'amour de lui. Si vous revenez, Meſſieurs, il eſt prêt de vous recevoir, & en état de faire pour vous les mêmes choſes qu'il a faites. Si vous ne revenez pas, je vous déclare, qu'il vous abandonne, & va tâcher de ſe rétablir dans l'affection des Peuples, qui l'ont quitté. Il vous a dû les commencemens de ſa réputation, mais il vous doit la meilleure partie de ſon mépris, & ſe trouve aſſez déchargé de toute reconnoiſſance par les reſſentimens où vous le pouſſez. Meſſieurs, il n'eſt pas beſoin de* barguigner *davantage.*

III. Il eſt temps de venir à ſa juſtification auprès des peuples ; & comme il avoue lui même qu'il leur doit ſon ſalut, ſa fortune, & ſon crédit, il n'y a rien qu'il ne faſſe pour leur ôter la mauvaiſe impreſſion qu'ils ont priſe, ou par ſon propre malheur, ou par la malice de ſes ennemis.

Ce n'eſt pas, s'il vouloit s'exemter de reconnoiſſance, qu'il ne pût diſtinguer l'obligation ; & quiconque voudroit examiner les choſes avec la dernière rigueur, trouveroit

(1) M. de la Chaſtre.

sans doute, que leur affection étoit plûtôt un effet nécessaire de son étoile, qu'un mouvement libre & obligeant de leurs esprits. Au seul nom de *Monsieur de Beaufort*, les Peuples se sont trouvés émûs sans le connoître, & par je ne sai quelle impulsion, tous les cœurs se sont portés à cette furieuse amitié. Il est certain, qu'il est devenu leur Pole, sans les avoir servis, sans les avoir pratiqués, sans avoir rien fait, qui pût attirer ni leur gratitude, ni leur amitié, ni leur estime. De cette sorte, ils ont fait pour lui ce qu'ils ne se pouvoient empêcher de faire; &, à parler sainement, il est beaucoup plus obligé au bonheur de sa naissance, qu'à leurs bonnes volontés. Cependant, il avoue qu'il leur doit toutes choses, & ne prétend point par une méconnoissance si exquise, payer de véritables obligations. Il ne proteste pas seulement qu'il sera toûjours dans le dessein de servir des Peuples qui l'ont servi; il assûre, qu'il aura pour eux toute sa vie, des sentimens d'amitié particuliers, une parfaite ressemblance d'humeurs, un secret rapport de pensées, une conformité admirable de langage & de manières, qui doivent maintenir entr'eux une liaison éternelle.

Et toutefois, Messieurs de Paris veulent rompre injurieusement: d'une passion, qui alloit jusqu'à la folie, on les voit passer à une

haine, qui va jusqu'à la fureur ; ce ne sont que reproches d'inconstance & de perfidie. Et du moment qu'ils l'ont vû moins misérable, ils l'ont traité comme un ingrat & un corrompu. Souffrez, Messieurs, que je vous parle sans passion. Si j'ai dit quelque chose en sa faveur, ne croyez pas que je sois gagné, ni prevenu, ni que je veuille m'attirer une animosité générale, pour conserver les bonnes graces d'un particulier. Je fais ici profession d'une sincérité toute entiére, & Dieu m'est témoin, si je suis d'autre mouvement que celui de la raison.

Trois choses, si je ne me trompe, ont ruiné Monsieur de Beaufort dans votre esprit ; son accommodement avec Monsieur le Cardinal ; l'Amirauté qu'il a prise ; & les sollicitations qu'il a faites dans les derniéres assemblées.

Pour son accommodement, à moins que de le traiter avec beaucoup d'injustice, vous ne le sauriez trouver mauvais. S'il s'étoit accommodé sans considerer vos intérêts, & n'avoir eu soin que des siens, vous auriez sujet de vous plaindre ; mais il est certain que le but de sa réconciliation est de chercher des moyens plus sûrs & plus faciles de perdre le Cardinal. Il a vû toutes les Provinces soûlevées sans fruit ; il a vû que la haine ouverte & déclarée ne servoit de rien ; il a eu recours aux apparences de l'amitié, & comme il dit lui-même, il a fait dessein de le perdre par le cabinet.

Son esprit aussi capable d'intrigue que de guerre, & de dextérité que de hardiesse, lui fournira mille moyens adroits & ingénieux; sans parler de son étoile politique, qui le destine au Gouvernement de l'Etat, & le met au dessus de toutes les finesses d'Italie.

Si quelque personne, un peu trop délicate sur l'honneur, ne peut approuver que Monsieur de Beaufort conserve les sentimens de ruiner le Cardinal, après en avoir reçu des bienfaits si considérables, je lui répons qu'il n'a point traité avec lui comme son ami; mais au contraire je me persuade, qu'en prenant l'Amirauté, il lui a fait le tour du plus cruel ennemi qu'il eût au monde.

Eh quoi, Messieurs, ne pensez-vous pas, que ce Prince l'a moins incommodé dans la guerre de Paris, que dans la paix? Et à votre avis, le combat de Vitry n'étoit-il pas plus indifférent à la Cour, que la négociation de l'Amirauté?

Dans cette guerre, il étoit toûjours en état, ou de s'enfuir, ou d'être battu, & jamais son courage & sa sûreté ne s'accordoient ensemble: on n'alloit à la campagne qu'avec frayeur, on rentroit peu souvent dans Paris sans honte, & les succès les plus heureux étoient de faire venir du pain sans combattre.

En ce temps là, Monsieur de Beaufort réduit avec vous aux dernières nécessités ne fai-

soit, pour dire le vrai, ni beaucoup de peur ni beaucoup de mal aux troupes de Saint-Germain ; mais aujourd'hui qu'il force la Cour, qu'il ôte quatre-vingt mille livres de rente à la Reine même : vous appellez cela réconciliation, & bonne amitié ? Non, Messieurs, détrompez-vous, je vous prie, & croyez, qu'il a exercé la plus fine de toutes les vengeances.

Si dans le compliment qu'il fallut faire au Cardinal, pour le remercier de cette affaire, il l'assûra d'avoir le même attachement à ses intérêts que Champfleury (1), il faut croire qu'il ajoûtoit la moquerie au premier outrage ; & c'est violer le respect qu'on doit à sa qualité de Prince, de s'imaginer qu'il ait été capable de cette bassesse. Ceux qui sont dans le haut rang, peuvent bien se dire amis des Ministres, mais de descendre à l'attachement de Capitaine de leurs Gardes, cela ne s'est jamais fait : & pour vous ôter tous les soupçons que vous avez injustement pris, je vous demande, si les défiances de Monsieur de Beaufort sont moindres qu'elles n'étoient auparavant. Lorsqu'une personne de qualité le fait appeller, & qu'il renvoye ces Messieurs à Commeny, comme on renvoye des créanciers à un intendant, ne faut-il pas

(1) Capitaine des Gardes du Cardinal Mazarin.

dire, que c'eſt un artifice de la Cour ? Et n'a-t'on pas imprimé une Lettre, qui témoigne aſſez le ſentiment qu'il a dans toutes les affaires qui ſe préſentent ? Il cherche les précautions que lui donne la défiance ; ſi l'on délibere au Palais-Royal, ſi l'on délibere à l'Hôtel de Montbazon, ils ont tous leur conſeil, & dans leur cabinet on réſout toutes les affaires d'importance.

J'avoue que le Duc de Beaufort a ſollicité pour le Cardinal ; mais on ne me ſauroit dénier, que c'étoit moins en ſa faveur, que contre les Princes ; & ſi vous lui donnez moyen de perdre le Cardinal par les Princes, & les Princes par le Cardinal, il vous aura la derniére obligation. C'eſt le malheur de la ſituation où il eſt, plus que la malice de ſon naturel, qui lui fait craindre tout le monde, & n'aimer perſonne. La bonté qui ſe peut conſerver parmi des intérêts ſi délicats, lui reſte encore. Il n'envie point à Monſieur le Prince la conſtance qu'il témoigne au Bois de Vincennes, & comme il peut arriver tel déſordre, qui feroit tort à ſa gloire, il ſouhaite qu'il finiſſe promptement ſes jours pour mettre ſa réputation à couvert.

Le tempéramment du Prince de Conti eſt, à ſon avis, ſi foible & ſi délicat, que le moindre exercice, une chaſſe, une débauche, une petite agitation, ſeroit capable de le faire

mourir, s'il étoit en liberté. Dans la dévotion où il est, il ne se peut lasser de louer Dieu de la conversion du Duc de Longueville; & la joie qu'il a de lui voir dire son Breviaire ne se sauroit exprimer. Il est fâché, que le Cardinal soit occupé au gouvernement d'un peuple tumultueux, comme celui de France; & pour exercer la délicatesse de son esprit, il lui souhaite quelque bon emploi dans l'Italie. Outre les sentimens de bonté, qui le portent à desirer la gloire de ces Messieurs, il faut avouer que le soin du bien public ne lui laisse point de repos; l'intérêt de l'Etat lui devient si précieux, qu'il ne le sauroit souffrir entre les mains de personne, & la vie même lui semble inutile, s'il ne l'employe charitablement à nous gouverner.

Sans le flatter, Messieurs, il y a peu de chose qu'on ne doive attendre de son zéle & de sa capacité. Faut-il empêcher, que l'autorité Royale ne soit reconnue? Faut-il en même-temps s'opposer à la liberté des Princes, & tirer le Duc d'Espernon de son Gouvernement? Faut-il exciter une sédition pour le bien de l'Etat, faire tendre les chaînes, armer les factieux? Faut-il se trouver à toute sorte d'Assemblées au Palais, à l'Hôtel de Ville, à tous les Conseils? Il n'y a fatigue ni danger qu'il refuse pour l'amour de vous. On peut attendre de lui ces grands services;

& le moindre soupçon qu'on auroit de sa fidélité, lui seroit infiniment sensible. Il est prêt de sacrifier son repos pour le vôtre.

Il me semble néanmoins qu'on doit avoir de la considération, & ne rien éxiger qui soit au dessus de ses forces. N'attendez pas, qu'il aille imprudemment s'opposer à l'Archiduc : on sait bien que la guerre de la Campagne lui est inconnue ; & combattre avec des Troupes reglées, est pour ce Héros une chose nouvelle. C'est à faire aux Gassions, & aux personnes peu considérables par leur naissance, de passer leur vie comme des Cravates ; c'est-à-dire à des gens désespérés, de commettre la fortune d'un Etat au hazard d'une Bataille ; pour lui, que sa condition & sa naissance rendent incapable de bassesse & de folie, il tiendra glorieusement sa place dans les Conseils, & employera tout son temps à former un avis, qui puisse être dans la bouche de tout le monde, après être sorti de la sienne.

DE L'USAGE DE LA VIE. (1)

CHAPITRE PREMIER,

Que l'Homme doit s'appliquer à la recherche de ſa félicité, puiſqu'il eſt en ſon pouvoir d'augmenter ſes plaiſirs, & de diminuer ſes miſeres.

APRE'S avoir long-temps médité ſur la condition des hommes, je n'ai trouvé que deux choſes qui méritaſſent raiſonnablement les ſoins du ſage. La premiere eſt l'*étude de la Vertu*, qui fait l'honnête-homme; & la ſeconde, l'*uſage de la Vie*, qui le rend content, s'il peut le devenir; ou moins malheureux, s'il ne peut abſolument ſe délivrer des ſouffrances.

Il eſt vrai que c'eſt une folie de chercher le ſouverain bien ici-bas. Toutes les idées qu'en ont donné les anciens Philoſophes n'é-

(1) Cette Piece a été écrite en 1658.

roient que des images confuses de celui qui peut remplir la vaste capacité de nos desirs ; & l'incertitude de leurs sentimens qui varioient si souvent sur cette matiere, fait bien voir combien étoit douteuse cette félicité, qu'ils promettoient néanmoins avec tant de faste & d'ostentation.

En effet, le mouvement perpétuel des choses du monde, les révolutions continuelles de notre esprit, & l'inconstance de nos passions, ne nous laissent pas dans une assiette assez ferme, pour que nous y puissions établir le repos & la tranquillité de notre vie. Et quand je considere l'impuissance des objets à nous satisfaire, & la foiblesse de nos propres sens à recevoir leur impression, alors je renonce aux vaines poursuites de ce faux bonheur ; & peu s'en faut que je n'entre dans une nonchalance générale de toutes choses. Car quelle douceur y a-t'il au monde qui ne soit mêlée d'amertume ? Nos sens ne sont-ils pas souvent troublés dans leurs fonctions par le desordre de nos organes ; & notre esprit n'a-t-il pas ses inégalités, causées par le déréglement des sens ? Une maladie, un hiver, un mauvais jour, souvent même quelque chose de moins que cela, nous change, & change toutes choses à notre égard. Et quand il ne se feroit aucun changement en nous, ni en tout ce qui nous environne, dans la plus heureuse situa-

tion où puisse être notre ame, & avec la meilleure constitution que puisse avoir notre corps, il est constant que nous sommes incapables de goûter une pure & véritable douceur.

Ni l'entretien d'un honnête-homme, qui fait ma plus agréable satisfaction, ni les délices des repas, ni les charmes de la Musique, qui sont mes plus sensibles voluptés, ne m'ont jamais fait goûter les plaisirs que mon imagination m'en promettoit ; & je puis dire, avec vérité, que parmi les plus grandes libertés de mes sens, j'ai gouté le bien dont je joüissois avec si peu d'attachement, que d'ordinaire j'y méditois mes affaires les plus sérieuses.

Le divertissement de la Comédie, où l'on voit courir tant de monde, a-t'il fait sentir de véritables délices à ses partisans les plus déclarés ? Pour moi, je n'en ai pû voir une infinité qu'avec ennui ; & les plus belles, qui sembloient ravir tout le peuple, n'ont point eu d'autre pouvoir sur mon esprit que de me faire soûpirer pour les maux de quelque Héroïne qui ne souffroit plus, ce qui m'affligeoit ; ou pour ceux de quelque Héros imaginaire, dont les fausses douleurs m'arrachoient de véritables larmes, ce qui me remplissoit d'indignation, contre moi-même.

Ni la beauté de nos Tuilleries qui en-

chantent tous les yeux ; ni la magnificence du Cours, paré de l'éclatant embarras des plus superbes équipages ; ni les plus brillantes Assemblées des plus belles personnes ; ni les Spectacles, ni les Ballets, ni l'Art, ni le Luxe, ni les Richesses ne sauroient donner un plein contentement à aucun homme du monde.

Ceux qui ne voyent que rarement les Spectacles, en sont interdits, & ne sauroient digerer le fracas de ces grands divertissemens. Ceux qui y vont souvent, y sont insensibles ; & tous ensemble, par ravissement ou par stupidité, n'en goûtent point paisiblement les charmes. Ceux qui dans l'abondance de toutes choses flattent leurs sens de ce qu'il y a de plus exquis, ne donnent-ils pas des marques de leur chagrin jusques dans leurs délices, se plaignant que la multitude des plaisirs les leur rend odieux ?

Mais si quelqu'un a jamais dû être heureux, on m'avouera que c'étoit ce grand Prince qui eut la Sagesse en partage (1). Sans s'embarrasser l'esprit de chimères, il se porta à la recherche des solides biens. Sa puissance lui en fit bien-tôt avoir la possession. Tout lui réüssissoit au gré de ses vœux ; & la jouissance suivoit toujours de près ses desirs. Ce-

(1) Salomon.

pendant

pendant il déclare qu'il trouva tant de vanité dans les plaisirs, qu'il eut peine à s'empêcher de haïr la vie, & d'avoir horreur de sa durée. Il n'y a donc point ici bas de felicité parfaite pour les hommes; & ils doivent plûtôt songer à s'y défendre des maux qui les pressent, qu'à soûpirer après un bonheur qui n'est point à leur porte.

Mais encore qu'il soit vrai que nous ne pouvons trouver en cette vie la Béatitude imaginaire que nous y cherchons, il ne faut pas souhaiter la mort pour cela, ni nous abandonner comme par desespoir à nos misères: (car c'est là notre folie ordinaire, de rechercher les biens où nous ne saurions atteindre, & de mépriser ceux qui sont sous nos mains). Nos plaisirs sont courts, il est vrai; ils ne sont pas même exemts d'amertume: mais ce sont toujours des plaisirs. Ils valent beaucoup mieux que nos misères; & c'est un des plus grands usages de la vie, que de les ménager avec adresse.

Comme nous devons être capables de supporter le mal, nous devons aussi savoir jouir du bien. Il faut pouvoir également assoupir nos sentimens pour la douleur, & réveiller nos appétits pour le plaisir. Car la tempérance est éloignée de tout excès. Elle n'est pas moins ennemie des jeûnes outrés, que des débauches excessives; & celui qui se laisse-

roit mourir de faim, choqueroit autant ſes loix, que celui qui s'étoufferoit à force de manger.

Inſenſés que nous ſommes, nous nous plaignons à toute heure, des rigueurs que nous ſouffrons en naiſſant, des inquiétudes de notre vie, & des douleurs de notre mort. Cependant nous ajoûtons, tous les jours, de nouveaux maux à ces miſéres; & il ſemble que nous ne ſoyons ingénieux que pour nous rendre plus miſérables.

Cette conduite eſt bien éloignée de celle du grand Sage dont nous venons de parler. Il fit comme un eſſai de toutes les choſes du monde pour leſquelles nous avons de plus violens deſirs, & il en reconnut bientôt la vanité; mais il ne ſe laiſſa pas aller pour cela, à un dégoût général de toutes les choſes qu'il avoit recherchées; & demeurant toujours dans la même aſſiette, il jouïſſoit paiſiblement des plaiſirs.

Mais revenons à notre ſujet, & voyons comment nous devons ménager les biens & les maux pour l'uſage de la vie.

CHAPITRE. II.

De l'Exiſtence de Dieu.

LORSQUE je fais une exacte réfléxion ſur toute ma vie, je reconnois que j'ai eu des chagrins & des ſatisfactions, ſelon les ſentimens que j'ai voulu prendre. Mes penſées ont fait mes plaiſirs comme ma joye, & j'ai toujours trouvé en moi-même la ſource de mes miſéres & de mon bonheur.

Je ne diſſimulerai point, que la perſuaſion de la Divinité, & l'incertitude de notre condition après la mort, ont troublé pluſieurs fois ma tranquillité. Dans ces momens d'agitation & de trouble, je conſiderois que toutes nos veilles, notre ſavoir, nos emplois, nos commodités, & nos honneurs doivent prendre fin à la mort; & qu'aucune de ces choſes n'étant éternelle, il falloit rechercher ailleurs quelque reſſource. Mais je permettois ſouvent à mon eſprit de penſer licentieuſement ſur ces matiéres; & ne reſpectant pas aſſez la premiere vérité, je n'avois que des doutes & des difficultés ſur l'Immortalité de l'Ame.

Comme je me repoſois toujours en cela

sur les raisons d'autrui, je n'en pouvois jamais avoir de connoissances certaines ; & la confusion des sentimens de nos Auteurs me donnoit des peines insupportables. Jamais mon esprit & ma conscience n'étoient d'accord. J'étois contraint de souffrir la violence de ces deux parties, qui combattoient sans cesse en moi-même ; & rien n'égaloit mon inquiétude, que la difficulté de résoudre la question qui en faisoit le sujet.

Enfin, rebuté de tant de secours étrangers ; je me résolus à m'abandonner à mes propres recherches ; comme ces malades qui se voyant abusés par les Médecins, entreprennent de se guérir eux-mêmes. Ce fut-là que je rompis tout commerce avec les Livres où je n'avois trouvé que difficultés & incertitudes. Ce fut-là que je résolus de rentrer en moi-même pour consulter mes propres sentimens sur la structure de l'Univers, & sur l'ordre admirable qui régne en toutes choses.

Lorsque je considerois les Cieux, la grandeur de ces voûtes merveilleuses me remplissoit d'étonnement & de je ne sai quel respect. La beauté des étoiles, le silence & la solitude de la nuit m'imprimoient une secrette horreur qui me disposoit insensiblement à la Religion.

Seroit-il possible, me disois-je à moi-mê-

me, que le mouvement des Cieux, si juste & si réglé, n'eût pas une intelligence pour principe ? Si ces globes merveilleux connoissent & réglent eux-mêmes leurs cours, ne sont-ce pas des Dieux qui gouvernent ce Monde comme il leur plaît ? Et s'ils souffrent la violence de quelque pouvoir supérieur, qui peut commander à ces épouvantables machines qu'une souveraine puissance ? Qui peut mouvoir ces grands corps qu'une force insurmontable ? Qui peut accorder leurs divers mouvemens qu'une sagesse infinie ? Ce Soleil, continuois je, qui éclaire tous les hommes avec tant d'égalité, pourroit-il nous donner sa lumiére au hazard ? Et cette justesse que nous y marquons, pourroit-elle venir d'ailleurs que d'une éternelle intelligence ?

Ensuite de ces méditations, je considérois le combat perpétuel des Elemens ; & je ne pouvois assez admirer cette heureuse guerre qui entretient le monde par tant d'admirables agitations.

Mais sur tout, je faisois céder ma raison & employer tout mon esprit au prodige du flux & reflux de la mer. La vaste étendue des eaux m'épouvantoit : mais quand je venois à considérer que les vagues les plus furieuses se brisoient contre de petits cailloux, & ne les avoient pas plûtôt rencontrés, que

malgré toute leur impétuosité elles étoient contraintes de retourner avec violence sur elles-mêmes ; c'étoit là que je me récriois, transporté d'admiration, & saisi d'étonnement :

La Mer voit son onde arrêtée,
Malgré ses plus puissans efforts :
Elle roule dessus ses bords
Le sable par lequel on la voit limitée.
Au lieu d'appaiser sa fureur
Neptune sent avec horreur
Les propres traits de son injure.
Il quitte ses petits cailloux,
Et tournant sur soi son courroux,
Toujours gronde, & toujours murmure.

Enfin quand j'avois long-temps considéré ces objets, je prenois plaisir à descendre en moi-même pour y observer la structure du corps humain, & reconnoître tous les ressorts qui font mouvoir cette machine admirable. Je méditois sur l'assortiment de tant de parties diverses & toutes nécessaires à la conservation de nos corps. Tant d'os, de nerfs, de muscles, de sang, & d'esprits. Je considérois l'économie merveilleuse de toutes ces piéces, & m'écriois avec admiration :

Pauvre homme, qui ne connois ces choſes que par le moyen de tes ſens, pourrois-tu bien te dire l'Auteur d'un ſi excellent Ouvrage, toi qui ne le connois qu'après l'avoir fait ! Encore faut-il expoſer toutes ces parties devant tes yeux pour t'en donner quelque connoiſſance. Il a fallu que l'expérience de pluſieurs ſiécles t'ait fait comprendre de quelle maniére tu vis, tu digéres, tu remues; & malgré tes plus exactes obſervations, tu ne le connois encore que d'une maniére très-imparfaite.

D'autre part, jettant la vûe ſur le reſte des créatures, j'examinois avec étonnement les différentes figures des Animaux : les écailles de nos Poiſſons, le ramage de nos Oiſeaux, les fourrures des autres bêtes; & toutes ces choſes qui, régardées ſans attention, ne repréſentent rien de diſtinct à l'eſprit, me découvroient ſenſiblement les plus grandes merveilles de la Nature. Car appellez *Deſtin*, *Nature*, *Intelligence*, ou *Divinité*, ce qui fait & gouverne tout ici bas, n'eſt-ce pas toujours une ſouveraine Puiſſance ? N'eſt-ce pas toujours une Sageſſe infinie ?

Alors je demeurois confus de l'ignorance où j'avois été, & je ne pouvois aſſez m'étonner, ni de la malice des impies, ni de l'aveuglement des incrédules. Car il faut qu'un homme s'oublie entierement ſoi-même, &

perde la connoissance de toutes choses, avant que de perdre celle de son Créateur.

Quelque part que nous jettions les yeux, nous appercevons le caractére de la Divinité; & quiconque étudiera sainement la Nature, y trouvera des marques sensibles de la puissance dont elle dépend.

Mais nous avons certains esprits lâches, toujours portés à l'imitation des autres, qui sans s'être éxaminés eux-mêmes, ni avoir médité sur ces choses, donnent dans l'impiété, seulement pour se déclarer partisans de quelque fameux libertin.

Il est même certains esprits, qui par une force d'ame extravagante, ne veulent en rien dépendre de leur Créateur; & s'imaginent que l'obéissance qu'ils auroient pour cette Majesté infinie, choqueroit la liberté de leurs sentimens.

Ce n'est pas qu'on ne voye les plus honnêtes gens du monde, & les plus savans tomber dans quelque sorte d'incrédulité ou d'incertitude. Ceux-ci ne se contentent pas de découvrir une intelligence éternelle par l'ordre de l'Univers: leur curiosité les pousse à rechercher ce que ce peut être; & après avoir étonné leur entendement de ses qualités infinies que l'esprit de l'homme ne sauroit comprendre, ils demeurent souvent incrédules malgré qu'ils en ayent, & ne sauroient accor-

der

der les ſentimens de leur eſprit avec ceux de leur conſcience.

Or, comme il faut ſe moquer des ſots, & abhorrer les méchans, je croi qu'on doit avoir compaſſion des derniers, & les plaindre ſeulement de ce qu'ils ſont miſérables.

Quelques-uns ſe gênent à ſe perſuader ce qu'ils ne ſauroient comprendre. Les autres attaquent le Ciel par une malice épouvantable, & blaſphêment contre un Dieu dont ils n'ignorent pas le pouvoir. Auſſi ſont-ils toujours dans le trouble & le déſeſpoir; & après avoir été agités par la rage de l'impiété, ils ſe trouvent déchirés par les remords de leur conſcience; ſur tout quand la lumiére les abandonne, & que la compagnie qui les aſſuroit, les laiſſe dans l'effroi de la ſolitude. Il n'y a paſſion fâcheuſe dont ils ne reſſentent les mouvemens. La crainte, le trouble, l'inquiétude, & la fureur les travaillent tour à tour. Il vaudroit mieux pour leur repos, qu'ils ne rentraſſent jamais en eux-mêmes, que d'avoir un moment de commerce avec leur conſcience: car rien n'eſt égal au tourment de l'impie.

S'il a pouſſé quelque blaſphéme,
On le voit bien-tôt ſoupirer:
L'eſprit qui ne peut s'aſſurer,

Voudroit s'arracher à soi-même,
Il fuit & le jour & la nuit :
Il craint seul, il hait qui le suit :
Il se trouble & s'agite avec impatience,
Pour fuir la vérité qui lui sert de flambeau :
Mais il ne peut quitter sa conscience,
Qui lui sert, à la fois, de juge & de bourreau.

Les incrédules, pour n'être pas si criminels, ne sont pas moins misérables. Ils cherchent avec peine une chose qu'ils ne trouvent point; & accusent, à toute heure, la Nature d'être cruelle seulement à l'égard des hommes.

De-là sont venues les plaintes de ce grand homme, qui portoit envie à l'avantage qu'avoient les animaux de vivre dans une commode ignorance de toutes choses, sans s'inquiéter de la recherche d'aucune vérité. De-là vient encore le chagrin de ces gens qui ne sauroient penser sans envie à ceux des autres pays ; ni voir aucune bête dans la douceur du repos, sans envier la tranquillité que lui donne la nature.

Il est donc vrai que la Créance d'un Dieu fait le fondement de tous nos plaisirs ; & que le sentiment qu'on en a, ne laisse jamais un homme sans satisfaction dans le

bonheur, ni sans consolation dans la misère.

Un esprit bien fait ne goûte pas seulement des douceurs dans la jouissance du bien qu'il reçoit, il trouve encore des délices à remercier son bienfaiteur; & chaque réfléxion qu'il fait sur cela, lui est un sujet de contentement.

C'est à Dieu qu'il faut avoir recours dans les afflictions : il n'y a point de si grandes amertumes qui ne s'adoucissent, par une parfaite résignation à la Providence.

Que chacun juge donc combien nous importe la Religion, combien il nous importe de connoître Dieu, & de nous soûmettre à ses volontés, tant par la considération du devoir, que par l'intérêt de notre repos.

CHAPITRE III.

Qu'il faut diminuer la violence de ses desirs, par la considération de la véritable valeur des choses que l'on desire.

JE ne trouve rien de plus utile & de plus important à quiconque veut goûter quelque douceur dans la vie, que de rompre ses

plus grands attachemens, & de réduire la violence de ſes deſirs aux ſimples mouvemens qu'on nomme Souhaits.

Cependant, comme il n'y a point d'homme qui n'ait quelque inclination particuliére, & quelque paſſion favorite, ce n'eſt pas une choſe aiſée que de parvenir à l'indifférence; mais on peut au moins affoiblir ſes chaînes, & il n'y a point de liens ſi forts que la raiſon & l'expérience ne puiſſe rompre avec le temps.

En effet, comme les objets les plus doux ont leur amertume, il n'y a point de doute que le cœur ne perde beaucoup de la violence de ſes deſirs par quelque dégoût. Alors l'homme s'éleve inſenſiblement au deſſus du monde. Les plaiſirs qu'il avoit coûtume de rechercher avec tant d'empreſſement, lui paroiſſent inſipides. Il voit alors combien il importe de connoître le juſte prix de la gloire; quelle peine ou quelle ſatisfaction on trouve dans la ſcience, afin de ne rien attendre d'où l'on ait à ſe repentir, & ne rien eſpérer dont on ne puiſſe jouir.

Avec ces vûes, y a-t-il quelqu'un du changement de qui on doive déſeſperer? Celui qui n'eut jamais en partage que les ſoumiſſions & l'obéïſſance, n'élevera-t'il pas ſes deſirs à la gloire du commandement? Les néceſſiteux n'établiront-ils pas leur félicité dans

l'abondance, preſſés qu'ils ſeront, de la miſére qui les travaille ? Un infame qui ſouffre les remords de ſa lâcheté, & les ſynderêſes d'une mauvaiſe vie, ne tiendra-t-il pas heureux celui qui ſe verra dans l'eſtime des honnêtes-gens ? Ceux qui ſeront embarraſſés dans la foule, ne ſouhaiteront-ils pas le repos des ſolitaires ?

La pompe & la cour nous ennuyent : les bois & les champs nous deviennent inſurportables. Mais quiconque n'a point reſſenti les ennuis, ne ſauroit preſque ſe perſuader de ſi étranges effets.

Nous pouvons enfin nous dégoûter de nos conditions, mais non pas de celles que nous n'avons point éprouvées. Voici donc l'adreſſe dont on ſe peut ſervir en cette occaſion, pour reconnoître la vanité de toutes choſes.

Quoiqu'on ne poſſéde pas ſeul tous les biens, tout le mérite, & toutes les belles qualités, on peut pratiquer ceux qui les ont acquiſes, ou par leur fortune, ou par leur vertu, & découvrir les chagrins dont ils ſont dévorés. Nous les verrons alors preſſés de nos mêmes maladies, ſujets comme nous à tous les maux dont la nature nous afflige. Nous verrons un Savant ne pouvoir ſe défendre de ſon caprice & de ſa ſottiſe : un Héros foible, plein de défauts, auſſi homme que ceux au deſſus deſquels il eſt élevé ; & les

plus grands originaux de l'Europe ſujets à des foibleſſes particuliéres, comme les moindres copies.

Nous verrons enfin, qu'il eſt impoſſible de renoncer à la nature, & de s'élever au deſſus de la condition où Dieu nous a mis. Car il eſt de grands hommes, à la vérité, ſi on les compare les uns aux autres : mais ils ſont toujours en eux-mêmes foibles, inégaux & défectueux par quelque endroit.

La pompe & la ſplendeur ne contente pas tous ceux qu'elle environne. L'excès des délices nous dégoûte plus ſouvent qu'il ne nous ſatisfait ; & tous les avantages de la nature & de la fortune, réunis enſemble, ne ſauroient former une pleine & entiére félicité.

Cette conſidération tempérera la violence de nos deſirs, & rompra peut-être cet attachement que nous avons aux objets les plus aimables & les plus ſenſibles ; & alors nous chercherons nos contentemens ſans inquiétude, nous en jouirons ſans empreſſement, & nous les perdrons ſans regret.

CHAPITRE IV.

De la Réputation.

IL n'y a point de passion qui fasse plus de misérables, que celle que presque tous les hommes ont pour l'estime universelle. Car, à la reserve de quelques ames véritablement fortes, qui n'agissent que pour la satisfaction de leur conscience, & peut-être encore pour l'approbation des honnêtes gens, tous les hommes sont, pour l'éclat, ce qui se devroit faire pour la vertu, & se laissent enchanter de l'ombre & de l'apparence d'une chose dont le véritable corps ne les touche seulement pas.

Ils veulent que toutes leurs actions soient estimées vertueuses, & non pas qu'elles le soient. Ils ne souhaitent que l'applaudissement du peuple, au milieu de la foule & de l'agitation duquel il est presque impossible de reconnoître la vérité: Et sans considérer le sentiment des sages, ils s'imaginent que toutes choses se doivent décider par le nombre, & que l'opinion des Savans, qu'ils appellent des gens bizarres, ne sauroit obscurcir leur Rénommée.

Les plus adroits font paroître, en ce point ; assez de finesse dans leur conduite : car s'étant satisfaits eux-mêmes, & ayant contenté les honnêtes-gens par quelque qualité essentielle, ils s'accommodent grossiérement à l'humeur du peuple, & gagnent le vulgaire par la mine & par l'apparence.

Ils font des sottises volontaires pour agréer à de véritables sots. Ils paroissent sans esprit avec les stupides ; subtils avec les personnes ingénieuses ; généreux avec les hommes d'honneur ; & se tournent enfin à toutes sortes de caractéres, avec tant de soupleſſe, qu'on diroit que leur humeur est celle de tous les autres.

Mais outre qu'en cela nous trahissons nos propres sentimens, & que nous nous opposons au dessein de la nature qui nous a plus fait pour nous que pour les autres, je ne vois pas que ces gens si souples & si complaisans, avec leurs feintes & leurs dissimulations, arrivent jamais au point qu'ils se proposent. Au contraire, j'ai connu mille fois par expérience, que ces hommes si avides de réputation, la perdent presque toujours par le déréglement & l'avidité avec laquelle ils la recherchent ; & que rien ne les détourne tant de leur but, que la passion excessive qu'ils ont d'y arriver.

En effet, qui est-ce qui a jamais eu assez

de mérite & de bonheur pour acquérir une estime vraiment générale ? Qui est-ce qui a jamais été assez puissant pour interdire la médisance à tous ses ennemis ? Et qui est ce qui a pû, jusques ici, fermer la bouche à l'envie ?

Je puis assûrer que j'ai connu des personnes si agréables & si vertueuses, qu'on ne pouvoit les entretenir sans admiration & sans amour. Elles faisoient des partisans de leurs propres ennemis ; & il falloit être farouche jusqu'à l'excès pour résister aux charmes de leur conversation, ou ne se laisser pas gagner à la bonté de leur naturel.

J'ai vû pourtant quelques démons envieux, opposer leur malice à une si haute vertu ; & selon qu'ils avoient, ou d'adresse, ou de puissance, arrêter le cours d'une estime si juste & si bien établie.

Or, puisqu'il est impossible d'attrapper ce fantôme, après lequel je vois courir tout le monde, quelle folie de travailler à l'acquerir avec tant de soins, & par des travaux si mal récompensés !

D'ailleurs, un sot qui desire cette estime avec passion, ne la méritant pas, ne la sauroit long-temps posséder. Un honnête-homme, au contraire, fait bien-tôt réflexion sur la foiblesse & la fragilité de ce petit bien ; & connoissant ses miséres au travers des applaudissemens qu'on donne à son bonheur, il

ressent des chagrins & des inquiétudes lorsqu'on se récrie sur ses avantages & sur sa félicité. *Veræ gloriæ cupidi nulla ratione quiescere possunt cùm non inveniant unde possint aliquatenus gloriari.*

En effet, n'a-t'on pas vû un Vespasien, parmi les magnificences & les splendeurs, s'ennuyer de la longueur du Triomphe; & connoissant la vanité de la gloire dont on le flattoit, paroître triste & chagrin jusques dans les Fêtes qu'on célébroit pour remercier les Dieux de sa fortune & de son bonheur? N'avons-nous pas vû ce grand & redoutable Roi de Suéde (1) mépriser les acclamations des peuples, & rejetter les Panégyriques des Orateurs? Le Duc de Candale, que nous venons de perdre (2), regretté de tous les honnêtes-gens, n'avoit-il pas autant d'aversion pour cette sorte d'estime, que nos Courtisans ont d'ardeur pour elle?

Il est donc constamment vrai qu'il est impossible de l'acquerir, & que quand même nous l'aurions acquise, la possession nous en seroit absolument inutile; que dépendant moins de nous que de la fortune, elle se trouve sujette à ses inconstances: c'est un bruit qui ne frappe que l'oreille, & qui ne

(1) Gustave Adolphe.

(2) Il mourut en 1658. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur cette année-là.

sauroit toucher sensiblement une belle ame.

Si nous voulons donc travailler à notre bonheur, tâchons de contenter l'esprit des Sages qui sont, à la vérité, en petit nombre, mais, de qui nous pouvons recevoir de véritables approbations.

Hatillius ne vouloit pas qu'un Sage hazardât sa vie pour le repos des fous. Mais devant nos services, & nous devant nous-mêmes à l'utilité de notre païs & au bien de nos amis, nous devrions toujours faire des actions dignes de la renommée publique, & mépriser cette même renommée, après les avoir faites.

Je ne voudrois pas conseiller toutefois un désintéressement qui allât jusqu'à ne faire trouver aucune satisfaction dans l'estime qu'on mérite : mais comme les censures suivent de près les approbations, épargnons-nous l'aigreur de la critique, en nous défendant des fausses louanges qui nous la rendent plus sensibles ; tirons avantage de la bonne réputation ; ne soyons pas si farouches que de nous interdire toute sorte de complaisance touchant notre mérite ; & si le public a de nous des sentimens injustes, appellons-en de cette opinion au jugement des sages, & nous retirons ainsi en nous-mêmes, pour nous consoler par le témoignage de notre conscience.

CHAPITRE V.

Des Ennuis & des Déplaisirs.

C'Est un des grands secrets de la vie que de savoir adoucir nos ennuis; & si nous ne pouvons nous défaire de nos douleurs, d'en affoiblir au moins les atteintes. Sans cela il faut nous résoudre à être souvent misérables: car étant en butte à une infinité de malheurs, il ne se passe presque aucun jour où nous ne ressentions quelque nouvelle infortune. Or, je ne sache point de plus puissant remède à cela que la prévoyance; & quiconque aura fait une exacte réflexion sur les traverses de la vie, se trouvera au moins consolable dans ses disgraces. Car comme on oppose toujours une vigoureuse défense à une attaque préméditée, l'ame qui se prépare à la résistance par la considération du péril, en est bien moins ébranlée.

Je voudrois donc que chacun prévît & s'attendît tellement à toutes sortes de malheurs, qu'il ne pût être surpris par aucune disgrace.

Qu'un heureux Courtisan possède la faveur de son Roi, & jouisse tant qu'il lui

plairà des délices de ſon bonheur ; mais que l'exemple de tant de chûtes le porte à ſe défier de la fermeté de ſon aſſiette ; que pour être au haut de la roue, il ne leve pas toujours les yeux, mais qu'il les abaiſſe quelquefois ; qu'il regarde le lieu duquel il a commencé à s'élever, & qu'il conſidére le premier degré de ſa fortune comme un précipice où il peut à tous momens retomber.

Qu'un Général d'Armée ne s'aſſûre pas toujours du commandement, & ne s'enfle pas de la gloire qu'il a acquiſe autant par l'aſſiſtance de ſes troupes, que par ſa propre valeur. Un ſeul jour peut décider de ſa fortune : mais auſſi, qu'après la perte d'une bataille, celui qui ſe trouvoit auparavant environné de tant de perſonnes, ne s'imagine pas s'être perdu avec elles. Il faut qu'il ſe poſſéde, qu'il ſe retrouve, & qu'il puiſſe encore jouir de lui-même.

Qu'un Prince ne ſe fie qu'avec raiſon à ſon Empire, & que l'obéïſſance de tant de monde ne flatte pas témérairement ſon amour propre. En vingt-quatre heures on a vû des Rois dans le trône, & à la ſuite d'un chariot. En peu de jours on a vû le même Prince triompher, & être mené en triomphe. La révolte des peuples, ou la perte d'une bataille lui peut ravir ſa Couronne, & mettre ſon Sceptre en une main étrangére.

Il faut que j'en faſſe un aveu public. J'adore les Romains, & je croi qu'ils ſont quelque choſe de plus que des hommes. Je ne puis conſidérer ſans émotion, les Brutus & les Caſſius, connoiſſant la fragilité des grandeurs humaines, diſpoſer de leur ſang ſur le point de la bataille, & dans l'incertitude de l'événement, s'embraſſer comme pour la derniere fois. Je m'imagine que je les vois ſe faiſant leurs derniers adieux avec de ſi beaux ſentimens d'affection & de courage.

Le vulgaire trouve de la timidité dans la prévoyance, & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, ſe perſuade qu'on ne peut s'y jetter ſans aveuglement. Mais comme c'eſt le défaut du peuple d'entreprendre beaucoup de choſes qu'il ne connoît pas, & d'y renoncer auſſitôt qu'il les a connues; il n'appartient qu'aux honnêtes-gens de prévoir les dangers qui les menacent, & de ſoutenir avec une même égalité d'eſprit les faveurs & les diſgraces de la fortune.

Mais nous ne devons pas ſeulement nous préparer contre la perte des proſpérités de la vie, il eſt bien d'autres épreuves de notre conſtance. La mort de nos amis, & la nôtre même nous touche bien plus ſenſiblement. Auſſi doit-on l'attendre avec bien plus de préparation, qu'une ſimple privation de toutes les choſes étrangéres, qui doivent être indifférentes aux perſonnes ſages.

Tous les jours je regarde combien de choſes me ſont cheres, & les conſidérant enſuite comme mortelles & périſſables, je me prépare à en ſouffrir la perte ſans lâcheté.

Quand le ſoleil commence à luire, je ne m'attens point à voir le ſoir. Le jour & le moment auquel je mourrai ne reſſemblera-t-il pas à celui que je paſſe aujourd'hui ? On entendra également le bruit, on joüira de la lumiére, on vivra de la même ſorte. Or, puiſque nous devons tous mourir, & que nous ſommes dans une ſi grande incertitude du temps de la mort, préparons-nous, dès ce jour, à nous quitter les uns les autres.

Il ne ſe paſſe aucune heure où il n'y ait quelqu'un qui perde un ami. Je puis donc auſſi perdre, à tous momens, le mien; & dans quelque temps que ce ſoit, les circonſtances de ſa mort n'augmenteront point mon deuil ni mon affliction. Peut-être qu'il répandra ſon ſang ſur un échaffaud; peut-être qu'un embraſement le réduira en cendres, ou qu'il ſera englouti dans les flots. Mais ne croyez pas que le genre de ſa mort redoublât ma triſteſſe, & que je ne me plaigniſſe de rien tant à ſa mort, que de ſa perte. C'eſt à lui ſeulement que je trouverois à dire; & il ne m'importeroit guéres que ce fût l'eau, le fer, ou la flamme qui me l'eût ravi.

Ce n'eſt pas que je prétendiſſe que nous

devinſſions barbares pour nous exercer à la conſtance, & que la nature ou l'amitié ne pûſſent tirer de nous des larmes très-légitimes. Je ſoutiens, au contraire, que ce ſeroit être inhumain que de les refuſer en certaines occaſions.

On ſoupire & on pleure avec juſtice dans le trouble des premiers mouvemens : mais une ame forte doit entrer en elle-même auſſitôt, & ſe remettre dans l'aſſiette dont le deſordre de la paſſion l'a tirée. Car un homme raiſonnable peut-il conſidérer l'inutilité de ſes pleurs, & la vanité de ſes regrets, ſans rougir d'une longue & violente affliction ?

Que ſi nous pouvions réparer les mauvais ſuccès, je ſerois d'avis que nous y employaſſions toutes ſortes de remédes : mais dans un accident ſans reſſource, que ſert-il de s'affliger ſottement, & de répandre des larmes, cheres à ceux qui les verſent, & inutiles à ceux pour qui elles ſont verſées.

*Oui, R**, tous ces cris ſont des ſoins ſuperflus;*
Nos plaintes dans les airs ſont vainement pouſſées ;
Un homme enſéveli ne conſidére plus
Nos yeux ni nos penſées.

D'ailleurs, les perſonnes les plus ſenſibles perdent enfin leur tendreſſe ; & l'ame qui s'eſt

s'eſt d'abord exceſſivement affligée, s'épargne bientôt cette violence; & n'eſt pas long-temps à épuiſer ſes regrets.

Nos plaintes s'en vont avec les années; & comme l'objet s'éloigne de notre imagination, le déplaiſir s'éloigne auſſi inſenſiblement de notre eſprit.

Que ſi nous étions ſages, ne devrions-nou pas donner à la raiſon les ſentimens que la foibleſſe eſt contrainte de donner à la longueur des années?

Un pere mort depuis peu d'heures, eſt auſſi mort que nos biſayeux; & ce qui n'eſt plus pour nous, ne doit plus nous toucher.

Votre Pere eſt enſéveli,
Et dans les noirs flots de l'Oubli
Où la Parque l'a fait deſcendre,
Il ne ſait rien de votre ennui;
Ne fût-il mort que d'aujourd'hui,
Puiſqu'il n'eſt plus qu'os & que cendre,
Il eſt auſſi mort qu'Aléxandre,
Et vous touche auſſi peu que lui. (1)

Cette ſeule raiſon eſt capable d'adouci nos amertumes, & d'appaiſer tous les mou

(1) Théophile.

vemens de nos douleurs. Celui que je viens de perdre ne sent rien, n'a plus de part au jour, & n'a non plus de vie que ceux qui furent engloutis dans le Déluge. Pourquoi donc me tourmenter vainement après une ombre qui n'a ni voix, ni sentiment ?

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes
Mais, sage à l'avenir,
Aime une Ombre comme Ombre, & des cendres éteintes
Etein le souvenir. (1)

Il faut considérer de plus, que dans cette rigoureuse séparation de l'ame & du corps, la nature ne nous fait point de violence qu'elle ne fasse ressentir à tout le monde. De cette masse épouvantable d'hommes que la terre porte, en trouverez-vous un qui s'exemte de la cruauté de ses Loix ?

Je sai bien que chacun est sensible à sa douleur, & que ceux dont j'apporte ici l'exemple endurent & se plaignent aussi-bien que nous. Car, comme nous ne laissons pas de goûter notre bonheur pour connoître la félicité des autres, aussi la connoissance que nous

(1) Malherbe, CONSOLATION *à Monsieur Du Perrier.*

avons des miſeres de nos ſemblables, ne nous ôte pas le ſentiment de nos infortunes. Et puiſque les perſonnes privées ont part aux réjouiſſances publiques, comment eſt-ce qu'elles ne l'auroient pas aux triſteſſes générales ?

Il y a des peines communes qui regardent tous les hommes ; mais chacun a ſes ſentimens entiers, & ſouffre ainſi ſeul toute ſa douleur.

Avoüons la vérité. Ce qui nous touche le plus dans nos diſgraces, c'eſt de n'avoir perſonne qui nous reſſemble. Nous ne ſaurions nous voir ſeuls deſtinés à ſouffrir un mal dont tout le monde peut être atteint comme nous. Et à parler ſainement, rien n'augmente ſi fort les aigreurs de nos afflictions, que la fierté & l'orgueil de ceux qui ſemblent les braver.

Or ce ne ſont pas ſeulement les hommes qui nous accompagnent au trépas, tous les animaux, de quelque eſpéce qu'ils ſoient, arrivent au même terme, & ſubiſſent la même loi. La force, l'adreſſe & la prévoyance, que la nature leur a données pour la conſervation de leur vie, demeurent vaines & inutiles à la mort.

Les choſes les plus inſenſibles ont leur fin, qui eſt une eſpéce de mort pour elles. Les remparts qui ſe ſont défendus des coups de

canons & de la violence des hommes, auront leur part à cette ruine universelle. Les Elémens eux-mêmes, qui composent toutes choses, se verront détruits. Les Cieux seront renversés, le Soleil & les Etoiles perdront leur lumiére; & toute la masse du monde sera confondue dans une ruïne générale. Pourrions-nous donc demander avec justice le salut de nos amis, ou le nôtre? & puisqu'il faut mourir nécessairement, n'est-ce pas une consolation pour nous de savoir que toutes les choses que nous avons vûes périront, & auront la même destinée que nous?

Les Etoiles s'arrêteront;
Les Elémens se mêleront;
Et cette admirable structure
Dont le Ciel nous laisse jouir,
Ce qu'on voit, ce qu'on peut oüir,
Passera comme une peinture,
L'impuissance de la Nature
Laissera tout évanouir.
Le Createur du Firmament,
Celui qui tira du néant
L'Air, le Feu, la Terre & l'Onde,
Renversera d'un coup de main,
La demeure du genre humain,

Et la baſe où le Ciel ſe fonde.
Et ce grand deſordre du Monde
Peut-être arrivera demain.

Mais voici une affliction à laquelle je ſuis tellement ſenſible, que je ne trouve point de force dans toute la Philoſophie qui me la puiſſe faire ſoutenir. C'eſt celle qui me vient des calamités publiques, auſquelles mes ſentimens s'intéreſſent malgré moi. Je ne ſaurois oüir les gémiſſemens des Peuples, je ne ſaurois entendre leurs cris, ni voir couler leurs larmes, ſans que je me ſente atteint d'une véritable compaſſion. Je ne puis être ſpectateur des deſordres de mon païs, ni conſidérer l'orgueil des oppreſſeurs, ſans concevoir une violente averſion contre eux.

Nous éprouvons encore une autre ſorte d'ennui qui nous ſaiſit au milieu des voluptés mêmes. Ce n'eſt bien ſouvent qu'un dégoût de l'abondance : car notre ame n'ayant pas aſſez de force pour la digérer, relâche beaucoup de la vigueur de ſes ſentimens, & ſuccombe enfin à la violence de ſes excès.

A cela, je ne trouve point d'autre reméde que de modérer nos paſſions, & de ménager nos plaiſirs avec une ingénieuſe & ſage économie. C'eſt ainſi qu'Epicure réveilloit ſes appétits par l'abſtinence, & fuyoit tous les excès

pour éviter l'incommodité de la débauche. Et comme la compagnie continuelle, même des plus honnêtes-gens, devient ennuyeuse ou insensible, les esprits delicats s'éloignent volontairement les uns des autres pour éviter le chagrin qui les menace, & goûter mieux les charmes de la conversation par la vigueur nouvelle qu'ils donnent à leurs sentimens.

Il ne me reste plus à parler que d'une autre sorte de chagrin, dont je ne puis deviner la cause; & comme on n'en sauroit bien connoître le véritable sujet, je trouve qu'il est malaisé de l'adoucir, ou de s'en défendre. C'est un ennui secret qui se cache au fond de l'ame, & qu'on sent mieux qu'on ne le découvre. C'est lui qui se met au lit avec nous, qui nous accompagne aux repas, qui nous suit à la promenade, que nous portons dans la foule & dans la solitude, & qui n'abandonne point ceux qu'il a une fois saisis, qu'après avoir épuisé sur eux toute sa puissance.

J'ai fait de fâcheuses épreuves de cet ennui, & j'en ai souvent ressenti toute l'amertume. Avec lui je suis entré à la Comédie, & j'en suis sorti de même. Je l'ai porté dans les meilleures compagnies, sans aucun fruit. J'ai pris durant ces accès les divertissemens les plus agréables : mais j'y étois alors insensible. Et au milieu des réjouissances de tout le monde, j'étois contraint de montrer ma mauvaise

humeur, & de paroître dégoûté des plus doux contentemens de la vie. Et je n'ai enfin point trouvé d'autre reméde pour le charmer, que la douceur des repas.

La bonne chere avec ſes amis, eſt le ſouverain reméde contre cette ſorte de chagrin : car outre que la converſation, qui devient alors libre & plus gaye, l'adoucit inſenſiblement, il eſt certain que le vin réveille les forces de la nature, & donne à notre ame une vigueur capable de chaſſer toute ſorte d'ennuis.

Je ſai bien que certaines gens farouches, au moins de la mine & de l'apparence, témoigneront beaucoup d'averſion pour un reméde dont néanmoins ils ne mépriſent pas trop les délices. Mais loin d'ici toutes grimaces. Je m'embarraſſe peu de leurs ſévérités mal entendues, puiſque le plus ſévére Philoſophe de la terre nous a conſeillé ce même reméde ; que les plus farouches de nos hommes illuſtres ont ſoumis, pour ainſi dire, leurs vertus les plus auſtéres aux charmes de ce doux plaiſir ; & que les plus honnêtes-gens n'en dédaignent pas l'uſage ; mais ſe contentent d'en condamner l'excès.

CHAPITRE VI.

Des Plaisirs.

APRE'S avoir discouru de nos ennuis & de la façon dont on en peut adoucir les amertumes, il est à propos que nous nous entretenions des plaisirs de la vie.

Quoiqu'à dire le vrai les choses étrangeres contribuent beaucoup à nos plaisirs, & qu'il ne suffise pas d'avoir des sens, si nous n'avons des objets pour les contenter; cependant la multitude en étant presque infinie comme elle est, il semble que notre bonheur dépend en quelque façon de nous-mêmes, & que les grands Divertissemens nous degoûtent, si nos sens ne sont dans une disposition propre à en jouir.

Pour moi je serois d'avis que nous tinssions toujours notre esprit présent aux plaisirs innocens qui se rencontrent, exemt des regrets que donnent les choses passées, & libre des inquiétudes que nous concevons pour l'avenir. Le seul présent est à nous; & si nous étions sages nous ménagerions chaque moment comme le dernier de la vie: mais rien n'est plus ordinaire que le mauvais usage que nous

nous faisons du temps que la nature nous a donné. Il est peu d'hommes qui ne vécussent assez long-temps, s'ils savoient bien vivre: mais il arrive presque toûjours qu'en mourant nous nous plaignons de n'avoir pas encore vécu. Si nous avons de longues années, nous les troublons par la crainte de ne les avoir pas; & quand nous sommes arrivés à notre terme, nous n'avons que le regret de les avoir fort mal ménagées.

Ce plaisir qui se présente, est peut-être le dernier auquel je puisse être sensible. Une infinité de douleurs m'accableront un moment après. Qui m'empêche donc, insensé, de me réjouir innocemment pendant que je le puis encore ? Faut-il que la difference des lieux, ou l'inégalité des objets, me tiennent toûjours dans le chagrin, lorsque je puis vivre content en tous les endroits de la terre ?

Je demeure d'accord qu'à la vérité certaines personnes nous sont plus cheres & plus agréables que les autres; que comme il y a des différens sujets de nous réjouir, il y a des délices plus & moins sensibles : mais pour un plaisir que j'esperois avec ardeur, dois-je mépriser tous les autres ?

La vie qui s'écoule à la Campagne n'est pas moins à moi que celle que je passe à Paris. Les jours que je me rens ennuyeux par mon chagrin me seront comptés comme

mes plus belles Fêtes, & contribueront autant qu'elles à fournir le nombre où se doivent borner mes années.

Pourquoi donc troubler ici les charmes de mon repos par le souvenir des plaisirs que j'aurai goûtés, ou par l'imagination de ceux dont je prétens jouir?

C'est folie que de vouloir se retrouver ainsi aux lieux que l'on a quittés; & de s'efforcer de se rendre présent à ceux où l'on ne peut pas encore si-tôt être.

Si les plaisirs qui se trouvent aux Champs sont differens de ceux de la Cour, tâchons d'y accommoder notre ame: car qui est-ce qui nous peut empêcher de nous élever & de nous abaisser de cette sorte? Nous n'avons ici ni la Musique, ni le Bal, ni les Comédies; mais aussi n'avons-nous pas à souffrir, ni à craindre les disgraces & la servitude.

La conversation ne s'y trouve pas si agréable. Hé bien, on aura commerce avec soi-même, & avec des gens qui pour le moins ne seront pas fâcheux.

Caton entretenoit ses enfans, après s'être occupé tout le jour au service de la République, & les meilleurs esprits de notre France ne dédaignent pas d'entendre les Contes de leurs Valets après les plus sérieux discours.

Il faut tâcher de vivre commodément par tout, & goûter les plaisirs que nous peut

fournir le lieu de notre demeure.

Ne faisons pas si fort les Philosophes que nous condamnions par notre chagrin les magnificences de la Cour. Je veux bien que nous imitions la vertu des vieux Romains. Soyons justes, soyons généreux comme ils ont été: mais nous pouvons nous passer de ces maximes outrées dont l'austérité corrige moins de personnes qu'elle n'en effraye.

Si nous n'avons pas le moyen d'être splendides, n'accusons point les autres d'une splendeur immoderée : car certainement on ne sauroit condamner tant de beaux ouvrages de l'industrie des hommes, sans être farouche.

On peut admirer la Pompe d'une belle Ville fort innocemment: on peut goûter les délices des parfums, les douceurs de la musique : on peut considerer avec plaisir la délicatesse de la Peinture, sans violer les loix de la tempérance.

Que si, par contrainte, ou par inclination, nous avons établi notre séjour à la Campagne, cessons alors d'admirer les travaux des hommes, pour contempler les ouvrages du Créateur, & les merveilles de la nature : éloignons nos sentimens de l'orgueil & des pompes de la Cour; & goûtons innocemment les douceurs qui se rencontrent aux lieux solitaires.

Les cieux, le soleil, les étoiles, les élémens n'ont-ils pas assez de beautés pour satisfaire l'esprit qui les contemple ?

L'étendue des plaines, le cours des rivieres, les prairies, les fleurs, les ruisseaux n'ont-ils pas assez de charmes pour enchanter la vue ?

La musique des oiseaux manque-t-elle jamais dans nos Bocages ? Et s'il est vrai que les hommes ayent appris la leur des Rossignols, quel avantage pour nous, d'avoir un si grand nombre de ces petits maîtres, qui sont à notre service sans être à nos gages ?

Mon cœur, dans tous les temps, a paru limité ;
On ne m'a jamais vû de sotte vanité.
Je ne crains, ni ne brave.
Nul soin ne me paroît pesant :
Et ne me rens esclave
Ni des hommes, ni de l'argent :

Abhorrant l'émotion
Et la sale passion
Des ames intéressées,
Je laisse courir mes sens,
Et promener mes pensées
Sur les objets innocens.

Le plaiſir de ſentir des fleurs,
De qui l'odeur & les couleurs
Enchantent mes eſprits malades:
Et l'eau qui du haut d'un rocher
Se précipite par caſcades,
Sont ici mon bien le plus cher.

Le doux concert des Oiſeaux;
Le mouvant criſtal des eaux,
Un bois, des prés agréables,
Echo qui ſe plaint d'Amour,
Sont des matiéres capables
De me charmer nuit & jour.

Enfin, nous pouvons vivre contens par tout, & nous changeons ſeulement de plaiſirs en changeant de demeure.

Notre eſprit trouve ici ſon plaiſir dans l'étude de la nature. Nos ſens y rencontrent leurs délices; & quiconque eſt capable de modération, n'y trouve que trop de quoi ſe contenter.

Ni les bornes de la ſolitude, ni le petit eſpace d'une priſon, ne ſauroient empêcher que le Sage n'y trouve ſa tranquillité. Il y peut méditer, s'y ſouvenir agréablement des bonnes actions qu'il a faites, & ſe conſoler

par de douces réfléxions sur son innocence.

On n'a pas toujours besoin de l'étenduë des Campagnes pour être heureux. Bien souvent notre bonheur est en nous-mêmes; & comme nous nous trouvons quelquefois chagrins dans la pleine jouissance de notre liberté, il peut bien arriver que nous soyons satisfaits jusques dans les prisons où l'on nous jette.

Les plus cruels Tyrans ne sauroient trouver de cachots pour notre ame; & ils n'en peuvent devenir les maîtres, à moins que nous ne voulions bien nous-mêmes la leur asservir. Leurs chaînes ne la sauroient lier, & en quelque endroit que soit enfermé le corps, elle ne change pourtant ni de lieu, ni de demeure.

Ainsi, nous pouvons trouver des contentemens par tout: tâchons seulement d'en jouir avec modération; & soyons persuadés que c'est une erreur de condamner les plaisirs comme plaisirs, & non pas comme injustes & illégitimes.

A la vérité, quelque innocens qu'ils puissent être, l'excès en est toujours criminel, & ne va pas seulement à l'infamie, mais encore à la douleur. Un homme qui perd sa réputation par la débauche, y perd le plus souvent la santé, & ne blesse pas moins sa constitution que son honneur.

Que si nous nous trouvons insensibles aux charmes de nos douceurs, excitons notre goût & nos appétits par la considération des douleurs qui leur sont contraires.

Que ceux qui se trouvent dans les commodités de la vie, goûtent leur bonheur par l'opposition des nécessités des autres; & que la pensée des fortunes les fassent jouir délicieusement de la félicité qu'ils possédent.

Qu'un homme de bien fasse réflexion sur l'état de sa conscience, & se réjouisse de ne trouver ni remords ni gêne au fond de son cœur.

Que la santé que l'on goûte ordinairement de la même sorte qu'un bien insensible, que ce riche présent de la nature soit ressenti plus vivement par la comparaison des maladies & des infirmités ausquelles tant d'autres sont sujets.

Qu'un homme de bonne santé ne se tienne pas seulement heureux dans la jouissance de son bonheur, mais que la pensée de ne rien souffrir parmi tant d'objets fâcheux qui l'environnent, le rende encore plus content: Qu'il ne se réjouisse pas seulement des bonnes fortunes qui lui arrivent, mais du malheur qu'il n'a pas: Que le plaisir qu'il goûte, & la douleur qu'il ne souffre point, contribuent également à lui donner de nouvelles satisfactions.

Au reſte, banniſſons cette vilaine paſſion d'envie, ce mouvement infame qui corrompt tous nos plaiſirs. Que nos yeux & nos oreilles ne deviennent pas intéreſſées parmi les poſſeſſions étrangéres : mais goûtons, ſans convoitiſe, tous les charmes des lieux que nous viſitons.

Tout ce qui ſe fait pour le plaiſir de la vûe n'eſt-il pas à moi durant qu'il eſt expoſé devant la mienne ?

Le Louvre, le Luxembourg, les Tuilleries m'appartiennent autant, quand je conſidére leur beauté, qu'à ceux qui ont les titres de leur acquiſition. Car, à parler ſainement, rien ne peut être à nous que par une actuelle jouïſſance.

La concluſion que je tire de tous ces diſcours, c'eſt qu'il nous faut réjouir avec modération. A le bien prendre, tout ce qui ſe fait au monde ſe fait ſeulement pour le plaiſir ; & prenant diverſes routes, nous viſons tous à un même but.

Celui qui cherche de l'eſtime au travers des mouſquetades, & qu'on voit couvert de feux & de plomb pour acquérir de l'honneur, ne s'expoſeroit pas au moindre danger s'il n'eſperoit la ſatisfaction qu'on trouve en ſoi-même, ou celle qui vient de la renommée.

Celui qui vieillit dans un cabinet, parmi la craſſe & la pouſſiére des Livres, n'em-

ployeroit pas la moindre veille à l'acquiſition des Sciences, s'il n'en retiroit quelque volupté.

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le plaiſir. Sans lui, les plus laborieux demeureroient languiſſans & oiſifs. C'eſt lui ſeul qui nous fait agir : c'eſt lui qui remue tous les corps : c'eſt lui qui donne le mouvement à tout l'Univers.

Que chacun prenne donc la voye la plus conforme à ſes innocentes inclinations, & jouiſſe de toutes les délices qui ſe préſentent, lorſqu'elles ne ſont point oppoſées au ſentiment de l'honneur, ni à celui de la conſcience.

FRAGMENT DE PETRONE.

DE L'ELOQUENCE.

MONSIEUR, j'eus l'autre jour bien du plaisir de voir avec quelle impatience cet admirateur des Discours publics de **** souffrit ce que nos amis disoient de l'Eloquence de notre siécle. Je ne sai s'il s'apperçut à quelques traits de leur censure, que l'on en vouloit à son Héros (car vous savez qu'*il est des Héros de toute manière*,) mais je remarquai qu'il avoit un fort grand dépit de ce qu'ils ne le préferoient pas à Ciceron & à Demosthéne. Quoiqu'on lui pût dire pour le détromper, il ne fut pas d'humeur à se faire justice là-dessus. Je m'attens bien aussi qu'il ne me la fera pas, & qu'il ne me pardonnera de sa vie le peu de complaisance que j'eus pour lui. J'ai déja entendu dire qu'il nous décrie par tout comme des esprits satiriques, qui affectent de mépriser tout ce que les au-

tres eſtiment, & qui veulent introduire une eſpéce d'Inquiſition dans les Belles-Lettres. Cependant vous ſavez que nos amis n'ont pas beſoin de ruiner la réputation d'autrui pour élever la leur, & que celle dont nous parlons s'eſt établie ſur des fondemens ſi peu ſolides, qu'il eſt à croire que cet applaudiſſement **** qui l'a ſoûtenue depuis quelques années, ne prévaudra pas toujours ſur l'opinion des honnêtes gens. Mais à la bonne-heure, laiſſons-le jouir de cette fauſſe gloire dont ſes adorateurs vont l'enyvrer tous les jours; & contentons-nous de juſtifier nos amis. C'eſt à quoi je veux travailler préſentement; & ſans me renfermer dans les bornes d'une Lettre, ni m'ériger en Docteur, je prétens vous écrire tout ce qui me viendra dans l'eſprit, ſoit de mon propre fonds, ſoit de celui des autres, afin d'ôter les mauvaiſes impreſſions qu'on vous a voulu donner de notre Critique.

Vous ſavez, Monſieur, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on a trouvé des gens qui ſe ſont plaints du goût dépravé de leur ſiécle, & de la corruption de l'éloquence; je crois que cette plainte a été de tous les temps, depuis la mort de Ciceron. L'Auteur du DIALOGUE qu'on attribue à Quintilien, condamne le même deſordre; & pour remonter plus haut, Pétrone a fait une Satire

ingénieuſe contre les Déclamateurs de ce temps-là, qu'il accuſe d'avoir gâté le ſtyle des jeunes gens. Le jugement qu'il en fait, eſt fort juſte, & il tourne en ridicule les mêmes défauts contre leſquels nous nous élevons aujourd'hui; mais d'une maniére ſi plaiſante, qu'il me prend envie de vous envoyer en notre Langue, ce qu'il dit ſi agréablement dans la ſienne, contre ce haut ſtile que nous appellons *Phébus* ou *Galimatias*. Mais j'ai l'eſprit tellement né pour la liberté, qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de l'aſſujettir aux régles d'une Traduction fidelle. C'eſt pourquoi j'ai pris la hardieſſe de lier les ſens interrompus de Pétrone, par des choſes qui ſont purement de moi. Si cette occupation vous paroît peu digne d'un Magiſtrat, ſongez, s'il vous plaît, Monſieur, que nous ſommes dans une ſaiſon où la juſtice même nous permet de nous délaſſer. Je prétens avec cela, que vous m'en ayez un peu d'obligation, & que vous liſiez avec votre indulgence ordinaire, ce que j'écris préſentement pour votre plaiſir.

» Je me promenois (*dit Eumolpe*) avec le » jeune Aſcilte dans une Place aſſez proche » des Ecoles publiques, lorſque nous vîmes » accourir de toutes parts un grand nombre » de perſonnes de différentes qualités, mais » principalement une foule de jeunes Eco-

» liers qui se pressoient à qui entreroit le pre-
» mier dans l'Ecole. La curiosité qui entraîne
» aisément dans ces lieux publics les hommes
» qui n'ont pas beaucoup d'affaires, m'obli-
» gea d'y suivre les autres. Je me mêlai parmi
» ceux qui entroient, & je m'enquis des
» gens qui se trouverent auprès de moi, quel-
» le étoit la cause qui assembloit tant de mon-
» de. J'appris qu'un déclamateur célébre,
» nommé Agamemnon, devoit faire une ha-
» rangue. Je demandai ensuite quel sujet il
» avoit pris pour son discours ; & l'on me ré-
» pond qu'il promettoit par son Affiche une
» déclamation de deux heures, sous le titre
» magnifique *de la piété cruelle*, pour ex-
» horter le Roi Agamemnon à livrer sa fille
» Iphigenie qui devoit être sacrifiée à Diane,
» suivant l'Oracle, afin de faciliter l'expédi-
» tion de Troye. Je crûs que la rencontre
» d'un Tître si spécieux, ou bien la confor-
» mité du nom d'Agamemnon que portoit le
» déclamateur, l'avoit engagé au choix de ce
» sujet ; & je ne doutai pas qu'il ne se montrât
» dans son discours, digne Auteur d'une si
» belle Affiche. Il est vrai aussi que je n'y fus
» pas trompé ; car après avoir attendu près
» d'une heure, nous vîmes paroître sur une
» espéce de Théatre un peu élevé audessus
» des Auditeurs, un homme d'un âge assez
» avancé, qui n'avoit rien oublié ce jour-là

» pour se mettre sur sa bonne mine. Il jetta
» d'abord les yeux sur son Auditoire pour
» assurer sa contenance ; & après avoir toussé,
» craché, & salué tout le monde, il se tint
» quelque temps dans une contenance triste,
» tournant les yeux d'un côté & d'autre sur
» ses Auditeurs ; puis tout d'un coup il com-
» mença son discours d'une voix aigre & traî-
» nante. Son Exorde étoit pompeux, & plein
» d'Antitheses ; ses Périodes étoient enflées à
» perte d'haleine, & parmi ces grands mots
» dont elles étoient composées, il n'y en
» avoit pas un qui fût propre à attirer la bien-
» veillance & l'attention des Auditeurs, ni à
» donner une idée générale de son action :
» mais pourtant on remarquoit qu'il avoit ra-
» massé dans les Livres tout ce qui regarde
» la sainteté & l'infaillibilité des Oracles. Il
» avoit cela de bon, qu'il ne citoit point de
» Vers d'Hesiode ni d'Homere. Dans le reste
» de la Piéce, il s'étendit fort sur les de-
» voirs qui attachent les hommes à leur Pa-
» trie : il éxagera principalement l'étroite
» obligation qui engage les Princes à se dé-
» vouer entiérement à la gloire & au bon-
» heur de leurs Etats : il fit une longue des-
» cription de tous les combats de la nature
» & de la Religion dans le cœur d'un pere
» qui doit perdre sa fille, ou désobéir aux
» Dieux : il apporta beaucoup de raisons pour

» prouver que la Religion devoit l'emporter
» sur la nature, & qu'il falloit que le res-
» pect des Ordres du Ciel, *arrêtât les mou-*
» *vemens du sang, & calmât l'émotion des en-*
» *trailles paternelles*. C'étoient-là les termes
» dont se servoit ce Déclamateur, & tout son
» discours étoit rempli de grands mots qui ne
» signifioient rien, & qui sembloient faits
» exprès pour la mesure énorme de ses Pério-
» des. Les figures étoient si fréquentes, & parti-
» culiérement celles qui consistent dans l'ar-
» rangement des paroles; l'ordre dans lequel
» il les avoit placées, étoit si commun, que
» les petits Ecoliers savoient quand le rang
» de chacune devoit venir, & les distin-
» guoient toutes par leur nom. Il me sou-
» vient que j'entendis un homme auprès de
» moi, qui s'écria sur de certains endroits
» où je commençois un peu à m'endormir;
» *Ah! la belle Prosopopée! Ah! les bel-*
» *les Antitheses!* Je souffris son admiration
» patiemment, parce que peut-être il étoit
» gagé pour applaudir, comme j'en ai vû
» quelquefois. Aussi tôt qu'Agamemnon eut
» achevé, chacun sortit de l'Ecole; & je vous
» avoue que je ne fus pas des derniers à me
» débarrasser d'un lieu où j'avois trouvé de
» quoi contenter ma curiosité pour long-
» temps. Néanmoins j'eus encore envie de
» savoir ce que l'on diroit sur cette harangue.

» Je m'approchai de ceux qui s'étoient ar-
» rêtés sous le Portique, ayant entendu en
» passant qu'ils s'entretenoient sur cette ma-
» tiére. En effet, je trouvai que chacun en
» formoit son jugement. La plûpart en pa-
» roissoient fort contens; plusieurs louoient la
» beauté du sujet; d'autres admiroient l'abon-
» dance des figures, & la hardiesse de l'ex-
» pression; j'entendis même qu'ils s'atta-
» choient sur toutes choses à exalter la durée
» de cette action, s'étonnant qu'il eût pû
» fournir à parler deux heures sur un sujet
» comme celui-là. Quelques-uns de mes amis
» qui se rencontrerent parmi eux, me deman-
» derent ce que j'en pensois; & comme ils
» se persuadoient que j'avois quelque discer-
» nement pour ces ouvrages, ils voulurent
» m'engager à dire quel étoit mon sentiment
» sur le discours d'Agamemnon. Je crûs que
» mon âge, & le grand nombre de personnes
» qui pouvoient m'entendre, m'obligeoient
» à avoir quelque retenue: c'est pourquoi,
» au lieu de m'expliquer avec cette liberté
» qui m'est ordinaire, je répondis froidement
» qu'il me siéroit mal de censurer ce que
» tout le monde sembloit approuver. Pour
» moi, dit alors un jeune étourdi, qui s'étoit
» mêlé dans la troupe, il ne m'est pas possi-
» ble de dissimuler davantage ce que j'en pen-
» se. J'avoue de bonne foi, qu'on n'en sau-
» roit

» roit être plus mécontent que je le suis. Cette franchise me soulagea un peu dans l'effort » que j'avois fait pour me taire, & je fus bien » aise de voir qu'un autre avoit hazardé d'en » juger le premier. Mais afin d'engager ce » Censeur à parler, je le prierai de nous dire » précisément ce qui lui déplaisoit le plus dans » cette action. *Tout*, me répondit-il brusque- » ment: *Je blâme également le choix du sujet,* » *la conduite de l'ouvrage, & le tour de la* » *Diction. Je ne saurois même souffrir qu'un* » *Orateur suive plutôt la passion qu'il a de* » *parler, que la necessité des choses qu'il est* » *obligé de dire. Cependant la plûpart de ces* » *Déclamateurs se persuadent qu'il est de l'essen-* » *ce d'un beau discours de durer plus d'une heu-* » *re, & ne songent pas que c'est une présomp-* » *tion insupportable de prétendre qu'on soit obli-* » *gé de les écouter si long-temps sans s'ennuyer.* » *Pour moi*, continua-t-il, *j'admire bien plus* » *dans ces occasions la patience des Auditeurs,* » *que la fecondité de l'Orateur. Mais voyez,* » *je vous prie, à quoi cette belle maxime vient* » *d'engager notre Déclamateur, à nous dire* » *une infinité de choses dont on a les oreilles re-* » *battues dans les Ecoles. Pour ce qui est de* » *l'ordre de son discours, l'art en est si grossier,* » *que si vous en aviez demandé la division* » *aux moindres de ses Ecoliers, ils vous diroient* » *aussitôt de combien de figures il étoit compo-*

» *ſe. Ils le partageroient en quatre Lieux* » *communs : le premier, ſeroit* la ſainteté des » Oracles ; *le ſecond*, l'amour de la Pa- » trie ; *le troiſiéme*, l'obligation des Prin- » ces envers leurs Sujets, *& le dernier*, » le reſpect que l'on doit aux Dieux. *Pour ce* » *qui eſt de ſa diction, elle eſt ſi affectée, que la* » *recherche des mots lui a plus coûté que tout* » *le reſte ; & après avoir donné la torture à* » *ſon eſprit pour les choiſir, il l'a donnée à ſa* » *langue pour les prononcer. Mais le ſujet me* » *paroît plus extravagant que tout le reſte : car* » *les déclamations n'ont été introduites que* » *pour exercer l'eſprit des jeunes gens ſur des* » *matieres qui puiſſent tomber dans l'uſage or-* » *dinaire, & pour leur propoſer des exemples* » *qui ſoient propres à les inſtruire ſur les cho-* » *ſes où ils ſont obligés de parler. Cependant* » *quel intérêt peut-on prendre préſentement à* » *une avanture ſi oppoſée à nos mœurs ? Quelle* » *apparence y a-t-il qu'aucun de ceux qui ont* » *entendu Agamemnon, rencontre, de ſa vie ;* » *une occaſion de dire par combien de bonnes* » *raiſons il falloit appaiſer Diane, & ſacrifier* » *Iphigénie ? Que nous ſervira d'être perſuadés* » *que les Grecs firent fort ſagement de conten-* » *ter cette Déeſſe vindicative, qui n'auroit pas* « *manqué, ſans ce ſacrifice, de renverſer toutes* » *les machines de leur Armée, & de prendre* » *le bon Priam ſous ſa protection ? Mais quand*

» *il arriveroit que l'on ſe pût entretenir ſé-*
» *rieuſement de ces contes-là, auroit-on bonne*
» *grace de ſe ſervir de ces expreſſions outrées,*
» *& de ces figures extravagantes, contraires*
» *aux véritables mouvemens de la nature, au*
» *bon ſens & à l'air ſimple & facile avec lequel*
» *les honnêtes-gens ont accoûtumé de s'expli-*
» *quer? Car enfin, tout ce qui n'eſt point con-*
» *forme à la nature, eſt oppoſé à la véritable*
» *éloquence.*

» Bien que ce cenſeur pouſsât ſon opi-
» nion trop loin, parce qu'en effet les quatre
» parties du diſcours d'Agamemnon traitoient
» des points de morale qui peuvent tomber
» tous les jours dans la converſation, ſa criti-
» que néanmoins ne me déplut pas; & la cha-
» leur qu'il avoit témoignée, m'excita de telle
» ſorte à dire ce que j'en penſois, que quelque
» réſolution que j'euſſe faite de ne pas décla-
» rer mes ſentimens devant tant de monde,
» je ne pûs m'empêcher de parler de la ſorte.

» JE NE VEUX, dis-je, condamner per-
» ſonne en particulier, ni cenſurer le diſ-
» cours d'Agamemnon; mais tout ce qui
» vient d'être dit en général ſur les ſujets
» ordinaires des déclamations, eſt fort de
» mon goût. Il me ſemble que j'entens un
» homme qui rêve, ou qui eſt hors de ſon
» bon ſens, quand un Déclamateur bien nour-
» ri, & ſain de tous ſes membres, crie à plei-

» ne tête, comme j'en ai vû quelques-uns :
» *C'eſt pour vous, mes Concitoyens, que j'ai*
» *perdu les yeux, donnez-moi un guide qui me*
» *reconduiſe entre les bras de mes enfans, que*
» *j'ai abandonnés pour vous garantir de la fu-*
» *reur des ennemis. Qui me rendra le ſang*
» *que j'ai répandu pour vous! Soutenez ce corps*
» *affoibli par les fatigues de la guerre. Ces*
» *bleſſures honorables que vous voyez, ont ſau-*
» *vé votre liberté; elles ſont comme autant de*
» *bouches qui vous demandent quelque ſecours,*
» *& qui témoignent ce que j'ai mérité de la*
» *République.* Néanmoins on ſe réſoudroit à
» ſouffrir ces diſcours impertinens, s'ils étoient
» de quelque utilité pour parvenir à la perfe-
» ction de l'éloquence : mais bien loin que les
» Ecoliers tirent du profit de ces ſujets pom-
» peux, & de ces expreſſions forcées, quand
» ils ſortent de-là, il ſemble qu'ils viennent
» d'un autre monde. Ils ſont même incapa-
» bles de la converſation des honnêtes-gens,
» & dès qu'ils ont perdu de vûe le Théatre de
» leurs Ecoles, ils n'ont pas le courage de par-
» ler en public. Cela vient de ce que ces lieux
» deſtinés à l'inſtruction de la jeuneſſe, où
» l'on ne devroit enſeigner que ce qui eſt pro-
» pre à leur éducation, ne ſervent qu'à les
» amuſer, & qu'on n'y apprend autre choſe
» que de ces fables ridicules. En effet, vous
» les entendez retentir continuellement du

» bruit *des chaînes que les Pirates préparent* » *aux malheureux qui ont été poussés par la* » *tempête sur des côtes désertes*; l'on n'y parle » que *de prodiges, de la cruauté des Tyrans,* * *qui pour faire violence à la nature, com-* » *mandent aux enfans d'être les bourreaux de* » *leurs peres.* Enfin l'on n'entretient les Au- » diteurs que de *ces Oracles barbares qui de-* » *mandent qu'un certain nombre de Vierges* » *soient immolées pour faire cesser la peste, &* » *pour appaiser la colere des Dieux.* Cepen- » dant ces figures chimériques forment in- » sensiblement dans les jeunes gens une ha- » bitude à ne dire jamais les choses en termes » justes & naturels. Il arrive même assez sou- » vent, qu'elles noirciſſent leur esprit par des » idées affreuses, & qu'elles leur donnent en » quelque sorte des leçons de cruauté. Mais » ce n'est pas seulement dans les sujets élevés » qu'on les accoûtume à ce déréglement; car » quand les Maîtres changent de matiére dans » les leçons qu'ils leur donnent, & qu'ils se » relâchent quelquefois à parler de ces pas- » sions, dont le caractére est opposé aux fi- » gures enflées du haut stile, ils tombent tout » d'un coup dans un excès contraire à l'autre: » ils ne se servent que de diminutifs, toutes » leurs paroles sont doucereuses & confites, » (pour ainsi dire,) dans le miel; leurs pen- » sées sont plates & puériles. Ils font des

« pointes & des jeux de mots en parlant « de leur amour, & ils affectent d'accompa- « gner leur expreſſion d'un air languiſſant; à » force d'être tendre, elle devient fade, & « enfin elle ne paroît pas moins ridicule dans » ce genre d'éloquence, que dans l'autre. De » ſorte qu'il eſt auſſi peu poſſible à un jeune » homme d'avoir le goût du bon ſtile parmi » ces mauvais exemples, que de prendre l'air » noble & aiſé de la Cour parmi la pédante- » rie de l'Ecole.

» N'en déplaiſe à ces déclamateurs, nous » pouvons dire qu'ils ont été les premiers » corrupteurs de l'éloquence. Ils ont avili cet » Art admirable qui faiſoit régner Periclès & » Démoſthéne ſur l'eſprit des hommes, & en » ont fait un joüet & un amuſement d'en- » fans. Ils lui ont ôté la force des penſées, » en ne s'appliquant qu'à l'arrangement des » mots, & à la cadence pompeuſe des perio- » des : car avant que ces Docteurs nourris » dans l'obſcurité, & qui n'ont jamais rien » vû que leurs livres, euſſent gâté l'eſprit des » jeunes gens par leurs méchantes maximes, » l'éloquence s'attachoit à former le juge- » ment; la vérité, la raiſon, la clarté étoient » ſon but & ſa régle dans tous les diſcours; » elle n'étoit ſoutenue que de la grandeur des » choſes, & non pas de la pompe des mots : » jamais elle ne s'échapoit dans ces enthou-

» ſiaſmes qui tranſportent un auditeur, com-
» me par magie, dans des païs perdus, & qui
» ne le raménent au ſujet qu'après avoir laſſé
» ſon attention. La Poëſie même, qui prend
« de plus grandes licences, étoit libre ſans
» effronterie, & ornée ſans affectation; elle
» parloit le langage des Dieux ſans dire des
» extravagances. Sophocle & Euripide pre-
» noient quelquefois le Cothurne, mais ils
» ne montoient pas ſur des échaſſes comme
» font des Poëtes de notre temps. Homére
» qui ſavoit bien juſqu'où le Poëme héroï-
que doit aller, ne guindoit pas ſon ſtile juſ-
» qu'au *galimatias*, quand il le vouloit éle-
» ver juſqu'au *ſublime*; car il y a une ſimpli-
» cité d'expreſſion qui n'ôte rien à la gran-
» deur des penſées, & il ne s'enſuit pas que
» parce qu'une choſe eſt grande, il faille l'ex-
» primer par de grands mots. En effet, ce
» Poëte incomparable compoſa des Vers ſi
» magnifiques dans ce genre-là, que Pindare
» & les neuf Poëtes Lyriques n'oſant ſe pro-
» mettre de les égaler, ont été contraints de
» tenter une autre ſorte de Poëſie. Si l'on dit
» que l'exemple des Poëtes ne ſe peut appli-
» quer à l'uſage des Orateurs, voyons ſi Pla-
» ton, Eſchine, ou Démoſthéne ont voulu
» prendre des leçons de ces gens qu'ils nom-
» moient Sophiſtes, & que nous appellons
» Pédans. Au contraire, ils les ont toujours

» décriés comme des corrupteurs des mœurs » & du langage. Platon entre autres, les a bannis de sa République, & disoit d'eux, aussi» bien que des Poëtes: *Donnons-leur des Cou» ronnes, mais que ce soit pour les chasser ho» norablement de notre Etat.*

» La sage, & si je l'ose dire, la chaste élo» quence n'a rien que de réel, de solide & » de véritable; & s'il m'est permis de parler » ainsi, elle ne met point de mouches & de » fard sur son visage pour paroître agréable: » sa grace n'éclate jamais par des couleurs em» pruntées, tous ses ornemens lui sont pro» pres, & c'est par les traits de sa beauté na» turelle qu'elle charme & qu'elle persuade; » son air majestueux met entre elle & la fausse » éloquence, la même différence que l'on re» marque entre une honnête femme & une » coquette. Cette causeuse, cette grande di» seuse de rien; en un mot, cette monstrueu» se éloquence des déclamateurs a passé de» » puis peu de l'Asie dans la Gréce, où elle a » répandu un air contagieux qui a infecté les » esprits des jeunes gens: ceux même qui » sembloient promettre de grandes choses; » & qui avoient conservé jusques alors le goût » du bon stile, & la pureté du langage, n'ont » pû se défendre de cette corruption. Depuis » ce changement, nous n'avons vû personne » qui ait atteint la perfection de Thucydide,

» ni

» ni qui ait égalé Hypéride : il n'a pas même
» paru de Poëſie qui n'ait été pleine de cette
» *enflure aſiatique* ; & tous les Ouvrages de
» notre temps, de même que ces corps qui
» n'ont pris qu'une mauvaiſe nourriture, n'ont
» pû parvenir juſqu'à la vieilleſſe. La plûpart
» des beaux Arts n'ont pas eu un meilleur
» ſort ; & nous avons vû la Peinture décliner
» peu à peu depuis que les Egyptiens ont été
» aſſez hardis pour entreprendre de l'enſei-
» gner par une méthode plus courte & plus
» aiſée que celle de Zeuxis & d'Apellés.

» Durant que je parlois de la ſorte, &
» que la chaleur de mon diſcours m'empor-
» toit plus loin que je ne m'étois propoſé ;
» Agamemnon étoit ſorti de ſon Ecole ;
» après avoir reçû de ceux qui s'y étoient ar-
» rêtés, l'applaudiſſement que l'on donne
» d'ordinaire à ceux qui viennent de parler en
» public, quand ils deſcendent du Théatre ;
» & comme il eſt mal-aiſé de ſe modérer ſur
» l'amour des louanges, il venoit ſans doute
» en mandier quelqu'une auprès de nous :
» mais voyant que je parlois avec aſſez d'ac-
» tion, & que je ne faiſois pas ſemblant de
» l'appercevoir, il ſe vint placer derriere moi
» pour m'entendre. Après m'avoir donné
» quelque attention, l'impatience le prit. Je
» Je ne ſai s'il eut peur que ma cenſure, qui
« n'avoit pour objet que l'Eloquence en gé-

» néral, ne descendît à une critique de la
» sienne en parti culier ; ou si cet homme, ac-
» coutumé à régenter les autres, ne put souf-
» frir que je me fisse écouter plus long-temps
» sous le Portique ; tout d'un coup il fendit la
» presse, & me frappant doucement sur l'é-
» paule, il m'interrompit d'un air pédantes-
» que, & dit en souriant : *Jeune homme,*
» *puisque vous tenez un discours qui n'est pas*
» *du goût de notre siécle, & que vous êtes en-*
» *core dans les bons sentimens, c'est une qualité*
» *si rare, que vous méritez bien que je ne vous*
» *cache pas le secret de notre profession. Sa-*
» *chez donc que je m'accommode autant que je*
» *le puis, aux erreurs du temps, & qu'encore*
» *qu'elles n'ayent pas tout-à-fait corrompu mon*
» *Jugement, non plus que le vôtre, je suis con-*
» *traint néanmoins de me laisser entraîner au*
» *torrent, & de suivre plûtôt ce qui est capa-*
» *ble de plaire à la foule des auditeurs, qu'à un*
» *petit nombre d'honnêtes-gens. Car leur ap-*
» *probation ne suffit pas pour établir la réputa-*
» *tion d'un Orateur; c'est la voix publique qu'on*
» *en croit, & le plus grand nombre l'emporte*
» *toûjours. Ce ne sont donc pas les Professeurs*
» *à qui l'on doit imputer l'abus des déclama-*
» *tions : s'ils n'avoient pas de complaisance pour*
» *la folie du siécle; s'ils s'attachoient scrupuleu-*
» *sement à la pureté de l'ancienne éloquence,*
» *leurs Ecoles deviendroient desertes, & cette*

» *multitude d'Ecoliers qui fait la gloire & la*
» *fortune d'un Maître, se dissiperoit aussi-tôt*
» *pour courir après un autre dont la méthode*
» *fût plus conforme à leurs inclinations. Il faut*
» *pour un discours public des pensées brillan-*
» *tes, des expressions hardies, de l'invention,*
» *du feu d'esprit, & débiter tout cela effron-*
» *tément. Qu'importe qu'il y ait de la raison,*
» *de l'ordre, du bon-sens, pourvû qu'on impo-*
» *se, & qu'il n'y ait que deux ou trois hommes*
» *dans toute une Assemblée, qui s'apperçoivent*
» *de vos défauts ! Les Déclamateurs ne sont*
» *pas en cela fort éloignés de la servitude des*
» *Parasites, qui pour avoir place dans les bon-*
» *nes tables, tiennent presque toûjours un lan-*
» *gage contraire à leurs sentimens. S'il ne ten-*
» *doient ces piéges à la vanité des grands Sei-*
» *gneurs, ils courroient souvent fortune de fai-*
» *re de mauvais repas. En bonne foi, conseil-*
» *leriez-vous à ce Parasite de se laisser mourir*
» *de faim, plûtôt que de trahir la verité ? Vou-*
» *driez-vous qu'un pêcheur se morfondît inuti-*
» *lement sur le rivage, plûtôt que de mettre*
» *quelque appas au bout de son hameçon ? Il en est*
» *de même des Déclamateurs que vous condam-*
» *nez. Ce n'est point à eux qu'il se faut prendre*
» *de cette corruption ; c'est aux peres de famille*
» *qui ne veulent pas que l'on éléve les jeunes*
» *gens dans les formes d'une discipline severe ;*
» *qui ont une impatience déraisonnable de les*

» *avancer dans leurs études ; & qui voudroient*
» *que leurs enfans fussent, pour ainsi dire,*
» *éloquens dès le berceau. De-là vient que l'éru-*
» *dition qu'ils rapportent des Ecoles est sembla-*
» *ble aux fruits que l'on fait mûrir par artifice,*
» *& qui n'ont ni le goût ni la beauté de ceux*
» *qui viennent dans la saison. L'ambition que*
» *l'on a de les pousser de bonne heure dans le*
» *Barreau & dans les Charges de la Républi-*
» *que, fait qu'ils y entrent comme dans un*
» *nouveau monde, & qu'ils sont d'ordinaire*
» *accablés du poids de leur dignité : cependant,*
» *si l'on vouloit laisser conduire la jeunesse par*
» *les degrés d'une éducation bien reglée ; s'il*
» *étoit permis aux Professeurs de mesurer aux*
» *talens naturels d'un Ecolier, les leçons qu'ils*
» *lui donnent ; s'ils pouvoient suivre avec*
» *patience le progrès qu'il est capable de faire,*
» *& former ses mœurs & son jugement en polis-*
» *sant son esprit ; alors on pourroit espérer de*
» *voir revivre dans notre siécle l'éloquence de*
» *Démosthéne ; alors les jeunes gens appren-*
» *droient dans l'Ecole ce qu'il faut savoir pour*
» *réussir dans le commerce du monde, & passe-*
» *roient avec succès de l'étude à la conversa-*
» *tion des honnêtes-gens. Au lieu que les Eco-*
» *liers ne font que badiner dans l'Ecole, ou se*
» *moquer de leurs maîtres ; & en sortent si mal*
» *instruits, qu'ils se font moquer d'eux dans le*
» *Barreau. Mais ce que je trouve de plus ridi-*

» *cule, c'eſt que les Vieillards n'oſent avouer* » *de bonne foi, qu'ils n'ont pas été bien élevés* » *dans leur jeuneſſe, & qu'ils veulent que leurs* » *enfans ſe reglent ſur le mauvais exemple de* » *leur propre éducation.*

» Le diſcours d'Agamemnon me parut ſi » raiſonnable & ſi ſincere (1), que je n'eus » pas le mot à dire; & comme je n'ai jamais » été aſſez fou pour m'ériger en réformateur » du ſiécle, je ne m'opiniâtrai point à com- » battre de ſi bonnes maximes. Ainſi je pris » congé bruſquement d'Agamemnon & de » la compagnie pour aller trouver Aſcilte ».

N'EST-IL pas vrai, Monſieur, qu'il y a en cet endroit de Pétrone des traits d'une Satire fine & délicate comme vous la demandez, & qu'ils ſemblent faits exprès pour tourner en ridicule la fauſſe éloquence contre laquelle nos amis parlerent ſi ſagement chez vous? N'avoient-ils pas raiſon de dire qu'on la ſouffroit avec peine dans les Ecoles, mais qu'el-

(1) En effet, Pétrone fait parler trop raiſonnablement un homme à qui d'abord il a donné le caractére d'un Pédant, lui qui par-tout ailleurs conſerve ſi bien le caractére des perſonnes qu'il fait parler. Mais il faut croire que ſon humeur étoit de tourner la raiſon même en ridicule, lorſqu'il ſe mocquoit de ceux qui lui déplaiſoient, bien qu'il les trouvât raiſonnables en de certaines choſes. *Cette remarque ſe trouve dans les premieres éditions de ce fragment.*

le étoit insupportable par tout ailleurs ? Ne vous souvient-il pas qu'ils la blâmoient de n'avoir aucun égard à la dignité de celui qui parle, ni à la qualité de ceux qui écoutent, ni à la condition des temps, ni à la majesté du lieu ? Qu'ils l'accusoient avec sujet de n'observer point d'ordre dans son dessein, point de suite dans son discours, point de justesse dans son expression, ni de bornes dans sa durée ? Ne fûtes-vous pas bien aise d'entendre celui d'entre eux qui dit toujours ses avis avec plus de chaleur & de liberté que les autres, se récrier sur le mot de *Durée* ; & pester si plaisamment contre la longueur ennuyeuse de ces discours, d'où l'on sort comme des mauvais songes, & dont on ne remporte rien que de l'ennui & du chagrin ? Il vouloit établir en France la Loi de Pompée, *de la mesure des Horloges d'eau* pour les actions publiques, & que personne n'en fût exemt. Mais l'endroit où je trouvai sa critique la plus agréable, fut la peinture naïve qu'ils nous fit de ces Harangueurs froids & ennuyeux, qui commencent leurs discours d'une voix fausse & languissante par ces mots : *C'est un Problême ordinaire chez les anciens Philosophes* ; & cet autre, *si la lumiere du Soleil est impénétrable à nos regards ; si le cours des Astres, & la rapidité du Firmament, &c.* Encore, ajoûtoit-il, si nous en étions quittes pour l'Exor-

de, on se résoudroit d'abord à leur pardonner ces premieres fautes; mais d'ordinaire le reste de la Piéce n'est rempli que de grands raisonnemens hors d'œuvre, de lambeaux décousus, & de lieux communs cités sans besoin & sans discrétion. Ils seroient maris de nous pardonner un seul passage du *divin Platon*, ou du *savant Trismegiste*. L'Architecte enfin bâtit la maison avec aussi peu de jugement qu'il bâtit le portail, & tout leur ouvrage ressemble à la Vénus que ce Sculpteur ignorant avoit fait riche, parce qu'il n'avoit pû la faire belle. Cependant cette éloquence a trouvé des admirateurs, & des gens qui se sont attachés à l'imiter. Elle a eu son cours parmi nous comme les Vers de Ronsard. Malherbe a commencé de nous donner le goût de la bonne Poësie, & les SATIRES de Boileau nous déferont à la fin des méchans Poëtes. Plût à Dieu qu'il en pût faire autant des méchans Orateurs! Mais le nombre en est trop grand; cette maladie s'est répandue dans le Barreau, comme celle des Abderites dont parle Lucien, dans cette raillerie ingénieuse qu'il a faite des Historiens de son temps. A force d'avoir entendu les Tragédies d'Euripide, tous ces pauvres gens en recitoient sans cesse les Vers, comme s'ils avoient été dans les rêveries d'une fiévre chaude. Et ces Historiens qu'il leur compare, voulant imiter Herodote & Thu-

cydide, commençoient leur Hiſtoire de la guerre des Parthes par des avant diſcours auſſi impertinens que les Exordes de nos déclamateurs.

Notre ami, s'il vous en ſouvient, n'en ſeroit pas demeuré là, & auroit peut-être fait des Portaits trop reſſemblans des perſonnes qu'il vouloit cenſurer, ſi un autre plus modeſte que lui, n'eût pris la parole, & dit des choſes qui vous parurent ſi raiſonnables, que vous ſouhaitâtes alors de les avoir par écrit. J'ai fait un effort pour vous contenter, & vous trouverez peut-être, que je les ai écrites à peu près comme vous les avez entendues.

» PUISQUE vous avez parlé de cet en-
» droit de Lucien, trouvez bon, *dit notre*
» *ſage ami*, que je vous interrompe, & que
» je diſe à mon tour, qu'il eſt vrai que ce diſ-
» cours qu'il a fait ſur *la maniére dont il faut*
» *écrire l'Hiſtoire*, eſt le chef-d'œuvre de l'eſ-
» prit le plus délicat de l'antiquité. Je ſuis
» perſuadé qu'après Ciceron & Quintilien,
» nous ne ſaurions prendre un meilleur maî-
» tre de l'éloquence; & que les préceptes
» qu'il donne aux Hiſtoriens, ſe peuvent preſ-
» que tous appliquer à l'inſtruction de ceux
» qui font profeſſion de parler en public.
» Mais pour appliquer à notre uſage ce qu'il
» en a dit, & ce que d'autres, qui ont ex-
» cellé dans cette Science, en ont écrit avant

» & après lui ; je voudrois le tourner de la
» sorte.

» Pour acquérir la perfection de l'éloquen-
» ce, il faut avoir un fonds de bon sens & de
» bon esprit, l'imagination vive, la mémoire
» fidéle, la présence agréable, le son de la
» voix net, la prononciation correcte, le
» geste noble, une assurance honnête, & une
» grande facilité de parler. Les quatre derniè-
» res qualités se peuvent acquérir par les pré-
» ceptes de l'Art, & par un long exercice ;
» les autres sont des dons de la nature, que
» l'art peut polir, mais qu'il ne sauroit don-
» ner. Ces talens qui embrassent beaucoup
» de choses, n'achevent pas néanmoins un
» Orateur ; l'étude & le commerce du mon-
» de peuvent faire tout le reste. Avant que
» d'entreprendre de parler en public, il faut
» que la lecture des Auteurs qui ont quelque
» réputation, & particuliérement des origi-
» naux en chaque science, ait enrichi notre
» esprit ; il faut que la conversation des Sa-
» vans, & le conseil d'un Censeur honnête,
» habile & de nos amis, nous enseignent
» l'usage, & nous apprennent à le régler sur
» le goût de notre siécle. Il est bon aussi que
» l'entretien des plus sages Courtisans, que
» les visites sérieuses chez les femmes d'esprit
» & enfin que la lecture des meilleurs ouvra-
» ges du temps ; & même l'essai de la Poësie,

» ayent poli nos mœurs & notre langage.

» S'il eſt vrai qu'un homme puiſſe jamais » être aſſez heureux pour poſſeder ces avan- » tages, voici de qu'elle façon il peut appli- » quer les préceptes que donnent Lucien & » les autres qui en ont parlé. Lorſque le » choix du ſujet dépend de l'Orateur, il le » doit prendre ſuſceptible de force & d'or- » nement: il doit jetter de l'ordre dans ſon » deſſein, & de la liaiſon dans ſes penſées; » & s'il eſt poſſible, il ne faut pas que ſon » diſcours dure plus d'une heure Sa diction » doit être pure & propre à ſon ſujet, riche » & ornée ſans fard, forte & ſerrée ſans ſé- » chereſſe, convenable à celui qui parle, au » lieu, au temps & aux auditeurs. On ne » ſauroit trop éviter les mots qui ne ſont plus » en uſage, ou ceux que l'on affecte dans l'en- » tretien des Dames à cauſe de leur nouveau- » té. Ayons plus de ſoin de nous rendre in- » telligibles, que de paroître doctes; parlons » de ſorte que le peuple nous entende, & » que les Savans nous louent. Fuyons néan- » moins ces expreſſions que Malherbe appel- » le *Plebées*, auſſi bien que celles qui ſentent » le *Phébus*, & qui s'échappent juſqu'aux » plus grandes licences de la Poëſie. Evitons » cette *Enflure Aſiatique* ennemie du bon » ſens & de la verité. Qu'un Orateur ſe ſou- » vienne toujours que c'eſt *à la vérité ſeule*

» *qu'il doit immoler* les premiéres produc-
» tions de la chaleur de l'eſprit : qu'il ſe dé-
» tache courageuſement de tous les intérêts
» qui le pourroient engager à une flaterie
» ſervile : Qu'il mette un frein à ſa langue ;
» & à cette inclination médiſante qui le porte
» à la ſatire : Enfin, qu'il ſurmonte un ſot
» orgueil qui l'empêche de prendre de bons
» conſeils, & qu'il ſe défie de l'amour aveu-
» gle que tous les hommes ont pour leurs
» propres ouvrages. Sa narration doit être
» exacte, claire, ſerrée ; il faut qu'on y remar-
» que par tout du déſintéreſſement & de la
» bonne foi : elle doit couler majeſtueuſe-
» ment comme les grands fleuves, & non pas
» avec rapidité comme les torrens. La gran-
» deur des choſes qu'elle traite, & non pas
» la grandeur des mots dont elle ſe ſert,
» doit faire ſon élevation. Jamais elle ne ſau-
» roit être trop ſcrupuleuſe à rejetter ce qui
» peut bleſſer la vrai-ſemblance. Il lui eſt
» permis de s'écarter quelquefois de ſon ſujet ;
» pourvû qu'elle ne s'égare pas, & qu'elle y
» revienne auſſi-tôt avec plus de force ou d'a-
» grément. Ses comparaiſons doivent être
» juſtes & courtes, ſes métaphores ſuivies &
» naturelles, ſes citations choiſies & peu fré-
» quentes, & moins encore dans une Langue
» étrangére que dans ſa Langue naturelle, ſi
» ce n'eſt qu'elles ne ſe puiſſent traduire

» avec la même beauté, ou qu'elles ayent
» plus de poids & d'autorité dans leur Lan-
» gue. Il doit éviter les rencontres froides,
» les proverbes, les équivoques, les pointes
» & les jeux de mots, comme de mauvaises
» habitudes d'une éducation basse, & com-
» me des ornemens indignes de la véritable éloquence. On les pardonne avec peine
» aux honnêtes gens, même en badinant dans
» une conversation libre. Il faut enfin que
» les passions soient amenées, & que leurs
» mouvemens soient menagés avec discré-
» tion, & mêlés d'une grande variété. Il faut
» que les figures en soient disposées avec
» tant de délicatesse, & que l'art en soit si ca-
» ché, qu'on ne reproche jamais à l'Orateur,
» que son discours ressemble aux recettes de
» ces Operateurs qui n'ont qu'un remède
» pour toutes les maladies, & qui metttent
» toujours les mêmes drogues & la même
» doze pour les composer.

Voilà, Monsieur, si je ne me trompe, ce que notre judicieux ami nous dit l'autre jour sur cette matiére. Je croi que je vous aurai fait plaisir de l'écrire, au moins vous puis-je assurer que je n'ai eu d'autre but que celui-là, & de défendre nos sentimens contre l'admirateur de ***

Après ce que je vous ai dit de Pétrone; vous me croirez bien hardi d'entreprendre

de vous faire voir en notre Langue quelques traits de ce qui nous reste de ses ouvrages : cependant vous devez me savoir un peu de gré de l'essai que j'en ai fait pour vous contenter. Je vous prie même de trouver bon qu'il demeure entre nous, parce qu'il est difficile d'imiter parfaitement la politesse de cet Auteur. Voici donc à peu près de quelle maniére il conte sa nouvelle de la *Matrone d'Epheſe*, que vous avez tant d'envie d'entendre.

» *Lors qu'Eumolpe eut garanti ſes amis du* » *danger où ils s'étoient trouvés dans le Vaiſ-* » *ſeau de Lycas, & que par ſon adreſſe il eut* » *appaiſé ceux qui étoient entrés dans la que-* » *relle en faveur de l'un ou de l'autre des deux* » *partis, il n'oublia rien pour faire ceſſer leur* » *reſſentiment ; & afin d'achever cette réconci-* » *liation, il dit qu'il ne falloit plus parler que* » *de ſe divertir. Inſenſiblement la converſa-* » *tion ſe tourna ſur des matiéres agréables.* » *D'abord elle tomba ſur l'attachement qu'ont* » *la plûpart des femmes à donner de l'amour,* » *& ſur le deſir qu'elles ont d'être aimées : enfin* » *on parla de leur facilité à s'engager dans de* » *nouvelles paſſions, & de leur légereté à s'en* » *dégager. Eumolpe n'avoit jamais eu de* » *tendreſſe pour le ſexe. Il ne ſe piquoit pas* » *non plus de cette diſcrétion qui oblige les hon-* » *nêtes gens à cacher ce qu'ils en penſent ;*

» *mais il avoit beaucoup d'esprit, & la matiè-*
» *re fournissant assez d'elle-même, il dit cent*
» *choses plaisantes pour faire voir que les*
» *femmes ne sont tendres que par foiblesses ou*
» *par caprice ; qu'elle ne sont fidéles que par*
» *intérêt, ou par crainte ; que la coqueterie est*
» *le fonds de leur humeur, & que leur ver-*
» *tu n'est qu'une habileté à cacher leurs coque-*
» *teries. Comme sa maniére de parler sentoit*
» *toujours le Poëte, il dit que l'ame des fem-*
» *mes n'est pas moins fardée que leur visage ;*
» *& qu'il y a de l'artifice en toutes leurs pa-*
» *roles & dans la plûpart de leurs actions ;*
» *mais sur tout dans leurs larmes. Il soûtint*
» *que c'est le plus grand art dont elles se ser-*
» *vent pour tromper les hommes ; qu'après ce*
» *qu'il avoit vû, il se défieroit toute sa vie de*
» *ces femmes qui pleurent la perte de leurs*
» *amans, ou la mort de leurs maris.*

» *Tifreine & ses femmes écoutoient ce dis-*
» *cours impatiemment, & vouloient interrom-*
» *pre Eumolpe ; mais il étoit en possession de*
» *dire tout ce qu'il vouloit, & de le dire si*
» *plaisamment avec son air poëtique, qu'il met-*
» *toit toujours les Rieurs de son côté. Comme il*
» *vit donc que le reste de la compagnie souhai-*
» *toit d'apprendre ce qu'il avoit vû & qu'hor-*
» *mis Tifreine chacun avoit les yeux attachés*
» *sur lui pour entendre ce qu'il alloit conter, il*
» *commença de la sorte*

LA MATRONE D'EPHESE.

» Il y avoit dans la Ville d'Epheſe une Da-
» me dont toute la Gréce admiroit la vertu &
» la beauté. Le Ciel lui avoit donné un époux
» digne d'elle, ils s'aimoient tendrement, &
» cet amour les rendoit heureux; mais le
» bonheur dont ils jouiſſoient ne fut pas de
» longue durée, & la mort de cet époux finit
» bien-tôt le cours d'une felicité que tout le
» monde regardoit avec envie.

» Cette Dame parut tellement ſenſible à
» une ſi grande perte, qu'il ne faut pas s'é-
» tonner ſi elle donna dans la ſuite des mar-
» ques ſi extraordinaires de ſa douleur. Auſſi
» ne ſe contenta-t-elle pas d'aſſiſter, ſelon la
» coûtume, à la Pompe funébre de ſon mari,
» on la vit toute échevelée, fondre en lar-
» mes, déchirer ſes habits, & s'arracher les
» cheveux devant le peuple qui accompa-
» gnoit le convoi. Elle avoit fait embaumer
» précieuſement le corps de ſon cher époux,
» qu'elle voulut ſuivre juſqu'au Tombeau;
» & comme ſi la mort n'avoit pas eu le pou-
» voir de les ſéparer, elle s'y enferma avec
» lui, reſolue de pleurer nuit & jour, & de
» ſe laiſſer mourir de faim ou de douleur.

» Ses parens & ſes amis ne purent la dé-
» tourner d'une réſolution ſi cruelle; les Ma-
» giſtrats mêmes furent contraints de la laiſſer
» dans ce Tombeau, voyant que par leurs
» conſeils ni par leur autorité, ils ne ga-

» gnoient rien sur cet esprit abandonné à son
» désespoir. Ainsi cette Dame devint plus cé-
» lébre par l'excès de son affliction, qu'elle
» ne l'étoit auparavant par sa vertu, ni par
» sa beauté.

» Elle avoit déja passé deux jours sans pren-
» dre aucune nourriture, n'ayant pour toute
» compagnie qu'une femme affectionnée,
» qui mêloit ses larmes aux larmes de sa maî-
» tresse, & qui prenoit le soin d'entretenir
» la lumiére qui les éclairoit dans l'obscurité
» de ce Sepulchre. On ne parloit d'autre cho-
» se dans la Ville d'Ephese, & chacun la pro-
» posoit comme un exemple admirable d'a-
» mour & de fidelité.

» En ce temps-là le Gouverneur de la
» Province avoit fait attacher en croix quel-
» ques Voleurs tout proche du lieu où la
» vertueuse Dame se consumoit en regrets.
» Le Soldat commandé pour garder les croix
» pendant la nuit, de peur que les corps ne
» fussent enlevés, apperçut cette lumiére qui
» étoit dans le sépulchre, & crut entendre
» les plaintes d'une personne affligée. Aussi-
» tôt, par un mouvement de curiosité commun
» à tous les hommes, il s'avança quelques
» pas de ce côté-là, & entendant redoubler
» les mêmes plaintes, il descendit enfin dans
» le sépulchre pour s'éclaircir de la vérité.

» Au bruit qu'il fit en entrant, cette Dame
» désolée

» désolée, qui tenoit les yeux attachés sur le » cercueil de son époux, ne put s'empêcher » de les tourner vers cet inconnu. Si malgré » sa douleur elle fut surprise de son abord, » ce Soldat ne le fut pas moins d'un specta- » cle si lugubre ; mais sa plus grande peine » fut de s'assûrer si ce n'étoit point une illu- » sion, & si ce cercueil & ces femmes qui » le gardoient, n'étoient pas autant de fan- » tômes.

» Néanmoins dès qu'il fut revenu de son » premier étonnement, il vit bien que ces » objets devoient causer plus de compassion » que de crainte. Les plaintes qu'il enten- » doit, lui firent comprendre à la fin le su- » jet d'une affliction si extraordinaire. Il re- » marqua aussi sur le visage abattu de cette » Dame affligée, des charmes que la dou- » leur & l'abstinence n'avoient que bien peu » diminués : Et comme l'amour s'insinue » aisément dans les cœurs par la pitié, il plai- » gnit cette Dame, & l'aima presque en un » moment, de sorte que pour conserver ce » qu'il aimoit, il fut chercher quelque nour- » riture, qu'il porta aussi-tôt dans ce tom- » beau. »

» Alors il n'oublia rien pour la détour- » ner d'une résolution si funeste ; il lui dit » que la sortie de ce monde étoit la même » pour tous les hommes, & lui représenta

» que la fin de la vie étant inévitable, les
» regrets de sa perte étoient inutiles. Il se
» servit enfin de toutes les raisons qu'on em-
» ploye d'ordinaire pour adoucir de sembla-
» bles afflictions : mais cette Dame, au lieu
» d'écouter sa consolation, redoubloit les
» efforts de sa douleur, se meurtrissoit le sein
» avec plus de violence qu'auparavant, &
» s'arrachoit les cheveux, qu'elle jettoit sur
» le Cercueil de son cher Epoux, comme de
» nouveaux sacrifices de son amour & de son
» désespoir

» Le Soldat ne se rebuta point de cette
» obstination, & s'imaginant qu'il pourroit
» fléchir plus aisément la Maîtresse par l'exem-
» ple de la Suivante, il essaya de persuader
» celle-ci par toutes sortes de moyens. Com-
» me sa douleur étoit moins forte, & qu'elle
» n'avoit pas trop bien résolu de se laisser
» mourir de faim, elle ne put résister plus
» long-temps au pressant besoin de manger ;
» & à la vûe des viandes qui la tentoient
» davantage que tous les discours de ce con-
» solateur, enfin elle se laissa vaincre, & sur-
» montant un reste de pudeur qu'elle avoit de
» montrer moins de courage que sa Maîtresse,
» elle tendit la main pour recevoir le secours
» qu'on lui offroit si généreusement.

» Dès qu'elle eut repris quelque vigueur
» par un peu de nourriture, elle se mit à

» combattre elle-même la douleur de sa Maî-
» tresse par toutes les raisons que son amitié,
» ou l'envie de sortir d'un si triste lieu lui
» pûrent inspirer. Que vous servira, disoit
» elle, de finir vos jours dans ce tombeau,
» & de rendre ici à la destinée une ame qu'elle
» ne vous demande pas encore?

» N'exercez point sur vous ces injustes rigueurs:
» Que votre desespoir épargne peu vos charmes,
» Les Dieux peu touchés de vos larmes,
» Ne vous rendront jamais l'objet de vos douleurs;
» Vivez, mangez, & cessez de pleurer.
» Malgré, de votre Epoux, la perte douloureuse,
» Il ne tient qu'à vous d'être heureuse;
» Vous avez dans vos yeux dequoi la réparer.

» Si votre mari étoit à votre place, il se-
» roit sans doute plus raisonnable que vous
» n'êtes: on n'a point vû d'nomme s'enter-
» rer tout vif après la mort de sa femme.
» Croyez-moi, défaites-vous d'une foiblesse
» qu'on auroit droit de reprocher à notre
» Sexe, & jouissez des avantages de la lu-
» miére tant qu'il vous sera permis. Ce corps
» que vous arrosez de vos larmes, n'est plus
» bon qu'à vous apprendre quel est le prix

Universitat BIBLIOTHEC

» & la briéveté de la vie, & de quelle façon
» vous devez la ménager.

» La faim, & le desir naturel de se conser-
» ver, sont de puissans séducteurs en de pa-
» reilles occasions ; les personnes mêmes les
» plus désespérées ont de la peine à ne pas
» écouter ceux qui leur conseillent de vivre.
» Il ne faut donc pas trouver étrange si cette
» femme qui paroissoit résolue à mourir de
» sa douleur, fut contrainte de succomber à
» ces persuasions & à l'exemple de sa Sui-
» vante.

» Ce Soldat officieux voyant qu'il avoit
» gagné sur elle une chose qui lui paroissoit
» d'abord impossible, porta ses desirs plus
» loin, & comme l'amour nous fait imagi-
» ner de la facilité dans toutes les choses
» qu'il nous fait desirer, il crut trouver encore
» moins de résistance dans la vertu de cette
» belle affligée, qu'il n'avoit fait dans son dé-
» sespoir.

» Pour en venir à bout, il lui dit tout ce
» que les premiers feux d'une passion, aidée
» d'une grande espérance & d'une occasion
» favorable, peuvent inspirer de plus tou-
» chant. Le jeune homme ne paroissoit à la
» Prude, ni désagréable de sa personne, ni
» sans esprit : elle commençoit à remarquer
» qu'il faisoit toutes choses avec beaucoup
» de grace, & qu'il n'étoit pas incapable de

» perſuader. Déja cette ſympathie ſecrette, » qui fait plus ſouvent & plûtôt que l'eſtime, » la premiere liaiſon des cœurs, agiſſoit ſi » fortement ſur le ſien, que les conſeils de la » Suivante (qui n'oublioit rien pour recon- » noître les graces de leur bienfaiteur) ache- » verent de la gagner.

» Pouvez-vous, lui diſoit-elle, moins faire » pour celui qui vous a ſauvé la vie, que de » répondre à ſon amour, puiſque vous ren- » contrez heureuſement en lui dequoi vous » conſoler de la perte que vous avez faite? » Oubliez, ſi vous m'en voulez croire, ou- » bliez dans la douceur d'être aimée, le reſte » de votre douleur.

» C'eſt pouſſer trop long-temps d'inutiles ſoupirs;
» Ne vous oppoſez point à ſes juſtes deſirs:
» La Nature vous dit, qu'il eſt doux de les ſuivre;
» Ce n'eſt pas aſſez que de vivre,
» Il faut vivre pour les plaiſirs.

» La Suivante appuyoit ces conſeils avec » tant de force, qu'il eſt à croire, qu'elle les » auroit pris volontiers pour elle-même. La » Maîtreſſe n'y put réſiſter davantage, tant » il eſt vrai qu'une confidente gagnée eſt » d'un grand ſecours pour un amant. Le

» moyen après tout, que cette femme abat-
» tue par une si longue abstinence, & par
» l'excès de son déplaisir, eût la force de se
» défendre contre un Soldat entreprenant &
» passionné.....

» Ils demeurerent ensemble, non-seule-
» ment la premiere nuit d'une avanture si ra-
» re, mais encore le lendemain & le jour
» d'après; les portes du Sepuchre si bien
» fermées, que quiconque y fût venu auroit
» pensé sans doute, que cette Dame étoit
» morte de douleur sur le corps de son
» mari.

» Le Soldat charmé de la beauté de sa
» maîtresse, & du secret de sa bonne for-
» tune, alloit pendant le jour acheter dequoi
» lui faire bonne chere, & le portoit dans
» le Tombeau, dès que la nuit étoit venue.
» Cependant les parens d'un de ces voleurs
» qu'on avoit pendus, s'étant apperçûs qu'il
» n'y avoit plus de garde auprès d'eux, enle-
» verent le corps, & lui rendirent les der-
» niers devoirs: mais le Soldat ayant vû le
» lendemain qu'il n'y avoit plus de corps à
» l'une de ces croix, revint auprès de sa maî-
» tresse tout effrayé de la crainte du châti-
» ment qu'il avoit mérité, & lui conta le
» malheur qui venoit de lui arriver.

» Il n'y alloit pas moins que de la vie; le
» Gouverneur de la Province étoit sévére,

» ce Soldat déſeſperoit de ſa grace, & ne
» vouloit point attendre ſa condamnation.
» Il étoit donc réſolu de ſe tuer pour éviter
» la honte du ſupplice, rien ne le pouvoit
» détourner de cette penſée, & ſans doute
» une mort violente alloit ravir à cette belle
» le ſecond objet de ſon amour. Déja ce mal-
» heureux amant la ſupplioit d'avoir ſoin de
» ſa ſépulture, & de le mettre dans ce mê-
» me Tombeau qui lui devoit être commun
» avec ſon époux. Il étoit enfin ſur le point
» d'exécuter un ſi funeſte deſſein, lorſque
» cette Dame, qui durant ce diſcours n'a-
» voit ſongé qu'aux moyens d'empêcher ſa
» mort, arrêta le coup de ſon déſeſpoir.

» Aux Dieux ne plaiſe, s'écria-t-elle, que
» je ſois réduite à regretter en même temps
» la perte de deux perſonnes, qui me ſont
» ſi chéres, puiſqu'il y a des expédiens pour
» m'en garentir. Il eſt juſte que ce qui me
» reſte de mon époux ſerve à me conſerver
» mon amant; j'aime encore mieux voir pen-
» dre le mort, que de voir périr le vivant.

» A ces mots, le Soldat tout tranſporté de
» joie, ſe jette aux pieds de ſa maîtreſſe, &
» ravi d'un conſeil ſi ingénieux, il confeſſe
» que ſon amour & ſes ſervices ſont trop heu-
» reuſement récompenſés. Après cela, ils ſe
» mirent tous trois en devoir de tirer le corps
» du cercueil, le Soldat le chargea ſur ſes

» épaules, & fit si bien avec le secours de ces
» deux femmes, qu'il l'attacha sur cette croix
» d'où l'on avoit enlevé l'autre.

» Le lendemain deux amis du mort, curieux
» d'apprendre ce qu'étoit devenue sa ver-
» tueuse femme, s'en allerent de bonne heure
» vers le Tombeau. Ils s'entretenoient en
« chemin des louanges d'une fidélité si ex-
» traordinaire, & quand ils furent proches
» des croix, ils leverent par hazard les yeux
« sur celle qui étoit le plus près d'eux, où
» ils reconnurent le visage de leur ami. Il
» avoit été si bien embaumé, que ses traits
» étoient encore assez remarquables. La peur
» saisit ces deux hommes à un tel point,
» qu'au lieu d'aller jusqu'au Sépulchre pour
» s'en assûrer davantage, ils coururent tout
» effrayés vers la ville d'Ephese, où ils firent
» avec peine le récit de ce qu'ils venoient de
» voir. La nouvelle s'en répandit aussi-tôt, le
» peuple accourut en foule pour voir un specta-
» cle si nouveau, chacun disant avec étonne-
» ment : *Comment se peut-il faire qu'un Mort*
» *soit sorti du Cercueil pour aller au gibet* ?

» En cet endroit Eumolpe fut contraint de
» finir son conte, parce qu'il se fit un si
» grand éclat de rire dans toute la compa-
» gnie, qu'on ne lui donna plus d'attention.
» Les Mariniers qui s'étoient approchés pour
» l'entendre, retournerent en leur emploi en

battant

» battant des mains sur une avanture si plai-
» sante. Et Tifreine même, qui durant le ré-
» cit d'Eumolpe en avoit rougi de dépit plus
» d'une fois, ne put s'empêcher d'en sourire.
» Le seul Lycas qui avoit un fonds de mau-
» vaise humeur, capable d'empoisonner tou-
» tes les joies du monde, se prit à dire, en
» branlant la tête d'un air chagrin : Si j'avois
» été à la place du Gouverneur de la Provin-
» ce, j'aurois fait détacher le Mort de cette
» croix, & je l'aurois fait mettre dans le
» Tombeau avec les mêmes honneurs que la
» premiere fois; après cela j'aurois fait pen-
» dre en sa place, avec toutes les marques
» de la derniére infamie, une si méchante
» femme. Ce Jugement fut trouvé si à con-
» tre-temps, & de si mauvais goût, qu'on
» ne fit pas seulement semblant de l'enten-
» dre, & chacun se remit à rire plus fort qu'au-
» paravant.

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE BEAUTÉ DES OUVRAGES D'ESPRIT. (1)

CHAPITRE PREMIER.

SI l'idée que tous les hommes ont naturellement de la vraie beauté des Ouvrages d'esprit n'étoit effacée par un grand nombre de faux jugemens, il n'y auroit pas de si differentes opinions sur leur mérite; car cette idée seroit une régle certaine que l'on seroit obligée de suivre; à moins que de vouloir s'exposer à la condamnation universelle des Lecteurs, qui découvriroient aisément combien on s'en seroit écarté.

Je ne remarquerai point ici les causes qui ont formé dans la plûpart des esprits l'habitude si commune de porter tant de jugemens

(1) Cette Piéce a été composée en 1690.

déraisonnables. Il y en a de générales, qui ont tellement éteint la lumiére de l'ame sur tous les objets qui ne sont pas exposés aux sens, qu'il y a des erreurs infinies dans toutes les Sciences, & même jusques dans le discernement du bien & du mal.

Il y a quelques autres causes particulieres qui pourroient empêcher par elles-mêmes de connoître la vraie ou la fausse beauté des Ouvrages d'esprit, quand la raison seroit d'ailleurs juste, éxacte & éclairée.

Celle qui est la plus ordinaire, est la précipitation. Car on se hâte de juger, ou par orgueil, pour ne paroître pas ignorant, ou par affection & par haine, selon que l'on est engagé dans quelque parti; ou par imitation, ne jugeant ni pour, ni contre, que selon que l'on a oüi parler dans le monde; ou enfin par caprice, par hazard, par emportement & saillie d'humeur, comme il arrive souvent aux personnes de qualité, qui prétendent que leur rang seul leur donne toutes les lumiéres nécessaires pour se connoître au prix & à la valeur des dons de l'esprit.

Mais quoi qu'il en soit de ces causes générales ou particuliéres, la variété des sentimens est trop évidente pour douter qu'assûrément on ne juge pas sur la même idée, ou sur la même régle, bien qu'il soit certain qu'il y en a une.

C'est à la former dans les esprits que l'on

employe la Réthorique, la Poëtique & l'Art d'écrire l'Hiſtoire. Mais plus on a donné de régles, plus il paroît qu'on les a négligées; & c'eſt une merveille que les plus habiles Maîtres du monde, Ariſtote, Ciceron, Horace, Quintilien, ayent eu ſi peu de parfaits Diſciples.

Il ſemble donc qu'il faut s'écarter de la voie des préceptes, & chercher ailleurs des vûes certaines & invariables, ou pour bien écrire, ou pour bien juger du mérite des Auteurs.

Ainſi, pour ſe donner un diſcernement juſte & exact, il me ſemble premiérement, qu'il ſeroit à propos d'éxaminer un Ouvrage ſur la comparaiſon que l'on en feroit avec quelque autre qui ſeroit dans une eſtime univerſelle.

Malherbe a excellé ſous le régne précédent dans la beauté des ODES, & elles ont encore aujourd'hui les mêmes charmes pour les Lecteurs habiles & judicieux. C'eſt pourquoi lorſque vous lirez une Ode à la gloire du Roi, faites comparaiſon de ſon ſtile avec celui-là; & ſelon que vous verrez qu'il y eſt conforme, ou qu'il y eſt conforme ſeulement juſques à un certain degré de perfection, vous pourrez décider.

Mais il faut que la Piéce de comparaiſon ait une réputation univerſelle, & que même on prévoye que cette réputation durera. Il y a eu des Auteurs qui ont eu de fort grands

applaudiſſemens, mais qui n'ont pas ſubſiſté au-delà de peu d'années, pendant leſquelles l'entêtement des Lecteurs & les ſuffrages de leurs amis les faiſoient valoir.

Il y a très-peu de vrais modéles. Voiture même ne l'eſt pas, & beaucoup moins Balzac. Les gentilleſſes de Voiture, & les hauteurs de Balzac ont une affectation qui déplaît naturellement. L'un veut être agréable, & faire rire, de quelque humeur que l'on ſoit. L'autre veut être admirable, & ſe faire eſtimer par le nombre de ſes paroles, & l'excès de ſes amplifications. Les deux LETTRES écrites à M. de Vivonne, (1) en imitant les maniéres & de l'un & de l'autre, ſont une fine ſatire de leur ſtile, & découvrent facilement le ridicule de ces deux Auteurs ſi célébres il y a quelques années.

Il eſt aiſé de prévoir que telle ſera la deſtinée de certain Auteur qui ne compoſe ſes Ouvrages que ſur des mémoires des ruelles, & des converſations galantes; qui croit que toute la beauté d'un Livre, quand le ſujet en ſeroit la vie d'un Saint, conſiſte à y amener quelque terme nouveau, quelque jolie maniere; & qui eſt très-content de lui lorſque la période, qui n'a ni profondeur ni ſolidité, roule agréablement juſqu'au point. (2)

(1) Par M. Deſpreaux.

(2) L'Auteur a en vûe le P. Bouhours, qui a

Mais, sans faire ici des prédictions offensantes, on sait que Sénéque n'écrivoit autrefois qu'en sémant tous ses Ouvrages de pointes, d'antitheses & de paradoxes. Il surprit son siécle par le faste de ses déciſions; & il y en a encore qui le prennent pour un modéle d'éloquence. Mais on écriroit fort mal, si on écrivoit comme lui; & on seroit assûré d'ennuyer ceux qui ont quelque goût & quelque délicateſſe.

Ce n'est point avec ces figures extraordinaires que la nature s'explique. Tout ce qui demande une attention continuelle déplaît, parce que la plûpart des hommes n'en sont pas capables. Il y a de la force & de la foibleſſe dans quelque esprit que ce soit. Ce tempérament bizarre nous fait trouver naturellement désagréables les Ouvrages où il faut une intelligence trop appliquée pour les concevoir; ou bien ce qui est trop au deſſous de nous, & qui ne mérite pas assez que l'on y ait égard.

Cependant il y a peu d'Ouvrages d'esprit où quelqu'un n'ait assez excellé, pour y pouvoir servir de régle. On a Homére & Virgile pour la Poësie héroique. Horace est un parfait original de Satires, d'Epîtres & de Diſ-

écrit les VIES de S. *Ignace*, & de S. *Xavier*; & qui est si connu par ses *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, par sa *maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit*, &c. Tome I.

tours familiers. Je ne dis pas la même chose de ses Odes, & je m'en expliquerois plus au long, si la grande beauté de quelques-unes ne m'obligeoit de garder un respectueux silence pour beaucoup d'autres. Si l'Auteur des longs Commentaires (1) désapprouve mon sentiment, j'ajoûterai, ce qui l'appaisera peut-être, que celles d'Anacréon sont plus naïves, plus douces, plus insinuantes, & par conséquent plus parfaites.

Revenons aux Auteurs de notre Langue. Corneille & Racine sont admirables en Tragédies. Il auroit été néanmoins à desirer que la netteté des expressions de Corneille pût être unie avec la variété & l'abondante fertilité de ses pensées. Peu d'Auteurs parviendront à représenter autant de caractéres différens, à inventer autant d'intrigues, à faire raisonner les personnages avec autant de suite & de solidité. On assiste encore à l'action qu'il ne fait que représenter. On passe tout d'un coup de la figure à la réalité. C'est Auguste que l'on entend parler dans CINNA. C'est le Cid que l'on voit dans le premier Ouvrage, qui fit tant de bruit à la Cour & à la Ville (2), & qui fut comme le signal de la course où il devoit remporter tant de prix. Ce n'est que la

(1) M. Dacier, Admirateur outré des Anciens, qui a fait de fort longues Remarques sur Horace.

(2) La Tragi-Comédie du CID.

plénitude de son sujet, qu'il pénétroit toujours dans toute son étendue, son imagination vaste, son génie inépuisable, qui a laissé dans ses expressions trop de confusion; comme s'il étoit impossible d'être si profond & si solide, & assez clair en même temps. Mais de tels défauts n'empêchent pas que des Auteurs de cette réputation ne passent pour d'excellens modéles. Si j'étois obligé de dire précisément lequel des deux il seroit plus à propos de prendre pour modéle, quand on écrit pour le Théatre, je répondrois qu'il est plus difficile de suivre celui-ci, & qu'il est plus sûr d'imiter celui-là.

En voilà assez, ce me semble, & je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'arrêter davantage sur cette premiere vûe.

J'ajoûte donc présentement, qu'au lieu de se demander à soi-même, VIRGILE *écrivoit-il de cette maniére*? Ou bien MALHERBE *chantoit-il ses belles Odes sur ce ton*? ou, si vous le voulez, *est-ce ainsi que* CORNEILLE *ou* MOLIERE *attiroient à leur Théatre toute la Cour & tout le Royaume*? Demandez-vous, *Y a-t-il une disposition plus confuse que celle de cet Ouvrage? Y a-t-il un dessein moins ingenieux? Les expressions en peuvent-elles être plus imparfaites? Y a-t-il une imitation basse & servile plus visible que celle de cet Ouvrage?*

C'est un défaut bien commun que celui-

ci ; & il arrive souvent que l'on devient un fort mauvais copiste d'un très-bon original. Il faut bien se donner de garde de tomber dans le dessein burlesque de ce Peintre qui fit un Portrait extravagant d'une Helene qu'il vouloit représenter parfaitement belle, & qui s'avisa de lui donner ce qu'il avoit oüi louer dans les plus belles personnes. En effet, en changeant ses lévres en corail, ses joues en roses, & ses yeux en soleils, & assemblant mal toutes ces choses, il fit une figure semblable à celle que décrit Horace dans son EPITRE aux Pisons. Il est vrai qu'il vouloit rire. Mais les Auteurs sont gens sérieux. Ils sont attentifs de bonne foi. Ils copient avec gravité.

Mais enfin, quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux mêmes, on arrête quelquefois les saillies d'admiration qu'ils ne peuvent s'empêcher de montrer à leurs amis, en les priant de faire plus mal sur le même sujet. Mais il faut être sincére au de-là de nos mœurs, pour s'expliquer avac tant de netteté contre le ridicule entêtement d'un Auteur, toujours présomptueux, qui ne lit que pour attirer votre suffrage, & non votre critique, quelque raisonnable & juste qu'elle soit.

Cependant on doit craindre de prendre quelquefois pour bassesse cette admirable simplicité, la perfection de tout ouvrage, &

l'embellissement, si j'ose ainsi parler, de la beauté même. Horace nous a donné cet avis, lorsqu'il veut que la maniére de s'expliquer paroisse si naturelle, que d'abord on juge qu'il seroit fort aisé d'entrer dans le même tour, & qu'il n'y ait que la reflexion sur ce qu'il a de fin & de délicat, qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur

La vérité n'a rien de changeant. Le mensonge imite la vérité par toutes sortes de moyens. On le trouve toujours quand on va à elle; & l'on en est surpris, si l'on n'est pas assez attentif à le reconnoître. Mais lorsque l'on arrive à penser juste, & à exprimer au vrai sa pensée, il est impossible que le Lecteur ne soit pas touché; parce qu'il y a dans tous les hommes un penchant naturel pour tout ce qui est vrai: ensorte que le faux ne peut plaire qu'autant de temps que l'on est ébloui de l'apparence du vrai, sous laquelle il se montre.

C'est pourquoi, si l'expression est basse, il s'en présentera sans peine, à votre esprit, un grand nombre de semblable: mais, si elle est simple, faites les efforts qu'il vous plaira, vous n'en trouverez point de plus belle, si ce n'est que vous soyez d'un esprit beaucoup supérieur, ou d'une expérience dans l'art d'écrire bien plus avancée que celle de l'Au-

teur. Car cette simplicité a de différens degrés de perfection, comme tous les objets qui se présentent à nous.

Mais si nous voulons mettre à profit les deux vûes que nous avons proposées jusques ici, il faut nécessairement avoir quelques connoissance des défauts que l'on trouve dans les Auteurs les plus parfaits. Car on n'écrit point ici pour instruire des personnes du commun, & l'on ne veut donner que des remarques un peu curieuses.

La premiere est, que *l'on ne doit pas se servir trop souvent, ni trop long-temps de Métaphores.* On s'en est beaucoup corrigé en ce siécle; & à mesure que l'on y a pris le goût de la vraye éloquence, tout cet amas pompeux de fausletés éclatantes a disparu. Les Savans du siécle passé, qui s'en étoient remplis dans la lecture de quelques Anciens, crurent que leur stile en seroit embelli. Mais il y avoit alors pour le moins, un aussi étrange caprice sur l'éloquence, que sur les opinions.

Au sortir des ténébres profondes où les siécles précédens avoient été comme assoupis, on se réveilla tout d'un coup, & alors on ne sut pas encore assez distinctement quel étoit le meilleur parti.

L'usage des expressions figurées & métaphoriques a été le premier aboli, dès le mo-

ment que l'on a commencé de voir plus clair à ce que l'on devoit dire.

Le génie François, qui eſt vif, naturel & ſincére, ne put ſupporter ces diſcours languiſſans, artificiels & embarraſſés. Il nous eſt reſté néanmoins quelques Métaphores, & il ne nous déplaît pas de voir des *feux* à la colére & à l'amour. Mais ces expreſſions ſont devenues propres & littérales, & elles ne peuvent tromper perſonne.

La ſeconde remarque eſt, que *ce ſeroit une faute inéxcuſable de paſſer d'une Métaphore, par laquelle on auroit commencé, à une nouvelle*, & d'allier ainſi des Images qui n'ont nulle rapport entre elles. Quand on eſt attentif à bien écrire, on ſait continuer & ſoûtenir la même idée. *Je le pleins*, a dit l'Auteur des CARACTERES (1), *je le tiens échoué; il s'égare & eſt hors de route. Ce n'eſt pas ainſi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune.*

Vous voyez qu'il a eu ſoin de ne mêler rien d'étranger à la premiere image qu'il a donnée pour exprimer ce que le Riche penſe quelquefois de la conduite du Philoſophe. Celui-ci eſt repréſenté comme ſur la mer. Le Riche prévoit qu'il y échouëra. Il le voit hors de route. Il juge que ce n'eſt

(1) La Bruyere.

pas ainſi que l'on prend le vent ; & qu'il n'arrivera pas au port de la Fortune. Il n'y a pas là un ſeul terme qui ne ſoit allié l'un de de l'autre.

Il auroit fait naufrage au port, ſi après toutes ces expreſſions tirées de la navigation, il lui étoit arrivée de dire : *Ce n'eſt pas ainſi que l'on prend le vent, & que l'on bâtit ſa Fortune.* Cette nouvelle image de bâtiment jointe à celles de marine qui précédent, auroit produit un effet déſagréable ; au lieu que tout étant bien uni, le diſcours en devient clair & aiſé.

La troiſiéme remarque reſſemble à celle-ci, & conſiſte à avertir que *l'on ne doit jamais paſſer d'une perſonne à une autre dans la même Période.* Ce que l'on peut dire auſſi des *Nombres*, & de ce que les Grammairiens nomment les *Modes* & les *Temps* des Verbes.

Je veux bien donner un exemple de cette faute, tiré d'un Auteur extraordinairement régulier pour ſon ſujet & pour ſon ſtile. *Tout ce qui eſt ici bas*, dit cet Auteur ſi exact, *n'a point de conſiſtence.* Il falloit en demeurer-là : mais on veut faire une Période. C'eſt pourquoi on ajoute ; *& ce mouvement perpétuel des Créatures*, (Vous remarquez déja que l'on paſſe d'un ſujet indéfini, *tout ce qui eſt ici-bas*, à un qui eſt déterminé, *& ce mouvement perpétuel des Créatures*, qui n'ont

qu'une liaison apparente par la Conjonction ; & qui n'en ont point dans le sens.) On continue : *qui prennent la place les unes des autres ;* (ce qui ajoûte une image tout-à-fait inutile, puisqu'elle étoit assez marquée par le défaut de consistence & par le mouvement perpétuel) *rend comme un hommage continuel à l'immutabilité de Dieu, qui est seul toujours lui-même.* Je dis que ces queues de Périodes les rendent embarrassées, confuses, superflues, & que c'est-là véritablement un stile de Déclamateur.

On pourroit dire la même chose de cette maniére : *Tout ce qui est ici-bas n'a point de consistence, & rend comme un continuel hommage à l'immutabilité de Dieu.* Et même il y a des gens assez exacts pour ne permettre pas que l'on joigne de si près une proposition affirmative avec une négative.

Je ne dis rien de cet hommage que *le mouvement* rend à *l'immutabilité.* C'est une pointe qui ne fait rien à mon sujet.

Pour y revenir. Si des Auteurs de l'exactitude la plus accomplie tombent dans ces sortes de fautes, que sera-ce des Auteurs vulgaires ? Ces remarques leur paroîtront trop sévéres, parce qu'ils sentiront peut-être qu'ils ne sont pas en état de les pratiquer.

Tout ce que je puis faire présentement en leur faveur, c'est de ne leur en pas proposer un

plus grand nombre. On ne parle que d'Observations sur la Langue : mais on ne passe pas plus loin que d'examiner si un terme est du bel usage, & depuis quand on s'en sert. Dites-moi, je vous prie, votre discussion ne peut-elle avancer plus loin. Un ouvrage sera-t-il parfait quand il ne sera composé que de mots fort choisis ? Si telle est votre pensée, vous êtes aisé à contenter : mais il y a beaucoup de gens plus difficiles, parce qu'ils sont plus délicats.

CHAPITRE II.

De l'honnêteté des Expressions.

J'Etois autrefois trop indulgent, & je suis peut-être devenu trop austére. Dans le feu de l'âge, en ces premiers embrasemens des passions, on ne sait ce que c'est que cette sage froideur d'une vie un peu plus avancée. On voit avec plaisir que des Auteurs admirés chez les Anciens & les Modernes, ont aimé les mêmes folies où le penchant nous entraîne.

Le libertinage & les débauches du stile de Pétrone n'ont rien alors qui rebute. C'est avec la derniere impudence que l'on en représente encore les déréglemens (1); & comme si ce

(1) Voyez ce qui a été dit en faveur de Pétro-

n'étoit pas assez de toutes les hardiesses que l'on a dans ses *Fragmens*, on regrette la perte de ce qui y manque, de même que si l'on avoit perdu ce qui peut conserver l'honnêteté parmi les hommes.

Je m'avise peut-être trop tard de faire ces réfléxions : mais c'est ordinairement lorsque l'on est arrivé où l'on vouloit aller, & que l'on parle du chemin que l'on a fait & de la route que l'on a tenue, que l'on s'apperçoit de ses égaremens.

C'en est un, & je ne sai s'il y en a quelque autre plus extrême, que de s'adresser à tous les hommes de son temps, & à tous ceux qui viendront dans la suite des siécles, sans avoir rien que de malhonnête à leur dire.

C'est ne savoir pas qu'il y a un orgueil secret au fond de l'ame, qui nous oblige de nous offenser de ces maniéres trop libres, comme d'un manquement de respect. Cet orgueil fait retentir bien haut les noms magnifiques de la gloire, de la bienséance & de l'honnêteté publique.

Que si l'orgueil se taisoit, & que l'on eût l'art de lui imposer silence, ce qui est bien difficile, la vertu ne se tairoit pas. Elle n'a

ne, par M. Adrien de Valois, dans la Préface de l'édition de cet Auteur faite à Paris en 1677. & M. Nodot, dans la Préface de sa traduction de Pétrone.

pas

pas encore abandonné tellement le genre humain, qu'elle ne lui ait laiſſé beaucoup d'amour & d'admiration pour elle. La pudeur de tout un ſexe s'armera toujours pour ſa défenſe; & la plûpart des hommes ne ſont occupés que pour elle.

Le plaiſir même, je dis le plaiſir permis & indifférent, deshonore quiconque le cherche avec affectation, ou qui le procure à autrui. Ainſi, je ne ſache pas de ſatire, renfermée en un ſeul mot, plus offenſante que celle d'être nommé l'*Intendant des plaiſirs de Néron.*

Si je me déclare ſi franchement contre moi-même, par le déſaveu des louanges que j'ai données à Pétrone, il faut s'attendre que je n'épargnerai pas la plaiſanterie de Ciceron dans ſon ORAISON pour Cœlius.

Je demeure d'accord qu'il étoit nourri dans le monde & dans les affaires, qu'il s'éleva par ſon mérite beaucoup au deſſus de ſa naiſſance; qu'il fut égal en dignité à Pompée & à Céſar.

Mais certainement il s'oublia lui-même, lors que ſe laiſſant aller au penchant de la raillerie, il reprocha, en plein Sénat, à *Clodia* qu'elle avoit fait coucher avec elle ſon jeune frere, *propter nocturnos quoſdam metus.* On entendit fort bien l'équivoque; & je ſuis étrangement ſurpris qu'un ſi grand homme

reprochât avec un seul trait d'ironie, un si grand crime à Cœlius, s'il le croyoit véritable, ou qu'il se donnât la liberté de l'en accuser, s'il ne le croyoit pas.

Il seroit à desirer que ce qui a été ordonné à l'Orateur, le fût à tous les Auteurs, & même aux Poëtes : *Virum bonum Oratorem esse oportet.*

On avoit extrémement oublié ce précepte dans notre Langue. Nos anciens Poëtes François étoient presque tous dans le défaut d'écrire fort impurement. Desportes est un de ceux qui y sont tombés avec le plus d'affectation & d'effronterie.

Mais depuis que Voiture, qui avoit l'esprit fin, & qui voyoit le monde le plus poli, eut évité cette basse maniére avec assez d'exactitude, le Théatre même n'a plus souffert que ses Auteurs ayent écrit aucune parole trop libre. Ainsi toute cette licence n'est plus supportée, même dans les conversations les plus familiéres ; & si notre siécle n'est pas plus chaste que les précedens, du moins il fait sauver les apparences, & se parer des dehors de la vertu.

Notre délicatesse va plus loin, & on n'aimeroit pas aujourd'hui la description d'un objet rebutant. C'est tout ce que l'on peut permettre à une personne malade de conter son mal. On la soulage en l'écoutant avec un peu

d'attention. Mais cette complaisance que l'on a pour son infirmité, n'est pas une excuse pour elle, principalement si elle fait un trop grand détail.

Mais, excepté cette occasion, il n'est pas possible de faire une description supportable de choses pour lesquelles on a naturellement de l'aversion. Cependant ç'a été un défaut de beaucoup d'Auteurs. Buchanan a décrit une vieille avec toutes les figures de sa Rhetorique. Saint-Amant a fait une chambre de débauchés avec toute la naïveté de son stile. C'est de la Rhétorique & de la naïveté perdues mal à propos.

Nous voici encore à Ciceron. Ce Consul devoit-il, parlant contre Pison, en présence du Sénat, se servir de termes qui représentent le plus fortement les plus sales circonstances de l'yvrognerie ? Sa description est chargée d'un détail qui ne peut être que fort rebutant & très-désagréable.

Catulle pouvoit aussi donner aux ANNALES de Volusius un autre terme que celui de *cacata carta* (1). Ce Poëte, qui prétendoit à la finesse du stile, devoit s'abstenir d'une Epithete si grossiére & si libre.

Martial a cherché un détour pour louer la netteté de sa Chienne : mais en le cherchant il est tombé dans une expression fort mal pro-

(1) CATUL. *Carm.* XXXVI

pre : *Gutta pallia non fefellit ulla* (1). Il étoit plus à propos de n'en point parler.

Sans doute que ces Auteurs étoient gâtés par leur mauvaise morale. Il y avoit en ces temps, quelque beaux qu'on nous les fasse, de si grandes obscurités sur ce que c'est que la vraye bienséance, qu'ils n'ont pas eu un Auteur qui l'ait observée exactement.

Mais, en voulant éviter ce défaut, prenez garde de ne pas tomber dans une faute fort commune en nos jours. On nous fait de si belles peintures des passions & des vices, jusques dans la Chaire, que l'on ne s'apperçoit presque point de ce qu'ils ont de plus difforme. On sait cacher ce qu'il y a d'impie ou d'extravagant dans les mœurs les plus pernicieuses, pour ne laisser voir que ce qu'il y a de conforme à la foiblesse & à la fragilité du cœur.

On seroit trop effrayé d'en connoître l'impiété. Personne ne veut s'attirer la vengeance du Ciel. On seroit humilié d'en pénétrer l'extravagance. On ne veut point être ridicule. Mais d'être foible, d'être fragile, ce n'est qu'être né homme ; & personne ne pense à avoir honte de sa naissance, ni de sa destinée.

J'aimerois donc mieux encore un Portrait

(1) MART. *Epigr. Lib. 1. Ep. 110.*

qui repréſenteroit fidelement les choſes, que ces portraits flateurs qui fortifient les hommes dans leurs fauſſes opinions, ou dans leurs déſordres ordinaires.

N'allez pas néanmoins, ſur les traces de Juvenal, préſenter les traits les plus groſſiers des plus grands déréglemens. En vain un Auteur ſi libre & ſi impudent me veut faire haïr les excès de Meſſaline. Je le hais encore plus qu'elle, & les débauches de ſon eſprit, marquées dans la hardieſſe de ſon ſtile, me ſcandaliſent plus que celles des femmes les plus emportées par la fureur de leurs paſſions (1).

J'aime mieux ſon Traducteur (2) que lui. Il a eu grand ſoin de conſerver l'honnêteté de ſon ſtile en une ſi mauvaiſe compagnie. Il n'a ôté aux Satires de ſon Auteur, que que ce qui pouvoit empêcher de les lire ſûrement. La belle indignation contre les vices

(1) Quelques autres Ecrivains ont auſſi blâmé Juvenal d'avoir repréſenté les impuretés des Romains avec trop de liberté : mais M. de la Valterie l'a juſtifié dans la Préface de ſa traduction de Juvenal & de Perſe, publiée en 1682. Au reſte, on m'avoit aſſûré que M. de la Valterie étoit l'Auteur de cette Piéce : ce paſſage m'empêche de le croire.

(2) Le Pere Tarteron, qui donna en 1689. une traduction de Juvenal fort élégante, mais peu fidéle,

de Rome, le feu du Poëte, sa vivacité, jusques au ton de déclamateur, qui étoit le vrai caractére de Juvenal, il l'a laissé tout entier. Et qu'on ne me dise pas que la Satire dépouillée de ces emportemens en seroit moins agréable: car il est constant que le sel de la fine raillerie en fait seul tout l'agrément; & qu'au contraire, la grossiéreté d'un déchainement sans mesure, ne peut manquer de déplaire aux esprits qui ont quelque délicatesse. Ce qui est aisé à justifier par l'exemple de Monsieur Despreaux: car y a-t-il quelque Ancien qu'on lise avec plus de plaisir? Cependant peut-on porter plus loin que lui la discrétion & la retenue?

Sa Muse toujours chaste, toujours honnête a sû poursuivre le vice, & le condamner comme la vertu le condame elle-même, par sa lumiére, par son éclat. Car ce seroit outrer les choses, & les pousser jusqu'à la derniére rigueur, que de remarquer qu'il pouvoit bien ne donner aucun rang à *la Neveu* dans ses ouvrages (1). Ce qu'il en dit est si bref, qu'il mérite d'être excusé, si c'est une faute; & si ce n'en est pas, il faut avouer qu'il a appris que l'on peut quelquefois parler d'une

(1) *Et combien la Neveu devant son Mariage*
A de fois au Public vendu son Pucelage.
SAT. IV. VS. 33.

telle perſonne, mais avec tous les temperamens dont il ſe ſert à propos, en un ou deux mots, & encore fort honnêtement.

Ce n'eſt pas ainſi que Lucréce en a uſé ſur la fin d'un de ſes Livres (1). Il falloit avoir les veines allumées d'un flambeau de l'Amour, un bûcher tout entier embraſé dans le fond de l'ame; ou, ſans me ſervir de ces grandes expreſſions, il falloit être fou, comme en effet il l'étoit, pour nous peindre fort au long, & avec des circonſtances extravagantes & ſales, les ſonges & les illuſions d'un jeune homme.

Plus j'y fais d'attention, & moins je trouve les cauſes pour leſquelles on s'entête d'un Auteur ſi emporté. Quand il veut faire le ſérieux & le diſcoureur, d'abord c'eſt un homme perdu, qui ne ſait ce qu'il dit. Témoin ce Vers que j'ai ouï citer ſouvent ſi mal à-propos:

Primus in orbe Deos fecit timor (2).

» La crainte a fait accroire aux hommes

(1) Liv. IV.

(2) L'Auteur ſe trompe: cet hémiſtiche n'eſt point dans Lucréce. On le trouve dans Stace (THEB. *Lib.* III. vs. 661.) & parmi les FRAGMENS de Pétrone, (p. 676. *Ed. Burm.* 1709.) qui l'aura apparemment pris de Stace.

» qu'il y avoit des Dieux ». Car si on lui demandoit qui est-ce qui a fait naître cette crainte ? Ne seroit-il pas obligé de répondre, que c'est l'idée naturelle que les hommes ont de la Divinité ? Car la crainte & les autres passions ne sont en nous que par les objets qui les excitent par le moyen de l'imagination ou de la pensée.

Que si je trouve en moi l'idée de la Divinité, avant que j'y trouve la crainte que je dois avoir pour elle, c'est donc cette crainte qui est l'effet, & non pas la cause de la pensée que j'en ai. Ne faut il pas avoir bien peu de pénétration, & d'étendue d'esprit, pour n'aller pas jusques-là ?

S'il veut descendre de cet état, qui ne lui convient pas, pourquoi faut-il qu'il aille perdre d'assez belles expressions, pour représenter des choses impertinentes, pour s'y arrêter long-temps, & pour ne laisser point sans l'épuiser un aussi ridicule sujet que celui des songes d'un âge qui n'a rien, même pendant le jour, qui mérite un peu d'attention ?

Si c'est là de la beauté, de la délicatesse, de l'érudition, j'applaudis à la grossiereté de nos jours, qui ne supporteroit pas certainement une licence si déreglée, en quelque Auteur que ce fût.

Je voudrois bien pouvoir excuser Ausone, cet

cet illustre Consul Gaulois (1) : mais la suite de cette remarque me porte, malgré que j'en aye, à parler de lui, & à en a parler mal. Qu'y avoit-il de plus beau que son action de graces à l'Empereur sur le sujet de son Consulat ? Pline second lui auroit envié cet ouvrage. Qu'y avoit-il de plus ingénieux que le supplice de Cupidon aux Champs Elysiens (2), & que ces peines & ces reproches que lui firent souffrir les Héroïnes, qui avoient toutes quelque sujet de se plaindre de lui ?

Il a fallu, pour le malheur de sa réputation, qu'il se soit amusé à l'occupation du monde la plus indigne d'un honnête homme (3). Jugez quelle perte de temps il a faite en s'amusant à rassembler tantôt un commencement de Vers de Virgile, tantôt une fin ; à lier toutes ces parties si differentes les unes des autres, pour en composer un ouvrage tissu de textes.

Que dirai-je de ces expressions de Virgile, où il ne fait entrer que tout ce que l'imagination la plus déreglée peut se représenter de plus mal-honnête ?

A dire vrai, voilà une peinture étrange de l'homme. Celui qui est Auteur d'un ou-

(1) Voyez son Article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

(2) *Cupido cruci-affixus.*

(3) *Cento nuptialis.*

vrage sérieux qu'il adresse à un grand Empereur, qui a de l'esprit & de l'érudition, comme on le voit assez en beaucoup d'autres endroits de ses Livres, est le même néanmoins qui prostitue ses Muses, & qui forme un ouvrage infame avec des morceaux d'une Poësie fort honnête en elle-même.

Ce n'est point être trop farouche, que de condamner toutes ces insolences. Ce le seroit être au gré de beaucoup de gens, que de condamner Virgile lui-même sur l'entrevue d'Enée & de Didon, dans cette Caverne du IV. de l'ENEÏDE :

Speluncam Dido, Dux & Trojanus eamdem
Deveniunt.

Ce seroit ne l'être pas moins, que de condamner Homére sur ce qui se passa entre Junon & Jupiter sur le Mont Olympe.

Ces deux grands & illustres Auteurs ont évité mille occasions où tout autre se seroit perdu. Si Pâris & Helene se parlent dans l'ILIADE, ce n'est que pour se faire des reproches. Calipso, Circé, les Sirénes de l'ODYSSE'E, n'ont rien qui allarme la pudeur. Ulysse n'abuse point des bontés de la Princesse Nausicaa.

Quand on a l'ame grande, élevée, noble; que le génie est vaste, que l'imagination est

nette & bien arrangée, on ne descend point aux bassesses que je condamne ici.

CHAPITRE III.

De la justesse du raisonnement.

LEs qualités par lesquelles on prétend se faire valoir, sont ordinairement celles que l'on n'a pas. Louer une perfection qui vaut son prix par elle-même, n'est point un titre sur lequel on ait droit d'en avoir la propriété. L'orgueil se forme à lui-même ce titre spécieux. Mais il y aura toûjours beaucoup de différence entre estimer ce qui mérite de l'être, & le posseder effectivement.

Les exemples n'autorisent point un défaut, & je ne veux point y tomber, quoiqu'il soit aisé de voir que les Auteurs du monde les plus estimés, & qui ont les premiers fait éclater si haut la gloire du bon sens, n'ont pas laissé de s'en éloigner toutes les fois qu'il y a eu occasion de faire valoir les opinions dont ils s'étoient déclarés protecteurs.

L'entêtement, qui est une disposition d'esprit la plus contraire à la raison, étoit néanmoins leur bon sens, & il n'y avoit pas de

terme plus équivoque & plus embarrassant que celui-là dans leurs discours.

Le Cartésien regarde comme l'effet d'une lumiére nouvellement descendue dans les esprits, tout ce qu'il médite sur le différent arrangement des parties; & il se représente le système ancien comme un amas confus de ténébres.

Cependant, au même temps qu'ils s'applaudit de la découverte de la matiére subtile, & des effets qu'il lui attribue, le Philosophe ancien le regarde en pitié, & dit en lui-même, que tout ce qu'il avance n'a rien de plus évident que les qualités occultes d'Aristote.

Ce qui m'a fait penser plus d'une fois, que l'on ne peut se flater d'être parvenu à une assez grande justesse de raisonnement, jusqu'à ce que l'on se voye délivré du joug des opinions d'autrui, & de la dépendance servile d'une Style attaché au caractére ou au parti de certaines gens.

Il y a quelques années qu'il y eut dans la Langue Françoise une espéce d'inondation générale de certaines maniéres de parler. On n'osoit plus se servir de la premiére personne; & un Médecin qui demandoit des nouvelles à un malade, n'avoit point d'autre réponse, sinon que l'*on avoit passé mal la nuit*, que *l'on avoit senti de grandes douleurs*, que *l'on étoit dans une extrême foiblesse*. Et comme l'in-

tèrêt du Médecin l'obligeoit à avoir de la complaisance pour ce jargon, il ne manquoit pas de répondre. *On vous ordonne, on vous conseille, on vous prie, &c.* En un mot, tout se traitoit par cette manière, non seulement dans les entretiens, mais encore dans les Livres (1).

C'étoit de la modestie & de l'humilité toute pure que de parler ainsi. Pour moi, je dis que c'étoit de l'hypocrisie & de l'affectation dans ceux du premier ordre, & de la plus basse & de la plus servile imitation dans les subalternes.

Il y a une différence considérable entre les sentimens d'autrui & les miens; & je suis obligé d'exprimer cette différence. Si j'ai à parler d'une disposition qui soit dans l'esprit & dans le cœur de tous les hommes, alors je puis dire, en parlant, par exemple, de l'estime que tous les hommes font de la vertu; *On a tant de penchant pour revenir au premier état où l'on avoit été destiné par le Créateur, que*

(1) Les Jansénistes de Port-Royal affectoient de parler par *On*; & M. Bayle croit qu'ils avoient appris cela de M. Pascal. Voyez le DICTIONNAIRE *critique*, à l'Article PASCAL, Rem. (*M.*) M. de Saint-Evremond nous apprend que *cette manière de s'exprimer en tierce personne, fut introduite à la Cour par M. de Turenne.* Voyez sa *Lettre* à M le Prince d'Auvergne, Tome V. pag. 379.

toutes les fois que l'on fait attention à la beauté de la vertu, on ne peut s'empêcher de l'estimer & de l'aimer. C'est à représenter ces dispositions générales de l'ame que cette manière est parfaitement bien employée. Mais lorsqu'il s'agit d'un sentiment particulier, de mon opinion, de mon goût, je soûtiens que ç'a été une faute de bons sens de s'expliquer indéfiniment, & de n'oser dire quand on a reçu un bienfait, *je vous remercie*, & au lieu de cela d'aller chercher, *on vous est extrêmement obligé* (1).

Cependant je hais beaucoup le Livre d'un Auteur nouveau, pour la liberté qu'il s'est donnée de se mêler mal à-propos dans tous les sujets qu'il a traités. Un Livre est une conversation générale que l'on se propose d'avoir avec un grand nombre de lecteurs.

Je ne puis souffrir que vous tiriez vos preuves d'une infinité de petites Historiettes dont vous me cachez toutes les circonstances, & dont vous déclarez même dans la Préface que vous supposez les noms.

D'ailleurs, vous en contez de toutes sortes, de sérieuses, de plaisantes, de conscience;

(1) Monsieur Pascal disoit que la *Piété Chrétienne anéantit le MOI humain, & que la Civilité humaine le cache & le supprime.* Voyez l'ART DE PENSER, III. Partie, Chap. XX.

de galanterie : vous connoiſſez la Cour, la Ville, la Campagne ; ſur tout les Communautés & les Prédicateurs. Enfin, vous avez ſupprimé votre nom : mais il n'y a point de Lecteur habile qui n'ait reconnu votre profeſſion.

Cette liberté que je reprend en ce Livre, eſt ſans comparaiſon plus excuſable dans les ESSAIS DE MONTAGNE. Il eſt vrai qu'il dit un peu trop naïvement ſes penſées & ſes inclinations, & que lorſqu'il a fait quelques digreſſions, il en revient toujours à lui-même, qui eſt le ſujet de ſon ouvrage. Mais en ramenant ſon Lecteur chez lui, il a toujours dequoi lui plaire & le réjouir. Ce n'eſt point un hôte importun. Quand la converſation lui manque, il a des amis qui la ſoûtiennent, juſqu'à ce qu'il ait un peu reſpiré. On y entend avec plaiſir les Anciens & même quelques Modernes ; & il ſe fait par ce mélange une variété qui plaît toûjours.

Il y a eu beaucoup d'affectation à blâmer cet Auteur, & on a vû peu de certains Livres où il ne ſoit extrêmement maltraité (1). Cependant ces Auteurs l'ont lû eux-

(1) M. Nicole dans l'*Art de penſer*, & le Pere Malebranche dans la *Recherche de la Vérité*, ont pris à tâche de décrier Montagne ; ce qui a donné lieu à M. de la Bruyere de faire cette réfléxion : *Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages*, dit-il, *ont blâmé*

mêmes, & on le lira toûjours. Je ne veux pas entreprendre ici ſon apologie. Qui eſt l'Auteur qui n'a point eu ſes défauts ? Celui de parler franchement de ſoi-même n'eſt peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la ſuite du diſcours y oblige.

Au lieu donc d'entrer dans une diſcuſſion plus étendue, j'aime mieux avancer préſentement, que la ſource & l'origine de la juſteſſe du raiſonnement, ſoit pour les penſées, ſoit pour les expreſſions, conſiſte dans l'indépendance & la liberté de l'ame.

Il y a aſſez d'idées naturelles de la verité, aſſez de maniéres naturelles de l'exprimer, ſi on vouloit avoir plus d'attention ſur ſoi-

Montagne, que je ne crois pas, auſſi-bien qu'eux, exempt de toute ſorte de blâme : il paroît que tous deux ne l'ont eſtimé en nulle maniere. L'un ne penſoit pas aſſez pour goûter un Auteur qui penſe beaucoup ; l'autre penſe trop ſubtilement pour s'accommoder de penſées qui ſont naturelles. LES CARACTERES *ou les Mœurs de ce ſiécle.* Chap. *des Ouvrages de l'eſprit*, p. m. 31. On prit le parti de Montagne contre M. Nicole, dans un Livre imprimé à Paris en 1668. ſous ce titre : RE' PONSE *aux injures & railleries écrites contre Michel de Montagne dans la Logique de P. R.... par Guillaume Berenger.* Monſieur de Saint-Evremond étoit un des Admirateurs de Montagne. Voyez le III. Tome de ſes OEUVRES.

même, que sur autrui ; c'est justement les regards sur autrui qui gâtent tout, jusques à la raison & au bon sens. Comme chacun a un certain ton de voix qui lui convient, & qu'il seroit ridicule à un autre de suivre servilement ; de même chacun a une certaine maniére d'entendre & de parler. Quiconque ne parlera que selon ce qu'il pense, ne dira pas toujours des choses merveilleuses, mais il n'en dira point qui lui attirent une censure raisonnable. Personne n'est obligé de penser au-delà de ses lumiéres, & on ne sort jamais du bon-sens que parce que l'on veut aller plus loin.

Je ne donne point ici des excuses à la paresse ou à la stupidité : car quand on sait se servir de ce que l'on a reçu de la nature, il ne laisse pas de croître avec le temps ; & ce Docteur si vanté dans les Ecoles (1), dont il est devenu le chef, paroissoit stupide dans les premieres années de ses études. Son bonheur fut de n'avoir qu'à suivre une route qui étoit déja tracée. Dans le temps grossier où il parut, il n'y avoit nulle connoissance des Langues ni des belles Lettres. C'étoit assez d'arranger à des Clercs & à des Moines chaque preuve, de proposition en proposition. On ne pensoit alors qu'à remédier à l'ignorance la plus épaisse.

(1) Saint Thomas.

Pour exceller dans ce genre de science, un peu de maturité d'esprit servoit pour le moins autant que plus de vivacité. Le *Docteur subtil* (1), qui suivit de près, pensa perdre tout par trop de finesse ; & je ne sai ce que cet esprit n'auroit point entrepris, s'il ne s'étoit trouvé borné par la méthode de son siécle, qui consistoit à ne s'éloigner point des formules de *Pierre Lombard*, Maître de toutes les Questions Scholastiques, dont on a fait dans la suite si peu de cas.

Il est vrai qu'il y a des révolutions dans la République des Lettres comme dans tous les Etats, & que les affaires, les goûts & les inclinations ont leur durée.

Il est du bon sens de s'accommoder au temps où l'on se trouve. Tous les sages l'ont fait. Je ne parle que de la maniére extérieure. On se prête par-là à la société des hommes ; mais on n'y engage jamais jusques à la liberté de son raisonnement. Car, si l'on mesure bien le ton de sa voix à l'oreille de ses auditeurs, & si ce seroit être ridicule que de crier en présence d'un petit nombre de gens, aussi haut que devant une nombreuse assemblée d'auditeurs ; de même, la mesure des choses, ou des maniéres de les proposer, doit être prise de la différente disposition des temps où l'on parle.

(1) Duns Scotus.

Je ne saurois rendre l'homme toujours constant. Il y a trop de choses qui contribuent à son inconstance. Le même mouvement qui fait succeder les siécles en la place les uns des autres, leur apportent de nouvelles maniéres. Il faut céder à cette impression puissante, si ce n'est que l'on soit né dans un rang assez considérable, ou que l'on se trouve dans une place assez illustre, ou que l'on sente en soi-même assez de force de génie pour faire changer quelquefois le goût de son siécle.

On a vû des Rois qui ont fait disparoître de leur Cour, la raillerie, les amusemens, & tous les autres plaisirs badins, par la profonde sagesse qu'ils faisoient paroître dans toutes leurs actions. On a vû la vigilance & l'activité des Ministres, réveiller la paresse des Courtisans les plus oisifs, & les appliquer, par émulation, aux travaux sérieux & utiles de l'Etat. On a vû enfin la solide Eloquence des grands Orateurs de notre temps, bannir des discours publics, les pointes, les jeux de mots, & les faux brillans, dont le goût avoit tant régné dans le siécle passé.

Mais il faut être véritablement grand pour changer ainsi tant de goûts différens, & pour les réunir. C'est une espéce de conquête qui vaut son prix; & la seule pensée de ne sui-

vre que soi-même, & d'obliger les autres à nous suivre, est déja héroïque.

Celle de ne soumettre son raisonnement à personne, en approche de bien près. Il faut de la hardiesse pour aller seul, principalement aujourd'hui que l'on ne parle dans les Livres de Morale que des défauts du genre humain & de ses égaremens. Il semble que la voye de la vérité est fermée, & que l'on ne trouve de tous côtés que des erreurs inévitables.

Mais que peuvent les erreurs contre un esprit un peu ferme, lequel désoccupé de tous les embarras des cabales qui partagent le monde, ne consulte, pour juger d'une chose, que ce qu'elle est en elle-même?

Quel plaisir ne goûte-t-il pas à découvrir la vérité, qui est enfermée dans l'idée que la nature nous donne de chaque chose!

Ce qui fait que tant de discours, ou prononcés ou écrits, ne persuadent point, c'est qu'il y a peu de gens qui les établissent sur les principes dont tous les hommes ont en eux-mêmes une conviction intérieure.

Tout le secret de la persuasion consiste à les appliquer à ces premieres vérités. Il n'y a que l'homme qui puisse se convaincre lui-même. Les convictions de docilité ne durent pas, & ne font nul effet. Mais depuis que

vous avez mis la lumiére d'autrui dans vos intérêts, & que vous avez découvert à l'homme que c'eſt lui-même qui penſe & qui juge de cette maniére, attendez tout de ſa confiance & de l'exécution de ſes deſſeins.

Mais évitez avec un grand ſoin la faute d'un Auteur de la premiere réputation (1), qui veut que tous les hommes conçoivent les choſes tout de même qu'il les a conçûes lui-même. Je ne ſai ſi dans quelques autres occaſions je n'en parlerai point ; & je me ſuis déja étonné qu'une ſociété puiſſante, qu'il n'a pas épargnée, ait eu toujours de fort grands égards pour lui.

Ce que j'ajouterai, eſt que je ne puis le croire lorſqu'il dit que les hommes n'errent jamais en tirant d'un principe ou d'une définition, les conſéquences qui y ſont renfermées. Car c'eſt-là, ſi l'on veut y faire attention, que la fauſſeté d'eſprit paroît davantage. Ainſi, au lieu d'être de ſon ſentiment, & d'enſeigner que l'on erre aux principes, & non aux conſéquences, je ſoûtiens que c'eſt aux conſéquences que l'on ſe trompe, prin-

(1) M. Nicole, Auteur de l'ART *de penſer*, & de la Verſion Latine des LETTRES *Provinciales*, de M. Paſcal contre les Jeſuites, qu'il a accompagnée d'un Commentaire. Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle, l'Article NICOLE.

cipalement lorſqu'elles ne ſont pas immédiates, & non aux principes.

Mais il étoit de l'intérêt de ſon Ouvrage de décréditer les régles de la Logique d'Ariſtote. Pour moi qui n'ai nul intérêt de les loüer, je ne laiſſe pas de voir fort diſtinctement qu'elles peuvent ſervir beaucoup pour faire ſentir aux eſprits faux qu'ils ne raiſonnent pas conſéquemment. Mais qui eſt-ce qui ne le voit auſſi bien que moi ? N'eſt ce pas la même choſe que penſoit autrefois Horace, en nous donnant pour le premier & le plus important précepte de l'Art Poëtique, d'où l'on peut tirer des régles pour tous les ouvrages d'eſprit, qu'il falloit avec un grand ſoin conſerver l'unité dans tout ce que l'on avoit à faire ? *Sit ſimplex quodvis dumtaxat & unum.* Cette unité ſi chérie des Anciens eſt-elle autre choſe que la juſteſſe du raiſonnement ?

Que ſi vous voulez en être plus perſuadé, conſidérez un moment ce qu'il dit de l'image qu'il met à la tête de cette admirable Epître. Y trouve-t-il un plus grand défaut que celui de la diſproportion qui eſt entre les différentes parties qui la compoſent ?

En effet, ſi Deſcartes a mérité des louanges en ce ſiécle, peut-on louer ſon ſyſtême par un plus bel endroit que par la ſuite & l'arrangement de ſes parties ?

J'ai un Livre de MEDITATIONS CHRETIENNES sur les vérités de la foi. L'Auteur étoit un saint homme, je le veux croire sur sa réputation. Mais comme il l'avoit écrit en Latin, parce qu'il parloit trop mal François, un de ses confreres eut ordre de le traduire, & il y réussit assez bien. Comme il se fait entre un Traducteur & son Auteur une espéce de familiarité fort particuliere, on est plus en état d'en sentir les imperfections. Celui-là s'apperçut bientôt qu'il n'y avoit pas un seul raisonnement attaché directement à son principe. Toutes conclusions indirectes, obliques, qui ne tiroient point leur vérité du principe dont on les faisoit venir. Rectifier ce défaut n'est plus traduire, c'est faire un nouvel Ouvrage.

On n'entend dans la Chaire autre chose que l'Apologie du dessein du Sermon, & de la division ou de la méthode que l'on prétend y suivre. Mais cette Apologie passée, le Prédicateur est le premier à l'oublier : il s'écarte, il fait des digressions, & il arrive à la vie éternelle, sans qu'il ait encore commencé de suivre l'arrangement qu'il avoit promis.

C'est le défaut de ceux qui se sont entêtés de ne parler que poliment, & d'avoir la derniere négligence pour la justesse du raisonnement.

Il n'y eut peut-être jamais, sans en ex-

cepter le temps d'Auguſte, une plus floriſſante éloquence de Latinité, que vers le ſiécle dernier. Mais il auroit été à ſouhaiter que les Auteurs, qui n'étoient en cela que des Grammairiens, ou tout au plus d'agréables Déclamateurs, ne ſe fuſſent pas mêlés de dogmatiſer ſur la Religion.

Appliqués à l'étude des Langues ſavantes, ils ne pûrent raiſonner avec aſſez de juſteſſe ſur des matiéres élevées, dont ils n'avoient qu'une connoiſſance fort ſuperficielle. Il falloit, s'ils avoient été plus ſages, borner leur juriſdiction aux Auteurs profanes. Le Févre de Saumur l'a fait de nos jours avec ſuccès; & l'Auteur des REMARQUES ſur Horace (1) ira juſqu'au douziéme Volume impunément. Les ANTIQUITE'S de Roſin y ſeront lûes avec moins d'ennui, parce que la lecture du Poëte viendra au ſecours du Lecteur. C'eſt un pays libre que celui de ces Antiquités Romaines ou Grecques. Il eſt permis de perdre du temps à les écrire, ou à les lire, ſans être obligé d'en rendre compte qu'à ſoi-même.

Mais de ſe mêler des ſaints Livres, & n'avoir que de l'érudition puiſée dans les profanes, c'eſt ſortir de ſon caractére. Le bon

(1) M. Dacier, qui explique néanmoins pluſieurs paſſages de l'ÉCRITURE dans ſes REMARQUES ſur Horace,

ſens

ſens veut que l'on ſe méſure avec ſon ſujet & avec ſon Lecteur. Pour peu qu'il y ait de diſproportion, n'attendez plus de juſteſſe.

DE L'ETUDE ET DE LA CONVERSATION.

LA converſation eſt un bien particulier à l'homme, de même que la raiſon. C'eſt le lien de la ſociété, c'eſt par elle que s'entretient le commerce de la vie civile, que les eſprits ſe communiquent leurs penſées, que les cœurs expriment leurs mouvemens, & que les amitiés ſe commencent & ſe conſervent.

La converſation de deux amis rend leurs biens & leurs maux communs; elle augmente leurs plaiſirs, & diminuë leurs peines. Rien ne ſoulage tant la douleur que la liberté de ſe plaindre; rien ne fait mieux ſentir la joie que le plaiſir de la dire. Enfin, l'homme eſt tellement né pour être ſociable, que cette qualité n'eſt pas moins attachée à ſon eſſence que celle de raiſonnable.

C'eſt agir contre l'intention de la nature que de fuir la compagnie : pour vivre toujours dans la Retraite, il faut être quelque choſe de plus que les hommes, ou de moins que les bêtes. Encore y a-t-il quelque commerce entr'elles. Beaucoup de Philoſophes ont ſoûtenu que les animaux avoient un langage particulier, & pluſieurs expériences ont donné lieu de le croire.

Du moins eſt-il bien vrai qu'il n'y a point d'animaux ſi farouches ſur la terre que certains hommes qui font une profeſſion de mépris & d'averſion pour tout le genre humain; à l'exemple de cet extravagant Citoyen d'Athénes (1), qui ne parloit à perſonne que pour lui dire de s'aller pendre, & qui prit ſoin de faire ſon épitaphe de maniére qu'il pût maudire les hommes après ſa mort.

Il faut avoir l'eſprit noirci de mélancolie pour mener un vie ſauvage, & ſe tenir toujours dans l'obſcurité. Je ne prétens pas blâmer ceux dont notre Religion a conſacré la retraite & le ſilence ; au contraire je les admire ; le principe qui les a portés à choiſir une vie ſi contraire à la nature, nous oblige de les révérer. Comme il n'y a rien de plus rare que la vertu d'un vrai ſolitaire, il n'y a rien auſſi de plus inimitable, & qui mérite mieux nos louanges.

(1) Timon le Miſantrope.

Mais il eſt vrai que parmi ceux qu'une véritable vocation, ou le caprice que l'on prend quelquefois pour elle, ont jetté dans le dégoût du monde, il s'en trouve bien peu qui perſevérent juſqu'au bout dans leur condition avec le même zéle. L'état du Solitaire eſt un état violent pour l'homme : l'inſtinct naturel qui lui fait aimer la ſociété, ſe rend à la fin le maître, & lui donne de temps en temps quelque regret de l'avoir quittée. Après tout, eſt-ce vivre, que d'être caché toute ſa vie ? Quelle différence y a-t-il entre la mort & la retraite, entre la ſolitude & le tombeau ?

Il faut donc pour vivre en homme, conférer avec les hommes ; il faut que la converſation ſoit le plus agréable bien de la vie, mais il faut qu'il ait ſes bornes. Il en faut jouir avec choix, & en moderer l'uſage avec diſcrétion. Il n'y a rien de plus utile ni de plus dangereux : comme la retraite trop longue affoiblit l'eſprit, la compagnie trop fréquente le diſſipe.

Il eſt bon de rentrer quelquefois en ſoi ; il eſt même néceſſaire de ſe rendre un compte exact de ſes paroles, de ſes ſentimens, & du progrès qu'on a fait dans la ſageſſe. Pour recueillir le fruit de ſa lecture & des entretiens que l'on a eus, pour profiter de ce que l'on a vû, il faut du ſilence, du repos, & de la méditation.

Il faut du temps pour l'étude ; il en faut pour les affaires qui sont attachées à notre profession. La conversation ne peut pas occuper toute notre vie ; ces deux autres devoirs méritent de lui être préférés. L'ignorance est toujours honteuse à un honnête-homme ; sa condition ne l'excuse point, & le monde ne l'instruit pas assez. Quand on sait mêler également toutes ces choses, on se distingue fort de ceux qui ne s'appliquent qu'à une seule.

L'Etude est la plus solide nourriture de l'esprit ; c'est la source de ses plus belles lumières : c'est l'Etude qui augmente les talens de la nature, mais c'est la conversation qui les met en œuvre & qui les polit : c'est le grand livre du monde qui apprend le bon usage des autres livres, & qui peut faire d'un homme savant, un fort honnête-homme.

L'Etude enfin, met une plus grande différence entre le savant & l'ignorant, qu'il n'y en a entre l'homme ignorant & la bête ; mais l'air du monde distingue encore plus l'homme poli d'avec le savant. La Science commence un honnête-homme, & le commerce du monde l'acheve.

On a vû néanmoins des génies extraordinaires passer tout d'un coup de la méditation du cabinet aux charges les plus difficiles : mais ces gens-là ne peuvent être tirés en exemple.

Quand un homme enivré de sa Lecture, fait un premier pas dans le monde, c'est presque toujours un faux pas. S'il ne prend avis que de ses Livres, il court fortune de n'être jamais qu'un mal-honnête homme. L'Etude immodérée engendre une crasse dans l'esprit, & gauchit tous ses sentimens; il faut que la conversation de nos amis l'épure & le redresse.

C'est être heureux que de rencontrer un ami fidéle, éclairé, discret: fidéle, pour ne nous rien déguiser; éclairé, pour remarquer nos fautes, & discret enfin pour nous en reprendre. Mais c'est le comble du bonheur de pouvoir croire ses conseils. Il arrive souvent que nous nous faisons un honneur de ne suivre que nos propres lumiéres; semblables aux voyageurs qui s'égarent faute de prendre un guide, ou de demander le chemin.

Il est vrai qu'un homme qui sent sa force, & qui connoît les avantages de son esprit, qu'un homme, dis-je, qui aspire à la belle gloire, & qui veut élever sa réputation, doit craindre comme un écueil d'être soupçonné de se laisser gouverner.

La dépendance est insupportable à un homme de cœur, & sur-tout celle de l'esprit. Quand on veut exercer une espéce de tyrannie sur la plus libre partie de notre ame, il est mal-aisé de ne se révolter pas contre

la raiſon, par dépit contre celui qui raiſonne.

Il faut bien autant de diſcrétion pour donner conſeil, que de docilité pour le ſuivre: rien n'eſt ſi terrible qu'un ami qui prend avantage de ſon expérience, qui propoſe tous ſes avis comme des loix, & d'un air de maître qui nous ôte le droit d'examiner ce qu'il dit, & qui veut forcer l'eſprit par l'autorité, plûtôt que de le gagner par le diſcours.

Il ne manque jamais de ſe donner pour exemple. Il applique à tous propos les remarques de la vieille Cour. Il rapporte ſes avantures pour des preuves; il a vû tout ce qu'il avance, tout ce qu'il dit eſt outré, & la peur qu'il a de n'en dire pas aſſez pour perſuader, fait qu'il en dit toujours trop pour être crû.

Néanmoins, une grande foibleſſe à recevoir conſeil, n'eſt pas moins à blâmer, qu'une grande rudeſſe à le donner. Il eſt de notre intérêt de ſurmonter l'une & d'adoucir l'autre. Il faut quelquefois aider à la liberté de celui qui nous avertit, en recevant facilement ſes avis.

Un bon conſeil perd ſa force dans la bouche d'un ami trop complaiſant; quand il s'exprime avec force, il pique davantage notre cœur, il réveille mieux notre attention: les

remédes salutaires sont rarement de bon goût, & les Médecins les plus doux ne sont pas les plus secourables.

Nous devons nous regarder comme des malades, tant que nous avons besoin de conseil. Hé ! qui n'en a pas besoin ? Si l'avis est bon, pourquoi le rejetter, parce qu'il n'est pas donné de bonne grace ? Il faut voir si l'on en peut tirer quelque utilité avant que de le rejetter : il ne faut pas même rejetter tous les méchans conseils, de peur de rebuter les personnes qui pourroient nous en donner de bons.

Au pis aller, quand on n'en tireroit point d'autre fruit que d'apprendre à vaincre notre délicatesse, & d'ôter de nous-mêmes ce qui nous déplaît en autrui, n'est-ce pas assez pour nous obliger de les entendre, & d'en savoir gré ?

Le mauvais exemple peut servir à nous éloigner du mal, comme le bon à nous exciter au bien : profitons-en de quelque part qu'il nous vienne, de quelque façon qu'il nous soit donné.

C'est à nous à démêler l'or d'avec la terre ; on le trouve rarement pur, mais il n'en est pas moins or : c'est la faute de l'artisan, & non pas du métal. * * *

On rencontre quelquefois des hommes d'un sens exquis, qui n'ont pas le don de s'ex-

pliquer. Il faut compatir au défaut de leur expreſſion, & profiter de leur bon ſens. D'autres ont la facilité de parler, & ne s'attachent qu'à l'écorce des choſes. Imitons ce qu'il y a de bon dans leur langage, & pénétrons plus avant dans la vérité.

Il en eſt d'autres encore qui ont travaillé toute leur vie pour ſe rendre habiles, & qui n'ont pû ſe rendre agréables : nous eſtimons leur ſavoir, mais leur façon nous rebute : nous ſerions bien-aiſes de profiter de leurs connoiſſances, mais nous ne voulons pas eſſuyer leur mauvaiſe humeur.

Un peu de dégoût nous empêche de tirer de leur converſation tout le fruit qu'on en peut tirer; nous préférons l'entretien d'un flateur ignorant, à la converſation d'un ſavant homme, quand il eſt chagrin & ſévére. L'autorité qu'il prend ſur nous eſt fâcheuſe à la vérité, mais n'eſt ce pas un droit acquis par l'âge? S'il nous fait part de ce qu'il ſait, eſt-ce trop faire pour le reconnoître, que d'avoir une ſoumiſſion apparente à ſes ſentimens ?

Je ne veux pas, néanmoins que cette ſoûmiſſion ſoit aveugle ; il eſt juſte de nous réſerver la liberté de raiſonner ſur ce qu'il dit : mais il lui faut répondre avec beaucoup de déférence; il ne le faut contredire que pour nous inſtruire mieux; il faut ſe rendre à la raiſon dès

dès qu'elle paroît, & la trouver belle, même dans la bouche d'un Pédant.

Néanmoins ne recevons pas sa doctrine toute crue; ne nous établissons point d'opinion sur l'opinion d'autrui; car ce n'est que dans la foi *qu'il faut jurer sur les paroles du Maître.*

Pour connoître sainement les choses, il faut être toujours en garde contre la réputation de celui qui les dit: l'air du visage, la façon de parler, la qualité, le temps, le lieu, tout impose. Vous entendez la Cour se récrier sur tous les mots de ***, parce qu'il en dit quelquefois de bons. L'admiration est la marque d'un petit esprit, & les grands admirateurs sont la plûpart de fort sottes gens. Ils ont besoin qu'on les avertisse quand il faut rire; le Parterre, qui n'a d'autres lumiéres que celles de la nature, juge mieux de la Comédie, que ceux qui embarrassent le Théatre.

Le plus grand secret pour réussir dans la conversation, est donc d'admirer peu, d'écouter beaucoup, de se défier toujours de sa raison, & quelquefois de celle de nos amis, de ne se piquer jamais d'avoir de l'esprit, de faire paroître tant qu'on peut celui des autres, d'écouter ce qu'on dit, & de répondre à propos. Enfin, de pratiquer le précepte du bon Horace.

Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici. (1)

DE L'AMITIÉ.

LA premiere Amitié qui naît dans le monde, eſt celle qui ſe forme dans le ſein des familles. L'habitude continuelle d'être toujours enſemble, & de ſe conſidérer comme étant de même ſang; les mêmes ſentimens dans leſquels on eſt élevé, la conformité que l'on a les uns avec les autres; la communication des ſecrets, des affaires & des intérêts: toutes ces choſes contribuent autant à ſa naiſſance que la nature: elles conſacrent pour le moins autant le nom de frere, de ſœur & les autres, que le lien du même ſang. Car, quelque choſe que l'on diſe de certains ſentimens naturels que l'on a eu à la rencontre de ſes parens que l'on ne connoiſſoit pas encore, il eſt certain que les exemples en ſont ou exagérés ou rares, ou que nous en uſerions les uns avec les autres comme des étrangers, ſi nous ne nous étions accoûtumés à

(1) *De Arte Poëtica*, vs. 43.

considérer nos proches comme d'autres nous-mêmes. C'est donc là la premiere liaison de nos cœurs.

Il seroit à desirer que cette premiere amitié durât toute la vie dans le même état qu'elle est en nos premieres années. Mais elle s'affoiblit insensiblement. En premier lieu, par le grand nombre de personnes dont une famille est composée : car c'est un principe certain que l'amitié ne sauroit durer longtemps entre plusieurs personnes. De plus, on sort de sa famille pour s'établir dans le monde. On entre, par le mariage, en de nouvelles alliances, ou par la profession d'une piété particuliere, on sort de sa maison sans avoir le plaisir d'en adopter une autre. Ainsi on se fait d'un côté, en quelque sorte, une obligation d'oublier ses parens ; & de l'autre, un devoir d'en aimer de nouveaux. Que dirai-je de l'intérêt qui divise si souvent les familles ? Quand même toutes ces choses sont réglées, le seul éloignement où l'on est diminue quelque chose de la premiere tendresse. En cet éloignement chacun se forme avec le temps des manieres particulieres, soit pour la conduite de sa vie, soit pour sa fortune, soit pour le gouvernement de sa famille. Le premier lien d'amitié ne sert presque plus ensuite qu'à s'épargner un peu moins que l'on ne feroit si l'on n'étoit point parens, à avoir un peu plus de

curiosité sur leur sujet, & à se mesurer avec assez de soin, pour ne paroître pas inférieur en rien aux autres.

Cela n'empêche pas que lorsqu'il se rencontre des occasions essentielles de se rendre service, on ne se fasse une gloire de n'y manquer en rien. Ainsi, cette premiere amitié qui est tendre dans les premieres années, qui se relâche dans la suite de la vie, paroît néanmoins toujours forte, quand il s'agit de quelque intérêt important. Et pour moi, je croi que de toutes les amitiés, c'est celle-ci qu'il faut ménager avec le plus de soin.

Il y a une seconde espéce d'amitié, qui a aussi ses perfections & ses imperfections, comme la premiere dont nous avons parlé. C'est celle qui se trouve entre un mari & une femme, lorsqu'ils sont entrés sans contrainte dans le mariage, & qu'ils y vivent en bonne intelligence. Elle a quelque chose de l'amitié qui est entre le supérieur & l'inférieur, puisque les Loix ont déclaré que les femmes devoient considérer leurs maris comme leurs maîtres; & que l'honnêteté des hommes les oblige de ne recevoir des témoignages de respect de leurs femmes, que pour s'en désaisir aussi-tôt, & dépendre d'elles par leur propre choix, comme elles dépendent d'eux par les Loix & par la Coutume. Quand on vit ensemble de cette maniere honnête, on est dans

un commerce continuel d'eſtime ; on goûte ce qu'il y a de plus délicat dans la tendreſſe, on a le plaiſir d'aimer & d'être aimé ; on ſe fait même une gloire de ſon amitié. Je croi que c'eſt ce mélange de tendreſſe, ce retour d'eſtime, ou, ſi vous voulez, cette ardeur mutuelle à ſe prévenir par des témoignages obligeans, en quoi conſiſte la douceur de cette ſeconde amitié. Je ne parle point d'autres plaiſirs, qui ne le ſont point tant en eux-mêmes, que dans l'aſſûrance qu'ils donnent de la parfaite poſſeſſion des gens que l'on aime. Ce qui me ſemble ſi vrai, que je ne crains point de dire que ſi l'on eſt aſſuré d'ailleurs de la parfaite tendreſſe d'une femme, on en peut ſouffrir la privation aiſément ; & qu'ils ne doivent entrer dans l'ordre de l'amitié, que comme des marques & des preuves qu'elle eſt ſans réſerve. Il eſt vrai que peu de gens ſont capables de la pureté de ces ſentimens. Auſſi ne voit-on guéres de parfaite amitié dans les mariages, au moins pour long-temps. L'objet des paſſions groſſiéres ne peut ſoutenir un ſi noble commerce que l'amitié. Après qu'il en a fait naître & conſervé quelque temps l'ombre & la reſſemblance, l'indifférence, le mépris & d'autres nouvelles paſſions, viennent bientôt les effacer. La contrainte même où l'on eſt de conſerver toujours la même ſociété, diminue quelque choſe du prix de la

persévérance. On perd peu à peu l'assûrance que l'on avoit d'être aimé : on entre en des défiances, des jalousies & des inquiétudes : on ne peut guéres se les cacher, dans la nécessité où l'on est de vivre éternellement ensemble. De-là naissent des soupçons, des plaintes & des querelles. Les enfans sont les seuls liens qui retiennent alors les hommes & les femmes dans leur devoir. Ce sont les gages & les fruits de leur premiere tendresse : c'est un intérêt qui les lie au moment que leur cœur alloit à la séparation. Mais quand on a parlé de l'amitié, & quand on en parle tous les jours, ce n'est ni de cette premiere, ni de cette seconde que l'on a entendu parler.

C'est d'une espéce toute particuliere. On veut qu'elle ne soit qu'entre deux personnes ; qu'elle soit des années entieres à se former, que la seule vertu en soit le fondement ; qu'elle dure toujours ; que ce soit une communication parfaite de toutes choses : en un mot, qu'il se fasse de ces deux personnes une métamorphose si générale, qu'elles se transforment mutuellement l'une & l'autre. Les Auteurs triomphent sur ce portrait. Ils lui donnent encore de plus belles couleurs que je ne fais. Cependant je crois pouvoir soutenir sans témérité, que ces habiles Peintres qui nous donnent de si illustres copies de l'amitié,

n'en ont jamais vû d'original. Mais enfin on se plaît à éxagérer toutes choses. On oublie dès le premier moment que l'on commence un Livre, ou un Discours, que l'on est homme, & que l'on parle à des hommes.

Mais aussi il faut éviter de prendre pour amitié je ne sai combien de commerces que l'on a dans la vie, qui ne méritent point assûrément ce glorieux titre.

Pour être ensemble de quelque partie de plaisir, pour se trouver quelquefois dans les mêmes conversations, pour se rencontrer souvent ou à la Cour, ou à la ville, on ne peut pas s'assurer par ces sortes de liaisons d'une amitié un peu forte. Toutes ces choses arrivent ordinairement par un pur hazard: c'est la fortune qui fait naître ces différentes occasions. Quelle part y peut avoir le cœur, que l'intérêt de quelque plaisir? Et cet intérêt-là peut-il produire une amitié fort parfaite? Il est vrai que l'on aime les gens commodes, plaisans, agréables; que l'on se trouve avec plaisir où ils sont, & qu'on leur fait un accueil favorable. On a encore des égards plus particuliers pour les gens qui ont la réputation d'avoir des amis, d'être hommes d'intrigue, & de pouvoir servir dans les occasions. Car, de dire des choses plaisantes, & de pouvoir en faire d'utiles, ce sont deux

grands moyens d'avoir quelque entrée dans les cœurs les plus inaccessibles.

Mais il n'est pas moins vrai que les gens que l'on ne connoît que sur ce pied-là, ne doivent pas mettre l'amitié que l'on a pour eux, à une épreuve un peu forte. On ne veut guéres acheter le plaisir que donne la conversation d'un bel esprit; & on remet assez ordinairement sur les autres, le soin de servir une personne qui ne fait que nous divertir.

Si l'on y fait un peu de réfléxion, on verra que c'est cette espéce d'amitié, qui toute imparfaite & toute commune qu'elle est, ne laisse pas de former une honnêteté sur laquelle on régle sa conduite, & qui est comme le fondement du repos public.

C'est elle qui apprend la maniére de vivre; & cette maniére de vivre comprend une infinité de petits devoirs sans lesquels tout seroit en confusion.

Une amitié plus parfaite est un prodige; dont les exemples sont si rares, qu'on les peut aisément compter.

ABREGÉ DE LA VIE DE MONSIEUR DE LIONNE, MINISTRE D'ETAT.

MESSIRE HUGUES DE LIONNE, Marquis de Freſne & de Berny, Miniſtre & Secretaire d'Etat, Prevôt & grand Maître des Cérémonies des Ordres du Roi, fils d'Artus de Lionne & d'Iſabelle de Servient, Sœur de Monſieur de Servient, Surintendant des Finances, Miniſtre & Secretaire d'Etat, nâquit à Grenoble l'an 1611.

Etant encore fort jeune, ſon pere le confia aux ſoins de ſon oncle Monſieur de Servient, qui en ce temps-là venoit d'être fait Secretaire d'Etat à la place de Monſieur de Bauclere; & qui ſe trouvant dans une grande conſidération à la Cour, pouvoit lui donner lieu de faire valoir ſes talens naturels, & faciliter ſon élevation aux grandes Charges.

Monſieur de Servient ſon oncle, pour lui

donner une teinture des affaires, commença par le mener avec lui en 1630. à Querasque, où il assista au traité de paix qui y fut conclu; & à son retour le voyant d'un esprit plus mûr que son âge ne le portoit, il lui donna la premiére commission de sa Charge, quoiqu'il n'eût alors que dix-huit ans.

Dans un âge si peu avancé, le Cardinal de Richelieu qui avoit un merveilleux discernement pour le choix des sujets propres aux grands emplois, ayant connu son génie, conçut une estime si particuliére pour lui, que quoique son oncle fût disgracié quelques années après, & privé de sa Charge, il le voulut retenir au Gouvernement des affaires; mais il le refusa, & s'en alla faire un voyage à Rome. Ce fut en 1636. Il y acquit l'amitié & la confiance du Cardinal Mazarin, & depuis ce temps-là ils furent toûjours unis d'une liaison très-étroite.

Quand ce Cardinal fut nommé par le feu Roi en 1641. pour aller seul plénipotentiaire à Munster, Monsieur de Lionne fut aussi nommé seul Secretaire de l'Ambassade. Mais comme la mort du Roi changea la face des affaires, la Reine Regente qui connut que les conseils du Cardinal étoient nécessaires au Roi son fils & à elle dans la conjoncture présente, envoya d'autres Ambassadeurs à Munster, & ordonna à Monsieur de Lionne

de travailler sous son Eminence ; de maniére que s'il n'alla pas traiter la paix sur les lieux il n'y eut pas moins de part, puisque durant tout le temps qu'elle se traita, il en donna les instructions, il en écrivit les dépêches, il en fit tous les ordres, & qu'il eut le crédit de faire nommer en 1643. Monsieur de Servient son oncle, Ambassadeur & Plénipotentiaire pour la même Paix à Munster.

En 1642. il fut envoyé en Italie pour pacifier des differends du Pape Urbain VIII. & du Duc de Parme, & il en vint fort heureusement à bout par un accommodement qu'il fit avec le Cardinal de Bichy, ensuite d'un discours fort vigoureux qu'il prononça dans le Sénat de Venise, & qui fit dire à toute l'Italie, que la sagesse consommée de ce Sénat avoit cédé aux persuasions d'un jeune homme. Au retour de cette négociation il fut fait Conseiller d'Etat en 1643.

En l'année 1646. la Reine le fit Secretaire de tous ses Commandemens ; & comme elle étoit Regente, il devint par ce moyen dépositaire de son secret, & de toute la confiance de la Cour.

En 1651. elle lui donna place dans le Conseil de conscience, & il en expédioit tous les ordres & toutes les résolutions.

En 1653. elle l'honora de la Charge de Prevôt & Grand Maître des Cérémonies des Ordres du Roi.

Il fut envoyé Ambaſſadeur extraordinaire en 1654. vers les Princes d'Italie, & aſſiſta en cette qualité au Conclave, où fut élû le Pape Alexandre VII.

Enfin en 1655. après l'élection de ce Pape; il fut rappellé en diligence pour aller traiter la paix à Madrid; ſon pouvoir fut tout entier, écrit de la propre main du Roi, en préſence d'un Seigneur Eſpagnol qui le vit ſigner, & qui ſuivit Monſieur de Lionne à Madrid, pour en porter témoignage au Roi d'Eſpagne; marque extraordinaire de la confiance de ſon maître, qui lui confie en quatre lignes tous les intérêts de la Couronne ſans reſerve. Voici les propres termes du pouvoir:

Je donne pouvoir au Sieur de Lionne Conſeiller en mon Conſeil d'Etat, d'ajuſter, conclure & ſigner les Articles du traité de paix, entre moi & mon frere & oncle le Roi d'Eſpagne; & promets en foi & parole de Roi, d'approuver, ratifier & éxécuter tout ce que ledit Sieur de Lionne aura accordé en mon nom, en vertu du préſent pouvoir. Fait à Compiegne le premier jour du mois de Juin 1656.

Signé, LOUIS.

Il avança tant à Madrid une négociation ſi glorieuſe & ſi importante, que tous les Articles de la paix y furent arrêtés, à la reſerve

d'un seul point, ce que marque assez le traité des Pyrenées, où il est dit, que ce traité de paix *est fondé sur la négociation de Madrid.*

En 1658. il fut envoyé à la Diette de Francfort, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire & Plénipotentiaire dans l'Empire & tous les Royaumes du Nord, au sujet de l'élection de l'Empereur, & de la pacification entre tous les Princes chrétiens.

C'est-là qu'il rendit un service important à l'Etat, en faisant cette fameuse Ligue du Rhein, qui partageant comme en deux parts tout l'Empire entre le Roi & l'Empereur, opposoit à la maison d'Autriche la moitié des Princes d'Allemagne, pour fermer le passage à toutes les troupes qu'elle vouloit envoyer au secours d'Espagne en Flandres; ce qui dans la suite obligea les Espagnols à donner les mains à une paix aussi désavantageuse pour eux, que le fut alors celle des Pyrenées.

La gloire de ces trois importans emplois est assez bien exprimée par ces paroles, que Monsieur de Lionne écrivit lui-même sans aucune préparation dans le Livre des Bourgmestres de Francfort, dans lequel ils ont coûtume de prier les personnes de considération qui passent dans leur ville, de signer pour en conserver la mémoire. Voici les termes:

Quod nulli forsan mortalium contigit (vana absit gloria) ob fidem enim non sapientiam: in-

tra triennii terminum à Domino, Domino meo Clementissimo Christianissimo Rege præfectus, Romæ, Madriti, Francofurti, creationi summi Pontificis, unicus pacis arbiter, electioni Imperatoris.

Primo in bonum Orbis Christiani feliciter perfecto.

Secundo in ejus perniciem ab Hispanis dilato.

Tertium quod Deus bene vertat, expeto.

Francofurti Junii 1658.

Lorsque Pimentel, Seigneur Espagnol, vint *incognito* à Lyon, où la Cour étoit sur la fin de l'année 1658. pour y proposer le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, dans la vûe de mettre obstacle à celui de la Princesse Marguerite de Savoye, qui étoit alors sur le tapis; ce fut Monsieur de Lionne qui fut employé pour faire connoître au Duc de Savoye, & à Madame Royale l'importance de l'alliance Espagnole, & pour leur faire goûter la nécessité où la Cour étoit, de rompre les engagemens que l'on avoit déja pris avec eux: & il fut si adroitement conduire cette négociation délicate, qu'il les y fit consentir de bonne grace.

Pour récompense de tous ses services, le Roi, en 1659. lui accorda des Lettres paten-

tes, par lesquelles sa Majesté le gratifioit de la dignité, Etat & Charge de Ministre d'Etat, avec vingt mille livres d'appointement.

Et ce fut en cette qualité, que pendant que le Cardinal Mazarin négocioit en la même année avec Don Louis de Haro premier Ministre d'Etat d'Espagne, ce qui restoit à ajoûter pour la paix des Pyrenées, & le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, Monsieur de Lionne y travailloit aussi avec beaucoup d'application pour vaincre toutes les difficultés que l'obstination & la lenteur Espagnole y faisoient naître ; & tous les Espagnols étoient tellement persuadés de son mérite & de sa capacité, que Don Louis de Haro le traita avec la derniére distinction. Voici ce qu'en dit le Comte Gualdo Priorato dans son *Histoire de la paix.*

» Le jour même que le Cardinal arriva à » Bayonne, Pimentel s'y rendit pour le com- » plimenter de la part de Don Louis, & le » prier de prendre soin d'une santé si précieu- » se à tout le monde, puisque le repos de » toute la Chrétienté en dépendoit. Le 27. le » Cardinal dépêcha le Marquis de Lionne » vers Don Louis pour lui rendre sa civilité, » & il y fut reçû des Espagnols avec toute » sorte d'honneur & de magnificence, bien » qu'il n'eût alors aucun caractere, par le- » quel il pût représenter son maître. Plusieurs

» des plus qualifiés de la suite de Don Louis
» allerent au devant de lui deux lieues hors
» la ville, on le logea dans une maison qui
» lui fut préparée exprès, & quoique le Mar-
» quis de Lionne témoignât qu'il ne venoit
» là que comme envoyé, tous les Grands
» & Don Louis même le traiterent d'*Exellen-*
» *ce*, & lui donnerent la main droite. Ce
» premier Ministre vint au devant de lui jus-
» qu'à la moitié de la Salle de ses Gardes, lui
» donnant la première place à sa table ; il re-
» çut visite en particulier de tout les Grands
» qui étoient alors à Fontarabie, & les Espa-
» gnols publierent que le Marquis de Lionne,
» par le seul mérite de sa personne, sans autre
» titre ni qualité, devoit être traité avec tous
» ces honneurs.

Comme Monsieur de Lionne avoit soûtenu tant d'emplois de confiance, avec toutes les grandes qualités qu'ils demandoient, & sur tout avec une fermeté, un zéle, & une fidelité sans exemple ; le Cardinal Mazarin qui en avoit une connoissance parfaite, crut en mourant ne pouvoir mieux marquer la passion qu'il avoit toujours eûe pour le service du Roi, qu'en lui recommandant Monsieur de Lionne, & lui faisant connoître que les affaires étrangéres étant les plus importantes de son Etat, Sa Majesté ne pouvoit sans danger, les confier à un homme d'une moin-

dre

dre capacité, & d'une moindre expérience que celle de Monſieur de Lionne.

Le Cardinal Mazarin mourut au mois de Mars 1661 ; & le Roi déférant à ſes Conſeils, après avoir pris la noble & forte réſolution de conduire par lui-même toutes les affaires de ſon Royaume, retint Monſieur de Lionne pour être une des trois premiéres têtes, par leſquelles il feroit éxécuter ſes principales volontés dans le gouvernement de l'Etat.

C'eſt dans ce miniſtére que Monſieur de Lionne a rendu à la France pendant dix années, & juſqu'au jour de ſa mort, les ſervices les plus conſidérables.

Parmi ceux qui ont le plus éclaté, ſon mérite & ſa capacité parurent ſur tout en deux rencontres de réputation & de la derniére conſéquence ; l'une, fut la ſupercherie que le Baron de Batteville Ambaſſadeur d'Eſpagne fit à Londre au Comte d'Eſtrades au mois d'Octobre 1661 ; & l'autre, l'inſulte que les Soldats Corſes de la Garde du Pape Alexandre VII. firent à Rome l'année ſuivante à Monſieur le Duc de Crequi Ambaſſadeur de France. Il pouſſa les choſes avec tant de vigueur, & en porta ſi haut la réparation, que pluſieurs victoires n'auroient pas acquis au Roi tant de gloire, & un avantage ſi ſolide que les ſatisfactions publiques qu'on lui en fit, puiſqu'au ſujet de la pre

miére, il obligea le Roi d'Espagne lui-même à désavouer hautement le procedé de son Ambassadeur à Londre, & à faire proteſter de sa part au Roi dans le Louvre, par son Ambassadeur à la Cour de France, en présence de vingt-sept, tant Ambassadeurs qu'Envoyés des Couronnes & des Princes Souverains, que son Maître ne disputeroit jamais le pas à la France : Et qu'à l'égard de la seconde il obligea Sa Sainteté & la Cour de Rome à souscrire, signer & éxécuter les articles portés au traité de Pise, & dont les principaux étoient, que le Cardinal Chigi, Cardinal Patron, & neveu du Pape, viendroit en qualité de Légat en France, pour demander pardon à Sa Majesté, & que toute la Nation Corse seroit déclarée incapable de servir jamais, non seulement dans Rome, mais dans tout l'Etat Ecclésiastique, & que pour en conserver la mémoire, il seroit élevé une Pyramide dans Rome vis-à-vis l'ancien Corps de Garde des Corses, avec une inscription qui contiendroit en substance le décret rendu contre la Nation Corse.

Cette année 1662. fut encore remarquable par deux autres importantes affaires qu'il fut conduire & consommer heureusement avec tout le secret, & toute la circonspection imaginable ; l'une est la cession & donation que le feu Duc de Lorraine, Charles, avoit

faite au Roi de tous ses Etats après sa mort, & l'autre, l'achat de la fameuse Place de Dunquerque, dont la derniére guére avec l'Angleterre, la Hollande, & l'Espagne a fait si fort connoître l'importance.

Il fit la même année une Ligue défensive avec les Hollandois.

Après de si grands services, le Roi voulant lui donner une autorité plus spéciale sur les affaires étrangéres, qu'il dirigeoit seul comme Ministre d'Etat, depuis la mort du Cardinal Mazarin, lui ordonna de traiter avec Messieurs les Comtes de Brienne pere & fils, pour la Charge de Secretaire d'Etat du département des Etrangers, de laquelle ils étoient revêtus; & il en fut pourvû par Lettres du mois de Février 1663.

Sur la fin de la même année il renouvella l'alliance avec les Suisses, & la cérémonie s'en fit chez lui avec beaucoup de solemnité.

Sous son Ministériat & sa direction furent faites plusieurs Ligues, traités de confédération & de paix.

Il fit le traité de paix de Breda en 1667. entre l'Angleterre, la Hollande, la France & le Dannemarc, importante paix qui facilita au Roi l'invasion qu'il fit la même année dans les Pays-Bas Espagnols, où il prit plusieurs Provinces.

Il fit en 1668. le traité de paix d'Aix-la-

Chapelle, par lequel le Roi retint & assura ses Conquêtes de Flandres.

En 1669. aidé du Cardinal d'Estrées qui étoit alors Evêque & Duc de Laon, il fit la paix des Jansénistes, si considérable pour l'Eglise, & obligea le Comte Palatin & le Duc de Lorraine à s'accommoder ensemble.

En 1670. il accommoda la Savoye avec la République de Genes, & il fit une alliance illustre en mariant Magdeleine de Lionne sa fille avec Monsieur le Duc d'Estrées, alors Marquis de Cœuvres, neveu du Cardinal d'Estrées.

Il conclut en 1671. le mariage de son Alteſſe Royale MONSIEUR, avec la Princesse Palatine, qui lui a donné des droits considérables sur la succession du feu Electeur Palatin.

Mais parmi tous ces traités qu'il fit pendant le cours de son Ministere, le plus important & le plus avantageux sans doute à la France, fut celui de la Ligue offensive & défensive qu'il fit avec l'Angleterre en l'année de sa mort, auquel traité Sa Majesté doit toute la gloire & l'avantage des rapides & prodigieuses conquêtes qu'elle fit l'année suivante dans les Provinces-Unies.

Il mourut à Paris en 1671. âgé de soixante ans.

CARACTERE DE CHARLES II. ROI D'ANGLETERRE.

Par Monsieur le Duc

DE BUCKINGHAM ET NORMAMBY. (1)

Traduit de l'Anglois.

SI j'entreprends de tracer le caractére de CHARLES II. ce n'est ni sa qualité de Roi, ni l'honneur que j'ai eû de le servir, qui m'a engagé dans ce dessein; la premiere de ces considérations seroit trop générale, & l'autre trop particuliére. Mais comme c'est un sujet plein d'une grande variété, j'espére que l'agrément qui en est inséparable, suppléera à tout ce qui peut manquer à l'écrivain. Cet agrément naturel suffit quelquefois pour faire valoir une peinture, quoique mal

(1) Jean Sheffield, Duc de Buckingham, mort le 24. de Février 1720. On a publié en 1723. deux volumes de ses Ouvrages en Vers & en Prose, qui n'ont pas répondu à l'attente du Public.

tirée ; & pour faire jetter plus souvent les yeux sur un visage qu'on aime, que sur la meilleure piéce de Raphaël.

Pour commencer donc, selon la coûtume, par la Religion, laquelle depuis la mort de ce Prince, a fait tant de bruit dans le monde ; j'ose bien assûrer que c'étoit seulement ce qui passe vulgairement, (quoi qu'injustement) pour une extinction totale de Religion, je veux dire le *Deïsme*. Et cette opinion peu commune étoit plûtôt en lui un effet de la vivacité de son esprit, & de son temperamment paresseux, que de sa lecture ; ou de beaucoup de réfléxion. Car par la vivacité de son génie il pouvoit discerner du premier coup d'œil les différentes fourberies cachées sous de pieux prétextes ; & sa paresse naturelle le confirmoit dans la pensée de se défier également de toutes les Sectes, de peur de se trouver dans l'embarras d'examiner laquelle étoit la meilleure.

Si pendant qu'il vécut dans les pays étrangers, & sur la fin de sa vie il a paru un peu prévenu pour un certain parti de Religion (1); on doit l'imputer seulement, d'un côté, à une certaine nonchalance naturelle, & à la complaisance qu'il avoit pour ceux avec qui

(1) La Secte Catholique Romaine.

il étoit obligé de vivre; & de l'autre à ce qu'il étoit fatigué de ces oppositions hardies qu'il rencontroit dans le Parlement; ce qui lui arrivoit bien-tôt dans les moindres difficultés: ce furent, dis-je, ces oppositions qui l'obligerent à se jetter presque entre les bras d'un parti Catholique Romain, si distingué en Angleterre par sa fidélité; parti, qui ravi de le posséder, l'endormit par le doux son de POUVOIR ABSOLU, aux charmes duquel les meilleurs & les plus sages Princes ont rarement la force de résister.

Et quoiqu'il s'engageât plus fortement dans ce parti, lorsque la dissimulation est inutile, & qu'elle vient trop tard; au lieu d'en être surpris, nous devons considérer qu'avec le temps nos jugemens ne sont pas moins sujets à se prévenir que nos affections. Ainsi, ce ne fut que par accident, & par un principe de foiblesse, que CHARLES II. entra dans les opinions de ceux qui avoient toujours travaillé avec tant de soin à augmenter sa PUISSANCE.

Il aimoit l'aise & le repos; & bien loin que les guerres, non-nécessaires, qu'il entreprit contredisent cela, elles en sont une preuve; puisqu'elles ne furent entrepriſes que pour complaire à des personnes, dont le mécontentement l'auroit plus inquiété de

l'humeur qu'il étoit, que tout le bruit éloigné des canons qu'il écoutoit souvent avec beaucoup de tranquillité. D'ailleurs, l'architecture navale & les affaires de la Marine étoient presque le seul plaisir de l'esprit auquel il semblât affectionné. On diroit que ses connoissances & son inclination portoient si fort de ce côté-là, qu'une guerre de cette espéce, servoit plûtôt à amuser son esprit, qu'à l'embarrasser.

S'il ne se mettoit pas lui-même à la tête de sa flotte, on ne doit l'imputer qu'à la passion que son frere avoit pour la gloire des armes; & qui, sous le prétexte spécieux de mettre le Roi à couvert de tout danger, se paroit de tout l'honneur qui pouvoit venir de ce côté-là; aussi jaloux de tout autre qui auroit voulu s'en mêler, qu'un Roi d'un autre temperamment, l'auroit été à son égard. Il est certain que jamais Prince ne fut naturellement plus propre à défendre les intérêts de son pays, qu'il étoit par toutes ses *inclinations Maritimes*; ce qui auroit été d'un grand avantage à cette nation, s'il eût pris autant de soin de reprimer les efforts que la France faisoit pour augmenter sa puissance sur mer, qu'il l'étoit pour avancer & encourager la nôtre. Mais on pourroit dire qu'il manquoit de jalousie dans toutes ses inclinations;

tions; ce qui me conduit à considérer ce Prince dans ses plaisirs.

Il y entroit plus de sensualité, que de délicatesse; & semblable à nos Courtisannes, il étoit plûtôt engagé dans la débauche pour la satisfaction des autres, qu'ardent à chercher par choix ce qui pourroit lui donner plus de plaisir. Je pense aussi que vers la fin de sa vie, il étoit déterminé, autant par indolence que par amour, à passer le temps dans la compagnie de ses maîtresses, qui dans le fond ne servoient qu'à remplir son serrail, tandis que le plaisir enchanteur de s'amuser à rien faire, & à converser librement & sans contrainte, étoit la véritable *Sultane*, à laquelle il se dévouoit absolument.

Il avoit certainement de l'amour pour la Justice; car rien que cela n'auroit pû l'attacher si fortement à maintenir la succession de son frere contre un fils qu'il aimoit si passionnément (1), & contre l'inclination d'un parti qu'il redoutoit si fort. Je croi aussi qu'il faut attribuer à cet amour pour la Justice, tout ce qui semble contredire, en quelque maniére, l'opinion qu'on avoit généralement de sa clémence; comme ce qu'il permettoit toujours qu'on procédât selon la rigueur des Loix, non-seulement contre les voleurs de

(1) Le Duc de Monmouth.

grand chemin, mais auſſi contre pluſieurs autres perſonnes, à l'égard deſquelles les Juges (ſelon leur coutume) avoient ſouvent prononcé des Sentences très-dures & très-ſévéres.

Il avoit une merveilleuſe facilité à comprendre les petites choſes, & quelquefois il auroit pénétré aſſez avant dans les grandes; mais il étoit incapable d'une longue application. Il parloit toujours avec eſprit dans toute ſorte de converſation; & il faiſoit ſi bien un conte, que nous faiſions ſemblant d'ignorer ce qu'il nous avoit raconté bien des fois, & cela, non par flatterie, mais par le ſeul plaiſir de l'entendre encore; comme on ſe plaît à voir pluſieurs fois une bonne Comédie.

Il avoit des qualités bizarrement aſſorties. Il perdoit tout ſon temps avec les femmes; & juſques vers la fin de ſa vie, c'étoit ſon unique attachement: cependant il ne s'irritoit point contre ſes rivaux, & ne s'embarraſſoit point de l'amour qu'on avoit pour lui. Du reſte, tandis qu'il ſacrifioit tout à ſes maîtreſſes, il ne pouvoit voir ſans peine qu'elles perdiſſent au jeu un peu de cet argent qu'il leur donnoit avec tant de profuſion, quelque néceſſaire que fût le jeu pour les divertir. Il ne vouloit pas non plus riſquer cinq guinées à la paume avec ces mê-

mes personnes qui pouvoient en obtenir cinq mille de lui avant qu'il vînt jouer, ou dès qu'il avoit quitté le jeu.

Il ne manquoit pas à sa parole ; mais il étoit plein de dissimulation, & fort adroit à ce manége ; quoi qu'en même temps, ce fût l'homme du monde le plus aisé à dupper ; car toute son adresse alloit à se tromper soi-même, gagnant un peu d'un côté, tandis qu'il perdoit dix fois autant d'un autre, & faisant le plus de caresses à ceux qui le trompoient le plus ; cependant personne n'étoit plus propre à découvrir ce ridicule dans les autres.

Il étoit doux, accommodant, & naturellement bon ; mais sévére & inflexible, lorsque l'offense étoit grande. Il oublioit entiérement dans une absence de huit jours, les mêmes domestiques, à qui il pouvoit à peine refuser la moindre chose.

Quelque négligent qu'il fût de son naturel, il étoit en certaines occasions si actif & si infatigable, que personne n'auroit pû s'appliquer davantage, ou ménager une affaire avec plus d'habileté.

Il étoit si libéral qu'il ruinoit par-là ses propres affaires ; car un Roi d'Angleterre indigent, tout est bouleversé ; & le Prince est réduit à la merci de son peuple. Cependant la pauvreté le réduisit à quelque chose de

pis, car elle le força à se mettre dans la dépendance de son puissant voisin le Roi de France, qui lui fit payer avec usure, le secours qu'il lui prêta durant toutes ces fâcheuses extrémités. Cependant sa grande profusion ne venoit pas tant de ce qu'il faisoit trop d'estime de ceux qu'il aimoit, que du peu de cas qu'il faisoit de l'argent qui ne passoit pas immédiatement par ses mains. Il s'apperçut à la vérité de son erreur, mais ce fut un peu trop tard.

Il avoit une si grande aversion pour toute sorte de formalités, qu'avec autant d'esprit qu'aucun Roi en ait jamais eu, & une mine très-majestueuse, il ne pouvoit point, même après s'y être préparé, faire le personnage de Roi un seul moment, ni dans le Parlement, ni dans le Conseil, ni par ses discours, ni par sa contenance; ce qui l'entraîna dans une autre extrémité plus incommode en un Prince, qui étoit de négliger absolument toute distinction & cérémonie, comme des choses inutiles & impertinentes.

Le temperamment de son corps & de son esprit étoit admirable, & par-là il étoit amant généreux, mari civil & obligeant; affectueux frere, pere indulgent, & très-bon maître. S'il eût été autant soigneux de perfectionner les facultés de son ame, qu'il l'étoit de ménager la santé de son corps (quoiqu'hélas! malgré

tous ces soins sa vie ne fut pas fort longue !) il auroit été sans doute très-fameux dans le monde.

Toutes les régles ordinaires de la physionomie se trouverent heureusement démenties en lui ; car avec un air triste & rebarbatif, il étoit d'un naturel gai, & plein de compassion ; & les trente derniéres années de sa vie, furent aussi fortunées, que toute la vie de son pere fut tumultueuse & funeste. Si quelques-uns ont soupçonné que sa mort a été anticipée, cela vient de ce qu'étant d'un tempérament robuste & vigoureux, le monde fut autant surpris de voir qu'il étoit mort avant l'âge de soixante ans, que s'il eût été impossible que rien eût pû lui ôter la vie que quelque funeste accident.

J'éviterois de rien dire sur un si triste sujet ; si je ne croyois que dans un tel cas, le silence ne fût trop significatif. C'est pourquoi, je suis obligé de remarquer que le plus habile de tous ses Médecins & celui qui avoit le plus de mérite (1), non seulement le jugea empoisonné, mais crut aussi l'avoir été lui même peu de temps après, pour s'être déclaré là-dessus avec un peu trop de hardiesse.

Mais ici je ne dois pas oublier un acte de

(1) Le Docteur Short, Catholique Romain.

juſtice peu commun, mais ſur quoi tout le monde eſt convenu preſque unanimement ; c'eſt de ne pas ſoupçonner ſon Succeſſeur d'avoir trempé en aucune maniére dans une ſi horrible lâcheté : & peut-être auroit-on de la peine à trouver un exemple plus remarquable de cette force invincible de la vérité & de l'innocence : car c'eſt une choſe qui approche du miracle, qu'un Prince ſi infortuné ſoit juſtifié dans ce point, même par ſes plus grands ennemis, malgré toutes les circonſtances qui donnent ordinairement lieu à de tels ſoupçons, & malgré cette extrême malice qui depuis quelque-temps s'acharnoit ſur toutes ſes actions.

LETTRE
TOUCHANT LA DESTINE'E DU COMTE
DE BUSSI RABUTIN.

QUE peut-on penſer ſur le chapitre de Monſieur de Buſſi, que ce que tout le monde a déja penſé ? Il eſt homme de qualité, il a toujours eu beaucoup d'eſprit, & je l'ai vû autrefois en état de pouvoir eſpérer une haute fortune à laquelle ſont parvenus beaucoup de gens qui lui étoient inférieurs.

Il a préféré à ſon avancement le plaiſir de faire un Livre, (1) & de donner à rire au public ; il a voulu ſe faire un mérite de ſa liberté ; il a affecté de parler franchement & à découvert, & il n'a pas ſoutenu juſqu'au bout ce caractére.

Après plus de vingt ans d'éxil, il eſt revenu dans un état humilié, ſans charge, ſans emploi, ſans conſidération parmi les courti-

(1) *L'Hiſtoire amoureuſe des Gaules.*

sans, & sans aucun sujet raisonnable de rien espérer.

Quand on a renoncé à sa fortune par sa faute, & quand on a bien voulu faire tout ce que M. de Bussi a fait de propos délibéré, on doit passer le reste de ses jours dans la retraite, & soutenir avec quelque sorte de dignité un rôle fâcheux dont on s'est chargé mal-à-propos.

On s'expose au mépris quand on revient dans le grand monde après un certain âge, sans y apporter qu'un mérite inconnu à la plûpart, avec la réputation d'un esprit aigre & mordant, dont chacun se défie, & que tout le monde appréhende : sans parler qu'on ne manque guéres d'avoir des maniéres usées & hors de mode, qui rendent un homme désagréable, incommode, & souvent ridicule.

On doit avoüer que M. de Bussi avoit un esprit merveilleux. Les premiers Ouvrages que nous avons de lui, nous en donnent une idée très-avantageuse ; & il y auroit tout sujet d'en être content, s'ils lui avoient coûté un peu moins cher. Son élocution est pure, & ses expressions sont naturelles, nobles & concises. Ses portraits, sur-tout, ont une grace négligée, libre & originale, qu'on ne sauroit imiter. Il étoit d'ailleurs médisant jusqu'à l'excès : ses meilleurs amis, & les personnes de la Cour les plus irréprochables ne furent pas

exémts des traits perçans de sa médisance. Il a donné le démenti à toute l'Europe, pour ternir la bravoure d'un homme qui a toujours passé pour téméraire; & il a dit du mal de certaines femmes dont il n'a pas pû même inventer les desordres

On ne sauroit mieux traduire qu'il a fait quelques endroits de Pétrone; (1) on demeura pourtant quelque temps à reconnoître qu'il n'en étoit que le Traducteur.

On trouve dans ses derniers Ecrits beaucoup moins de cette finesse & de ce sel qui piquoit si agréablement dans les premiers; ses pensées y sont moins nobles, & ses expressions moins naturelles.

Soit que son génie ne fût propre qu'à la Satire, ou que dans un âge plus avancé il ait perdu ses plus belles idées, il est sûr que ses Ouvrages sérieux plaisent fort peu.

On dit que l'on verra un jour l'Histoire du Roi, de sa façon; j'ai de la peine à croire qu'il y réussisse (2): les grandes actions de ce Prince & les victoires sans nombre qu'il a remportées, pourront mal-aisément être bien décrites par un homme à qui il faudroit pour

(1) Dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*.

(2) On a imprimé après sa mort ce qu'il avoit composé de cette HISTOIRE, & c'est la chose du monde la plus pitoyable.

l'occuper heureusement & selon son goût, des fautes & des pertes continuelles.

Voilà, Monsieur, quel est mon sentiment touchant Monsieur de Bussi. Je l'ai connu autrefois très-particulierement : il n'aimoit personne, & parvint enfin à n'être aimé de qui que ce soit. Peu de gens s'intéressérent à sa disgrace ; on dit que moins encore se sont intéressés à son retour. Le bon cœur est une qualité qui sera toujours préférée au bel esprit dans la société civile.

PREFACE

DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

MEDAILLES sur les principaux Evénemens du Régne de LOUIS LE GRAND, avec des Explications historiques.

DE tous les anciens Auteurs, il n'y en a aucun qui traite des Médailles, & ce n'est guéres que dans le seiziéme & le dix-septiéme siécles, que de savans hommes ont pris soin d'en ramasser un grand nombre, & de les expliquer. Le Public en a tiré des avan-

tages considérables pour la Géographie, pour l'Histoire, pour la Chronologie, & pour mille questions curieuses. Il seroit néanmoins à souhaiter, que les Anciens nous eussent eux-mêmes expliqué leurs Médailles ; ils nous auroient épargné bien de la peine, & beaucoup de Dissertations ; & auroient éclairci plusieurs choses, qui demeurent dans l'obscurité malgré les plus exactes recherches.

On n'a pas bien pû démêler jusqu'à présent la différence qu'il y a entre les Monnoyes & les Médailles. Les avis sur cette matiere sont fort partagés. Ce qu'il y a de plus vrai-semblable, c'est que l'on doit appeller Monnoye, la piéce de métal, qui d'un côté, porte la tête du Prince régnant, ou de quelque Divinité, & dont le revers est toujours le même ; parce que la Monnoye étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connoître, afin d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus, avec une proue de Galere au revers, étoit la premiere Monnoye de Rome. Servius Tullius y mit au lieu d'une proue, une brebis ou un bœuf, d'où vient le nom de *Pecunia*, à cause que ces sortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloit *Pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une Femme armée, avec l'inscription, ROMA, & au revers un char tiré à deux, à trois, ou à quatre chevaux ; ce qui fit des piéces de

Monnoye nommées, *Bigæ*, *Trigæ*, *Quadrigæ*. On mit aussi des Victoires, ce qui fit des *Victoriats*. Toutes ces piéces différentes sont reconnues pour Monnoyes, de même que celles qui portent certaines marques comme un X. c'est-à-dre, *Denarius*, une L. *Libra*, une S. *Semis*, ou enfin deux ou trois espéces de boules. Les diverses marques font connoître le poids ou la valeur de la piéce.

Ce qu'on appelle Médailles des Rois de Macédoine, de Syrie, ou d'Egypte, étoit aussi apparemment des Monnoyes, parce que de chacun de ces Rois on n'en a guéres que d'une sorte. On y voit d'un côté leur tête, avec les ornemens qui leur étoient propres, & au revers tantôt un aigle tenant un foudre; tantôt une galére qui designe la ville de Tyr; une Victoire, ou quelque autre Divinité, & pour toute inscription le nom du Prince. Aucune de ces piéces ne marque d'événement positif; & par conséquent, ce sont des Monnoyes.

Il n'en est pas de même, de ce qui a été frappé depuis Jules César. Il y eut alors & des Monnoyes & des Médailles. Les Monnoyes ont ordinairement d'un côté la tête du Prince, & de l'autre le nom des Monetaires, avec ces mots III VIR. A. A. A. F. F. *Triumvir*, *Ære*, *Argento*, *Auro*, *Flando*, *Feriundo*. Les Médailles sont les piéces qui

marquent au revers quelque événement mémorable.

A l'exemple des Romains, les Rois & les Princes ont fait frapper des Médailles. Elles se sont extrêmement multipliées, sur tout dans les derniers temps, & on a déja vû plus d'une Histoire Métallique. Mais ces Histoires ne sont proprement qu'un amas de Médailles faites par plusieurs particuliers, qui la plûpart, ont travaillé sans méthode, & sans génie.

La Médaille est un monument durable, & fait, pour transmettre à la postérité les grands événemens. Ce qu'elle représente, & ce qu'elle dit, elle doit le représenter & le dire d'une maniére noble & ingénieuse. Les Anciens nous en ont laissé de beaux modéles, mais jusqu'à présent on ne les a guéres suivis.

M. Colbert, qui n'avoit que de grandes idées, sur tout lorsqu'il s'agissoit de la gloire de son Maître, crut avec raison que rien ne pouvoit mieux perpétuer le souvenir des actions du Roi, que des Médailles sur les événemens de son Régne; & afin qu'elles fussent recherchées dans tous les temps, ce Ministre resolut de commettre à des gens choisis le soin de les composer. Il forma donc, avec l'agrément de Sa Majesté, une petite Académie, où il se trouvoit fort souvent, & où

l'on commença l'Histoire que l'on donne au Public.

Comme il n'y avoit encore aucune régle établie pour cette sorte de travail, on ne parvint pas d'abord à bien prendre le goût des Anciens. Ce qu'on appelle le Moderne, ne pouvoit servir d'exemple. Car tout ce que les Curieux ont jusqu'ici rassemblé de Médailles modernes, en fournit à peine quelqu'une digne de l'attention des gens de Lettres. Il a donc fallu se former des principes, il a fallu fixer des régles, soit pour l'Inscription, qu'on nomme *Légende*, soit pour le dessein, qu'on nomme *Type*. Et tout cela a fait que du temps de Monsieur Colbert, on n'a pas beaucoup avancé.

M. de Louvois, trouva cette Histoire commencée, & ne fut pas long-temps à comprendre l'importance de la continuer. Il rendit les assemblées plus fréquentes, & obtint du Roi qu'elles se tiendroient au Louvre. On travailla avec beaucoup d'assiduité, & on fit du progrès dans un art assez négligé jusqu'alors.

Après la mort de M. de Louvois, le soin des Académies fut remis par Sa Majesté à M. de Pontchartrain, alors Secretaire d'Etat, & aujourd'hui Chancelier de France. Comme il aime les Lettres, qu'il a le goût délicat, le sens exquis, & une ardeur toujours égale

pour tout ce qui peut avoir le moindre rapport à la perſonne du Roi, il a fait revoir avec ſoin toutes les Médailles, dont on avoit arrêté les deſſeins, & même celles qui étoient déja frappées. On en a reformé quelques-unes; on en a ajoûté un très-grand nombre, & l'on a pouſſé l'Hiſtoire du Roi juſqu'à l'avénement de Monſeigneur le Duc d'Anjou à la Couronne d'Eſpagne. M. de Pontchartrain le fils, Secretaire d'Etat, a ſecondé le zéle de M. ſon pere; & M. l'Abbé Bignon, chargé d'une eſpéce d'inſpection générale, a conduit tout avec une vigilance ſi conſtante, une ſi heureuſe facilité de génie, & une ſi vaſte capacité, qu'en aſſez peu de temps on eſt parvenu à mettre ce volume au jour.

L'Academie n'avoue & ne reconnoît pour ſon véritable ouvrage, que les Médailles qui compoſent cette Hiſtoire. Car outre celles qu'elle a crû à propos de corriger ou ſupprimer, il en a paru beaucoup d'autres dans le Recueil du Pere Meneſtrier, & chez des Curieux, frappées même aux Balanciers du Roi & qui toutefois n'appartiennent point à l'Académie. On ne peut ſans injuſtice lui attribuer ces derniéres, & la réfléxion la plus légere ſera bien ſentir la différence.

C'eſt proprement depuis l'année 1694. que l'ouvrage qu'on publie aujourd'hui a commencé de prendre la forme où on le

voit présentement. Messieurs Charpentier, l'Abbé Tallemant, Racine, Despreaux, Tourreil, l'Abbé Renaudot, Dacier, & depuis la mort de Monsieur Racine, Monsieur Pavillon, y ont donné toute leur application & tous leurs soins : eux seuls ont concouru ensemble à composer cet ouvrage, & à le perfectionner autant qu'il leur a été possible.

Dans la composition des Médailles, on s'est formé sur l'antique, soit pour les Types, soit pour les Légendes. Au bas de chaque Médaille gravée en taille-douce, une relation succinte en expose le sujet. On s'est même astreint, à renfermer la relation dans un nombre de paroles, qui n'excede jamais la page, afin que le Lecteur puisse avoir toûjours la Médaille devant les yeux. Cette contrainte a empêché, qu'en certaines occasions on ne s'étendît, autant que le sujet l'eût voulu. Cependant on a tâché de n'omettre aucune des circonstances nécessaires. Ainsi les Lecteurs auront plus d'un plaisir à la fois ; ils verront l'image d'un grand évenement ; ils en liront le detail abregé ; ils jugeront du tour ingénieux que l'invention de la Médaille présente à l'esprit ; ils trouveront de la diversité dans les desseins & dans les Legendes & pourront tout ensemble s'amuser, & s'instruire. On a négligé bien des actions, qu'on auroit eu soin de relever dans un Régne

moins

moins glorieux. On n'a choisi que les plus éclatantes, & on n'a point cherché à faire parade d'un succès tant soit peu douteux.

C'est injustement qu'on nous reprocheroit, d'avoir frappé des Médailles sur des Provinces & sur des Villes, qui dans la suite ont été reprises par les ennemis, ou rendue par des traités; car c'est un usage universel. A peine Trajan eut-il conquis la Dace, qu'elle se révolta; il la reconquit, elle secoua une seconde fois le joug. Les Médailles pourtant son demeurées, & l'on admire encore la magnifique Colomne Trajane, qui contient les circonstances & les merveilles de ces deux expéditions. Marc Aurele soumit les Quades & les Marcomans; & quoique ces peuples se fussent aussi-tôt après soulevés, on ne laissa pas de dresser à son honneur la Colomne Antonine, qui est aussi un des plus beaux Monumens de Rome. L'Antique & le Moderne sont remplis de pareils exemples, & l'on ne doit point s'en étonner; car les succès demeurent toujours certains, & le changement qui arrive, ne diminue rien de la gloire, qui les accompagne.

Le grand nombre de Médailles frappées par les Villes d'Asie, d'Afrique, & par les Provinces soumises à l'Empire Romain, feront peut être dire, que les Médailles du Roi auroient aussi dû être faites par les Villes con-

quiſes, & par les autres Villes ou Provinces du Royaume, & non par une compagnie inſtituée pour cela. Mais on doit ſe ſouvenir, que la plûpart des Medailles des Empereurs, & ſur tout celles qui marquent des événemens, étoient frappées dans Rome, ſouvent par ordre du Sénat, & toûjours par les Monetaires ſous l'autorité de l'Empereur.

Que s'il reſte encore quelque ſcrupule, il n'y a qu'à conſidérer qu'autrefois dans l'Empire Romain, comme aujourd'hui en France, on ne battoit ni Monnoye ni Médaille, que par l'autorité du Prince; c'eſt un droit de Souveraineté, cela n'a pas beſoin de preuve. Ainſi tous les Monetaires de Rome, & tout ce qu'on appelloit *Néocores* en Gréce & en Aſie, étoient nommés par le Souverain, ou par les Preteurs de Provinces, comme le ſont aujourd'hui les Officiers des Monnoyes. Par conſéquent, tous ceux qui ſe mêloient de faire frapper des Médailles pour l'Empereur, étoient ſes créatures, & étoient payés ſur ſes revenus. Quand donc les Villes conquiſes, ou les Villes du Royaume auroient fait des Médailles pour le Roi, elles euſſent toûjours été compoſées par l'ordre des Intendans, ou des principaux Officiers, qui ſont tous à ſes gages; & n'auroient pû être frappées ailleurs, qu'aux Monnoyes de ſa Majeſté. La ſeul différence, c'eſt qu'une compagnie inſtituée

pour la compoſition des Médailles, travaille avec plus d'ordre, plus de choix, & plus de retenue. Le Roi a toujours chargé quelqu'un de ſes Miniſtres du ſoin des Arts & des Sciences. Le Miniſtre veille à les faire fleurir, & cherche tout ce qui peut relever la gloire de ſon maître, à laquelle la gloire de la Nation eſt attachée. De ſorte que ſans la participation du Prince, quoique ſes bienfaits donnent le mouvement à tout, les Academies travaillent chacune dans leur reſſort. Quel déſordre la licence de faire des Médailles ne produit-elle pas dans les autres Etats? où, ſans compter que ſouvent elles manquent de ſens & de raiſon, qu'elles ſont très-mal gravées, & de très-méchant goût pour le deſſein, il y en a de contraires à l'Etat, d'injurieuſes au Gouvernement, & de préjudiciables à la verité de l'Hiſtoire.

Le Regne du Roi a fourni une ample matiére à frapper pour lui ſeul des Médailles, telles que les ont meritées tous les grands & tous les bons Empereurs. On voit des Provinces ſubjuguées en peu de jours; plus de trois cens Villes priſes, & des Villes qui, par leurs fortifications & par leur ſituation naturelle, étoient plus difficiles à conquérir, que ne l'étoient autrefois les Provinces entiéres. On voit des Batailles gagnées ſur Terre & ſur Mer; les Alliez ſecourus, protegés,

& rétablis ; la discipline Militaire dans son plus haut point. On voit la Marine florissante, des Ports sur les deux Mers, des Vaisseaux & des Galéres qui font respecter par tout le Pavillon François. Au milieu de tant de prodiges, qui regardent la guerre, on trouve des établissemens pour les pauvres, pour les soldats, pour la Noblesse, pour les gens de Lettres. On admire la bonté prévenante du Prince, sa justice, sa piété, sa clémence, sa modération, sa libéralité, sa magnificence ; enfin tout ce que renferme de glorieux la vie des Héros de l'ancienne Rome.

Il faut présentement parler de l'Art de faire des Médailles. Celles qui sont contenues dans Luckius, dans la France Métallique, & dans quelques autres Recueils, ne paroissent pas l'ouvrage d'une longue méditation. Les Savans ne les ont ni retenues, ni approuvées, & personne jusqu'ici n'a prescrit des régles pour cet Art. L'Académie a suivi des principes certains ; tous puisés dans l'antique, dont elle a essayé de connoître la beauté, & de pénétrer la finesse.

Les Médailles peuvent se diviser en trois Classes. Il y en a de simples, de métaphoriques, & de mixtes.

Les simples sont celles, qui représentent un évenement tel qu'il est, & dont la légende ne dit autre chose que le fait. En voici des

exemples. Les Parthes, dans la défaite de Crassus & d'Antoine, firent beaucoup de prisonniers, & enlevérent un grand nombre d'Enseignes & de Drapeaux. Auguste, quelques années après, étant allé en Syrie, Phraate Roi des Parthes, pour éviter la guerre dont il se voyoit menacé, rassembla tous ces Prisonniers & tous ces Drapeaux, & les renvoya à Auguste, qui lui accorda la paix. Les Médailles ne représente qu'un Parthe à genoux, qui présente une Enseigne Romaine; la légende dit seulement, SIGNA A PARTHIS RECEPTA, *les Enseignes Romaines rapportées par les Parthes.* On trouve plusieurs Médailles de cette sorte, REX ARMENIIS DATUS, c'est l'Empereur qui couronne le Roi d'Arménie. Dans les *Congiaires*, l'Empereur, fait distribuer au peuple certaine mesure de blé, ou certaine somme d'argent. Dans les *Allocutions*, il est debout sur une espéce de Thrône militaire, qui s'appelloit, *Suggestum*, & parle aux Troupes de sa Garde, ou à d'autres soldats. Les légendes sont toutes simples, CONGIARIUM, ADLOCUTIO. Il en est de même de plusieurs Edifices, PORTUS TRAJANI, le Port que Trajan fit faire, & qu'il nomma *Centum cellæ*; PORTUS OSTIENSIS, le Port d'Ostie que Néron acheva; PORTUS AUGUSTI, le Port que Néron fit bâtir à Antium, que quelques-

uns croyent être le Port de *Nettuno*. Toutes ces Médailles ne repréſentent que l'Edifice dont elles parlent. Il y a dans ce volume pluſieurs Médailles ſimples comme celles-là ; entre autres la Médaille ſur la Regence de la Reine mere, où l'on voit le jeune Roi aſſis dans ſon Thrône, & à côté de lui la Reine ſa mere, qui ſoûtient la main dont il porte ſon ſceptre. La légende, ANNÆ AUSTRIACÆ REGIS ET REGNI CURA DATA, ſignifie *le ſoin du Royaume & de la perſonne du Roi, confié à la Reine Anne d'Autriche.* Telles ſont les Médailles ſur les Invalides, ſur le Port de Cete, ſur les Fortifications de Straſbourg, &c.

Les Médailles métaphoriques ſont celles où la choſe repréſentée, & la légende conviennent métaphoriquement à la perſonne, pour qui elles ſont faites. Quand Auguſte obligea les Parthes à rapporter les Enſeignes Romaines, outre les Médailles dont on vient de parler, nous en avons d'autres, où Mars tient une de ces Enſeignes ; la légende MARS ULTOR, *Mars vengeur*, déſigne l'Empereur à la tête de ſon Armée, prêt à venger l'affront que les Romains avoient reçu. Il y a une Médaille d'Adrien, où Jupiter paroît la foudre à la main ; la légende JOVI TONANTI, ſignifie, *Jupiter tonnant* : c'eſt-à-dire, l'Empereur qui foudroye les Juifs révoltés.

Le même Adrien dans une autre Médaille est sous la figure d'Hercule ; la légende HERCULES GADITATUS, indique cet Empereur, qui pour punir les méchans, alla comme Hercule jusqu'à l'extrémité de l'Espagne. On trouve encore dans les anciennes Médailles : JOVI CONSERVATORI, TUTATORI, APOLLINI INVICTO, SALUTARI. SOLI COMITI. MARS PACATOR; MARS VICTOR; SALUS PUBLICA, SALUS GENERIS HUMANI; FORTUNA REDUX. Il y en a un grand nombre à l'honneur des Impératrices : on les a representées tantôt sous la figure de Vénus, VENUS GENITRIX, pour louer leur beauté & leur fecondité, tantôt sous la figure de Cybele, mere des Dieux, MATER MAGNA, ce qui signifie par métaphore *mere des Césars*, qu'on regardoit comme des Dieux.

Il ne sera pas inutile à ce propos de faire voir la différence du goût des Modernes au goût des Anciens. Henri II. l'un de nos Rois, étoit fort amoureux de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois. Cette Duchesse fit frapper une Médaille, où elle est peinte en Diane, qui tient un Arc à la main, & foule aux pieds l'Amour : la légende, OMNIUM VICTOREM VICI, veut dire, *j'ai vaincu le vainqueur du monde.* Cette pensée est très-belle, & dans tout le moderne à peu-

ne s'en trouve-t-il cinq ou six de cette beauté-là. Car la comparaison est très-galante, de Diane qui se vantoit d'avoir surmonté l'Amour, vainqueur de tous les Dieux, avec Diane de Poitiers, qui avoit soumis à ses charmes un jeune Roi, fort aimable. Cependant pour le Type, les Anciens n'auroient pas mis l'Amour sous les pieds de Diane, & se seroient contentés de le mettre près d'elle, ou enchaîné, ou lui présentant son Arc & ses fléches; parce que la bienséance est blessée de voir cette Divinité foulée aux pieds, d'autant plus que l'Amour désigne le Roi. Quant à la légende, les paroles conviendroient mieux à une Devise, elles manquent d'une certaine gravité requise pour les Médailles. Les Anciens auroient mis simplement, DIANA VICTRIX, *Diane victorieuse*; & c'étoit une Médaille parfaite.

On en trouvera ici plusieurs dans le genre métaphorique. La Reine avoit un droit incontestable sur le Duché de Brabant, sur les Comtés de Namur & de Hainaut, & sur quelques autres Seigneuries des Pays-bas; les Espagnols refusant de lui faire justice, le Roi entra à main armée dans la Flandre, & conquit plusieurs Villes, entre autres Oudenarde. La Médaille, frappée sur la prise de cette Place, représente Mars, qui met une Couronne murale sur la tête de l'Hymenée;

on

on lit autour : MARS HYMENÆI VINDEX : ce qui s'applique facilement au Roi que l'on compare au Dieu de la guerre, & qui en cette occaſion, eſt l'appui de l'Hymenée. Pour le rétabliſſement de la ſanté du Roi à Calais, le Type repréſente la Déeſſe *Salus*, à la maniére des Anciens, & le mot, SALUS IMPERII veut dire, *le ſalut du Royaume*. On n'a fait uſage de ces figures, qu'autant que la Religion le permet, c'eſt-à-dire, pour exprimer les qualités qu'on attribuoit aux Divinités Payennes.

Les Médailles mixtes ſont celles, qui tiennent des ſimples & des métaphoriques, ſoit dans le Type, ſoit dans la légende, & où l'on employe des figures qui ſervent de ſymboles. Il n'eſt pas poſſible de peindre au naturel les Provinces, les Villes, ni beaucoup d'autres ſujets qui entrent dans les Médailles. Les Anciens, pour y ſuppléer, ont inventé des figures ſymboliques reconnuës de tout le monde. Par exemple, ils repréſentent la Judée ſous la figure d'une Femme près d'un Palmier, à cauſe que cette Province eſt fertile en Palmiers; l'Arménie, par une Femme portant ſur la tête une eſpéce de Thiare, qui étoit la coëffure des Arméniens, & ainſi de pluſieurs autres. Les Provinces dont les Types ſe trouvent chez les Anciens, & qui entrent dans les événemens de cette Hiſtoire, y

ſont peintes de même que dans l'Antique ; comme l'Eſpagne, l'Italie, Rome, &c. A l'imitation des Anciens, celles dont il n'y a aucun Type connu, on les repréſente ſous la figure de Femmes accompagnées de quelque choſe de particulier qui les fait reconnoître. La France porte un habit ſemé de Fleurs-de-Lys. La Hollande a près d'elle un Lion tenant ſept fléches, qui ſignifient les ſept Provinces-Unies. A l'égard des Villes, quand elles n'ont rien de particulier, on les déſigne par des Femmes couronnées de Tours, comme la Ville d'Alexandrie & quelques autres dans l'Antique, & on met près d'elles un Bouclier où ſont leurs Armoiries. Notre Religion ne permet pas d'imiter les Anciens qui diſtinguoient la plûpart de leurs Villes, par la Divinité principale, qu'on y adoroit.

Il y a une très-grande quantité d'autres figures, qui ont des attributs ; Mars, Pallas, Hercule pour la guerre ; Minerve pour la Prudence, ou pour les Arts ; Apollon & le Soleil pour l'ordre, la Fécondité, les Lettres ; Neptune pour la Marine ; la Juſtice, la Prévoyance, l'Eſpérance, l'Hyménée ; Bellone, la Victoire, la Paix, &c. On ſe ſert auſſi de Trophées, ou de Couronnes de Laurier pour les Batailles, de Couronnes d'Olive pour la Paix ; des Couronnes Murales pour les priſes de Villes, de Couronnes Vallaires pour

les attaques des Camps & des Lignes. Les Dieux de Fleuves marquoient auſſi les Lieux des événemens, ou la ſituation des Villes; enfin, on trouvera dans ce volume preſque tous les ſymboles Antiques, dans le même ſens qu'ils ont été autrefois employés.

Parmi les Médailles mixtes, il y en a de pluſieurs maniéres. Souvent la légende fait connoître la figure & l'application qu'on lui donne; & c'eſt en quoi elles différent des métaphoriques, qui ne nomment que la figure. Car dans les mixtes on ne fait point de difficulté de s'énoncer nettement & d'appliquer au Prince, ce que repréſente le Type. La priſe de Charleroi en 1693. aſſûroit la conquête de Namur & de Mons, parce que Charleroi eſt ſitué ſur la Sambre, entre Mons & Namur; le Type de la Médaille eſt la *Sûreté*; La légende SECURITAS IMPERII PROPAGATI, ſignifie, *ſûreté des nouvelles Conquêtes.* SECURITAS, c'eſt le nom de la figure, IMPERII PROPAGATI, en fait l'application. La plûpart des Victoires ſont de même, VICTORIA RETELENSIS, TRANSALPINA, CELTIBERICA, NAVALIS, &c. Les paroles de la légende ne nomment pas toujours les figures qui ſont dans les Types, & on ſe contente d'y mettre le fait, comme dans la Médaille ſur la derniére priſe de Roſes. Hercule & Neptune ſoû-

tiennent ensemble une Couronne Murale ; pour marquer que cette Ville étoit assiégée par mer & par terre. La légende RHODA CATALONIÆ ITERUM CAPTA, veut dire, *seconde prise de Roses en Catalogne.* Quelquefois au contraire on représente l'action d'une manière historique en symbolique ; & la légende l'attribue à quelque qualité, ou vertu particuliére, qui en marque, ou le motif, ou quelque circonstance. Par exemple, à l'Audience des Ambassadeurs de Siam, les Siamois sont au pied du Trône de Sa Majesté, & la légende dit, FAMA VIRTUTIS, *la Réputation de la Vertu* ; parce que c'est la haute réputation du Roi, qui leur a fait traverser les mers pour lui demander son alliance. Ce Type est purement historique : en voici un symbolique. Dans la Médaille sur l'acquisition de Dunkerque, la Ville paroît sous la figure d'une femme couronnée de Tours, qui présente au Roi le plan de la Citadelle ; les mots de la légende sont, PROVIDENTIA PRINCIPIS, parce que cette acquisition fut un effet de la prévoyance du Prince.

Voilà généralement à quoi se peuvent réduire toutes les sortes de Médailles. Quand les événemens sont peints au naturel, & que la légende ne dit que le fait, ce sont des Médailles simples ; quand les Types contiennent quelques figures fabuleuses, & que la légende

déſigne métaphoriquement les perſonnes, ſans les nommer, ce ſont des Médailles métaphoriques. Enfin, quand les Types ſont en partie ſymboliques, & en partie hiſtoriques, & que la légende eſt de même; ce ſont des Médailles mixtes. Les ſimples ſont les plus faciles à faire, & pourvû que la légende ſoit en termes ſimples & nobles, elles ne laiſſent pas d'avoir de la beauté. Les métaphoriques ſont les plus belles, & les plus mal-aiſées à trouver, à cauſe de notre Religion. Les mixtes ſont les plus communes, & il s'y trouve ſouvent de l'allégorie & du myſtére, mais elles aiment à le découvrir, & plaiſent à l'eſprit ſans l'embarraſſer. Il eſt fort difficile de mettre de la variété dans les légendes & dans les Types. Les Anciens ne s'en mettoient pas trop en peine, & ils avoient peut-être raiſon; mais comme l'uniformité eſt ſujette à faire languir, il a fallu ſur les mêmes ſujets, comme les ſiéges de Villes qui ſont en grand nombre, diverſifier les Types, & les légendes, & c'eſt ce qui a le plus coûté.

Ceux qui voudront s'adonner à cette ſorte de compoſition, ne doivent point chercher ici d'autres régles, que les exemples. Ce qu'on peut dire néanmoins, c'eſt que les Médailles ſe font, ou pour des perſonnes, ou ſur des événemens. Lorſque la Médaille eſt pour une perſonne, on marque dans le re-

vers, sa naissance, ses principales qualités, ses emplois, ou ce qu'il y a de plus éclatant dans sa vie. Lorsque la Médaille est sur quelque événement, on s'attache à la principale circonstance, au motif de l'action, à l'effet qu'elle produit.

Il faut sur tout éviter dans les Types les objets desagréables, & les figures qui ne sont ni connuës, ni approuvées; il faut aussi se garder de multiplier les personnages, à moins que le sujet ne l'exige. Quant aux légendes, elles veulent un stile grave & court; on doit fuir les phrases, les jeux de mots, & les pointes, & s'abstenir le plus qu'il est possible, de certains termes, qui bien que très-Latins, ne conviennent pas toujours à la Médaille. Une des choses les plus essentielles encore, c'est de ne jamais faire parler les figures, comme dans cette Médaille de Diane que nous avons rapportée, & où Diane dit elle-même, OMNIUM VICTOREM VICI: *J'ai vaincu le vainqueur du monde.* Il y a d'ailleurs un certain goût, & une certaine finesse qu'il est plus aisé de sentir que d'attraper. Toutes les compositions d'esprit demandent du génie, & les régles ne sont faites que pour ceux qui en ont; mais au moins ceux qui ne se mêlent pas de faire des Médailles, seront en état d'en juger, & de distinguer les bonnes. Celles-ci peu-

vent avoir un avantage sur les anciennes, c'est la clarté. L'Antique souvent ne se fait pas trop bien entendre, faute de déclarer nettement les faits, & plus souvent faute de mettre les dattes. C'est ce qui ne manque point à cette Histoire, on a toujours mis à l'éxergue la datte, & quelquefois même le sujet de la Médaille, lorsque la légende ne le dit pas; ce qui ôte toute obscurité.

Peut-être, qu'à la vûe de plusieurs de nos Médailles fort simples & en apparence si aisées à trouver, on se figurera qu'elles ne demandoient pas de grands efforts d'imagination: cependant, si les Lecteurs veulent bien se souvenir, qu'en tout genre d'écrire, rien ne vaut la noble simplicité, & ne coûte tant que le tour naturel, ils désavoueront leur jugement précipité, & pourront enfin remarquer ce que le premier coup d'œil n'apperçoit pas toujours.

Au reste, comme il est juste de ne rien dérober au mérite de ceux, qui, de quelque façon que ce soit, ont eû part à ce travail, on se croit obligé d'apprendre au Public que M. Anisson, Directeur de l'Imprimerie Royale, a conduit l'édition avec une exactitude, & avec une intelligence dignes des Manuces, & des Etiennes. M. Coypel le fils, l'un de nos plus grands Peintres, a employé toute la grace & toute la force de son art à bien

exprimer les desseins inventés par l'Académie ; il y en a deux cens de sa main ; & le Frontispice est aussi de lui, à la reserve du portrait du Roi, que l'on doit au célébre M. Rigaud. Les autres sont de M. Le Clere, fameux Graveur, qui en a aussi gravé plusieurs lui-même. M. Mauger, en moins de sept années, a gravé en acier deux cens soixante Médailles, & toutes les têtes du Roi. Le reste est de Messieurs Roëttiers, Bernard & Rousel ; M. Berain, Dessinateur du Roi, a fait les desseins des Bordures, & des Fleurons. Les têtes du Roi en taille-douce sont faites au burin par le Chevalier Edelink. Les revers sont gravés à l'eau forte par les deux freres Simonneau, par le sieur Audran, & quelques-uns par le sieur Picard. Les connoisseurs distingueront bien le travail des uns & des autres, tous excellens en leur genre. Les caractéres d'Imprimerie sont nouveaux, dessinés, gravés, & fondus par le sieur Grandjean. Enfin on n'a rien omis de ce qui pouvoit contribuer à l'embellissement de cet Ouvrage, quoique la matiére seule eût suffi, pour le faire universellement rechercher.

LA FEMME POUSSÉE A BOUT.
Comedie.

LA FEMME POUSSÉE A BOUT,

COMEDIE.

Traduite de la Piéce Angloiſe, intitulée :

THE PROVOKD WIFE.

PERSONNAGES.

CONSTANT, Amant de Madame Brute.
HEARTFRE', (1) Ami de Conſtant, & Amant de Bellinde.
LE CHEVALIER BRUTE.
TREBLE, (2) Maitre à chanter.
RASOR, (3) Valet de Chambre du Chevalier Brute.
UN JUGE DE PAIX.
MYLORD RAKE, (4) Ami du Chevalier Brute.
LE COLONEL BULLY, (5) autre Ami du Chevalier Brute.
UN PAGE du Mylord Rake.
LE GUET.
MADAME BRUTE.
BELLINDE, Niéce de Madame Brute.
MADAME FANCIFUL. (6)
LA SUIVANTE de Madame Fanciful, Demoiſelle Françoiſe.
LES FILLES de Madame Fanciful.

(1) *Heartfré*, ou plutôt *Hearfree*, ſignifie cœur libre.
(2) *Treble*, c'eſt le Deſſus en Muſique.
(3) *Raſor*, un Raſoir.
(4) *Rake*, un Débauché, un petit Maître.
(5) *Bully*, un Bretteur, un Fierabras.
(6) *Fanciful*, fantaſque, extravagante.

LA FEMME POUSSÉE A BOUT,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente la Maiſon du Chevalier Brute.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER BRUTE.

QUE l'amour eſt un mets raſſaſiant, quand on le met à la ſauce du mariage. Deux années de Sacrement ont bouleverſé mes cinq ſens : tout ce que je vois, que j'entends, que je flaire, que je goûte & que je touche, me paroît femme. Cependant jamais jeune homme n'eut tant d'impatience d'être quitte de ſon Gouverneur, ni jeune fille de ſa bavete,

que j'en avois d'être marié ; une Religieuse ne s'ennuie pas davantage de faire pénitence, ni une vieille Servante d'être pucelle, que je m'ennuiois d'être garçon. Assûrément, il doit y avoir une secrète malédiction attachée au nom de femme ; la mienne est jeune, belle, elle a de l'esprit, de la vertu, & je ne la puis souffrir. Il n'y a qu'une chose au monde que je haïsse plus qu'elle, c'est de me battre. Si j'avois la quatriéme partie de ma mauvaise volonté en courage, je la mettrois hors de chez moi à coups de pié au cul, sans égards pour toute sa race,..... Mais le mariage a mis ma résolution si bas, que je n'oserois jamais tirer l'épée, quand même il s'agiroit d'en être debarrassé tout d'un coup. Ah ! la voici.

SCENE II.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE.

MADAME BRUTE.

DInez-vous ici, Monsieur?

LE CH. BRUTE.

Comment voudriez-vous que je vous apprisse ce que je ne sais pas moi-même.

Me. BRUTE.

Je ne pensois pas que ma damande dût vous chagriner.

LE CH. BRUTE.

Si penser de travers étoit une excuse pour l'impertinence, les femmes auroient toujours une raison pour se justifier dans la plûpart des choses qu'elles disent ou qu'elles font.

Me. BRUTE.

Si j'ai dit quelque chose qui puisse vous déplaire, j'en suis fâchée.

LE CH. BRUTE.

Que vous en soyez fâchée ou non, cela m'est aussi indifférent, qu'il vous doit l'être que je dine aujoud'hui à la maison ou en Ville.

Me. Brute.

Ma queſtion tendoit ſeulement à pouvoir donner ordre, que l'on vous ſervît à votre goût.

Le Ch. Brute.

Voilà joindre ſottiſe à ſottiſe ; ce que je trouvai excellent hier, je le trouverois mauvais aujourd'hui ; & ce qui me paroîtroit bon aujourd'hui, peut-être me ſemblera déteſtable demain.

Me. Brute.

Mais ſi je me fuſſe informée de ce que vous vous vouliez à votre dîner.

Le Ch. Brute.

Pour lors c'eût été plus de peine que la choſe n'en vaut.

Me. Brute.

Je ne cherche qu'à ſavoir ce qui peut faire plaiſir à mon mari.

Le Ch. Brute.

Cette ſcience-là n'eſt pas le talent d'une femme.

Me. Brute.

Je ne ſais point ce que je ſuis capable de faire, mais je n'ai jamais eu autre envie que de vous contenter.

Le Ch. Brute.

Si les volontés des femmes étoient ſuivies, que le monde ſeroit bien gouverné !

Me. BRUTE.

Mais, Monsieur, quel sujet vous ai je donné d'en user avec moi comme vous faites depuis peu? Les choses n'ont pas toujours été de la même maniére. Vous m'aviez épousée par amour.

LE CH. BRUTE.

Et vous, par amour pour mon bien. Ainsi vous avez votre récompense, & moi j'ai la mienne.

Me. BRUTE.

Qui vous donne donc du chagrin?

LE CH. BRUTE.

Le Curé.

Me. BRUTE.

Pourquoi? Que vous a-t-il fait?

LE CH. BRUTE.

Il m'a marié.

SCENE III.

MADAME BRUTE *seule.*

JE pense que ce maraut-là est possédé; on m'avoit bien avertie avant de l'épouser, qu'il n'en useroit pas mieux avec moi, mais je croyois que mes charmes seroient assez forts pour le réduire, & qu'en tout cas, une

femme n'étoit jamais malheureuse avec un mari riche. Ma vanité m'a trompée, & mon ambition m'a renduë malheureuse; mais ce qui me console un peu, c'est que si je veux me venger, l'occasion en est favorable. Il est permis à une femme d'avoir un galant, c'est un appui..... ce vilain-là..... mais il n'est pas assez scélérat jusques ici, il n'a pas encore été assez malheureux? Qui sait jusques où il pourra me pousser; je ne l'ai jamais aimé, cependant je lui ai toujours été fidelle, & cela en dépit de toutes les attaques que l'art & la nature ont livrées au foible cœur d'une pauvre femme en faveur d'un trop aimable amant. Je pensois qu'une résistance si vertueuse seroit récompensée par un traitement plus honnête..... mais qu'en dire, peut-être les duretés de mon mari sont la juste punition de ma cruauté pour mon amant. Bon Dieu! avec quelle joie je m'abandonnerois à ce sentiment, si l'on pouvoit trouver des raisons pour le défendre. Hélas! je vois trop bien..... Mais que vois-je donc qui s'oppose si fort à mon plaisir? La fidélité que j'ai jurée à mon mari..... Qu'as-tu promis, malheureuse..... tu ne saurois te le cacher..... De lui être fidelle jusques à la mort. Cela est vrai, mais ne m'a-il pas promis aussi de vivre bien avec moi? A-t il gardé sa parole? Quand il y manque ne suis-je

pas

pas autoriſée à manquer auſſi à la mienne ? Cela me paroît ſans replique. Quand le Roi manque au ſerment de ſon ſacre, le peuple alors eſt diſpenſé de ſon ſerment de fidélité : les promeſſes d'une femme & d'un mari, ne ſont elles pas de la même nature ? Mais cette condition ne fait point partie d'un contract de mariage. Qu'importe, elle eſt ſous entenduë. Après tout, je ſens bien, qu'à examiner la choſe plus long-temps dans le fond de mon ame, les fantômes qui pourroient s'oppoſer à mes inclinations, ne ſeroient pas en ſi grand nombre. Bon Dieu ! quelles belles idées de vertu, nous autres pauvres femmes nous ſommes-nous miſes en tête, ſur la parole de ces vieux rêveurs nommés Philoſophes : la vertu eſt elle-même ſa récompenſe ; la vertu eſt ceci, la vertu eſt cela. La vertu n'eſt qu'une bête, & un galant vaut quarante fois mieux.

SCENE IV.

MADAME BRUTE; BELLINDE.

MADAME BRUTE.

BOn jour, ma chére Niéce.

BELLINDE.

Bon jour, Madame, vous me paroiſſez bien peu contente ce matin.

Me. BRUTE.

Il eſt vrai, je ſuis chagrine.

BELLINDE.

Qui vous a donc fait peine?

Me. BRUTE.

Mon mari.

BELLINDE.

Ce ſont tous gens à noyer; le vôtre ſur tout, qui eſt le plus brutal mortel que je connoiſſe. Je viens de lui demander comme il ſortoit, quelle heure il étoit; me prenez-vous, m'a-t-il répondu, pour l'horloge de la Paroiſſe, créée & miſe au monde pour en inſtruire le quartier?

Me. BRUTE.

Il venoit de me dire des choſes bien plus

désobligeantes. En un mot, ma chére, il en use avec moi si durement depuis un temps, que je suis toute résolue d'en user en franche femme, & de le faire Cocu.

BELLINDE.

Cela seroit véritablement en user sans façon & avec franchise.

Me. BRUTE.

Mon enfant, je dis plus ce que je pense, que tu ne t'imagines. Je sais bien qu'à prendre les Loix de la Religion à la rigueur, je ferois mal; mais s'il y avoit dans le Ciel une Cour de Chancelerie comme en Angleterre, laquelle eût le pouvoir de dispenser quelquefois de l'exacte observation des Loix en faveur de l'équité, j'y obtiendrois assûrément la permission de cocufier mon faquin de mari.

BELLINDE.

Vous gagneriez encore plûtôt votre procès là haut, si l'on vous y renvoyoit devant une Chambre des Seigneurs.

Me. BRUTE.

Tous les deux Tribunaux me seroient également favorables. C'est lui qui est l'agresseur & non pas moi.

BELLINDE.

Mais vous savez bien la maxime, qu'il faut rendre le bien pour le mal.

Me. Brute.

Il doit y avoir faute dans la verſion à cet endroit-là. Je te prie, ma chére, ſois de mon opinion; je ſuis perſuadée que j'ai raiſon, & je ſuis entiére dans mon ſentiment. Fais-en autant lorſque tu auras envie de quelque choſe, car il ne faut point laiſſer perdre les prérogatives de notre Sexe. Je te permets de croire que je badine & que je veux me réjouir, mais dans peu tu verras que je parle tout de bon, & que mon deſſein eſt ſérieux.

Bellinde.

Je ne chercherai jamais à pénétrer dans les ſecrets que vous voudriez me cacher.

Me. Brute.

Hélas! ma chére, puis-je en avoir pour toi? Mon cœur avec toi eſt toujours ſur mes lévres.

Bellinde.

Et vos penſées ſont dans vos yeux, qui n'ont pas la même diſcrétion que vos lévres. Ils viennent de vous trahir, & je les ai vû languiſſans.

Me. Brute.

Mes yeux languiſſans! Pour l'amour de qui, mon enfant?

Bellinde.

Pour l'amour d'un galant homme, auſſi perſuadé de votre haine pour lui, que je ſuis convaincue de votre amour.

Me. BRUTE.

Conſtant, veux-tu dire ?

BELLINDE.

Vous l'avez nommé.

Me BRUTE.

Bon Dieu ! D'où te peuvent venir ces imaginations-là ?

BELLINDE.

De ce qui apprend tant de choſes au monde. J'ai remarqué.....

Me. BRUTE.

Qu'as-tu donc tant remarqué de ſi extraordinaire ?

BELLINDE.

J'ai remarqué que vous ne le rencontriez jamais ſans rougir ; que vous tâchiez de l'éviter, & que vous deveniez après cela d'un chagrin qui vous rendoit tout inſuportable ; en un mot, j'en ai vû aſſez pour me convaincre que jamais le cœur d'une femme n'a été ſi déchiré que l'eſt le vôtre, par l'amour qui vous pouſſe, & par la crainte qui vous retient.

Me. BRUTE.

Que l'illuſion eſt puiſſante !

BELLINDE.

Que les femmes ſont foibles !

Me. BRUTE.

Je te prie, ma belle Niéce, d'avoir un peu meilleure opinion de ta tante,

BELLINDE.

Ma belle tante, ayez meilleure opinion de votre niéce, & croyez qu'elle n'eſt pas aveugle.

Me. BRUTE.

Tu me mettrois en colére à la fin.

BELLINDE.

Et vous, vous me feriez rire.

Me. BRUTE.

Juſques à quand continueras-tu ſur ce ton-là ?

BELLINDE.

Je ne prens point le change.

Me. BRUTE.

Tout ce que je puis te répondre.....

BELLINDE.

Ne ſervira de rien.

Me. BRUTE.

Si je te jurois que tout ce que tu t'imagines eſt fantaiſie ?

BELLINDE.

Rien n'en ſeroit moins vrai, quand vous auriez fait un faux ſerment.

Me. BRUTE *embraſſant Bellinde.*

Pardonnons-nous donc l'une à l'autre le tort que nous nous ſommes faites réciproquement, moi en voulant te faire un ſecret de mon amour, & toi en le pénétrant.

BELLINDE.

Je ſuis trop bonne pour le refuſer, &

cependant j'ai beaucoup plus sujet d'être fâchée que vous.

Me. Brute.

C'est la vérité, ma chere ; tu m'avois donné tant de preuves de ton amitié que je dois m'imputer à crime ma reserve pour toi ; mais pour me pardonner plus facilement, ma chere enfant, songe que lorsque le penchant de la nature nous entraîne à des choses défendues par l'honneur & par la Religion, nous voudrions même cacher à notre ame les foiblesses de notre corps.

Bellinde.

Cela est le mieux du monde ; mais j'espére qu'en récompense, vous ne voudrez plus rien cacher dorénavant à votre amie, les foiblesses de votre corps augmentassent-elles de jour en jour.

Me. Brute.

Tu peux en être sûre ; dès à présent je cesse d'avoir aucune réserve pour toi ; & pour t'en convaincre, je t'avoue de bonne foi, que ma vertu est en grand danger. Le mérite & l'esprit m'attaquent, & l'amour & la nature secondent leurs efforts : d'un autre côté, les maniéres brutales de mon mari me poussent à la vengeance ; & le Diable qui est toujours à l'affut des occasions favorables, me détermine à m'en ressentir par celle de toutes les vengeances qui plaît le plus aux femmes.

BELLINDE.

Vous êtes bienheureuse que Constant ne connoisse pas le mauvais état des fortifications; s'il le savoit il livreroit bien-tôt l'assaut à la place.

Me. BRUTE.

J'aurois bien de la peine à l'empêcher d'être emportée; mais ses yeux ont été moins clair-voyans que les tiens; & je lui ai si bien caché ma passion, qu'il n'en sait encore rien. Je ne suis pas coquette, ma chere; par là tu le vois bien, & si tu veux suivre mon avis, tu ne la seras jamais. Je sais bien que la coqueterie est d'un excellent assaisonnement pour rendre les femmes appétissantes, & j'aurois vû avec autant de plaisir qu'une autre, une troupe de jeunes gens, me faire les doux yeux, tâcher de s'insinuer auprès de moi, & attentifs à toutes les occasions de faire cent petites choses pour me donner du plaisir. C'est même une sorte de joie d'apprendre que quelqu'un s'est noyé ou pendu pour l'amour de vous. En vérité, à ne consulter que ce qui est de femme en nous, cela feroit un vrai plaisir.

BELLINDE.

Je vous jure que cela me chatouilleroit beaucoup.

Me. BRUTE.

Mais, après tout, c'est une de nos mauvaises

ſes coûtumes, quand nous donnons le moindre ſujet d'eſpérance aux Amans avec qui nous n'avons pas envie d'en venir à la concluſion : car rien n'eſt ſi déraiſonnable que d'induire les hommes dans un mal dont nous n'avons point l'intention de leur appliquer le reméde.

BELLINDE.

Cela eſt vrai, mais auſſi c'eſt renoncer au plus grand plaiſir de la vie, car je ſuis ſûre que la jouiſſance de ſa maîtreſſe ne donne pas à un Amant la moitié du plaiſir que trouve une femme à ſe jouer d'un ſoûpirant.

Me. BRUTE.

Sur ce pied-là notre voiſine eſt la plus heureuſe femme du monde.

BELLINDE.

O, l'impertinent compoſé ! ce n'eſt que vanité & qu'affectation; auſſi eſt-ce un original de ridicule, en dépit de tout ce que l'art & la nature ont jamais fourni à perſonne de ſon Sexe devant elle.

Me. BRUTE.

Encore croit-elle que tous les hommes ſont ſes eſclaves, & quelles que ſoient leurs maniéres, elle en tire toujours des concluſions pour s'affermir dans ſes imaginations.

BELLINDE.

S'ils la fuient, c'eſt, dit-elle, par mode-

ſtie ; & elle attribue le ſoin de l'éviter à la diſcrétion de leur amour.

Me. Brute.

S'ils en uſent avec elle ſans politeſſe, c'eſt pour ne pas donner des occaſions de parler au monde.

Bellinde.

Quand ſes extravagances font rire les hommes, elle les croit enchantés de ſon eſprit.

Me. Brute.

Et lorſque ſes impertinences les rendent chagrins, c'eſt, à ce qu'elle penſe, la jalouſie qui les rend triſtes.

Bellinde.

Enfin, elle ſait interpreter ſi ſubtilement leurs actions & leurs paroles, qu'elle trouve par tout des marques de leur paſſion pour elle.

Me. Brute.

Et regarde avec un œil de pitié les autres femmes, qu'elle s'imagine en ſécher de jalouſie.

Bellinde.

Mais, je vous prie, par compaſſion pour nous-mêmes, choiſiſſons un meilleur ſujet de converſation, car Madame Fanciful me fait mal à la tête ; croyez-vous que votre mari ait du penchant à devenir jaloux ?

Me. Brute.

Non, il n'aime point aſſez pour être ja-

loux. Bon Dieu ! que les hommes ſont déraiſonnables ; ce qui les rend jaloux c'eſt le plus ou le moins d'amour qu'ils ſentent pour leurs femmes : ils n'ont aucun égard à leur tempérament pour vivre en repos ou pour s'allarmer : c'eſt cependant lui qui décide du ſort de la tête des Maris. Les hommes peuvent jaſer tant qu'il leur plaira, mais ils n'en ſavent pas encore autant que nous, cela eſt certain.

BELLINDE.

Du moins dans ce qui regarde nos petites affaires.

Me. BRUTE.

Moi, je penſe que nous ſerions auſſi habiles qu'eux dans les affaires d'Etat ; ils font, défont, refont ; & après tout cela, rien qui vaille.

BELLINDE.

Pourquoi donc n'entrons-nous pas dans les intrigues du Gouvernement auſſi bien qu'eux ?

Me. BRUTE.

C'eſt, mon enfant, que nous avons nos intrigues particuliéres, leſquelles nous font plus de plaiſir

SCENE V.

Le Théatre change, & représente la Toilette de Madame Fanciful.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, *une Suivante.*

Dans l'original, tout ce que dit la Françoise est une espéce de baragouin mêlé des deux Langues Angloise & Françoise, si ce n'est en quelques endroits qu'elle parle bon François.

Me. FANCIFUL.

COmment suis-je ce matin?

LA SUIVANTE.

Vous paroissez bien défaite, Madame, c'est la verité.

Me. FANCIFUL.

Vous êtes bien mal-faisante, mon amie, de me le dire, quand bien même ce seroit la verité; ne savez-vous point qu'il n'en faut pas tant pour me déranger? Présentez moi le miroir, je suis sûre que les choses ne sont pas comme vous les dites. (*Parlant à la Françoise.*) Que vous en semble, Mademoiselle?

LA FRANÇOISE.

Moi, Madame, je trouve que jamais vous ne fûtes si belle qu'aujourd'hui.

Me. FANCIFUL.

En vérité, les François sont les gens du monde les plus obligeans, & qui disent les choses le plus agréablement. Leurs maniéres sont charmantes, & point flateuses sur tout.

LA FRANÇOISE.

Vous nous rendez, justice Madame.

Me. FANCIFUL *faisant des mines au miroir.*

Sûrement c'est ma Suivante qui se trompe ici, elle est seule de son sentiment, & le miroir lui donne le démenti. Mais en vérité je crains terriblement qu'il ne me flate, & qu'il ne me fasse le regard beaucoup plus engageant que je ne l'ai.

LA FRANÇOISE.

Croyez-moi, Madame, votre visage est plus beau que tout ce que peuvent représenter tous les miroirs du monde.

Me. FANCIFUL.

Mais est-il bien possible que mes yeux soient si tendres & si pleins de feu?

LA FRANÇOISE.

Madame, si votre miroir étoit un miroir ardent, vos yeux mettroient le feu à la maison.

Me. FANCIFUL.

Mademoiselle, je vous donne cette robe

de chambre. (*A la Suivante*) Sortez ; ma fille. En verité, je ne la puis plus souffrir ; cette carogne me paroît d'une laideur insupportable.

SCENE VI.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

LA FRANÇOISE.

APrès de vous, Madame, il n'y a point de visage qui ne paroisse laid.

Me. FANCIFUL.

Je ne pense point cela, Mademoiselle, & je vous trouve très-jolie, moi.

LA FRANÇOISE.

Ah, Madame ! où est le Soleil, la Lune ne brille pas.

Me. FANCIFUL.

La jolie expression que voilà ! N'avez-vous jamais eu d'intrigue, Mademoiselle ?

LA FRANÇOISE *en soupirant.*

Oui, Madame.

Me. FANCIFUL.

Etiez-vous aimée ?

LA FRANÇOISE *soupire.*

Non, Madame.

Me. FANCIFUL.

Vous n'étiez pas aimée ? Bon Dieu ! que je ſerois malheureuſe en pareille occaſion. Mais heureuſement la nature m'a faite ſi délicate, qu'apparemment on ne me touchera guére le cœur. Je ſuis délicate, Mademoiſelle, mais très-délicate. Je penſe que quand tout le mérite du genre humain ſeroit raſſemblé en un ſeul homme, je trouverois qu'il lui manqueroit encore quelque choſe pour mériter que l'on s'abaiſſât juſques à lui ; cependant, ce n'eſt point que j'aye le cœur de diamant, & je ſens bien que j'aimerois, mais à la fureur, s'il s'offroit quelqu'un qui méritât ma tendreſſe. Je ne ſuis pas inſenſible, je ſuis ſeulement difficile.

LA FRANÇOISE.

Ah, Madame ! que ne ſuis-je un beau jeune Seigneur pour votre ſervice, je ferois l'impoſſible pour trouver le chemin de votre cœur. Je ferois des vers, je compoſerois des chanſons, je vous donnerois des ſérenades, je ferois des préſens à votre Demoiſelle Françoiſe, je ne dormirois pas, je ne mangerois point, je deviendrois maîgre, je deviendrois fou, je me noyerois, je me pendrois moi-même. (*elle l'embraſſe*) Ah, ma chere Dame, que je vous aimerois !

Me. FANCIFUL.

Il faut avouer que les maniéres de la Nation sont bien obligeantes ; je vous prie, Mademoiselle, agréez un présent de ces deux paires de gants.

LA FRANÇOISE.

Je vous remercie de tout mon cœur, mon adorable maîtresse.

SCENE VII.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

MAdame, voilà une Lettre qui vient de la Ville (1).

Me. FANCIFUL.

Quelque nouvelle conquête, je vous le garentis, car assûrément j'étois d'un brillant à éblouir hier au soir à la promenade de Saint James (2). L'aimable chose ! c'est une Chan-

(1) Il y a dans l'Anglois, par le *peny-post*, c'est-à-dire, par la poste d'un sou. Elle porte les Lettres dans tous les quartiers de Londre, & à quelques mille aux environs.

(2) Le Parc de Saint James, où le beau monde se promène l'été le soir, & l'hiver à midi.

ſon que l'on vient de faire ſur moi : (*elle baiſe la Chanſon*) ſois la bien venue. Faites venir Pipe, qu'elle la chante.

(*Pipe entre, & elle ſe retire après avoir chanté la Chanſon qui ſuit.*)

Fuyez les regards de Philire ;
Bergers qui voulez vivre heureux ;
Lorſque ſes yeux ſont tout de feux
Son cœur eſt tout de glace, & jamais ne ſoupire.
Un Ciel eſt ſous ſa loi, mais les plus tendres vœux
N'ouvrent point de paſſage en ce charmant Empire.

(*Un Valet entre & donne une ſeconde Lettre.*)

LE VALET.

Madame, voilà encore une autre Lettre que l'on vient de recevoir pour vous.

Me. FANCIFUL.

Voilà la fatigue que j'eſſuye tous les matins. Mademoiſelle, je vous prie, que font vos Dames Françoiſes quand elles ſont importunées comme vous me voyez ?

LA FRANÇOISE.

Madame, elles ne s'en plaignent jamais ; au contraire, quand une Dame Françoiſe a

rempli la centaine de ſes Amans, elle travaille au plus vîte ſur nouveaux frais à la ſeconde claſſe. Oh, pour cela elles ont bien le cœur à la beſogne!

Me. FANCIFUL.

Je penſe qu'elles ont le goût bon, car je conçois que c'eſt un plaiſir inexprimable de faire mourir d'amour tous les hommes, & toutes les femmes de jalouſie. Mais je vous aſſûre que cela me fait une vraye peine, & que je prends part aux maux que je fais ſouffrir. Seigneur, pourquoi me former de maniére que je dûſſe donner tant de mauvaiſes nuits à toute une Ville! Mais liſons ma Lettre.

Si vous avez envie, au lieu de vous entendre louer pour vos perfections, d'entendre vous reprocher vos défauts, venez dans une heure d'ici vous promener avec votre Suivante dans l'allée verte du Parc Saint James; vous y trouverez un homme qui vous adore pour vos bonnes qualités, & qui vous hait pour vos mauvaiſes. Pour ne faire plus que vous aimer toûjours, il a grande envie de vous corriger. Si l'heure & le lieu que je vous ai marqué vous conviennent, vous connoîtrez qui je ſuis. Si l'occaſion ne vous plaît point, vous ne le ſaurez jamais, ainſi prenez votre parti.

Cela eſt du dernier familier, Mademoiſelle; mais j'ai une envie déméſurée de ſavoir quel eſt le hardi maraut qui m'écrit ſi galamment.

LA FRANÇOISE.

Il faut prendre votre écharpe & votre maſque, & venir au rendez-vous: voilà comment en uſent les Dames Françoiſes.

Me. FANCIFUL.

A un rendez-vous, Mademoiſelle, & à un rendez-vous avec un homme?

LA FRANÇOISE.

Eh! pourquoi non?

Me. FANCIFUL.

Quoi! avec un homme que je n'ai peut-être jamais vû de ma vie?

LA FRANÇOISE.

Tant mieux, ce ſera quelque choſe de nouveau.

Me. FANCIFUL.

Mais ſais-je quel deſſein il peut avoir formé? Peut-être veut-il me ravir, je dois ſavoir auparavant .....

LA FRANÇOISE.

Vous ravir? bagatelle! Je voudrois bien voir, moi, un coquin aſſez hardi pour me ravir. Oui, oui, je le voudrois bien voir.

Me. FANCIFUL.

Mais ma réputation, Mademoiſelle, ma chere réputation?

LA FRANÇOISE.

Madame, quand on l'a une fois perdue, on n'en eſt plus embarraſſée.

Me. FANCIFUL.

Fi, Mademoiſelle, la réputation eſt une pierre précieuſe.

LA FRANÇOISE.

Qui coûte bien cher, Madame.

Me. FANCIFUL.

Voudriez-vous ſacrifier votre honneur à votre plaiſir ?

LA FRANÇOISE.

Je ſuis Philoſophe.

Me. FANCIFUL.

Mon Dieu ! comment parlez-vous ? Quoique l'honneur ſoit un fardeau, il faut toûjours le porter.

LA FRANÇOISE.

Chacun a ſa façon ; quand quelque choſe m'incommode, moi, je m'en défais vîte.

Me. FANCIFUL.

Allez, vous êtes une vilaine Françoiſe, & je vous mettrai dehors ſi vous continuez davantage vos diſcours effrontés.

LA FRANÇOISE.

Mettez-moi dehors, c'eſt bien fait ; mais je veux auſſi vous y mettre, moi. Allons voir ce que vous veut l'homme au billet obligeant. (*Elle lui donne ſes hardes & les lui met.*) Tenez, voilà votre écharpe, voilà votre coëf-

se, voilà votre masque, voilà tout. Hé ! Mercure, vien-ça coquin. Va chercher une chaise pour Madame & une autre pour moi. Va, va donc vîte. Allons, Madame, dépêchez-vous. Bon Dieu, quels scrupules !

Me. FANCIFUL.

Allons donc, cela va bien ; pour cette fois je suivrai votre avis, par l'envie insurmontable que j'ai de connoître quel est le brutal qui m'écrit ; mais j'ai trop de délicatesse pour entrer en aucun éclaircissement avec lui.

LA FRANÇOISE.

Belle chose vraiment que la délicatesse quand il s'agit de se divertir ! Vous voilà équipée, partons.... Hé bien... qu'avez-vous donc ?

Me. FANCIFUL.

J'ai peur.

LA FRANÇOISE.

Je n'en ai point, moi.

Me. FANCIFUL.

Je n'ose y aller.

LA FRANÇOISE.

Demeurez donc.

Me. FANCIFUL.

Je suis poltrone.

LA FRANÇOISE.

Tant pis pour vous.

Me. FANCIFUL.

C'est un malin Démon que la curiosité,

LA FRANÇOISE.

C'eſt une charmante Sainte.

Me. FANCIFUL.

Elle eſt la cauſe de la chûte de nos premiers Peres.

LA FRANÇOISE.

Elle a bien diverti leurs enfans.

Me. FANCIFUL.

L'honneur eſt contre.

LA FRANÇOISE.

Le plaiſir eſt pour.

Me. FANCIFUL.

Faut-il y aller ?

LA FRANÇOISE.

Il faut y aller comme il faut manger, il faut boire, il faut dormir, il faut vivre ; la même nature qui nous a aſſujetties à une infirmité, nous a aſſujetties à toutes les autres ; & la même loi qui nous oblige à dormir nous oblige à manger, à boire, &c. Vous me ferez enrager.

Me. FANCIFUL.

Mais, Mademoiſelle, il faut que la raiſon corrige la nature.

LA FRANÇOISE.

Il feroit beau le voir, c'eſt ſa Sœur aînée : ce ſeroit une bonne inſolente que la raiſon.

Me. FANCIFUL.

Avez-vous donc coutume d'écouter votre nature préferablement à votre raiſon, Mademoiſelle ?

LA FRANÇOISE.

Oui da.

Me. FANCIFUL.

Pourquoi ?

LA FRANÇOISE.

Pourquoi ? parce que la nature me fait plaiſir, & que la raiſon me donne du chagrin.

Me. FANCIFUL.

Ah ! la méchante Françoiſe.

LA FRANÇOISE *la pouſſant dehors:* Ah ! la belle Angloiſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente le Parc de Saint James.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, HEARTFRE'.

MADAME FANCIFUL.

En vérité, Mademoiselle, je vous jure que je suis dans une impatience extrême de connoître l'impudent qui me fait venir. (*Elle apperçoit Heartfré.*) Voilà Heartfré, mais ce ne sauroit être lui, il fait profession ouverte de haïr les femmes; mais qui sait ce que peuvent avoir fait des yeux aussi dangereux que les miens?

LA FRANÇOISE.

Madame, il nous approche.

Me. FANCIFUL.

Oui, c'est lui. Ah! c'est le Cavalier du monde le plus insupportable pour moi, m'adorât-il à la fureur.

HEARTFRE'.

HEARTFRE'

Madame, je suis votre très-humble serviteur, je ne vous rendois point justice, & je ne vous croyois pas autant de raison & d'envie d'être corrigée, que vous en marquez en venant ici.

Me. FANCIFUL.

Monsieur, l'on pourroit peut-être attribuer à un simple mouvement de curiosité, tout ce que vous donnez à mon envie d'être corrigée. Oui, c'est le seul desir de connoître quel est le mortel assez mal-appris pour écrire une Lettre si impertinente, qui m'amène ici. (*Elle déchire sa Lettre.*)

HEARTFRE'.

Etes-vous satisfaite, Madame? cela doit être.

Me. FANCIFUL.

Oui, je la suis. Bon jour, Monsieur.

HEARTFRE'.

Restez un moment, Madame; si vous avez votre compte je n'ai pas le mien. Avec votre permission, je veux avoir un moment de conversation avec vous; voulez-vous, Madame, devenir la plus aimable femme de Londre ou non? Comment! vous me regardez! Pourquoi vos yeux sont-ils effarés? Est-ce que ma question est si impertinente? Je vois bien que vous croyez l'être déja.

Me. FANCIFUL.

Je vous prie, Monsieur, qu'il me soit permis de vous faire une question à mon tour. De quel droit prétendez-vous me faire subir votre examen?

HEARTFRE'.

Par le droit du plus fort. Je le suis ici; car vous ne sauriez gagner si vîte votre carosse, que je n'aye le temps de vous dire en chemin, tout ce que je veux vous faire entendre.

Me. FANCIFUL.

En vérité, Monsieur, vous prenez-là de grandes libertés.

HEARTFRE'.

J'en tombe d'accord, Madame; mais il n'y a point moyen de vous en défendre. Sachez donc que je veux avoir une intrigue avec vous.

Me. FANCIFUL.

Avec moi, Monsieur?

HEARTFRE'.

Oui, Madame, avec vous; & si vous voulez devenir un peu plus raisonnable que vous ne l'avez été par le passé, le plaisir que je m'y promets, n'aboutira qu'à augmenter votre réputation du bon côté.

Me. FANCIFUL.

Cela va le mieux du monde, Monsieur,

HEARTFRE'.

Juſques ici, Madame, mon indifférence m'a fait regarder toutes les femmes du haut en bas : mon dédain égaloit le vôtre. Préſentement, il ne tient qu'à vous de changer mon indifférence en empreſſement, ſi vous voulez me faire une compoſition raiſonnable. Votre vanité, Madame, doit vous y engager, & je ne vois point ce qui la pourroit flatter davantage.

Me. FANCIFUL.

Peut-on ſavoir, Monſieur, à quel prix ſe mettroit votre indifférence, ſi par caprice, par mauvais goût, on en avoit envie ?

HEARTFRE'.

Pourquoi non, Madame ? Je vais vous propoſer mon marché en Quouacre, & vous dire d'abord le dernier mot (1). Quittez, Madame, vos maniéres affectées, & je renonce pour vous à mon indifférence.

Me. FANCIFUL.

Mes maniéres affectées !

HEARTFRE'.

Oui, Madame, je ne veux vous rien faire quitter dont il ne vous ſoit avantageux de vous défaire.

(1) Les *Quouacres*, ou comme les Anglois l'écrivent *Quakers*,) ne ſurfont point, & ils ne rabattent rien de ce qu'ils ont d'abord demandé.

Me. FANCIFUL.

Vous tirez terriblement sur le brutal, Monsieur. Allons, Mademoiselle.

LA FRANÇOISE.

Allons, allons, allons.

HEARTFRE' *les arrêtant.*

Cela ne servira de rien, Madame, je ne vous quitte point que je ne sois au bout.

Me. FANCIFUL.

Mais quel est votre dessein, Monsieur?

HEARTFRE'.

Je veux vous dire que vous êtes la femme la plus ingrate qui soit sous le Ciel.

Me. FANCIFUL.

Et à qui suis-je si ingrate?

HEARTFRE'.

A la nature.

Me. FANCIFUL.

Pourquoi? Qu'est-ce que la nature a fait pour moi?

HEARTFRE'.

Mille belles choses que vous gâtez par votre affectation. Elle vous a faite toute belle, vos traits peuvent passer pour son chef-d'œuvre, votre taille est toute réguliére, & vous auriez de l'esprit si vous aviez assez de jugement pour ne point donner dans une affectation outrée, qui vous rend impertinente. Je ne sai pas qui peut vous avoir gâtée là-dessus, mais vous en êtes venuë au point d'être un

objet de mépris pour les hommes, & de pitié pour les femmes. La nature n'a laissé dans votre visage aucune imperfection, aucun trait irrégulier, pas la moindre tache; & vos grimaces éternelles y mettent trente défauts; vous êtes venuë à bout, avec bien de la peine, de paroître laide. Les pieds, les mains, les doigts, rien ne se remue chez vous que par convulsion. Pour votre discours; celui des crieurs de prestiges à une foire, quand ils vantent au peuple leurs raretés & leurs curiosités, n'est guére plus galimatias ni plus guindé.

LA FRANÇOISE.

Est-ce que l'on fait l'amour en Angleterre comme cela?

Me. FANCIFUL *à part.*

J'éclaterois de rage, si je ne craignois de l'en faire rire encore.

HEARTFRE'.

Je ne doute point, Madame, que ma sincérité ne m'ait attiré votre haine, car vous avez trop de vanité pour vous être reconnue dans le portrait véritable que j'ai fait de vous: & si vous vous sentiez aussi extraordinaire que vous êtes, vous vous corrigeriez pour l'amour de vous-même. Mais il est aussi difficile de persuader une femme des affectations qui lui messiént, que de faire convenir un Poëte des fautes de sa Piéce.

Me. FANCIFUL.

Je ne m'étonne point que les maniéres du beau monde déplaisent à un homme d'un goût sauvage.

HEARTFRE'.

Mais si je viens à bout de vous convaincre que tout le monde vous désaprouve autant que moi, & que ceux qui vous flattent ne vous applaudissent que pour vous confirmer dans vos maniéres ridicules, & faire durer le plaisir qu'ils ont à se mocquer de vous?

Me. FANCIFUL.

Monsieur, quand tout le monde dont vous parlez me viendroit dire que mes maniéres sont mauvaises, comme tout le monde seroit de votre sentiment, je serois persuadée qu'il n'y entendroit rien, & je m'en tiendrois à mon goût.

(*Madame Fanciful & la Françoise sortent.*)

LA FRANÇOISE.

Le voilà mort.

HEARTFRE' *en les montrant de la main.*

Voilà comment pensent toutes les femmes. Quel sexe! Pour cette fois j'ai voulu blanchir un Négre. Mais dorénavant j'entreprendrois plûtôt d'apprendre à un Courtisan d'être sincére, à un Usurier d'être généreux, à un homme de Robe d'être désintéressé, &

à un Prêtre d'être humble, que de faire reprendre l'air naturel à une femme qui en eſt une fois ſortie, pour ſe parer de maniéres extravagantes.

SCENE II.

CONSTANT, HEARTFRE'.

HEARTFRE'.

BOn jour, mon cher ami.

CONSTANT.

Votre ſerviteur, *l'homme ſans chagrin*. Que faites-vous ici ſi matin ?

HEARTFRE'.

Ce que je ſuis ſûr que vous ne devinerez jamais. Je viens de tâcher à convaincre Madame Fanciful qu'elle étoit la femme de Londre la plus extravagante.

CONSTANT.

Le bel emploi !

HEARTFRE'.

Je lui ai raconté en un auſſi bon François qu'il m'a été poſſible, ce que l'on dit d'elle dans le monde, & ce que j'en penſe ; en un mot, j'ai eu auſſi peu de ménagement pour elle, qu'un Roi qui ſe ſeroit rendu abſolu,

en auroit pour la Chartre qui contient tous les priviléges de la Nation (1).

CONSTANT.

Et comment a-t-elle pris tout cela ?

HEARTFRE'.

Comme les enfans font les pilules; ils les mordent, & puis ils les crachent.

CONSTANT.

Mais dites-moi, mon cher, quel Diable vous mit en tête de vous ériger en reformateur du genre humain ?

HEARTFRE'.

Je ne savois à quoi passer mon temps ce matin; & d'ailleurs, quelque peu d'attachement que j'aye pour les femmes, je perdois patience d'en voir une que le Ciel a pris tant de soin à former, se donner des peines infinies pour se rendre l'Arlequin de la Création.

CONSTANT.

Je voudrois bien que la cruelle que j'aime fît un aussi mauvais usage de ses charmes, & devint impertinente au point que le dégoût pût me délivrer du Diable qui me possède.

(1) Les Anglois l'appellent *Magna Charta*. Elle contient, suivant les uns, les priviléges accordés à la Nation par Henry premier; & suivant les autres, les conditions auxquelles seulement, les Anglois ont toujours reconnu leurs Lois, redigées & mises en ordre sous ce Prince.

Le Diable qu'on peint si noir, c'est l'Amour.

HEARTFRE'.

Pourquoi donc vous y laissez-vous gouverner ?

CONSTANT.

C'est, mon cher ami, qu'il entre dans ma composition une plus grande quantité de chair & de sang, que de grace & de libre-arbitre. Ah ! ma maîtresse, ma chére maîtresse, je meurs d'amour pour vous ! Faut-il qu'une femme si aimable soit une Sainte, lorsque la Religion est devenue hors de mode !

HEARTFRE'.

Il ne faut désesperer de rien. Le temps est un grand maître, secondé de la persévérance.

CONSTANT.

Ils ont déja joué leur role sans effet. Il y a deux ans que son brutal de mari m'invita à ses nôces : je vis alors, pour la premiere fois, la femme que j'ai tant aimée depuis. Un Martyr n'aime point davantage son ame, quand il s'expose au suplice pour la sauver. Que cela m'a-t-il servi ? Elle est toujours aussi froide que l'étoile du Nord.

HEARTFRE'.

Toutes les femmes ont froid naturellement, & c'est ce qui leur donne tant d'envie d'être échauffées.

CONSTANT.

Si vous êtes mon ami, vous croirez toutes les femmes, des Anges, pour l'amour de ma maîtresse. Si vous connoissiez sa vertu.....

HEARTFRE'.

La tête d'un amant est une des plus plaisantes choses du monde. Vous êtes amoureux de votre maîtresse pour sa vertu, & vous ne vous plaignez cependant que parce qu'elle ne veut point être vicieuse.

CONSTANT.

La seule consolation que j'attens, c'est de vous voir un jour aussi passionné que moi. Au milieu de mon chagrin ce me sera un sujet de joye.

HEARTFRE'.

Ce jour-là n'arrivera pas encore si-tôt; ce n'est pas que je ne puisse, en galant homme, prendre mes ébats aussi-bien que vous; je puis aussi faire le soupirant auprès d'une femme, lui prodiguer les noms de Nymphe, d'Ange, de Déesse, & lui débiter un fatras de sots complimens, langage ordinaire des Amans. La différence qu'il y a entre vous & moi, c'est que je persuade à une femme qu'elle est un Ange, & elle vous le persuade à vous. Je veux vous confier le remède qui m'a toujours garanti de devenir amoureux. Ce qui m'a préservé pourra vous guérir.

CONSTANT.

Je veux bien vous entendre, pourvû que vous ne perdiez pas dans vos discours le respect que l'on doit au sexe.

HEARTFRE.

C'est ce qui nous gâte que ce respect outré. J'en vais parler avec équité, & vous n'aurez pas lieu d'être fâché. Je n'ai jamais regardé les femmes telles qu'elles paroissent à nos yeux par le secours du Tailleur, du Cordonnier, de la Coëffeuse & des Filles de Chambre: Je m'en suis encore moins rapporté aux portraits que les Poëtes & les Peintres nous en font. Pour rendre justice à leur mérite, je les considére dépouillée de tous ornemens étrangers, je m'attache à la pure nature, & je les regarde comme j'aurois fait Eve notre premiere mere, si je l'avois vûe toute nue dans son jardin. Examinez leur cœur, ce n'est qu'orgueil, vanité, indiscrétion, avarice, & pardessus tout cela, un fonds inépuisable de méchanceté: c'est d'où elles tirent tant d'intrigues controuvées, dont elles font des confidences malignes aux hommes, afin qu'ils les répandent dans le monde, au préjudice de la réputation de leurs ennemies. Quelles machines ne remuent-elles pas pour engager un pauvre Amant, qu'elles jettent comme le noyau de la cerise après l'avoir succé: en un mot vous les voyez toujours dans le travers, &

en guerre ouverte avec la droiture & le bon sens.

CONSTANT.

Fort bien, Monsieur, voilà un portrait peint d'assez belles couleurs.

HEARTFRE'.

Quant au pur extérieur, elles sont revêtues d'une peau assez fine, qui couvre à peu de chose près la même matiere dont vous & moi sommes formés. Pour ce qui est de leur démarche, de leur air, de leur maintien, & de toutes ces autres affectations dont je vous vois si épris; si vous voyiez votre Maîtresse tenir son rang à quelque grande cérémonie, promener d'une démarche plus fiere que celle d'un Paon, la longue queue de sa robe, & après tout parée encore des marques de sa dignité, je conçois bien que cela vous inspireroit des sentimens de respect & de vénération, tels que ceux que l'on doit au Ciel. Je tourne présentement la médaille: si vous la voyiez vêtue d'un méchant cotillon & d'une mauvaise robe de chambre, se donner les mêmes airs, qu'en penseriez-vous? Vous en imposeroit-elle autant alors?

CONSTANT.

Arrêtez, maudite langue, je ne puis plus vous entendre davantage.

HEARTFRE'.

Dites donc ce que vous y trouvez de si aimable.

CONSTANT.

Je les aimerai éternellement.

HEARTFRE'.

Quoi ? sans espérances ?

CONSTANT.

Oui, sans en avoir aucune.

HEARTFRE'.

La résolution est assez modeste : peut-être aurez-vous trouvé dans quelque Philosophe moderne, que l'amour ainsi que la vertu étoit sa propre récompense. Ainsi, vous & votre Maîtresse avez la même satisfaction l'un loin de l'autre, que les Amans vulgaires ne trouvent que lorsqu'ils sont en présence.

CONSTANT.

Vous êtes chimérique ; mais, mon cher, si elle pouvoit devenir sensible. (*Il l'embrasse.*)

HEARTFRE',

Je vous prie au moins de ne me point prendre pour votre Maîtresse. Ce sont des gens incommodes que les Amans.

CONSTANT.

Qui sait ce que le temps peut faire.

HEARTFRE'.

Vous disiez tant tout à l'heure, que le temps ne pouvoit y rien faire.

CONSTANT.

Pas le moindre coup d'œil favorable en

deux ans! Il faut avouer qu'il y a plus que du malheur ordinaire.

HEARTFRE'.

Il n'y a rien d'étrange à cela: vous ne lui agréez point, Voilà tout le myſtere.

CONSTANT.

Je vous prie, ne me faites pas perdre le peu d'eſprit qui me reſte.

HEARTFRE'.

Oh! il eſt sûr, Monſieur, qu'elle en devroit mieux uſer avec vous, vous êtes un jeune homme bien bâti & fort revenant..... Allons, voulez vous la venir voir, elle peut avoir changé. Oui, tant qu'elle ſera femme, vous devez eſpérer de.....

CONSTANT.

Je ne gagnerois rien à lui rendre viſite. Souvent pour attraper quelque coup d'œil, j'en fais d'intéreſſées à ſon cheval de mari; mais dès que j'entre, elle a toujours un prétexte prêt pour ſortir & me laiſſer avec lui.

HEARTFRE'.

Vous lui avez encore obligation ſi elle n'a pas fait confidence à ſon mari de votre paſſion, c'eſt encore là un des bons procédés de femmes, & par différentes vûes. Quelquefois c'eſt pour endormir le mari, afin que ſe repoſant ſur leur vertu, il puiſſe être trompé plus commodément; ſouvent auſſi c'eſt pour

l'engager en une querelle, dans l'espérance qu'il y sera tué, quand elles ont intention de devenir veuves. Mais le plus fréquemment, c'est pour faire battre deux rivaux, afin de se mettre en réputation par le bruit que fait la mort d'un homme tué pour l'amour d'elles. Si c'est l'Amant qui succombe, elles s'en croyent quittes pour s'écrier en apprenant la nouvelle: Ah! que je plains le pauvre malheureux! ce qui ne les empêche pas de prendre couleur au lansquenet un quart d'heure après.

CONSTANT.

Prenez garde, mon cher ami, après toutes vos invectives, à ne point tomber sous la coupe des femmes. Elles sont vindicatives.

HEARTFRE'.

Elles ne me sauroient faire pis qu'à vous; qui dites tant de bien d'elles. Ah! voici notre Chevalier qui vient.

SCENE III.

LE CHEVALIER BRUTE, CONSTANT, HEARTFRE'.

HEARTFRE'.

VOTRE très-humble ſerviteur, Monſieur.

LE CH. BRUTE.

Je ſuis le vôtre de tout mon cœur.

HEARTFRE'.

Comment ſe porte-t-on chez vous ?

LE CH. BRUTE.

Que la peſte étouffe tous ceux qui y ſont.

CONSTANT.

Comment ſe porte Madame ? Il me ſemble qu'il y a long-temps qu'on ne l'a vûe ?

LE CH. BRUTE.

Je n'en ſais rien, car je n'ai pas couché au logis. Elle ne ſe portoit que trop bien hier au ſoir.

CONSTANT.

Vous avez été à la campagne?

LE CH. BRUTE.

A la campagne ? Non. Mais au cabaret;

CONSTANT.

Vous êtes un franc Anglois, mon chér ; vous ne connoissez pas votre bonheur. Si j'avois épousé une femme aussi aimable que la vôtre, je ne passerois pas une nuit hors du logis pour tous les vins de la France.

LE CH. BRUTE.

Pas une nuit hors du logis! Ma foi je n'y trouverois pas mon compte.

HEARTFRE'.

Il n'y a pas de division entre vous & Madame ?

LE CH. BRUTE.

Non, de par tous les Diables, il y a une conjonction, & la peste soit au Curé qui nous a mariés. Je crois, mes chers amis, que vous devez bien vous moquer de moi. Je m'imagine vous paroître comme un Diable.

HEARTFRE'.

Est ce que vous croyez porter des cornes ?

LE CH. BRUTE.

Non, ma femme est trop craignant Dieu pour m'en donner.

HEARTFRE'.

Mais sur quoi comptez-vous, pour lui conserver toujours sa vertu ?

LE CH. BRUTE.

Sur la persécution, c'est pourquoi elle ne lui manquera pas. La vertu se corrompt dans l'aise & le repos, & s'épure dans les souffrances,

HEARTFRÉ.

Mon cher Chevalier, la vertu des femmes est bien fragile.

LE CH. BRUTE.

Cependant l'on a tant de peine à venir à bout de les réduire.

CONSTANT.

Vous avez la plus aimable femme du monde, & vous vous croyez encore un mari malheureux; fi, fi, cela est honteux.

LE CH. BRUTE.

Ma foi, la meilleure femme est toujours une femme, c'est en dire assez. Si j'étois marié à un tonneau de vin de Champagne, je pense même que je ne le pourrois souffrir.

HEARTFRÉ.

Pourquoi vous êtes-vous donc marié? Vous étiez assez vieux pour vous connoître.

LE CH. BRUTE.

Je me suis marié, parce que j'avois envie de coucher avec elle, & qu'elle ne l'a jamais voulu autrement.

HEARTFRÉ.

Que ne la forciez vous?

LE CH. BRUTE.

Oui, cela étoit excellent pour m'attirer sur les bras cent affaires avec tous ses parens, après quoi il eût encore fallu donner de l'argent à quelqu'un pour avoir ma grace. Mais ce qui m'en empêcha encore davantage, c'est que

pour lors je craignois la chaudiere & les crocs comme tous les Diables ; cela vient de la mauvaise compagnie que je hantois alors, je ne voyois que des faquins, des gens peureux de l'autre monde, qui alloient à l'Eglise, disoient graces après le dîner, & n'avoient pas la moindre teinture des manieres des gens de qualité.

HEARTFREE.

Vous êtes présentement dans une meilleure société.

LE CH. BRUTE.

Mylord Rake & moi, nous nous quittons aussi peu que les doigts font la main. Il pourra bien arriver qu'une de ces nuits nous nous ferons roüer de coups par compagnie. Seriez-vous d'humeur de risquer quelque tapage cette nuit ?

CONSTANT.

Non, je vous jure, mon talent est pour des exercices moins violens.

LE CH. BRUTE.

Je vous entens, vous êtes pour les exercices où l'on ne se blesse point en tombant. Que la peste étouffe toutes les suivantes de Vénus. Voulez-vous boire ensemble cette après-dînée, & y a-t-il moyen ?.....

CONSTANT.

Pour aujourd'hui excusez-moi, ce sera pour une autre fois. Je vous irai moi-même

proposer la partie, & nous passerons une heure ou deux.

LE CH. BRUTE.

Une heure ou deux, c'est bien la peine! Avez-vous renoncé au vin?

CONSTANT.

Il faut que j'aille voir ma Maîtresse!

LE CH. BRUTE.

Qui est-elle?

CONSTANT.

Avez-vous coûtume de nommer la vôtre si librement?

LE CH. BRUTE.

Oui vraiment.

CONSTANT.

Je n'ai point coûtume d'en user de même.

LE CH. BRUTE.

Pourquoi?

CONSTANT.

Parce que c'est une chose qui veut être tenue secrete.

LE CH. BRUTE.

Je voudrois que ma femme le sût, il n'y auroit plus de secret long-temps.

CONSTANT.

Pourquoi? La croyez-vous incapable de garder un secret?

LE CH. BRUTE.

Aussi incapable que de faire carême.

HEARTFRE'.

Constant, il faut que vous lui fassiez confidence de vos inclinations pour voir s'il dit vrai.

LE CH. BRUTE.

Non, je vous prie, j'en aurois par trop la tête rompue.

CONSTANT.

Je parie une guinée que vous ne le lui feriez jamais dire.

LE CH. BRUTE.

J'en gage dix que je le saurois incontinent.

CONSTANT.

Comment vous y prendriez-vous pour extorquer ce secret ?

LE CH. BRUTE.

Je ne lui demanderois point de me le dire.

HEARTFRE'.

Si rien en pouvoit venir à bout, ce seroit assûrément ce moyen-là.

CONSTANT.

Mais, croyez-vous, Monsieur ?....

LE CH. BRUTE.

Oh ! Monsieur, je crois qu'une femme & un secret peuvent aussi peu durer ensemble, que la neige & le feu. Je suis las d'entendre parler de toutes ces carognes-là ; laissons & ma femme & votre maîtresse, je les donne au Diable de bon cœur, aussi-bien que tout animal porte-jupe. Je reclame seulement qua-

tre nobles vivantes avec Babet Sands à leur tête. Mylord Rake & moi soupons en leur compagnie dix fois en quinze jours.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

CONSTANT, HEARTFRE'.

CONSTANT.

VOilà un homme dont les principes s'accommodent fort avec les vôtres, mais il a plus que vous, d'être un fieffé poltron. Quand je songe à la maniére dont il en use avec sa femme, je suis prêt de le poignarder.

HEARTFRE'.

Les Amans ont ordinairement la vûe foible, le sens du toucher épuise les quatre autres, on les lui sacrifie. Ne voyez-vous pas que sa brutalité est la seule chose qui puisse vous faire parvenir où vous tendez. Si rien peut faire résoudre Madame Brute à faire une infidélité à son mari, c'est le desir de la vengeance; les femmes en font davantage pour se venger, qu'elles n'en feroient pour l'E-

vangile. Prenez donc courage, j'ai de grandes espérances pour vous, & puisque je ne vous puis guérir de votre passion, du moins je vous veux rendre heureux, car rien n'est si incommode en société qu'un Amant transi.

CONSTANT.

Ah! mon cher ami, flattez-moi un peu moins; & ne me donnez point de si belles espérances, j'en pourrois bien mourir de joye.

HEARTFRE'.

Il n'en est pas encore temps, attendez que les choses soient un peu plus avancées. Allons-nous en dîner au cabaret, & que l'espérance vous donne de l'appétit.

SCENE V.

Le Théatre représente la Maison de Madame Fanciful.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, LA SUIVANTE.

MADAME FANCIFUL.

AVez-vous jamais rien vû de si incommode, Mademoiselle ?

LA FRANÇOISE.

Pour vous dire la vérité, Madame, c'est un Monsieur fort mal-élevé.

MADAME FANCIFUL.

Mal-élevé, Mademoiselle ? Je le trouve d'une insolence insupportable. Cependant je vous avouërai ma foiblesse, c'est le seul homme sur la terre qui pût m'arracher des faveurs, & je ne sai point ce qui en arriveroit s'il étoit poli. En vérité si les hommes savoient combien les femmes sont sensibles à la politesse, ce seroit la seule science qu'ils étudieroient.

LA SUIVANTE.

Madame, Monsieur Treble est ici. Il a apporté

apporté les vers que vous avez faits, & que vous lui avez donnés pour mettre en musique.

Me. FANCIFUL.

Vîte, faites-le entrer. Que je vais avoir de plaisir, Mademoiselle!

SCENE VI.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, MONSIEUR TREBLE.

MADAME FANCIFUL.

MOnsieur Treble, mon petit Dialogue est-il mis en musique?

TREBLE.

Oui, Madame, & je me flatte que vous en serez contente.

Me. FANCIFUL.

C'est de quoi il ne faut pas douter, car à dire la vérité, vous êtes un homme d'un mérite surprenant pour la composition. Mais sur tout votre musique vaut celle des Anges quand vous travaillez sur mes paroles.

TREBLE.

Ce sont vos paroles qui m'inspirent;

Madame, & qui font tout le mérite de l'air.

Me. FANCIFUL.

Vous me confusez, Monsieur, mais faites-nous au plus vîte entendre votre ouvrage.

TREBLE.

Tout-à-l'heure, Madame.

DIALOGUE.

Entre un Amant & sa Maîtresse.

L'Amant.

Les feux qui sortent de vos yeux
Vont mettre l'Univers en cendres.

La Maîtresse.

Il se trouveroit glorieux.
Quel sort plus beau peut-il attendre?

L'Amant.

S'il n'est plus de Bergers, de chants à votre gloire,
Qui fera retentir les airs?

La Maîtresse.

Les Dieux prendroient le soin de chanter ma victoire,
Eux seuls sont dignes de mes fers.

TREBLE.

Qu'en dites-vous, Madame?

Me. FANCIFUL.

Cela enleve, Monsieur Treble, cela enleve. Quel feu ! quelle science vous avez mise dans votre Chanson ! Je veux vous dire l'occasion qui m'a fait accoucher de ce petit Dialogue ; la Lune est sa mere, pour son pere c'est un songe. Je rêvois une nuit que d'une commune voix j'avois été nommée Reine du pâle monde de la Lune, & que la premiere fois que je parus sur mon Trône, tous mes Sujets devinrent amoureux de moi. En m'éveillant je vis du papier & de l'encre qui ne faisoient rien sur la table ; je jettai ma robe de chambre sur mes épaules & je m'en vins faire cet impromptu sur mon songe.

TREBLE.

Je conjecture, Madame, que la conversation du Dialogue se fait entre votre Majesté & son premier Ministre.

Me. FANCIFUL.

C'est cela même. Ce Ministre vient m'avertir de m'inquiéter un peu plus du bien de mes Sujets ; & moi, comme Reine, je trouve la proposition des plus impertinentes. Mais votre air est si languissant, que je voudrois que vous nous en pûssiez chanter quelqu'autre pour nous réjouir. N'avez-vous rien de nouveau ?

TREBLE.

J'en ai un, Madame, qui ne paroît que d'hier. Le voici.

A frais communs faîsons l'amour,
Philis, brûlez pour moi d'une flamme fidelle,
Et je vous trouverai plus belle
Que Vénus & toute sa Cour.
Mais si vous faites la cruelle
Vous me paroîtrez sans appas;
Voici ma devise éternelle:
N'aime point qui ne t'aime pas.

LA FRANÇOISE.

L'on ne peut rien de mieux. Je gagerois que les paroles sont de Heartfré.

TREBLE.

Ne chanterez-vous point ce matin, Madame?

Me. FANCIFUL.

Ah! bon Dieu, chanter! mon pauvre Monsieur Treble, mon rhume est si obstiné qu'il ne m'est pas permis d'y songer.

TREBLE.

J'en suis fâché, Madame, & je crois qu'il n'y a personne qui ne voulût devenir Médecin pour avoir le plaisir de contribuer à votre guérison.

Me. FANCIFUL.

Je dois justice au genre humain là-dessus. Tous ceux qui me connoissent ont eu assez bon goût pour m'offrir tous les remédes qu'ils ont à leur disposition.

TREBLE.

Ils ont raison, Madame ; & tout le monde y perd beaucoup lorsque vous n'êtes pas en état de chanter. Je vous crois la mortelle qui, à cet égard, approche le plus près des Chérubins.

Me. FANCIFUL.

Si j'ai quelque mérite là-dessus, c'est à vous, Monsieur Treble, que j'en ai l'obligation. J'entends tout le monde me dire que j'ai la voix belle, & une méthode qui fait paroître extrêmement toute la musique que je chante. Et franchement je commence d'en croire quelque chose depuis ce qui arriva l'autre nuit ; le croiriez-vous, Monsieur Treble ? Me promenant assez tard dans le Parc, comme c'est ma coûtume, il me prit fantaisie de chanter un Vaudeville, & j'eus le lendemain à mon réveil neuf billets doux sur cet événement, trois en Vers & six en Prose.

TREBLE.

Vous le méritez, Madame, mieux que personne. Avez-vous quelque chose de plus à m'ordonner ?

Me. FANCIFUL.

Rien pour à préſent, mais je vous retiens pour venir ici pendant le mois tous les matins, pour me chanter quelque choſe de ce qui ſe fera.... Vous m'entendez. Je reconnoîtrai vos peines.

TREBLE.

Ah! Madame.

Me. FANCIFUL.

Adieu, le charmant Monſieur Treble.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, UN VALET.

LE VALET.

MAdame veut-elle dîner?

Me. FANCIFUL.

Oui, que l'on ſerve. Mademoiſelle, il faut que Heartfré m'ait enſorcellée. Vous ne ſauriez vous imaginer combien de fois je l'ai retrouvé dans mon imagination. En vérité c'eſt dommage qu'il ſoit ſi impoli. Ne dites-vous point la même choſe?

LA FRANÇOISE.

Moi, Madame, je trouve que c'eſt ſi grand dommage, que ſi vous m'en vouliez croire, vous le feriez enlever, & vous l'enfermeriez chez vous ſous la clef juſques à ce qu'il eût appris toutes les civilités & toutes les courtoiſies qu'une belle Dame doit attendre d'un Cavalier de mérite.

Me. FANCIFUL.

Oui-da, je ſuis ſûre que ſes airs bruſques tomberoient bien-tôt, car il a de grandes diſpoſitions à devenir bien amoureux de moi, malgré ſon averſion pour tout le ſexe : ſans cela, auroit-il pris pour moi toute la peine qu'il s'eſt donnée ? Seigneur, que je connois de femmes à qui une pareille conquête donneroit bien de la vanité ! Mais en vérité, je ne ſaurois regarder comme une ſi grande victoire une conquête, qui par tant de raiſons m'étoit trop dûe. Mais que faire pour le polir ? Car juſques à ce qu'il le ſoit devenu je ne le pourrai ſouffrir.

LA FRANÇOISE.

Il faut, Madame, le plaiſanter par tout où vous le trouverez, en jettant un ridicule ſur tout ce qu'il viendra à dire ou à faire.

Me. FANCIFUL.

Véritablement la ſatyre a toujours été d'un uſage merveilleux pour corriger le ridicule des gens. Outre cela, c'eſt mon talent que la

plaisanterie : quand je veux je suis plus piquante que personne. Donnez-moi une plume & de l'encre, je me sens en verve, & je veux lui écrire.

(*Elle s'assied, puis se releve.*)

Non, je veux lui faire voir que je ne pense point à lui, & le punir de cette manière-là.

(*Elle se rassied.*)

Il vaut mieux, pour le punir, lui faire voir que j'y pense, mais en mal.

(*Elle se leve.*)

Non, c'est le meilleur parti de le laisser-là. Il prendroit pour des faveurs chaque coup de fouet que je lui donnerois.

(*Elle s'assied.*)

C'est dommage aussi de ne se pas servir d'une satyre aussi fine & aussi ingénieuse que ce que je vais écrire.

(*Elle se leve.*)

Mais s'il prend cela de travers, j'en deviendrai folle.

(*Elle s'assied.*)

Après tout je crois que je dois écrire.

(*Elle se leve.*)

Je ne veux pas témoigner que je pense à lui : cela fera le même effet.

LA FRANÇOISE.

La voilà déterminée.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

La Scéne eſt chez le Chevalier Brute.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE, BELLINDE.

LE CHEVALIER BRUTE.

(*On deſſert.*)

DEbarraſſez-nous ici, j'attends compagnie. Apportez-moi toujours ma boëte à tabac, je veux fumer une pipe.

Me. BRUTE.

En vérité, Monſieur, je m'étonne que vous ne quittiez pas cette vilaine habitude.

LE CH. BRUTE.

Je vous prie, ma femme, de ne pas faire ici l'impertinente.

BELLINDE *à Me. Brute.*

Quelle eſt la compagnie qu'il attend cet après-midi.

Me. Brute.

Je donne à tout le monde à le deviner ; ce peut être Conſtant qui vient ici aſſez ſouvent à l'heure qu'il eſt. S'il vient je ſuis réſolue de reſter.

Bellinde.

Voulez-vous envoyer querir notre ouvrage, & travailler ici ?

Me. Brute.

Il va nous empeſter avec ſon tabac.

Bellinde.

Rien n'incommode les femmes lorſqu'il s'agit de venir à bout de ce qu'elles veulent faire.

Me. Brute.

Que l'on apporte ici l'ouvrage de ma Niéce & le mien. *(On l'apporte.)*

Le Ch. Brute.

N'y a-t-il que cette ſale pour travailler dans tout le logis ?

Me. Brute.

Nous prendrons garde à ne vous point interrompre.

Belline.

Votre tabac vous rendroit trop penſif, mon cher Oncle. Notre babil vous égaïera : rien n'eſt ſi bon contre les fumées de rate que la langue des femmes.

Le Ch. Brute.

Je m'y attens bien, Madame l'éveillée ;

Dans peu il se fera ici autant de bruit que dans un moulin à papier.

Me. BRUTE *bas à Bellinde.*

Ne prenez pas garde à ce qu'il dit, & laissez-le parler comme il voudra.

LE CH. BRUTE.

Le plaisant reméde pour guérir les maux de rate que la langue d'une femme ? Ne voudroient-elles pas aussi s'en servir pour guérir les maux de tête ?

Me. BRUTE.

En verité, Bellinde, vous avez bien avancé depuis hier.

BELLINDE.

Aussi je me suis tuée de travailler ; que dites-vous de mon ouvrage ?

Me. BRUTE.

Ma Niéce, voilà la plus belle frange du monde, vous avez le meilleur goût que je connoisse. Je veux que vous me donniez un dessein pour rajuster ma jupe cramoisi.

LE CH. BRUTE

Que la peste soit à votre jupe. Il se fait ici un tel bruit par votre babil qu'un homme ne sauroit venir à bout de mettre en ordre ses pensées.

Me. BRUTE.

(*bas.*) (*haut.*)

Ne lui répondons point. Que me conseillez-vous ?

BELLINDE.

Je n'y voudrois rien changer, il me semble assez beau tel qu'il est.

Me. BRUTE.

Cela est vrai : mais l'habit le plus beau ennuye à la longue, si de temps en temps l'on n'y change quelque bagatelle pour lui donner un air de nouveauté.

LE CH. BRUTE.

Je lui ai appris quelque chose approchant de cela.

BELLINE, *bas à Madame Brute.*

Nous devrions le piquoter.

Me. BRUTE.

(*bas.*) (*haut.*)

Je ne demande pas mieux. Ma chere, ne vous ennuye-t-il pas un peu de n'être point mariée ?

BELLINDE.

J'entens dire des choses du mariage dont je sens que je m'accomoderois assez.

Me. BRUTE.

Et que craindriez-vous d'y trouver qui vous en fist repentir ?

BELLINDE.

Un mari. Sans cela je me marierois cent fois pour une.

Me. BRUTE.

Oh ! la malicieuse friponne. Ce que vous dites est bien éloigné de ce que vous pensez.

BELLINDE.

Point du tout, mon mari seroit ma bête ; sur tout s'il fumoit du tabac.

Me. BRUTE.

Pourquoi ? Cela sert souvent à chasser les mauvaises odeurs.

BELLINDE.

Y en a-t-il d'aussi dégoûtante que celle d'un mari qui sent le tabac ?

Me. BRUTE.

Il y a des maris qui le font par politique ; afin d'empêcher leurs femmes de les joindre de si près : la fumée les écarte.

BELLINDE.

C'est justement dans ces écarts-là que l'on les fait mieux cocus.

Le Chevalier Brute se leve en furie & jette sa pipe.

SCENE II.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRE'.

LE CH. BRUTE.

OH! je vous ferai gagner bien vîte le haut de l'escalier, garces confederées, ou je vous ferai venir des cornes sur la face à beaux coups de poing.

Me. BRUTE.

Ah Seigneur! il veut nous battre. Mon cher Monsieur Constant, sauvez-nous.

LE CH. BRUTE.

Cocu. C'est moi qui vous la ferai avec la ver.... (*Elles sortent.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER BRUTE CONSTANT, HEARTFRE', UN LAQUAIS.

CONSTANT.

QU'est-ce donc, Monsieur le Chevalier, que tout ceci ?

LE CH. BRUTE.

Je suis assûré que si la femme eût été créée lors du peché du premier Ange ; pour sa punition l'on ne l'auroit pas précipité dans l'enfer, on l'auroit marié.

HEARTFRE'

Quel nouveau chagrin vient de vous arriver ?

LE CH. BRUTE.

Ces honnêtes Dames qui sortent, m'ayant oui dire que j'attendois votre visite cet après midi, ont voulu s'emparer de la chambre pour m'y faire enrager, moi & toute ma compagnie.

CONSTANT.

Est-ce là tout ? Je vous assûre que leur

compagnie nous auroit fait beaucoup de plaisir.

LE CH. BRUTE.

Votre visite, en ce cas-là, m'eût incommodé moi, car elles ne sauroient souffrir l'odeur du tabac, & leur babil fait mal à la tête. J'ai grande envie de dire..... quelque chose.

CONSTANT.

Que ce soit, *sauf l'honneur des Dames*, je vous prie.

LE CH. BRUTE.

Que toutes les femmes crévent par le milieu du corps. Ne voulez-vous pas vous asseoir ? Laquais, qu'on apporte du vin, vous fumerez bien une pipe ?

CONSTANT.

Je vous prie de m'en exempter, & de me permettre même de ne point boire.

LE CH. BRUTE.

Qui vous roule donc dans la tête ? Songez-vous à votre Maîtresse, & vous a-t-elle défendu de boire ? Je suis sûr que c'est quelque précieuse Infante comme ma femme. Depuis un temps elle est devenue si délicate, que c'est pour elle un sujet de querelle qu'une chemise sale. Mais que la peste ronge toutes les femmes, parlons de boire. Prenons chacun notre verre, je veux vous envoyer chercher une boëte de pralines pour vous sécher la bouche.

CONSTANT.

N'en faites rien : je veux bien boire un verre de vin pour vous contenter ; mais ne vous mettez point en dépense.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes trop honnête. (*parlant à son Valet.*) Allons coquin, verse du vin à Monsieur. A vous, mon brave. Une femme est un Diable ; je bois à votre futur mariage, Messieurs.

HEARTFRE'.

Je suis votre très-humble Valet.

LE CH. BRUTE.

Comment trouvez-vous mon vin ?

CONSTANT.

Admirable.

HEARTFRE'.

Il est excellent.

LE CH. BRUTE.

Allons un autre verre.

CONTANT.

Non, je vous supplie de nous excuser. Nous reviendrons vous voir une autrefois, & alors nous ne l'épargnerons pas.

LE CH. BRUTE.

Encore un coup, & je ne vous presse plus. Ce sera la santé de votre Maîtresse que nous boirons. Croyez qu'il faut que je sois de vos amis pour cela.

CONSTANT.

C'eſt me faire plaiſir, je vous jure. Allons des verres.

LE CH. BRUTE.

De tout mon cœur. Je conſens que cela lui faſſe du bien.

(Il touſſe dans ſon verre.)

HEARTFRE'.

Et qu'elle devienne complaiſante.

CONSTANT.

Avez-vous avallé de travers ?

LE CH. BRUTE.

Si j'aimois aſſez ma femme pour être jaloux, je prendrois ceci à mauvais augure & je croirois avoir bû ſa ſanté. Je ne l'ai jamais fait ſans avoir eu envie de vomir dans le verre.

CONSTANT.

Elle a trop de vertu pour donner jamais de la jalouſie à un homme raiſonnable.

LE CH. BRUTE.

Peſte ſoit de ſa vertu. Si je l'avois ſurpriſe en galanterie, elle me ruineroit encore en procès.

HEARTFRE'.

Et vous obligeroit de lui donner penſion pour être un cocu diſtingué.

LE LAQUAIS.

Monſieur, Mylord Rake, le Colonel Bully, & d'autres Meſſieurs encore ſont aux pilliers bleus à vous attendre.

LE CH. BRUTE.

Tubleu. C'eſt pour déliberer ſur les exploits de cette nuit.

HEARTFRE'.

Nous ne prétendons point vous empêcher de faire vos affaires.

LE CH. BRUTE.

Je ne devrois point vous quitter, mais je vous prie de me pardonner pour cette fois-ci. Notre conference ne durera pas peut-être long-temps, & ſi vous vouliez m'attendre une demi heure ou une heure, en cas que je ne ſois pas revenu ..... Je n'irai pas plûtôt.

HEARTFRE' *à Conſtant.*

Mon ami, voilà une propoſition toute charmante.

CONSTANT.

Acceptons-la. Qui ſait ce qui en pourroit arriver?

HEARTFRE'.

Monſieur, pour vous prouver le cas que nous faiſons de votre converſation, nous vous attendrons ici tant que vous reveniez.

LE CH. BRUTE.

Je voudrois bien demeurer avec vous; mais il faut que l'affaire que vous ſavez ſe faſſe. Ecoutez, je ſuis avec Mylord en termes de vous faire entrer dans la partie, & il ne tiendra qu'à vous de venir faire le Diable avec nous cette nuit, ſi le cœur vous en dit.

CONSTANT.

Nous vous en sommes bien obligés ; mais pour moi j'ai partie faite ailleurs.

LE CH. BRUTE.

Avec qui ? avec votre maîtresse, je gage. Je vous prie, laissez la salope de grivoise souper de ses penfées lubriques, & venez passer la nuit en meilleure compagnie. Vous ne pouvez.....

CONSTANT.

Vous l'avez dit.

HEARTFRE'.

J'ai la même occupation, & vous savez qu'il faut que les affaires se fassent.

LE CH. BRUTE.

Oui l'affaire des femmes, & quand le monde en devroit périr.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

CONSTANT, HEARTFRE'.

CONSTANT.

A Dieu..... le cheval! ah! que je souhaiterois, mon ami, que ma chere maîtresse fût de l'humeur de bien des femmes que je connois, qui croiroient manquer de savoir vivre, si dans l'absence du mari elles ne recevoient la visite des amis qui viennent le voir.

HEARTFRE'.

Pour l'amour de vous je le lui pardonnerois, quand même elle..... Mais quel expédient trouverons-nous pour la voir?

CONSTANT.

Ils ne réussiroient pas, & nos souhaits & nos inventions seroient également inutiles.

SCENE V.

MADAME BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRE'.

HEARTFRE'.

QU'en penſez-vous donc préſentement, mon cher ?

CONSTANT.

Je crois que je vais m'évanouir.

HEARTFRE'.

Je ferai les premiers complimens pour vous donner le loiſir de reprendre haleine.

Me. BRUTE.

Meſſieurs, nous nous croyons obligées de rentrer pour vous remercier de votre courtoiſie. Nous vous devons les mêmes complimens que les Infantes faiſoient aux temps jadis aux Chevaliers errans qui les avoient délivrées des griffes de quelque monſtre, ou des mains d'un brutal de géant. Vous nous avez tirées d'un pareil danger. Mon mari.....

BELLINDE.

Comment la fumée qui lui ſortoit de la bouche ne vous a-t-elle pas jettés à la renverſe ?

HEARTFRE'.

Il eſt vrai Meſdames, nous avions entrepris une rude avanture, mais nous en euſſions fait encore davantage, ſi de plus grands Héros que nous, ne nous l'avoient enlevé.

CONSTANT.

Quoique je ſois très-ſatisfait de vous avoir rendu ce que vous voulez bien appeller un ſervice, je ſuis fâché cependant que cela n'ait pû arriver qu'en nous rendant témoin d'une choſe que vous vouliez peut-être dérober à la connoiſſance de tout le monde.

Me. BRUTE.

Je crois qu'il n'y a pas grand dommage pour mon mari. Il en fait trop pour vouloir que ſes emportemens demeurent cachés. A mon égard, je n'en ſuis point fâchée; puiſque ce ſecret n'eſt tombé qu'entre vos mains & celles de Monſieur : j'ai de trop bonnes raiſons pour croire que vous en penſiez rien à mon déſavantage, ou que vous en faſſiez jamais aucun mauvais rapport.

CONSTANT.

Madame, je voudrois bien avoir mérité la bonne opinion que vous avez de moi.

Me. BRUTE.

Je ne fais que vous rendre juſtice en connoiſſance de cauſe, comme je fais à tout le monde.

HEARTFRE'.

Je vous prie, mon ami ; enſeignez-moi un peu ce que vous faites pour gagner ainſi l'eſtime des Dames ? J'y ſuis, je vous l'avoue, un grand novice.

BELLIDNE.

Monſieur, voulez-vous bien que je vous catéchiſe, moi ?

HEARTFRE'.

Oui-da, Madame, de toute mon ame.

BELLINDE.

Il faut être toûjours propre, de bonne humeur, point gourmand, ne jamais fumer du tabac, & ne boire que pour la ſoif.

HEARTFRE'.

Cela n'eſt pas aiſé.

CONSTANT.

Madame, lui caſſer ſon verre c'eſt lui fendre le cœur.

BELLINDE.

Eſt-il poſſible qu'un galant homme puiſſe tant aimer à boire ?

HEARTFRE'.

On prend du vin comme un contre-poiſon.

BELLINDE.

Contre quoi ? je vous prie.

HEARTFRE'.

Contre l'amour.

Me-

Me. BRUTE.

Vous appréhendez donc étrangement, Monsieur, de devenir amoureux.

HEARTFRE'.

A en mourir de peur, si le danger m'en paroissoit présent.

Me. BRUTE.

Pourquoi donc tant d'appréhension ?

HEARTFRE'.

Parce que j'ai toujours eu aversion de servir de doguin, & de jouet.

BELLINDE.

Il a raison, bien des femmes n'ont gueres plus de considération pour leurs Amans que pour leurs chiens.

Me. BRUTE.

Mais vous n'avez jamais aimé ?

HEARTFRE'.

Non, Madame, & j'en rens graces au Ciel.

BELLINDE.

Qui vous a donc rendu si savant ?

HEARTFRE'.

Les malheurs d'autrui, Madame.

BELLINDE.

C'est être un écornifleur de devenir sage aux dépens d'autrui : cela est vilain. Si vous aviez acheté votre sagesse aux dépens de votre repos, elle vous seroit beaucoup plus pro-

fitable & vous feroit, sans mentir, plus d'honneur. Personne ne vous la plaindroit.

SCENE VI.

MADAME BRUTE, BELLINDE, MADAME FANCIFUL, CONSTANT, HEARTFRE', UN VALET.

LE VALET.

MAdame, Madame Fanciful demande à vous voir.

Me. BRUTE.

Juste Ciel, aidez-nous! quel déluge d'impertinences nous allons essuyer.

Me. FANCIFUL.

Ma chere Madame Brute, ma chere Bellinde : *(Elle les embrasse.)* il me semble qu'il y a un siécle que je ne vous ai vûes.

Me. BRUTE.

Il n'y a cependant que trois jours, Madame, que j'ai eu cet honneur. Il faut que vous ayez bien mal passé le temps; puisqu'il vous a paru si long.

Me. FANCIFUL.

A ne vous rien celer, je viens d'être si fatiguée des instances d'un pauvre Amant malheureux, que si je ne craignois de donner trop à parler par la nouveauté du fait, j'arracherois de mes propres ongles ces yeux qui font tant de désordre, afin de me mettre en repos & d'y laisser le genre humain. Qu'en pensez-vous, Monsieur Heartfré ? car c'est vous que je prens pour mon conseil.

HEARTFRE'.

Ce que je pense, Madame, c'est que l'on doit favoriser les projets qui sont pour le bien du genre humain.

Me. FANCIFUL.

C'est-à-dire que je puis marracher les yeux sans que vous le trouviez mauvais.

HEARTFRE'.

J'ai trop de respect, Madame, pour désapprouver jamais rien de tout ce que vous voudrez faire.

Me. FANCIFUL.

Vous n'étiez pas si complaisant il y a quelques heures. Le croiriez-vous, Mesdames ? Monsieur a eu ce matin la générosité surprenante de m'avertir de soixante impertinences qu'il avoit remarqué dans mes maniéres, en moins de temps qu'il m'eût été possible de tomber dans deux.

CONSTANT.

Madame, c'eſt le caractére de mon ami d'être libre avec les Dames.

Me. FANCIFUL.

Cela eſt vrai, Monſieur, mais ſa charité va au-delà de l'imagination. Il a eu la bonté de me donner un plan pour me reformer juſques au bout des ongles. Je penſe, Monſieur, que ſuivant vos regles, voilà comme je devrois tenir mes doigts.

(*Elle tient ſes doigts ouverts mal-adroitement.*)

Mes yeux le choquent, il trouve à redire à ma maniére de regarder.

(*Elle le regarde de travers.*)

Eſt-ce celle là qui vous agrée? Je ne me ſouviens plus bien de ce qu'il trouvoit à dire à mon port, je ſais bien qu'il y reprenoit quelque choſe. En verité, Meſdames, je penſe qu'il me vouloit donner ſa démarche. De grace, Monſieur, faites un tour de chambre ou deux, afin que ces Dames, puiſſent rendre juſtice à votre bon air. Le petit impoli ne tient compte de ma priere, mais la compagnie n'y perdra rien.

(*Elle ſe promène d'abord d'une démarche lourde avec un regard fier & le ſourcil froncé, & reprend après ſes manières coquettes & affectées.*)

Voilà l'air, la démarche & le port que Monsieur me vouloit faire prendre; mais par malheur je suis une femme entêtée, sans goût pour les belles choses; aussi ai-je perdu l'empire d'un cœur comme le sien, lequel m'eroit acquis si j'eusse voulu être un peu plus docile à ses leçons.

HEARTFRE'.

Voilà justement comment en usent les femmes quand elles croyent être aimées, ou lorsqu'elles aiment.

(*Constant tire Madame Brute à quartier.*)

Me. FANCIFUL.

Je pense, Monsieur, qu'il y auroit moins de vanité pour moi à croire le premier, qu'à vous de penser le second.

HEARTFRE'.

Madame, ce que je pense de tout ceci; c'est que si j'étois amoureux, vous auriez trouvé le moyen de me faire enrager.

Me. FANCIFUL.

Je pense que ce ne seroit point par un redoublement d'amour. Mais laissons cela; vous vous laissez si fort gouverner à votre bile que vous deviendriez brutal insensiblement.

BELLINDE *à part.*

Je gagerois qu'elle l'aime à la fureur. Donnons-lui de la jalousie pour nous en éclaircir.

(*à Madame Fanciful.*) Je vous avoue, Madame, que je ne demanderois pas mieux, moi, que de trouver un Amant qui eût assez de sincérité pour m'avertir de mes défauts, afin que je pûsse m'en corriger.

Me. FANCIFUL.

Souffrez donc que je vous propose Monsieur. J'ai l'honneur de le connoître assez pour vous être ici caution que pour peu que vous receviez bien sa sincérité, elle ira jusqu'à l'impudence.

HEARTFRE.

Je vous remercie, Madame, de votre recommandation. Mais comme je hais l'oisiveté, vous me dispenserez d'entrer au service de Madame. Il n'y auroit rien à faire pour ma critique. Je serois beaucoup mieux auprès de vous, où je ne manquerois jamais d'emploi.

Me. FANCIFUL.

Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il deviendroit brutal.

BELLINDE.

Un peu de brusquerie marque un cœur droit, en faveur de quoi je puis tout pardonner. Ainsi, Monsieur, s'il n'y a que la peur de n'avoir rien à faire qui vous empêche d'entrer à mon service, hazardez-vous de vous y enroller, je vous garantis que vous y trouverez de l'exercice.

HEARTFRE'.

Je m'engage donc, Madame, à votre service. Mais au moins ceci n'eſt point du tout taillerie.

(Il veut lui baiſer la main)

BELLINDE.

Tout beau, Monſieur, je ne paye point par avance, mais quand je ſuis bien ſervie je donne de bons gages, & paye ponctuellement.

(Heartfré & Bellinde continuent à parler ſeuls)

Me. FANCIFUL *à part.*

Je ne puis plus ſouffrir cette comédie. Voyez la folle, je penſe qu'elle s'imagine qu'il lui parle tout de bon. Mais en vérité, il faut qu'elle ſoit folle auſſi pour croire que l'on me ſacrifie à elle.

(Elle regarde Bellinde avec mépris.)

La belle guenon auprès de moi! Si j'étois homme je ne la pourrois point regarder, le vilain nez, le menton pointu, quel coû de grue, pour ſes yeux..... Quelles lévres! ce doit être les plus mauvais baiſers du monde. Non, il eſt impoſſible qu'il l'aime jamais; mais n'importe, je ſouffre trop de leur tête-à-tête. (*haut.*) Monſieur Heartfré, vous ſavez bien, je penſe, que nous ne devons point nous vouloir

de mal pour ce qui s'eſt paſſé ; il faut excuſer les femmes ſur bien des choſes.

HEARTFRE'.

Oui, Madame, juſques à un certain âge.

Me. FANCIFUL.

Je ne penſe pas l'avoir encore paſſé.

HEARTFRE' *à part.*

Je penſe même que vous ne le paſſerez jamais.

Me. FANCIFUL *à Me. Brute.*

Madame, voulez-vous bien être témoin de notre réconciliation ?

Me. BTUTE.

La paix eſt-elle faite enfin ?

HEARTFRE' *avec un air de mépris.*

Oui, nous recevons ſes excuſes.

Me. FANCIFUL *à part.*

Qu'il fait, de ſang froid, des réponſes piquantes !

Me. BRUTE.

Y a-t-il encore quelque cartel qui ſubſiſte entre vous ?

HEARTFRE'.

De mon côté, je réponds que non.

(*Parlant à Conſtant.*)

Je m'attends bien cependant d'en recevoir de ſa part qui ne ſerviront de rien.

CONSTANT.

J'en ſuis perſuadé. Mais je crois qu'il eſt à propos

propos de nous retirer, de crainte de lui donner occasion de médire.

HEARTFRE'.

Je vous fui.

CONSTANT.

Mesdames, nous vous souhaitons le bon soir. Nous voyons bien que Monsieur Brute est engagé trop avant dans sa partie pour revenir si-tôt. Allons, Heartfré.

HEARTFRE'.

Mesdames, je suis votre très-humble serviteur.

(*Parlant à Bellinde.*)

J'espére, Madame, que vous vous souviendrez de notre marché. Je parlerai toujours comme il vous plaira.

BELLINDE.

Je vous donne la même liberté de dire vos sentimens, que les membres du Parlement doivent avoir.

(*Ils sortent.*)

Me. FANCIFUL *à part.*

Cela est bien joli..... Le lourdaut, de quel air il est sorti sans jetter sur moi le moindre regard, tandis qu'il la regardoit avec des yeux pleins de tendresse..... Les gens d'Eglise ont beau dire, le temps des miracles n'est point fini, il y a quelque chose de surnaturel dans ce qui arrive ici. Un brutal comme l'un, &

une petite souillon comme l'autre, sont venus à bout de me faire perdre l'esprit. Mais je ne la puis souffrir plus long-temps, elle me paroît devenue dix fois plus hideuse que Cornet. Retirons-nous pour songer à la vengeance.

(*A Madame Brute.*)

Je suis votre très-humble servante, Madame. Il faut que je prenne congé de vous.

Me. BRUTE.

Quoi! Vous nous quittez déja?

Me. FANCIFUL.

Excusez-moi pour aujourd'hui, Mesdames, j'ai dix-huit visites à rendre cette après-midi, vous voyez que je suis aussi courue des femmes que des hommes.

BELLINDE *à part.*

Autant des uns que des autres.

Me. FANCIFUL.

Assurément vous ne ferez point un pas hors de votre chambre.

Me. BRUTE.

En vérité, Madame, je vous reconduirai jusques en bas.

Me. FANCIFUL.

Non, s'il vous plaît, ma belle Dame. Savez-vous que les cérémonies me font évanouir.

Me. BRUTE.

Je vous prie, permettez-moi,...

Me. FANCIFUL.

Vous savez que c'est me désobliger.

Me. BRUTE.

En vérité il faut que.....

Me. FANCIFUL.

En vérité vous n'en ferez rien.

Me. BRUTE.

En vérité je le veux.

Me. FANCIFUL.

En vérité vous n'en ferez rien, vous n'en ferez rien, vous n'en ferez rien.

(*Elle sort en courant, & on la suit.*)

Me. BRUTE.

La ridicule ! Elle m'a mise de mauvaise humeur pour quinze jours. Que son impertinente visite a interrompu une conversation charmante..... Avec quelle rapidité le torrent de l'amour entre dans un cœur quand une fois le desir s'en est emparé & qu'il lui en ouvre l'entrée. Grands Dieux ! qu'il y a de plaisir à faire ce que vous nous défendez.

SCENE VII.

MADAME BRUTE, CONSTANT *qui rentre.*

MADAME BRUTE.

VOus voilà encore ici?

CONSTANT.

Je sais bien, Madame, qu'il est contre les régles de rentrer si-tôt, & de rendre ses visites si près l'une de l'autre, mais vous me pardonnerez, je croi, quand je vous aurai dit que je suis sorti seulement dans l'appréhension de Madame Fanciful. Si elle a autant de malignité que d'extravagance, elle eût fait de sots commentaires sur la longueur d'une visite, qui lui eût paru durer trop long-temps.

Me. BRUTE.

On ne pourroit pas même, Monsieur, s'empêcher de pardonner des fautes bien plus grandes en faveur de votre bon naturel, qui vous rend si scrupuleux sur ce qui peut nuire à la réputation des Dames.

CONSTANT.

Je dois donc me promettre, Madame,

la grâce d'un autre plus grand crime qui le mérite déja par lui-même, c'eſt l'amour. Pardonnez-moi, Madame, l'entrepriſe que j'ai faite de m'ouvrir le chemin de votre cœur. Vous ſeule en avez jamais ſû le myſtére.

Me. BRUTE.

Quand de pareils crimes ſont commis en ſecret, ils en ſont de moitié moins puniſſables. Mais, après tout, il n'y a qu'un repentir ſincére qui en puiſſe mériter le pardon.

CONSTANT.

Si la ſincérité du repentir conſiſte dans le chagrin d'avoir offenſé, tous les Cloîtres de la Chrétienté ne renferment pas un plus ſincére pénitent que moi. Mais je ne ſaurois croire que l'on me compte pour un crime, d'aimer ce que l'on ne ſauroit s'empêcher d'adorer.

Me. BRUTE.

Ne comptez-vous pour rien le deſſein formé d'ôter à une femme la ſeule choſe qui la rend digne de reſpect..... ſa vertu?

CONSTANT.

Sa vertu! Ne nous abuſons point, Madame, la véritable vertu reſſemble auſſi peu à ce que l'on appelle ordinairement de ce nom, qu'aux vices même. La vertu conſiſte dans un cœur droit, incapable de lâcheté,

sincére, plein de bonté & de compassion; & non pas dans une chasteté chagrine & scrupuleuse, qui se fasse des fantômes de rien. La véritable vertu, celle qui par elle-même est estimable, & qui ne dépend point du caprice des mortels, doit être la même en tous temps, en tous lieux, & dans les hommes comme dans les femmes. Vous voyez par-là que ce ne peut pas être ce qu'on appelle continence: ce fantôme d'honneur que les hommes ont mépriſé dans tous les siécles, a toujours été abandonné aux femmes que l'on a persuadées de s'en parer aux dépens des plus doux plaisirs.

Me. Brute.

Si la chasteté n'est qu'une bagatelle, pourquoi la prêchez-vous avec tant de soin à vos filles & à vos femmes?

Constant.

C'est que nous les voulons garder pour nous seuls, & nos filles pour les maris que nous tâchons de leur trouver.

Me. Brute.

Cependant elle doit être de conséquence, puisque sans elle vous ne pouvez être content du sexe.

Constant.

Ce qui fait l'importance de cet honneur chimérique, ce sont les imaginations & les chimères que certains peuples se sont mises

en tête là-dessus. La nature ne nous a point appris toutes ces délicatesses.

Me. Brute.

Comment prouveriez-vous, Monsieur, tout ce que vous avancez?

Constant.

Par l'usage d'une Nation voisine de la nôtre (1), & dont l'on a toujours vanté la prudence. C'est dans les Républiques, Madame, qu'il faut chercher la raison. On y examine toutes choses aux lumiéres du bon sens. Dans les Monarchies, c'est le caprice qui décide.

Me. Brute.

Je ne pense point cependant que vous accusiez les Anglois d'être assez légers pour établir leurs coûtumes au hazard.

Constant.

Que dites-vous, Madame, d'un habit noir rendu blanc à force de poudre, pour le grand deuil?

Me. Brute.

Vous devez être content de vos sophismes, Monsieur, ils ont eu tout l'effet que vous en devez attendre : l'on est ébloui de leur bril-

(1) *Il semble que l'Auteur veuille parler de la Hollande. Véritablement les filles y sont beaucoup moins réservées que dans les autres Pays, & on leur pardonne bien plus aisément les foiblesses où elles peuvent tomber.*

lant, mais ils ne sauroient éclairer jusques à la conviction.

CONSTANT.

J'en suis au désespoir, Madame.

Me. BRUTE.

Et je suis fâchée moi, de vous entendre tenir ces discours.

CONSTANT.

Apprenez-moi pourquoi ?

Me. BRUTE.

C'est que si vous avez prétendu me persuader par vos raisonnemens, il faut que vous me croyiez l'entendement bien faux. Et je serois fort aise d'être mieux dans votre estime.

CONSTANT *à part.*

Je la vois venir, elle ne fait un si grand cas de son honneur, & ne me veut tant persuader de son prix, que pour m'obliger à plus de reconnoissance quand elle me le sacrifiera. (*haut.*) Je vous prie, Madame, de croire que je n'ai parlé qu'en raillant; vous connoissez trop le bien & le mal pour espérer sérieusement de vous en imposer par des raisonnemens comme les miens. Mais, Madame, croyez à votre tour, que je sais assez le prix des choses, pour estimer infiniment votre vertu, & pour en avoir une reconnoissance éternelle, si jamais vous la sacrifiez à mon amour.

Me. BRUTE.

Je penſe véritablement que l'obligation ſeroit ſi grande, que rien ne la pourroit acquitter.

CONSTANT.

Oui, Madame, aimaſſiez-vous un Roi, il vous en devra toujours plus qu'il n'en pourra payer.

Me. BRUTE.

Quand une fois nous avons lâché à nos débiteurs tout ce qu'ils ſouhaitent d'emprunter, la compagnie de leurs Créanciers leur devient à charge.

CONSTANT.

Oui, Madame, quand ils empruntent de gens qui tirent de gros intérêts, mais non pas lorſque l'on le leur prête généreuſement. Qu'on nous laiſſe choiſir nos Créanciers, & rarement ſe trouvera-t-il parmi nous un ingrat.

Me. BRUTE

Que dites-vous de mon mari? Il m'a épouſée par inclination.

CONSTANT.

Je dis, Madame, que vous étes ſa femme.

Me. BRUTE.

Le mariage donne-t-il diſpenſe aux Amans qui s'épouſent, de la fidélité qu'ils ſe ſont jurée?

CONSTANT.

Ils la prennent toujours. La constance est un brave, qui aime la liberté & qui ne veut agir que de son propre mouvement. Il ne sauroit souffrir que l'on le veuille attacher avec les chaînes du mariage. C'est un vil esclavage ; où nous nous plongeons dans la crasse & dans l'ordure. C'est une mauvaise terre où il ne croît que de mauvais sentimens, de l'avarice, de la paresse, de la lâcheté & de la vilainie.

Me. BRUTE.

Ceci est-il aussi sans exception ?

CONSTANT.

Je le pense. Si vous pouviez m'épouser & que vous le voulussiez faire, je me ferois fort cependant que notre mariage seroit une exception à ce que je viens de dire.

Me. BRUTE.

C'est être sage que de faire des complimens qui ne peuvent engager à rien.

CONSTANT.

Ah ! Madame, que je souhaiterois l'occasion de vous persuader de la sincérité de mes sentimens. Mais condamnée sans espoir d'aucune redemption d'être la compagne d'un mari qui ne connoît pas son bonheur, j'espére que vous voudrez bien souffrir qu'un homme pénétré d'estime pour votre mérite, & qui rend justice à vos charmes aux dépens du

repos de son cœur, ose jetter sur vous ses regards.

Me. Brute.

Tandis que vous vous en tiendrez à des regards, le mal ne sera pas si grand que l'on ne souffre volontiers que vous vous contentiez.

Constant.

Est-ce qu'il n'est pas permis d'emprunter, en donnant de bonnes sûretés, que l'on rendra le soir ce qui aura été confié à midi.

Me. Brute.

Quelles sûretés suffisantes peut-on donner que l'on tiendra sa parole?

Constant.

Mais ce doute est injurieux à celui qui veut emprunter.

Me. Brute.

Il est injurieux seulement s'il le croit tel. Puisque le bonheur n'est que dans l'imagination, il faut que le malheur ne soit aussi qu'une fantaisie.

Constant.

Je vous y prens, Madame, & en conclus que, puisque l'offense ne consiste que dans l'imagination de l'offensé, il n'y a qu'à lui cacher la chose pour ne point faire de mal.

Me. Brute *s'en allant.*

Un moyen encore plus sûr c'est de ne point prêter l'oreille à vos raisonnemens.

CONSTANT *la suivant.*

Mais, Madame!

Me. BRUTE.

Mais, Monsieur! c'est à mon tour présentement de montrer de la discrétion. Elle ne me permet pas de souffrir une plus longue visite.

CONSTANT *l'arrêtant.*

Non, Madame, je ne vous quitte pas que vous ne me flattiez de l'espoir de vous revoir dans un lieu & dans un temps plus commode.

Me. BRUTE *sortant.*

Je ne vous en donne peut-être que trop pour avoir mon congé. Vous devez être content de ce que j'ai pû faire pour vous.

CONSTAT *quand elle sort.*

Oui, voilà la plus aimable femme qui soit au monde! Dans quels transports de joye elle me laisse! Elle veut que j'espére..... Oui, elle veut que j'espére..... Oui, elle vient de me le dire en propres termes. Mais devois-je m'en contenter.....? Oui, ma foi, je dois être content de cette entrevûe. Il m'est permis d'avoir présentement de l'espoir, j'en ai entendu le mot, il sortoit de sa bouche, & il s'adressoit à moi.

SCENE VIII.

CONSTANT, HEARTFRE'.

CONSTANT.

VOus venez de me rendre le plus grand service du monde en entretenant hors d'ici l'aimable Bellinde. Embrassez-moi ; honorable Mercure, & laissez-moi vous serrer autant que le fait le corps de jupe neuf que l'on met à une épaisse Provinciale qui veut paroître de belle taille en arrivant à la Cour.

HEARTFRE'.

Quel Diable vous cause de si grands transports ?

CONSTANT.

Ne les blâmez point. Ils sont trop bien fondés. On me donne de l'espoir, mon ami.

HEARTFRE'.

De l'espoir. Eh ! de quoi ?

CONSTANT.

De quoi ? De ce que ma maîtresse & moi ; car il faut être deux pour cela, serons incessamment cocu Monsieur Brute.

HEARTFRE'.

En quels termes t'a-t-elle dit.....?

CONSTANT.

Elle m'a dit que..... que sais-je, il ne m'en souvient plus d'un mot. Mais ses yeux pleins de feu & de tendresse m'ont dit au-delà de ce que je pouvois attendre. Venez au cabaret, je vous promets de vous y régaler de tout ce qui s'y trouvera d'exquis. Je veux donner tout mon argent aux garçons, faire faire un feu de joye devant la porte, publier que les Plenipotentiaires ont signé la paix, & que les Commissaires de la Banque d'Angleterre deviennent honnêtes-gens.

SCENE IX.

La Scéne repréſente une Chambre de Cabaret.

MYLORD RAKE, LE CHEVALIER BRUTE, LE COLONEL BULLY, UN PAGE.

Tous enſemble.

HUzza (1).

MYL. RAKE.

Allons, Garçon, verſe..... Confuſion & point d'ordre. Il y a ici liberté de conſcience.

TOUS *enſemble.*

Huzza.

MYL. RAKE.

Je veux vous chanter une chanſon que j'ai faite ce matin ſur ce ſujet.

LE CH. BRUTE.

Elle eſt mauvaiſe, je parie.

(1) C'eſt le cri de joie des Anglois, qui prononçent *Houzai.*

LE COL. BULLY.

Mylord ne veut-il pas nous dire qui l'a faite ?

LE CH. BRUTE.

Ecoutes d'abord.

MYL. RAKE.

Que sert il, Parlement, d'allonger vos séances ?
Si c'est pour établir seulement parmi nous
La liberté des consciences :
Le vin le fera mieux que vous.
Lorsque j'ai mis pinte sur pinte,
Je bois, je fais l'amour au gré de mes desirs.
Jupiter ni Pluton, les remords ni la crainte,
N'osent chicaner mes plaisirs.

Qu'en dites-vous, Messieurs ?

Tous ensemble.

Admirable.

LE CH. BRUTE.

Je ne donnerois pas une épingle d'une chanson qui n'est pas remplie d'impudence & d'infamie.

MYL. RAKE.

Je suis bien aise que ma muse soit de votre goût. Allons, bûvons. La nuit se passe, & nous manquerons de temps pour faire le tapage. Page, sors pour aller à la découverte, & viens nous rapporter ce qui se passe dans

le

le camp dont nous devons insulter un quartier.

LE PAGE.

J'en rendrai un compte exact à votre Grandeur.

MYL. RAKE.

Alors, que le vin nous donne du courage, prenons de la bravoure en buvant. Courage, braves Chevaliers, la victoire nous attend.

LE CH. BRUTE.

Et l'on me couronnera de lauriers. Je veux boire des mieux, que le Diable m'emporte.

MYL. RAKE.

Allons, garçons, versez de nouveau. Au Diable les gens de bien.

LE CH. BRUTE *yvre.*

Au Diable les gens de bien..... Que le Guet les suive, & que l'Exempt soit marié.

Tous ensemble.

Huzza.

MYLORD RAKE.

Que fait-on présentement dans les rues, maraut? de qui sont-elles peuplées?

LE PAGE *rentrant.*

Mylord, il est Dimanche au soir, elles sont pleines de Bourgeois yvres.

MYL RAKE.

Courage, mes enfans, nous allons voir beau jeu.

LE COL. BULLY.

Allons, généreux Chevalier.

LE CH. BRUTE.

Allons Colonel. Celui qui dira que le Chevalier Brute n'eſt pas auſſi ſou & auſſi dévot que le plus yvre Bourgeois .... il en a menti, & c'eſt un fils de putain.

LE COL. BULLY.

Voilà parler bravement & comme un véritable Anglois; comme un homme né libre.

LE CH. BRUTE.

Que cela vous fait-il, mon ami, que je ſois Anglois ou François?

LE COL. BULLY.

Morbleu, Monſieur, ne vous fâchez pas.

LE CH. BRUTE.

Morbleu, je veux me fâcher, moi... Si je ſuis né libre & Anglois, qu'avez-vous à faire de diſcourir de mes priviléges?

MYL. RAKE.

Chevalier, ne querellons pas ici, je vous prie. Attendez le jour pour éclaircir vos differends particuliers, & employons la nuit contre les ennemis communs.

LE CH. BRUTE.

Mylord, je vous reſpecte, vous êtes un homme de qualité, mais je ferai connoître à

ce compagnon-là, que depuis que le poil me croît, j'ai été élevé auſſi en poſſeſſion de mes priviléges que le Roi de France l'eſt de ſes prérogatives. En vertu de ſes prérogatives il prend de l'argent où il ne lui en eſt pas dû, & moi, ſuivant mon privilége, je refuſe de payer où j'en dois. Liberté, proprieté & le bon vieux temps.

TOUS *enſemble.*

Huzza.

Le Chevalier Brute ſort en trébuchant; & les autres le ſuivent.

SCENE X.

Le Théatre repréſente une Chambre à coucher.

MADAME BRUTE, BELLINDE.

MADAME BRUTE.

IL commence à ſe faire tard, Bellinde, & je me ſens à moitié endormie.

BELLINDE.

Il eſt près de minuit. Ne voulez-vous pas vous coucher ?

Me. BRUTE.

Me coucher, mon enfant, afin de donner le plaiſir à mon mari lorſqu'il reviendra mort-yvre de m'éveiller dans mon premier ſomme, ou peut-être au milieu de quelque ſonge agréable, qui deviendroit plus délicieux en avançant.

BELLINDE.

Vous ne devez pas appréhender ſon retour de toute la nuit. Le laquais dit qu'il eſt allé faire la débauche avec Mylord Rake.

Me. BRUTE.

Il n'y a point véritablement d'apparence qu'il quitte ſi-tôt une ſi bonne compagnie. Que les hommes deviennent porcs, ma chere, quand ils ſe dégoûtent des femmes !

BELLINDE.

Et qu'ils ſont chats-huants quand ils en ſont amoureux !

Me. BRUTE.

Mais alors nous ſommes obligées de pardonner une foibleſſe dont nous ſommes la cauſe.

BELLINDE.

Cela devroit être ainſi, mais cependant il eſt mal-aiſé de le faire ; car quand un homme devient amant, il devient en même temps

si saturne, qu'une femme qui auroit aimé sa compagnie auparavant, a de la peine à le souffrir. Je pense que voilà pourquoi le monde est rempli d'amans maltraités.

Me. BRUTE.

Et moi, je t'avoue que je ne serois pas fâchée de voir un homme en l'état d'un âne, pour l'amour de moi.

BELLINDE.

J'en serois aussi ravie moi, mais ce seroit seulement pour me savoir bon gré d'avoir été assez charmante pour le mettre en cette posture. Véritablement je lui conseillerois de choisir une épreuve moins périlleuse pour persuader de sa passion.

Me. BRUTE.

Il pourroit se présenter dans un état plus décent & plus agréable. Après tout, ma chere, la vie des femmes seroit bien triste, s'il n'y avoit point d'hommes que nous eussions envie de mettre en l'état des ânes. Nous serions embarassées de nos jours & ne nous plaindrions plus du destin pour en avoir si fort borné la durée.

BELLINDE.

Il en faut tomber d'accord. C'est aux hommes que nous sommes redevables des plus doux agrémens que nous trouvons dans la vie. Pour vous parler du fond du cœur, s'il n'y avoit pas d'homme au monde, je sens bien

que je ne serois pas plus long-temps à ma toilette qu'à dire mes prieres. Je crois même que je ne m'habillerois pas pour aller le Dimanche à l'Eglise quand je croirois n'y être vûe que des Anges.

Me. BRUTE.

Mais ne crois-tu pas que l'émulation, qui est entre les femmes à qui sera la mieux mise, tiendroit la place de l'envie de plaire aux hommes ?

BELLINDE.

Non, car on ne se veut parer mieux qu'une autre, que pour donner plus qu'elle dans la vûe des hommes. S'il n'y en avoit plus, adieu habits d'or & d'argent, nous vous trouverions trop pesans.

Me. BRUTE.

Adieu la comédie. Les plus belles piéces nous sembleroient ennuyeuses.

BELLINDE.

Adieu Hidepark (1), la poussiére nous y étouferoit.

Me. BRUTE.

Adieu le park S. James. La promenade nous rendroit lasses à mourir.

BELLINDE.

Adieu notre bonne Ville de Londre, votre fumée de charbon de terre nous deviendroit insupportable.

(1) Lieu près de Londre, où se fait le Cours.

Me. BRUTE.

Adieu l'Egliſe, je doute que la dévotion eût le crédit de nous y mener.

BELLINDE.

Notre confeſſion eſt trop ſincere pour ne point mériter l'abſolution.

Me. BRUTE.

Point, cela ne ſert de rien ſi elle n'eſt entiére. Pour le repos de notre conſcience il faut tout dire.

BELLINDE.

Ainſi ſoit-il.

Me. BRUTE.

Je m'accuſe donc d'aimer d'être ſur le premier banc de la loge aux ſpectacles, car ſi l'on eſt ſur le ſecond, deux actes ſe paſſent ſouvent avant que perſonne ſe ſoit aviſé que vous êtes-là: quand je ſuis établie en mon poſte, dès que j'apperçois deux hommes qui ſe parlent à l'oreille après m'avoir regardée, je ne doute jamais que ce ne ſoit pour dire du bien de moi, ce qui me donne cent penſées de vanité auſquelles je m'abandonne avec plaiſir.

BELLINDE.

Vous faites ma confeſſion en diſant la vôtre. Après.

Me. BRUTE.

J'attend avec impatience le premier bon mot, afin d'avoir occaſion de rire pour mon-

trer mes belles dents. Si, comme cela arrive souvent, il est trop long-temps à venir, je parle à l'oreille à une amie pour avoir sujet de faire un moment de conversation dans laquelle je change dix fois d'air de visage, vive, sérieuse enjouée, mélancolique, languissante..... non pas que ce que nous disons demande tout cela. Mais.....

BELLINDE.

J'entens tout à demi mot; & il me souvient d'avoir été bien des fois dans de pareilles conversations.

Me. BRUTE.

Il faut l'avouer, ma chere, il y a des femmes qui sont de grandes maîtresses là-dessus; & qui savent, en vous parlant, vous enchanter avec leurs minauderies. Oh ça, avoue, n'as-tu jamais étudié dans ton miroir?

BELLINDE.

Oh! vous le faites, vous qui me le demandez.

Me. BRUTE.

Je te l'avoue, & fort souvent.

BELLINDE.

Et moi je l'avoue aussi. Je sais à merveille prendre une contenance convenable quand je parle ou quand j'écoute, suivant les gens qui sont de la conversation, mais je n'ai pas encore pû trouver un air de visage qui soit bon pour les équivoques de la Comédie. Vous

savez

ſavez que le Parterre & le Théatre jettent les yeux ſur les femmes dès que l'on en dit, pour étudier leur maintien. Oh! rien n'eſt ſi contraignant. En dût-on crever, il faut s'empêcher de rire; ce ſeroit avouer que l'on entend le bon ſens de l'équivoque, & que l'on eſt ſavante dans les myſteres. Cependant il eſt dur d'être obligée de garder le ſérieux pour lors.

Me. BRUTE.

Je trouve moi que ce ſérieux affecté nous fait encore paroître plus ſavantes, que ne feroit de rire avec les autres. Si nous n'y entendions point fineſſe, nous ferions naturellement comme le monde.

BELLINDE.

Pour moi je prens toujours ce temps-là pour me moucher.

Me. BRUTE.

Il y a des Piéces où tu dois avoir le mouchoir à la main la moitié du temps.

BELLINDE.

A quoi ſervent auſſi tant de prêcheurs de réforme? Que quelqu'un des plus zélés n'entreprend-il de bâtonner les Poëtes qui oſent nous faire rougir?

Me. BRUTE.

C'eſt qu'il appréhendroit que nous ne lui en vouluſſions bien du mal, dans le temps que nous lui en ferions de grands remercimens.

Il n'y a rien au monde de si extravagant que la modestie à laquelle l'on veut assujettir les femmes.

BELLINDE.

Oui, c'est le caprice des hommes de nous assujettir à leurs imaginations. Si nous prenons des airs un peu libres, ils trouvent que nous perdons nos agrémens: ils savent bien cependant que notre modestie n'est que pure grimace; c'est de quoi ils nous raillent tous les jours. Ils nous appellent effrontées si nous sommes naturelles, & hypocrites si nous sommes composées.

Me. BRUTE.

Après tout cela, qui ne croiroit impossible à une femme de se faire servir par un homme? Cependant la nature favorable à notre sexe, nous a donné d'un autre côté de quoi les faire courir après nous. Ils ont beau nous reprocher nos foibles, ils sont encore plus foibles que nous. Tant que le vaisseau du monde voguera, ce seront toujours les femmes qui en tiendront le timon. Mais ne dirons-nous pas un mot de ce pauvre Constant, avant de nous coucher, quand ce ne seroit que pour donner occasion à un songe agréable? Je suis sûre qu'il parle de moi, ou qu'il y pense du moins, soit-il au milieu de ses prieres.

BELLINDE.

Il le doit faire toujours. Vous en avez fait assez pour lui aujourd'hui.

Me. BRUTE.

Je l'ai assez maltraité, mon honneur n'a rien à me reprocher. Il y a deux ans qu'il m'assiége inutilement.

BELLINDE.

Je ne le plaindrois pas, si au bout d'un siége de quatre..... il pouvoit gagner le pillage de la Ville.

Me. BRUTE.

Cela peut être; mais je crains bien qu'elle ne puisse pas tenir si long-temps. Pour t'avouer la vérité, la garnison commence à se lasser, elle se révolte & demande à capituler.

BELLINDE.

Pour avoir une bonne composition, il ne faut point attendre à l'extrémité.

Me. BRUTE.

Je souhaiterois seulement pouvoir tenir encore assez long-temps pour te voir prendre un engagement. Je voudrois que nous entrassions en même temps dans la carriére, afin de savoir qui seroit la plus constante? Que feroistu si Heartfré devenoit bien amoureux de toi?

BELLINDE.

Je l'aimerois, pour faire dépit à la folle Madame Fanciful. Mais je suis rebutée, quand

je le vois si froid, & je desespére de venir jamais à bout de l'échaufer.

Me. BRUTE *la baisant.*

Il faudroit pour cela qu'il fût froid à ne pouvoir pas vivre. Ma chere petite friponne, je voudrois être homme pour l'amour de toi.

BELLINDE.

Et vous souhaiteriez bientôt de redevenir femme pour l'amour de vous, ou les hommes sont bien trompés dans ce qu'ils pensent des deux sexes; mais quand je pourrois faire la conquête de cet enfant de Bacchus, & devevenir la rivale de sa bouteille, que ferois-je de lui? il n'a pas assez de bien pour que je l'épouse, & je suis sûre que vous ne voudriez point, ma chere Tante, que votre Niéce commît fornication.

Me. BRUTE.

Pourquoi non? Je prendrois cela, comme une marque de ton affection pour moi. Cela me rassûreroit tandis que je commettrois autre chose.

BELLINDE.

Si je ne puis me résoudre à vous servir de cette maniere, ce sera de quelqu'autre qui ne vous fera pas moins de plaisir. Mais comment ferons-nous pour avoir au plus vîte une autre conversation avec nos éveillés?

Me. BRUTE.

Il nous faut avoir recours à la ruse que nous

ont montrée nos meres qui l'avoient apprise de nos grand-meres. Ecrivons-leur un billet entre le sérieux & le plaisant, & qui en cas de besoin, puisse passer pour un tour de gens qui veulent rire. L'invention est merveilleuse pour sauver l'honneur des femmes.

BELLINDE.

Vos intentions sont les meilleures du monde. Mais où sera le rendez-vous ?

Me. BRUTE.

Au Jardin du Printemps. (1) Je veux que nous y allions masquées, afin de les surprendre. Ce sera le plus divertissant de la fête. Je ne me suis jamais sentie en si bonne humeur de faire des fredaines.

BELLINDE.

Ecrivez donc, je vous prie, incessamment le billet qu'il leur faut envoyer.

Me BRUTE.

Allons dans la chambre pour cet effet, mon enfant, & je l'écrirai tandis que tu seras à dire tes prieres.

Fin du troisième Acte.

(1) Jardin de l'autre côté de la Tamise. C'est un rendez-vous de galanterie aussi fréquenté & fameux dans son espéce, que le derriere des Chartreux l'étoit jadis à Paris pour les duels.

ACTE IV.

Le Théatre repréſente le commun Jardin. (1)

SCENE PREMIERE.

MYLORD RAKE, LE CHEVALIER BRUTE, LE COLONEL BULLY *l'épée à la main*, UN TAILLEUR.

MYLORD RAKE *entrant ſur la Scéne.*

LE chien eſt-il mort ?

LE COL. BULLY.

Non. Le Diable l'emporte, je l'ai entendu faire des lamentations.

(1) C'eſt un Place de Londre appellée en Anglois, *Convent Garden* ou le *Jardin du Couvent*, parce qu'elle l'étoit autrefois. Il a plû aux François qui la voyent ſervir de marché, où l'on vend toute ſorte d'herbages & de fruits, de traduire *Convent Garden* par *Commun Jardin*.

MYL. RAKE.

Comme ſa choüette de femme hurle.

LE COL. BULLY.

Elle va donner l'allarme au Guet.

MYL. RAKE.

Allons, Chevalier, montrez-vous digne de l'être, nous avons une cauſe d'importance à défendre. Il y a un homme de tué.

LE CH. BRUTE.

Son ombre ſera bientôt contente. Je lui veux ſacrifier un Connétable (1) tout-à-l'heure, & brûler ſon corps ſur ſa chaiſe de bois.

(Ils apperçoivent un Tailleur qui porte un paquet.)

Qui va là? Un voleur, je gage.

LE TAILLEUR.

Vous me pardonnerez, Meſſieurs, je ſuis honnête-homme.

MYL. RAKE.

Nous l'allons voir préſentement. Que le Général l'éxamine.

(1) Le *Connétable* eſt une eſpéce de Magiſtrat, qu'on élit tous les ans dans chaque Paroiſſe, parmi les Artiſans, & qui a le pouvoir de prendre au corps les perturbateurs du repos public, & de les mener devant un Juge de Paix ou Commiſſaire, qui les examine & les envoye en priſon. Les Connétables accompagnent ſouvent le Guet.

LE CH. BRUTE.

Oui, oui, laissez-le moi examiner. C'est lui ou moi qui ont fait le coup. Il a la mine d'un coquin de fripon. Viença, maraut: sans équivoque & sans réservation mentale, dis-moi ta Religion & ta vacation, je verrai bien par-là de quoi tu es capable.

LE TAILLEUR.

Avec votre permission, je suis un pauvre Tailleur Non-Conformiste.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes d'une Religion où l'on aime à mentir, & d'un métier où l'on vole encore plus volontiers (1). Ainsi, Coquin, vous allez être puni comme vous le méritez. Qu'on lui mette un baillon & qu'on me le pende.

LE TAILLEUR.

Je vous prie, mes bons Messieurs, ne me faites point de mal. Vous m'obligez de vous dire pour ma défense, qu'en vérité je suis un honnête-homme & un loyal ouvrier.

(1) Les Non-Conformistes passent ordinairement en Angleterre pour de fort honnêtes-gens, mais ils ne sont pas aimés de ceux de la Religion Anglicane qui est la dominante. Pour les Tailleurs, ils y sont en même estime qu'en France, mais on peut dire qu'ils sont tenus encore pour honnêtes-gens en ces quartiers-là, en comparaison de la réputation qu'ils ont en Allemagne.

LE CH. BRUTE.

Tu as beau jaſer, tu ſeras pendu par ton cou.

MYL. RAKE.

Faiſons inventaire de ce qui eſt dans ſon paquet.

LE TAILLEUR.

Hélas! Meſſieurs, c'eſt la robe du Curé de la Paroiſſe.

MYL. RAKE.

La robe d'un Prêtre : Chevalier, ſeriez-vous homme à ne point faire ſcrupule de vilipender un peu le Clergé ? Craignez-vous d'abuſer.....

LE CH. BRUTE.

Moi, je ſuis ſou, & je ne crains point d'abuſer de rien, ſi ce n'eſt de ma femme. Je la nomme..... avec reſpect.

MYL. RAKE.

Allons, endoſſez ce harnois pour charger le Guet, & mettons le Clergé de moitié. Les coups tomberont ſur vous, mais le ſcandale tombera ſur lui.

LE CH. BRUTE *mettant la robe.*

De par tous les Diables, voilà ce qui s'appelle un beau deſſein. Donnez.

LE TAILLEUR.

Hélas! mes bons Meſſieurs, je ſuis ruiné ſi vous me prenez ma robe.

LE CH. BRUTE.

Allons, maraut, décampe au plus vîte: Remercie-nous de ce que tu sors d'ici sans contusions.

LE TAILLEUR *à part en sortant.*

Je pense que je ferai bien de suivre son avis. Si je disputois plus long-temps, la dispute pourroit bien aboutir à me faire frotter. Il y a plus de folie dans la tête de ces jeunes gens de qualité, que d'argent dans leurs bourses, & ils auront plûtôt coupé la gorge à un homme que payé une dette.

LE CH. BRUTE.

Comment me trouvez-vous la mine présentement?

MYL. RAKE.

Fort haute. Il ressemble à un Evêque allant aux guerres saintes: Mais.... aux armes voici les ennemis.

SCENE II.

LE CONNE'TABLE, LE GUET, *& les Acteurs de la Scéne précédente.*

LE GUET.

QUi va là ? Arrêtez. Venez parler au Connétable.

LE CH. BRUTE.

Le Connêtable eſt un coquin, & toi tu es un.... fils de putain.

LE GUET.

La belle réponſe pour un Curé !

LE CONNETABLE.

Il me ſemble, Monſieur, qu'un homme qui porte votre habit devroit donner un meilleur exemple.

LE CH. BRUTE.

Canaille, je vous ferai voir qu'il y a des gens de ma condition qui ſavent donner auſſi méchant exemple que vous le pourriez faire, chiens.

(*Il vient pour battre le Connétable, le Guet le ſaiſit, & ſes Camarades fuyent.*)

LE CONNETABLE.

Nous voilà sûrs du Curé, quoi qu'il en soit.

LE CH. BRUTE.

Tue, tue, ... & tue, tue.

LE GUET.

Quel pitié ! de la maniére dont il est animé, je gage qu'il a tué quelqu'un cette nuit.

LE CH. BRUTE.

La récompense du meurtre est la corde; ainsi je ne fais point métier de tuer personne. Ma vacation est de boire & de trafiquer de bénéfices.

LE GUET.

Il parle présentement comme un homme d'esprit. C'est une pitié, Voisins, qu'il soit en un état à se faire méconnoître.

LE CH. BRUTE.

Vous en avez menti, l'on ne me méconnoît point, je suis aussi yvre que je le parois.

LE GUET.

Regardez-le un peu, Monsieur le Connétable, c'est quelque pauvre Prêtre qui a perdu l'esprit. Je gage trente sols qu'il fait des merveilles en chaire.

LE CONNETABLE.

Allons, Monsieur, en considération de votre état, je ne vous enfermerai pas avec la canaille, mais je ne saurois m'empêcher de

vous placer en lieu où je puisse répondre de vous jusques à demain matin.

LE CH. BRUTE.

Vous pouvez me mettre où vous voulez, vous êtes les plus forts, mais si je puis faire du mal, je ne vous épargnerai pas, chiens.

SCENE III.

Le Théatre représente une Chambre à coucher.

HEARTFRE' *seul.*

QUi me rend inquiet..... l'amour...? Non je suis son serviteur. Mon cœur n'est pas fait pour lui.... Cependant quand je rêve, c'est à Bellinde.... Est-ce que cela signifie que je l'aime ? Sur ce pied-là j'aimerois toutes les femmes que je rencontre. Mais ne me trompai-je point ? Je ne l'aime pas parce que je songe à elle, mais je songe à elle parce que je l'aime. Cela peut fort bien être. Pourquoi aurois-je rêvé d'elle cette nuit ? N'ai-je point rêvé cent fois de même de ma mere ? Mais Bellinde me revient sans

ceſſe dans l'eſprit, quoi que je ſois bien éveillé. Ainſi ſont ſouvent cent autres femmes pour leſquelles je ne voudrois pas donner trente ſols. Il me ſemble après cela que j'ai toute l'envie poſſible de lui parler ſans avoir rien à lui dire. Suis-je le premier qui ait eu envie de faire une impertinence ?

SCENE IV.

CONSTANT, HEARTFRE'.

CONSTANT.

COmment vous va ? Quoi ! déja habillé ? Je croyois qu'il n'y eût que les Amans qui fuſſent brouillés avec le chevet, & je comptois de vous trouver ronflant des mieux. C'étoit autrefois ma coûtume quand je n'avois rien dans le cœur.

HEARTFRE'.

Mon cher ami, c'eſt parce que je prens vos affaires extrémement à cœur. J'ai rêvé toute la nuit comment m'y prendre pour vous ſervir près de Bellinde ?

CONSTANT.

Près de Bellinde ?

HEARTFRE'.

C'eſt près de Madame Brute que j'ai voulu dire, & j'ai de bonnes eſpérances d'en venir à bout. Vous devez être très-ſatisfait de la maniére dont elle en uſa hier avec vous.

CONSTANT.

Si ſatisfait qu'il n'y a que les terreurs paniques des Amans qui me faſſent douter du ſuccès de mes vœux. Mais qui peut avoir cauſé un ſi grand changement en elle ?

HEARTFRE'.

Ma foi, je penſe que vous en avez obligation à la brutalité du mari. Par ce que nous vîmes hier, il faut qu'il la batte.

CONSTANT.

Je le penſe. Le meilleur moyen qu'ait un mari de conſerver ſes droits, n'eſt pas de ſe battre pour cela avec ſa femme. Elle le devoit faire hier cocu ſur la place, pour montrer qu'après le combat elle étoit reſtée maîtreſſe du champ de bataille.

HEARTFRE'.

Un Conſeil de guerre de femme tenu alors, le lui eût fait faire. Une auſſi aimable femme que Bellinde doit véritablement être traitée d'une maniére un peu plus honnête.

CONSTANT.

Encore Bellinde !

HEARTFRE'.

Madame Brute, voulois-je dire. Qui diable me fait faire deux fois la même bévûe ? (*à part*) Maudite langue, tu me trahis.

CONSTANT.

Heartfré, regardez-moi entre deux yeux & répondez-moi comme il faut. Eſt-ce Bellinde ou Madame Brute qui vous rend ſi diſtrait ?

HEARTFRE'.

Madame Brute ou Bellinde ?

CONSTANT.

Va, tu es amoureux. Je n'en veux point ſavoir davantage.

HEARTFRE'.

Moi, amoureux !

CONSTANT.

Croi-moi, ne le nie point. Tu le fais d'un ſi mauvais air que cela ne ſerviroit qu'à te faire plaiſanter davantage. Au reſte, mon cher ami, je t'en félicite.

HEARTFRE'.

Apparemment, vous avez entrepris de me le perſuader, & vous voulez....

CONSTANT.

Elle régne déja dans votre bouche, & vous êtes trop galant homme pour que la bouche

bouche & le cœur ne ſoient pas toujours d'accord. Mais dis-moi comment, ... comment le Diable, a fait pour..... ho ho....

HEARTFRE'.

Je ſuis perſuadé que vous plaiſantez toujours. Vous n'en croyez rien?

CONSTANT.

Je le croyois ſeulement à voir la maniére dont vous vous défendez.

HEARTFRE'.

Vous m'impatientez. Je nie le fait tout de bon... Faut-il me donner au Diable?..... C'eſt du bon ton que je vous aſſûre qu'il n'en eſt rien.

CONSTANT.

Ha, ha, ha, ha!

HEARTFRE'.

Eſt-ce qu'il eſt ſi extraordinaire qu'un homme prenne un mot pour l'autre. Cela ne vous eſt-il jamais arrivé?

CONSTANT.

Cent fois, mais c'eſt que j'étois amoureux.

HEARTFRE'.

Je vous avoue la vérité. Vous pouvez en rire, mon cher ami, juſques à rendre l'ame; mais du moins n'en faites rire perſonne, & ne le dites point aux gens.

(*Il l'embraſſe.*)

CONSTANT.

Préſentement que vous m'avez avoué la choſe, ce ſeroit une cruauté que me moquer de vous. Mais dites-moi au moins quelles nouvelles armes l'amour a trouvé pour vous bleſſer.

HEARTFRE'.

Hélas, mon ami! J'ai été frappé par ce je ne ſai quoi, dont perſonne ne peut rendre compte. Car juſques-ici j'avois vû de plus beaux objets ſans en être émû.

CONSTANT.

Mais que ſont devenus tous ces excellens remédes que vous prépariez contre l'amour? Leur efficace s'eſt-elle toute perdue en un jour?

HEARTFRE'.

Je croirois faire un crime de penſer à m'en ſervir.

CONSTANT.

Les deux années de chagrin que vous m'avez vu eſſuyer, ne vous découragent-elles point d'entrer dans la carriére?

HEARTFRE'.

Ce que je prévois me fait trembler, mais il ne ſauroit me faire reculer; ſemblable à ces braves qui ſont par point d'honneur ce que le courage fait faire aux autres. Ils tremblent à la vûe du péril, mais ils ne laiſſent pas d'avancer.

CONSTANT.

Si votre maîtresse vous traite comme le méritent les impiétés que vous avez commises contre le sexe, votre crainte se trouvera bien fondée. Mais voyons, par où prétendez-vous en venir à bout ?

HEARTFRE'.

Vous savez que je suis bien novice dans l'art de gagner une maîtresse, & je suis résolu d'agir pas le conseil d'un ami.

CONSTANT.

Il faut écrire des billets doux, donner des sérénades, se trouver aux Eglises, contrefaire l'homme que sa passion rend insensé, faire faire de petits airs, être empressé à rendre de petits offices, faire les doux yeux en toutes rencontres. Vous n'avez que faire de me regarder, car avec tous ces soins l'on court souvent risque, au bout d'un an ou deux, d'être traité d'incommode marmot, & mis hors de toute espérance.

HEARTFRE'.

Cela est dur.

CONSTANT.

Cependant c'est là souvent notre sort, nous autres pauvres Amans.

HEARTFRE'.

Je mérite bien la peste, pour m'être laissé enroller parmi des gens si fort à plaindre.

CONSTANT.

Prenez garde sur tout, en vous plaignant, de ne rien dire de trop libre. Cela ne feroit qu'irriter votre maîtresse & croître votre peine.

HEARTFRE'.

Que ne me consolez-vous plûtôt ? Vous savez que dans vos chagrins je vous ai toujours encouragé de mon mieux.

CONSTANT.

Je le veux bien, & pour vous donner de la constance dans les maux que vous souffrirez, en punition de vos impiétés envers le sexe, je veux bien vous représenter que les femmes sont de chair comme nous, & sujettes par-là aux mêmes foiblesses ; elles ont beau tenir bon pendant un temps, il faut à la fin qu'elles capitulent. La nature, cet excellent ingénieur, fait un si grand feu dans la place qu'il faut qu'elle se rende, ou qu'elle soit brûlée toute vive.

LE LAQUAIS.

Monsieur, un homme qui a une lettre à vous rendre demande à vous parler.

CONSTANT.

Faites-le entrer.

LE PORTEUR.

Monsieur, deux Dames des mieux faites m'ont donné une lettre à la Bourse, avec ordre de ne la remettre qu'entre vos mains.

J'ai été chez vous où l'on m'a dit que vous étiez ici.

CONSTANT.

Voulez-vous attendre la réponse ?

LE PORTEUR.

Non, Monsieur, dès qu'elles m'ont eu parlé, elles ont disparu aussi vîte que fait le pucelage d'une fille qui a attrapé quinze ans.

CONSTANT.

Cela est bien. Voyons ce dont il s'agit, & qui a employé cet honnête Mercure. (*Il lit.*)

Si vous & votre réjouissant camarade pouvez prendre deux heures de temps sur vos affaires & sur vos devotions, trouvez-vous à huit heures du soir au Jardin du printems. Ne songez point à vous charger d'armes, celles que vous portez ordinairement vous suffiront. Vous n'y aurez à faire qu'à des femmes.

Ainsi, mon cher, voilà de quoi amuser votre appétit jusques à ce que le plat de votre maîtresse soit prêt pour vous.

HEARTFRE'.

C'est de la part de quelqu'une de nos vieilles connoissances que vient ce message d'honneur. Je n'irai point, cela est inutile.

CONSTANT.

Oh, mon cher ami, vous ferez de la par-

tie. J'ai reçû un cartel, c'eſt une affaire d'honneur où j'ai beſoin d'un ſecond.

HEARTFRE'

Je vous avertis que j'en ſerai un fort mauvais. Je ſuis hors de combat de la bleſſure que m'ont faite les yeux de Bellinde. Je n'aurai pas la force de tirer l'épée.

CONSTANT.

Marchons ſi ce n'eſt que cela. Votre épée ſera toujours aſſez bonne pour les ennemis avec qui nous avons affaire.

SCENE V.

Le Théatre repréſente le commun Jardin.

LE CHEVALIER BRUTE, LE CONNETABLE, LE GUET, LE JUGE DE PAIX, UN VALET.

LE CONNETABLE.

ALlons, Monſieur, je voulois en conſidération de votre profeſſion vous laiſſer cuver votre vin, mais vous m'avez mis

hors de patience. Nous allons voir ce que le Juge de paix fera de vous.

LE CH. BRUTE.

Et toi, coquin, tu vas voir ce que je dirai au Juge de paix.

LE CONNETABLE *frape à la porte du Juge de paix. Il vient un Valet à qui il parle.*

Je vous prie, mon ami, de dire à votre maître que nous avons arrêté un libertin de Prêtre. Nous serions au desespoir de le scandaliser, mais il est si brutal que nous ne savons qu'en faire.

LE VALET.

Je vais avertir Monsieur.

LE CH. BRUTE.

Quel plaisant Juge de paix ! Voilà, Monsieur le Connétable.

LE CONNETABLE.

Il prendra le soin de vous, je vous en assure.

LE JUGE DE PAIX.

Voilà bien du bruit, Monsieur le Connétable ! Qu'y a-t-il ici ?

LE CONNETABLE.

Je vais vous dire, Monsieur ...

LE CH. BRUTE.

Laisse-moi parler, ou que le Diable t'emporte. Je suis Prêtre une fois, & dois savoir mieux expliquer les mystéres que toi.

LE JUGE DE PAIX.

Quelle pitié de voir un Eccléſiaſtique en cet état! Je vous prie, Monſieur, de laiſſer parler le Connétable, & je vous aſſure que je vous écouterai après auſſi long-temps que vous le voudrez.

LE CH. BRUTE.

Oh! l'honnête Magiſtrat! Je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur.

LE CONNETABLE.

Monſieur, il a voulu inſulter le Guet toute la nuit, & juré....

LE CH. BRUTE.

Vous en avez menti.

LE JUGE DE PAIX.

Je vous prie, Monſieur, donnez-nous un moment de patience.

LE CH. BRUTE.

Monſieur, je ſuis votre très-humble ſerviteur.

LE CONNETABLE.

En verité, Monſieur, il eſt venu nous attaquer ſans que nous lui ayons rien dit, nous appellant coquins & fils de putain, & nous voulant charger avec un bâton à deux bouts. Il étoit en compagnie de Mylord Rake, & ils ont fait le Diable toute la nuit.

LE JUGE DE PAIX.

Ah, ah! Dites-moi, Monſieur, s'il vous plaît, êtes vous le Chapelain de Mylord?

LE

LE CH. BRUTE.

Monsieur, je présume .... Je puis si je veux ....

LE JUGE DE PAIX.

Ma question, Monsieur, est si vous l'êtes.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, vous faites des questions à merveille.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, Monsieur, je vous prie, de me répondre pertinemment.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, Monsieur, je vous prie, avez-vous coûtume de répondre pertinemment quand vous avez bû ?

LE JUGE DE PAIX.

Il est bien besoin de cela. (*à part.*) Je ne puis rien tirer de lui. (*haut.*) Je vous prie au moins, Monsieur, de me dire votre nom?

LE CH. BRUTE.

Mon nom c'est..... attendez, c'est..... Hiccops.

(*Il a le Hoquet.* (1)

LE JUGE DE PAIX.

Hiccops, le Docteur Hiccops. Je connois bien des Curés de Campagne, sur tout près

(1) Il y a dans l'Anglois, *he hiccops*, c'est-à-dire, *il a le hoquet:* ce qui lui donne occasion de s'appeller *Monsieur Hiccops* ou *Hoquet.*

de Londre qui portent ce mot-là pour nom. Où logez-vous, Monsieur ?

LE CH. BRUTE.

Ici & là.

(à part.)

Voilà un homme bien curieux.

LE JUGE DE PAIX *à part.*

Voilà un étrange homme. (*haut.*) Où prêchez-vous, Monsieur ? Avez-vous quelque Cure ?

LE CH. BRUTE.

Oui, Monsieur, j'en ai une excellente ... la meilleure Cure de monde pour la chaud.... à votre servi e, Monsieur.

LE JUGE DE PAIX.

Seigneur, ayez pitié de nous.

LE CH. BRUTE *à part.*

Ce Maraut-là est si babillard, & fait un si grand nombre de questions impertinentes, qu'il faut que ce soit la femme du Juge de paix qui ait pris ses habits.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur le Connétable, je vous proteste que je ne sais qu'en faire.

LE CONNETABLE.

En verité, Monsieur, je n'ai jamais vû de si fâcheux hôte que lui.

LE JUGE DE PAIX.

Je crois que le meilleur est de le lâcher. Je ne crois pas à propos de le scandaliser pour ce qu'il a fait.

LE CONNETABLE.

Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.

LE CH. BRUTE.

Monsieur le Juge de paix, sans interrompre Monsieur le Connétable, j'ai une petite faveur à vous demander.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, je vous écoute de toutes mes oreilles.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur; j'ai certain petit besoin qui m'appelle là-bas, je vous prie de finir au plûtôt.

LE JUGE DE PAIX.

Si j'étois sûr que ce ne fût point pour faire du désordre de nouveau, je vous ferois relâcher.

LE CH. BRUTE.

Non, Monsieur, j'en jure par.... ma Prêtrise.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur le Connétable, laissez-le aller.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, je suis votre très humble serviteur. Si vous voulez boire une bouteille...

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, je ne bois jamais le matin. Bon jour, Monsieur, bon jour. (*Il sort.*)

LE CH. BRUTE.

Bon jour, Monsieur, bon jour. Oh ça;

Monsieur le Connétable, nous voilà maintenant en liberté d'aller vous & moi relancer une garce.

LE CONNETABLE.

Non, Monsieur, je vous remercie, j'ai une femme assez belle, & tout homme raisonnable s'en contenteroit.

LE CH. BRUTE.

Hé, hé, hé ce fou est marié.... vous ne voulez donc pas venir?

LE CONNETABLE.

Non, Monsieur, en verité.

LE CH. BRUTE.

J'y veux aller moi, & que le Diable t'emporte toi & ta femme.

LE CONNETABLE.

Le bon Curé que voilà!

SCENE VI.

Le Théatre repréſente le Jardin du Printemps.

CONSTANT, & HEARTFRE', *traverſant le Théatre.*

MADAME FANCIFUL, ET LA FRANÇOISE *qui les épient, entrent quand ils ſont ſortis.*

CONSTANT.

NOus voici à l'heure du rendez-vous. Promenons-nous de ce côté.

Me. FANCIFUL.

Cela va le mieux du monde juſques-là ; nous les avons ſuivis ſans être découvertes. C'eſt aſſûrément un rendez-vous qui les améne ici. Que mon cœur eſt agité par la jalouſie & la crainte ! Mais ce qui me ſembleroit encore plus fâcheux, ſeroit d'avoir pour rivale cette carogne de Bellinde. Si je m'en apperçois, tout ce qui eſt de femme en moi ſera mis en œuvre pour lui faire perdre contenance.

CONSTANT *rentrant.*

Je n'ai pas encore vû une femme qui ait fait mine de nous en vouloir. J'appréhende bien que l'on ne nous ait donné une baye.

HEARTFRE'.

Je ne ſerois point fâché que cela fût, car je ne ſuis point en humeur de prendre du plaiſir, ni d'en donner à perſonne.

CONSTANT.

Vous leur en ferez toujours aſſez quand ils vous verront ſi chagrin, & que je leur en aurai appris le ſujet. Mais pourquoi être ſi triſte & ſi abattu avant d'avoir eſſuyé aucunes rigueurs?

HEARTFRE'.

Par la même raiſon qui vous rend ſi joyeux ſans que vous ayez encore reçû aucunes faveurs. Les plaiſirs & les peines ſont plus d'impreſſion lorſque l'imagination nous les repréſente, que quand les choſes arrivent en effet.

SCENE VII.

MADAME BRUTE, BELLINDE *masquées & en grisettes*, MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE, CONSTANT, HEARTFREE.

CONSTANT.

QUi sont ces Dames-là ? Je pense que ce n'est point notre gibier.

HEARTFREE.

Si ce sont elles, nous sommes assez punis d'avoir negligé la meilleure proye qui soit au monde, pour venir ici faire les avanturiers.

Me. FANCIFUL *à la Françoise.*

Je suis sûre que voilà leurs maîtresses. Mais cependant je ne reconnois pas leurs robes de chambre qu'elles devroient porter. C'est la taille & le port de Bellinde & de sa tante.

LA FRANÇOISE.

Oui, Madame, ce sont elles assûrément.

Me. FANCIFUL.

Coulons nous derriére la paliſſade pour entendre ce qui ſe dira.

Me. BRUTE *maſquée à Conſtant.*

Avez-vous peur de nous, Meſſieurs?

HEARTFRE'.

Pourquoi non? Si les apparences ne ſont point trompeuſes, nous pourrions courir quelque riſque avec vous, Meſdames.

BELLINDE *maſquée.*

Sur le chapitre des femmes il n'en faut pas croire toujours les apparences.

HEARTFRE'.

C'eſt parler juſte. On s'y tromperoit trop ſouvent; mais rarement parce qu'elles ſe trouveroient mieux valoir, que les apparences ne promettroient.

BELLINDE.

Vous croyez donc toujours, Monſieur, que l'extérieur eſt ce qu'il y a de meilleur en nous?

HEARTFRE'.

C'eſt toujours ce qu'il y a de plus ....

CONSTANT.

Mon ami, prenez garde à vos rechutes.

Me. BRUTE.

Eſt-ce que Monſieur a coûtume de dire des ſottiſes aux Dames?

CONSTANT.

Oui, c'étoit aſſez ſa maniére ci-devant.

BELLINDE.

Apparemment qu'il en avoit de bonnes raisons. Elles vous ont peut-être mal recompensé de vos services.

Me. BRUTE.

Y en a-t-il quelqu'une qui se soit jouée de vous, Monsieur ?

BELLINDE.

A t-elle ri quand vous pleuriez ?

Me. BRUTE.

Avez-vous trouvé qu'elle dormoit trop tranquillement, tandis qu'elle vous faisoit veiller ?

BELLINDE.

Celui qui portoit vos billets doux a-t-il été battu ?

Me. BRUTE.

Et vos missives jettées au feu ?

HEARTFRE'.

J'ai bien envie moi de faire autre chose que plaisanter.

BELLINDE.

Quoi donc ? nous voudriez-vous battre ?

HEARTFRE'.

Je ne sais, mais je pourrois bien....

SCENE VIII.

LE CHAVALIER BRUTE, *toujours en Curé, & les Acteurs de la Scéne précédente.*

CONSTANT.

QUel Diable apperçois-je là ! Le Chevalier Brute vêtu en Prêtre. Il eſt mort yvre !

LE CH. BRUTE.

Ah ! ah ! Conſtant & Heartfré avec deux Garces, je gage. Parbleu, Meſſieurs, je vous trouve d'une grande épargne de n'avoir pas une pauvre.... de réſerve pour un ſurvenant.

(Il prend ſa femme & Bellinde par deſſous les bras.)

Mais j'aurai ma part de ce que vous avez.

HEARTFRE'.

En quelle rencontre vous êtes-vous trouvé, Chevalier ?

LE CH. BRUTE.

Je viens de faire les plus beaux exploits du monde. J'ai battu le Guet, & homi le Clergé.

HEARTFRE'.

L'expédition eſt des plus glorieuſes.

LE CH. BRUTE.

Et que penſez-vous que je veuille faire à l'heure qu'il eſt ?

CONSTANT.

Qui pourroit le deviner ?

LE CH. BRUTE.

Mettez-moi de votre partie & je vous donne à ſouper, à vous & à vos Garces.

Me. BRUTE *à part.*

Ah ! bon Dieu ! nous ſommes perdues.

HEARTFRE'.

Nous ne ſaurions ſouper enſemble, parce que nous avons quelque autre choſe à faire, Conſtant & moi ; mais ſi la compagnie de ces Dames vous fait plaiſir, nous vous cederons avec joie les prétentions que nous pourrions avoir ſur elles.

(*à part.*)

Quel embarras ! Comment en ſortir ?

LE CH. BRUTE.

Attendez que je voye leurs habits.... Non, ils ne pourroient pas payer l'écot. Il n'y a pas de Cabaretiere qui donnât à ſouper là-deſſus.

HEARTFRE'.

Monſieur le Chevalier, nous vous laiſſons en bonne fortune.

CONSTANT.

Adieu, mes Reines, mettez ce jeune Gentilhomme à bien.

Me. Brute.

Ah Messieurs ! vous êtes trop honnêtes gens pour nous laisser entre les mains d'un yvrogne qui nous brutaliseroit.

Le Ch. Brute.

Yvrogne .... je vous apprendrai, fouillons; que je suis homme de qualité, le Roi m'a fait Chevalier (1).

Heartfré.

Vous êtes en bonnes mains, mes Princesses. Adieu, adieu.

Me. Brute.

J'aimerois autant être entre les mains du Diable. Laissez-moi aller où ..... Bon Dieu, aidez-moi.

(Elle se sauve & se démasque un moment à Constant.)

Le Ch. Brute.

Oui, oui, je vous mettrai le Diable au corps. Allons, haridelles, ou j'ôterai tout le crépi de votre face.

Constant.

Tout beau, tout beau, Monsieur le Chevalier. Elle s'évanouit.

Le Ch. Brute.

Je la ferai tomber en pamoison, moi.

(1) C'est à peu près comme s'il disoit, je me suis fait Secretaire du Roi.

CONSTANT.

Venez ici Heartfré.

(Bellinde se démasque à Heartfré & se remasque.)

HEARTFRE'.

O Ciel ! c'est vous, ma chere Dame. Cela va finir dans un moment.

CONSTANT.

Terminons vîte cette Scéne-ci.

HEARTFRE'.

En voilà assez, mon galant. Tout cela n'étoit que plaisanteries. Ce sont des Dames de notre connoissance à qui nous n'avons pas été fâché de faire un peu de peur. Que la raillerie finisse, & laissez-nous en repos.

LE CH. BRUTE.

Je ne veux point vous y laisser moi, je ne vous quitte pas.

HEARTFRE'.

Faites-le, si vous voulez m'obliger, & ne repliquez pas davantage.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes tous deux des grivois fort mal appris & peu civils. J'espére que vos Garces m'en vengeront & qu'elles..... vous donneront la sauce comme vous la méritez.

ME. BRUTE.

Je n'en reviendrai jamais, tant j'ai été épouvantée.

SCENE IX.

MADAME FANCIFUL, ET LA FRANÇOISE *cachées*, MADAME BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRE'.

CONSTANT.

VOus avez été bien près du précipice; Meſdames.

BELLINDE.

Il faut que les femmes paſſent leurs fantaiſies, comme vous voyez, nonobſtant les accidens auſquels elles s'expoſent.

HEARTFRE'.

Ils ont pû avoir des ſuites encore plus fâcheuſes.

Me. BRUTE.

Plus il y a eu de danger dans ce que nous avons fait pour vous, plus vous nous avez d'obligation.

CONSTANT.

J'eſpére auſſi, Madame, que vous nous regarderez comme des Chevaliers errans, heureux à redreſſer les torts que l'on veut vous

faire. Voilà la seconde fois que nous vous tiron des mains des enchanteurs.

Me. Brute.

Nous en aurons plus d'inclinations à nous confier à votre courtoisie & discrétion, & nous croirons suivre en cela notre destinée qui semble vous avoir fait nos gardiens. Mais j'appréhende bien que notre fredaine ne nous fasse tort dans votre esprit.

Heartfre'.

Mesdames, vous êtes les maîtresses de notre esprit. Ordonnez-nous de penser ce qu'il vous plaira, nous obéirons.

Bellinde.

Je vous ordonne donc, Monsieur, de croire dorénavant que les femmes valent quelquefois mieux qu'elles ne paroissent valoir.

(*Madame Brute & Constant s'entretiennent à part*)

Heartfre'.

Madame, vous m'avez converti d'un bout à l'autre; & pour faire ma nouvelle profession de foi entre vos mains, je me sens toutes les dispositions du monde à devenir bien amoureux.

Bellinde.

Je vous en fais, Monsieur, les complimens de tout le sexe.

HEARTFRE'.

Ce n'eſt qu'à vous, Madame, qu'ils ſont dûs. Toutes les autres enſemble n'euſſent jamais rien gagné ſur moi.

BELLINDE.

Je vous avouerai, Monſieur, qu'une ſemblable confeſſion de foi me rend aſſez vaine. Mais je voudrois ſavoir en quoi mon mérite conſiſte, & ce qui m'a rendue ſeule capable de vous convertir ?

HEARTFRE'.

Dans votre modeſtie, qui vous a caché ſi long-temps ce que vous valez.

BELLINDE.

Un autre pareil compliment avec votre ſang-froid, & je vous hais à jamais.

HEARTFRE'.

Il y a des femmes qui veulent que l'on les trompe toujours. Si vous êtes de cette humeur.....

BELLINDE.

Non, Monſieur, je veux toujours que l'on ſoit ſincére, & que les hommes ne diſent jamais de douceur qui oblige de rougir, ou du moins d'en faire le ſemblant.

HEARTFRE'.

Puiſque vous aimez que l'on s'exprime naïvement, je vous dirai donc, Madame, le plus naturellement qu'il me ſera poſſible, que l'on ne peut vous aimer plus que je fais, que mon amour

amour durera toujours quand vous seriez ma femme. C'est le plus grand bien où j'aspire.

BELLINDE.

Comme le Chevalier Brute a fait la Dame qui est ici. Malgré toutes vos résolutions de ne point changer de maniéres, un mois de mariage vous donneroit autant d'indifférence qu'il en a ; seulement vous seriez moins brutal. Vous autres hommes êtes d'étranges gens, vous perdez l'esprit pour venir à bout de vos Maîtresses, rien n'égale l'impatience où vous êtes, que celle qui vous vient dès que vous avez obtenu ce que vous demandiez, pour en être defaits. Dites la vérité. Bien des amours qui avoient tenu bon contre les cruautés des Maîtresses, ne sauroient soutenir leurs faveurs sans s'éteindre.

HEARTFRE'.

Je dois avouer, Madame, qu'à la honte de notre sexe, les choses sont à peu près comme vous le dites..... mais mettez-moi à l'épreuve, ma chere Dame, &.....

BELLINDE.

C'est assûrément le meilleur moyen de vous bien connoître ; mais je le trouve aussi bien dangereux pour moi.

(*à Madame Brute.*)

Madame, ne voulez-vous pas faire un tour dans la grande allée ? Il y fait si noir

que nous ne courons aucun risque d'être reconnues.

Me. BRUTE.

Je me trouve un peu fatiguée, ma bonne; & je voudrois bien encore me reposer un peu en rêvant. Que ma paresse & ma fantaisie ne t'empêchent pas de te promener.

CONSTANT *à part.*

Elle a envie que l'on la laisse seule avec moi. Mes affaires sont en bonne posture.

BELLINDE.

Nous allons faire un tour & nous vous viendrons rejoindre.

(*à Heartfré.*)

Allons, Monsieur, furetons le Jardin, nous ferons peut-être quelque belle découverte.

HEARTFRE'.

Madame, je ferai tout ce qui vous fera plaisir.

CONSTANT *à Heartfré.*

Je vous prie, faites votre promenade un peu longue, je pourrai bien faire quelque chose où il seroit fâcheux que vous me vinssiez interrompre.

HEARTFRE'.

Je vous entens, c'est assez.

(*Bellinde & Heartfré s'écartent.*)

Me. Brute..

Je ſuis ſûre, Monſieur, que je vous parois bien libre. Je tremble que vous n'en ſoyez ſcandaliſé, & que vous n'en perdiez la bonne eſtime que vous pouviez avoir de moi.

Constant.

L'eſtime que j'ai pour vous, Madame, eſt auſſi obſtinée que votre cruauté; rien ne ſauroit l'entamer.

Me. Brute.

Donc ſi je ceſſois d'être cruelle vous perdriez auſſi-tôt toute votre eſtime.

Constant.

Madame, la conſéquence n'eſt pas juſte. Je ſens bien qu'alors je vous aimerois encore, s'il eſt poſſible, plus que je ne fais, & j'eſtime toujours infiniment les perſonnes que j'aime.

Me. Btute.

Vous me permettriez d'en douter ſi vous aviez une femme, & qu'elle eût un favori.

Constant.

Si je lui en avois donné un juſte ſujet, je n'aurois pas le front de l'en blâmer.

Me. Brute.

La queſtion c'eſt de ſavoir ce qui peut s'appeller un juſte ſujet.

CONSTANT.

Des coups donnés par un mari le feront toujours devant tout le monde.

Me. BRUTE.

Les mauvaises maniéres sont bien aussi insupportables.

CONSTANT.

Jamais femme, Madame, eût-elle autant de raison que vous de se venger de son mari ?

Me. BRUTE.

Mais le caractére de femme sage à toutes épreuves, est si beau.

CONSTANT.

Il rend ridicule quand un mari est un indigne.

Me. BRUTE.

Est-ce que les fautes d'un mari autorisent une femme à en commettre ?

CONSTANT.

Oui, Madame, suivant toutes les régles de l'équité. Ce sont ces loix qui sont les plus inviolables de toutes. Le caprice n'y a point de part.

Me. BRUTE.

Finissons, je vous prie, notre raisonnement, Monsieur. Les yeux d'une belle femme ne sont pas plus séduisans que les raisons d'un Amant.

CONSTANT.

Tandis que vous vous servez de vos avantages contre moi pour me faire souffrir, me doit-il être défendu de me servir de ceux que j'ai sur vous pour me soulager ?

Me. BRUTE.

Il y a cette différence, que nous ne saurions nous empêcher de faire le mal que nous faisons, & on nous le doit pardonner par cet endroit.

CONSTANT.

Il est vrai qu'il faut pardonner aux femmes les playes qu'elles font, lorsqu'elles veulent bien y appliquer un peu de baume de compassion; mais un visage charmant & un cœur dur sont aussi dangereux à la Société, qu'un cœur susceptible de passion avec un vilain visage, est le fléau des hommes.

Me. BRUTE.

Et celui des femmes aussi. Mais lequel des deux vous semble le plus insupportable, & qui vous a fait le plus de peine ?

CONSTANT.

Pourquoi me le demander, Madame ? Si vous l'ignorez, consultez votre miroir. (*Il lui prend la main.*) Mais pour vous parler du fond du cœur, si la pitié, si la reconnoissance peuvent quelque chose sur vous, si la constance & la fidélité savent vous donner du goût pour un homme, si la plus violente passion

qui fût jamais peut vous toucher, donnez-moi du moins de l'espoir, & que je puisse me flatter de vous voir un jour m'aimer, ce que vous avez peut-être envie de ne faire jamais. J'en souffrirai moins, mais je ne vous aimerai pas moins.

Me. BRUTE.

Votre amour plus content s'affoibliroit peut-être, & je vous avouerai qu'il me fait trop de plaisir pour vouloir prêter les mains à le diminuer.

CONSTANT.

Ah Madame! Les faveurs que vous pourriez m'accorder ne serviroient qu'à le faire croître. Il n'est pas de meilleur aliment pour une passion aussi constante & aussi sincére que la mienne.

Me. BRUTE.

Que je vous en accorderois avec plaisir, si je ne craignois qu'elles l'étoufassent plûtôt!

CONSTANT.

En lui refusant tout cependant, vous la faites mourir de faim. Pardonnez-moi donc, si dans la rage où se trouve cette passion, que la faim de vos faveurs rend féroce, elle m'emporte jusques à vous arracher une partie de ce que vous refusez de m'accorder. (*Il lui baise la main.*) Mais si vous voulez que mon amour s'augmente jusques à m'en voir mourir à vos pieds; (*il lui baise encore*

la main.) Permettez que..... souffrez que..... (*il lui baise la gorge.*)

(*à part.*)

L'heure du Berger sonne, elle est attendrie.

Me. BRUTE *à part.*

O ma vertu! En quelle occasion lâche m'abandonnes-tu? Ciel! fais que je m'en sauve.

CONSTANT.

L'occasion, le lieu, tout nous est favorable. Où irons-nous..... sous ce berceau où personne ne peut nous voir.... Ne perdons point de momens, ils sont trop précieux.

Me. BRUTE.

Et les Amans trop entreprenans. Ne faisons rien, je vous prie, du moins pour cette fois.

CONSTANT.

Cela ne se peut accorder. Celui que l'amour rend ici votre maître, ne l'est plus de lui-même.

Me. BRUTE.

C'en est donc fait & je suis..... perduë.

(*Comme il l'entraîne sous le berceau, Madame Fanciful & la Françoise sortent de derriére les palissades en criant, fi, fi, fi, fi.*

CONSTANT.

Qu'ſont ces Démons-là?

Me. BRUTE.

Juſte Ciel! j'en perds l'eſprit, elles m'ont peut-être reconnue & je ſuis perdue.

CONSTANT.

Rien ne doit vous effrayer, Madame, entre dix mille perſonnes il n'y en auroit pas une qui vous connût.

Me. BRUTE.

Il n'importe, qui que ce ſoit, je ne reſte plus ici un moment.

CONSTANT.

Où voulez-vous aller donc?

Me. BRUTE.

Au logis. Ah, je ſuis comme poſſédée! Où eſt Bellinde préſentement? La voici bien à propos. Allons-nous-en au plus vîte. Je ſuis ſi épouvantée que les cheveux me dreſſent à la tête.

BELLINDE.

Juſte Ciel! Qui fait cela donc?

Me. BRUTE.

Le Diable eſt ici, & nous ſommes découvertes. Deux femmes cachées derriére la paliſſade en ſont ſorties. Ah! auſſi mal-à-propos.... allons, allons, allons, allons.

(*Elle ſort.*)

SCENE

SCENE X.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

MADAME FANCIFUL.

CEla va le mieux du monde. En vérité, Mademoiſelle, c'eſt une choſe prodigieuſe, que les libertés que les femmes laiſſent prendre avec elles à de petits compagnons ſi des-honnêtes.

LA FRANÇOISE.

Ah! Madame, il n'y a rien de ſi naturel.

Me. FANCIFUL.

Fi, fi, fi. Mais je créve de jalouſie, & je ſouffre comme ſi j'étois à la gêne. Que devenir! Mon Amant eſt perdu pour moi. Jamais Heartfré ne peut être à Madame Fanciful.

(*rêvant.*)

Mais je m'en vengerai, & le plaiſir de la vengeance vaut bien celui de l'amour. L'invention eſt heureuſe, & me guérit déja la moitié de mon chagrin. Vengeance, ſeconde mon

dépit en cette occasion, ce n'est plus que toi que j'implore dorénavant! C'est une des plus grandes obligations que notre Sexe ait à la nature, de lui avoir formé le cœur de manière, qu'il puisse être heureux au milieu des traverses, en lui donnant autant de sensibilité aux douceurs de la vengeance qu'à la satisfaction de voir réussir ses desirs.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Théatre repréſente la Maiſon de Madame Fanciful.

SCENE PREMIERE.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

MADAME FANCIFUL.

HE' bien, Mademoiſelle, avez-vous ſuivi nos abandonnées, & leurs galans?

LA FRANÇOISE.

Oh qu'oui, Madame.

Me. FANCIFUL.

Où ſont-ils allés?

LA FRANÇOISE.

Au logis.

Me. FANCIFUL.

Les galans y ſont-ils auſſi deſcendus?

LA FRANÇOISE.

Tous enſemble.

Me. FANCIFUL.

Quelle effronterie ! Mener ſes galans chez ſoi.

LA FRANÇOISE.

C'eſt que le mari n'y eſt pas.

Me. FANCIFUL.

Je le crois bien en vérité : mais il y ſera bien-tôt ſi on le peut trouver. C'eſt une choſe étrange comment la fréquentation des hommes avec les femmes, rend ceux-là entreprenans, & celles-ci effrontées. Ils s'enhardiſſent les uns les autres à tout oſer & à tout ſouffrir. Si par bonheur on peut découvrir la taverne où git ſon yvrogne de mari, il ira bien-tôt troubler la fête.

LA FRANÇOISE.

En vérité, Madame, ce ſeroit dommage.

Me. FANCIFUL.

Non, Mademoiſelle, point de grace, vous la demandez en vain ; quand j'ai une fois mis dans cette tête-là le deſſein de faire piéce à quelqu'un, rien ne peut l'empêcher. Allons, Mademoiſelle, allons.

SCENE II.

Le Théatre représente la Maison du Chevalier Brute.

MADAME BRUTE, BELLINDE CONSTANT, HEARTFRE', UN DOMESTIQUE.

MADAME BRUTE.

ETes-vous bien assûré de ne vous être point trompé?

LE DOMESTIQUE.

Non, Madame, je les ai laissés tous ensemble atablés au cabaret, & mon maître si sou qu'il ne se pouvoit soûtenir.

(Il va à la porte.)

Me. BRUTE.

Cela étant, Messieurs, je crois que nous pouvons risquer de vous garder ici une heure ou deux pour faire une reprise d'ombre. Mon mari aime trop la compagnie où il se trouve, pour revenir au logis avant demain matin.

BELLINDE.

Il faut différer le plus qu'il sera possible le chagrin de se quitter.

CONSTANT.

Madame, la compagnie qui est ici....

Me. BRUTE.

Il faudra bien, Monsieur, qu'elle se sépare une fois.

CONSTANT.

Madame, je ne veux point perdre les faveurs que j'espére, en faisant un usage indiscret de celles que vous m'accordez. Je battrai la retraite dès que vous m'en donnerez le signal.

Me. BRUTE.

A ces conditions-là, que l'on nous apporte des cartes.

LE DOMESTIQUE.

Madame, tout est perdu. Voilà mon maître qui arrive tout chancelant. Apparemment qu'il aura fait du bruit, & que ses Camarades l'auront mis dehors par les épaules.

Me. BRUTE.

Ah! Seigneur, aidez-moi. Messieurs, entrez dans ce cabinet jusques à ce que je sois venue à bout de le charier à son lit.

SCENE III.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE, BELLINDE, LE DOMESTIQUE, CONSTANT, HEARTFRE' *dans le Cabinet.*

MADAME BRUTE.

AH..... ah bon Dieu ! Il eſt plein de ſang.

LE CH. BRUTE *yvre, & plein de boue & de ſang.*

Voyez un peu le bruit que font les femmes pour..... rien. Pourquoi ſe tant lamenter ? N'avez-vous jamais vû un homme en déſordre.

Me. BRUTE.

Où avez vous donc été ?

LE CH. BRUTE.

J'ai été aux.... croquignoles, & aux coups de poings.

Me. BRUTE.

Mais vous n'êtes pas bleſſé toujours ?

LE CH. BRUTE.

Non plus que si j'avois été de pierre, ma femme.

ME. BRUTE.

Que vous me faites plaisir de me rassûrer en me disant cela.

LE CH. BRUTE.

Je vois bien..... oui, je connois bien que vous mentez.

ME. BRUTE.

Vous me faites une grande injustice, mon enfant, & le Ciel m'est témoin que j'aimerois mieux voir couler mon propre sang que le vôtre.

LE CH. BRUTE.

Si j'étois crucifié.

ME. BRUTE.

C'est une chose épouvantable, que je ne puisse vous persuader que je suis sincére.

LE CH. BRUTE.

Ma femme, nous vivons en un temps où les mécroyans sont à la mode.

ME. BRUTE.

Je suis sûre de vous avoir donné mille preuves pleines de tendresses de l'attachement que j'ai pour vous, & malgré l'injustice que vous me faites, je veux toujours continuer mes soins & mon affection pour vous. Mon petit mari, si vous vouliez venir vous coucher, & prendre un peu de repos,

LE CH. BRUTE.

Est-ce que vous croyez que je suis yvre?... vous êtes, vous.... une salope.

ME. BRUTE.

Le Ciel me préserve de croire cela de vous, mais j'appréhende que vous n'ayez la fiévre. Laissez-moi, mon ami, tâter votre pous.

LE CH. BRUTE.

Arrêtez, ou que le Diable vous emporte.

ME. BRUTE.

Bon Dieu! Vos yeux sont tout en feu. Vous brûlez. Allons coucher, mon cher; souffrez que mes priéres obtiennent cela de vous.

LE CH. BRUTE.

Venez donc me baiser.

ME. BRUTE *le baise.*

Voilà qui est fait. Allons donc.

(*à part.*)

Il put comme un retrait.

LE CH. BRUTE.

Cela vous fait mal au cœur, j'en suis bien aise: ça qu'on vienne me baiser encore une fois.

ME. BRUTE.

Vous voulez rire.

LE CH. BRUTE.

Point de raillerie, qu'on se mette à son devoir.

Me. BRUTE *le baise encore*

Etes-vous content. Venez-donc à présent. (*à part.*) Ciel! aidez-moi.

LE CH. BRUTE.

Oh ça, ma femme, je veux vous faire connoître que je ne suis pas un ingrat, allons deux baisers, & vous en aurez deux cens de moi.

(*Il la chifone après l'avoir baisé.*)

Me. BRUTE.

Ah, Seigneur! Monsieur, tenez-vous en repos. En quel état il m'a mise!

BELLINDE *à part.*

Si j'étois à sa place je ferois sortir mon galant du cabinet, qui le bâtonneroit d'importance.

LE CH. BRUTE.

Présentement que vous êtes aussi salope & aussi malade que moi, nous pouvons aller travailler ensemble à faire de petits cochons. (*Il va au Cabinet.*) Il faut auparavant que je boive un verre de votre Thé froid (1).

Me. BRUTE *à part.*

Ciel! je suis perdue.... (*haut.*) Je vous assure, mon cher, qu'il n'y en a point.

LE CH. BRUTE.

Et moi je suis sûr, ma chere, que j'y en trouverai.

(1) De l'Eau-de-Vie, que les Dames appellent du *Thé froid*.

Me. Brute.

La ſerrure eſt embrouillée, vous ne pourrez jamais ouvrir la porte. Je viens d'être une demi-heure à tourner la clef ſans en pouvoir venir à bout. Demain matin je ne manquerai pas d'envoyer chercher le Serrurier.

Le Ch. Brute.

Il n'y en a point en Europe qui ſache ouvrir une porte auſſi vîte que moi. (*Il jette la porte dedans.*) Par exemple.... quel Diable.... qui s'eſt venu là fourrer ? Conſtant..... Heartfré... il y a auſſi ici deux putains, je penſe. Je n'ai jamais trouvé de ſi mauvais Thé froid en ma vie.

Me. Brute.

Bon Dieu ! que deviendrons-nous !

(*Conſtant & Heartfré ſortent du Cabinet.*)

Le Ch. Brute.

Meſſieurs, je ſuis votre très-humble Serviteur. Je vous dois de grands complimens.... je vois que vous prenez ſoin de ma famille.... & je ferai tout ce que je pourrai pour vous en témoigner ma reconnoiſſance.

Conſtant.

Monſieur, quelque fâcheuſe que cette affaire vous paroiſſe d'abord, il n'y a rien dans le fonds qui doive vous faire mal à la tête. Madame eſt une des plus vertueuſes femmes du monde, & il ne s'eſt paſſé que des folies innocentes, & rien autre choſe.

HEARTFRE'.

Non, Monsieur, je vous le jure sur mon honneur.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes deux Gentilshommes très-courtois, & ma femme est une Dame très courtoise aussi; je suis donc bien persuadé qu'il ne s'est rien passé que de très-courtois entre vous. Je suis votre très-humble valet.

Me. BRUTE *à Constant.*

Sortez, je vous prie, il est si yvre ce soir que nous n'en avons rien à craindre. Demain matin vous aurez de nos nouvelles.

CONSTANT.

J'obéis, Madame.

(*au Chevalier Brute.*)

Monsieur, quand vous serez de sang froid & en état d'entendre raison, je prendrai la peine de m'en expliquer avec vous: en tout cas, je porte une épée. Je suis votre valet, Monsieur. Allons, Heartfré.

SCENE IV.

LE CHEVALIER BRUTE, MADAME BRUTE, BELLINDE.

LE CHEVALIER BRUTE.

JE porte une épée, Monsieur.... Qu'est-ce que cela veut dire ? Il entre chez moi, mange mon bien, couche avec ma femme, deshonore ma famille, y met un bâtard qui aura un jour mes biens ; & quand civilement je lui demande compte de tout cela..... Je porte une épée, Monsieur, je porte une épée. Cela est bon à dire à un homme qui nous chante pouille ; mais la réponse est ici des plus impertinentes. Il porte une épée.

(*A Madame Brute en lui montrant les cornes.*)

Et que portai-je moi, Madame, présentement ?

(*Il s'assied dans un fauteuil.*)

Voyez un peu sa modestie, elle n'ose répondre, des cornes. Et moi, je vous dirai que

vous êtes une..... vilaine..... vous portez un front sans honneur, & un..... visage sans modestie..... un cœur qui vous damnera à tous les Diables..... & un derriére.... un derriére trop.....trop....

(Il s'endort & ronfle.)

Me. Brute.

Le Ciel soit loué, nous voilà en repos pour quelque temps.

Bellinde.

Cela vient fort à propos pour avoir le temps de composer une histoire. Il faut mentir comme tous les Diables pour nous disculper ici.

Me. Brute.

Hé bien! Que dirons-nous ici, ma chere?

Bellinde *fronçant le sourcil.*

Attendez, il faut mettre tout sur mon compte & celui de Heartfré. Nous dirons qu'il m'en conte depuis long temps, mais que pour bonnes raisons, il a toujours voulu que votre mari n'en sût rien. Que pour cet effet, l'ayant entendu sur l'escalier, il s'est sauvé dans le cabinet; & que Constant l'a suivi crainte de donner des soupçons si on le trouvoit seul avec nous. Pour achever de donner une bonne couleur à notre histoire, nous ajoûterons que je suis d'accord d'épouser Heartfré, s'il le veut bien, & vous voilà rendue blanche comme neige.

Me. BRUTE.

Je vous suis obligée tout ce que l'on peut être, ma Niéce, mais c'est trop me vouloir sacrifier vos intérêts. Heartfré est un cadet qui n'a que la cape & l'épée.

BELLINDE.

N'importe, il me revient & j'ai assez de bien pour en subsister l'un & l'autre. Je ne sais qu'en dire, mais il me semble que je vivrois contente avec lui dans un grenier avec un peu de pain & de beurre & beaucoup d'amour. J'aimerois mieux toujours avoir un mari que j'aimasse, & manquer de quoi satisfaire à la moitié des besoins de la vie, qu'un époux pareil à celui qui ronfle dans ce fauteuil avec deux fois autant de bien & de splendeur que vous en avez.

Me. BRUTE.

Je crois que vous avez raison; tout mon bien ne m'empêche pas d'être malheureuse. Mais quand j'aurois choisi un mari dans les principes où vous êtes, je n'aurois pas peut-être été plus heureuse dans la suite?

BELLINDE.

On risque toujours en se mariant, cela est vrai; mais il est bien difficile qu'un homme, lequel a la moindre étincelle d'honneur & de bon naturel, puisse en mal user avec une femme qui l'aime & qui a fait sa fortune. Cependant il faut que je vous avoue que je

ne suis pas encore bien maîtresse de faire taire mon ambition, qui se révolte contre mon amour. La vanité, vous le savez, est aussi bien l'apanage des femmes que des dévots. Je suis folle de mon cadet, mais je ne saurois penser sans frémir, qu'il me faut renoncer à briller au cours dans un magnifique équipage traîné par six chevaux ; trop heureuse d'y prendre l'air dans un carosse bourgeois attellé de deux. Je n'aurai ni page pour me porter la queüe, ni couverture de velours sur mon carosse. Ce qui est de pis encore, point de rang nulle part..... La belle chose de pouvoir prendre place au-dessus des autres !

Me. BRUTE.

Sur tout quand on vous la dispute.

BELLINDE.

Ne m'en parlez pas davantage, crainte que je n'en change ma résolution. Sans la nécessité de vous justifier, je pourrois bien prendre pour mari quelque sot de qualité, & le pauvre Heartfré pour galant.

Me. BRUTE.

Vous le voulez à votre service, n'importe en quelle qualité.

BELLINDE.

Oui.

Me. BRUTE.

Mais les choses n'arrivent pas toujours à souhait ;

souhait ; & il est bien dur de vivre éloigné de ce que l'on aime.

BELLINDE.

Sur tout lorsqu'on vit avec un mari que l'on hait. Mais dites-moi, je vous prie, comment les hommes du monde peuvent-ils croire, eux qui nous pratiquent, qu'il y ait des femmes vraiment vertueuses ?

Me. BRUTE.

Aussi ne le croyent-ils pas ; l'espérance de gagner leur estime par cet endroit-là est des plus vaines, & ne nous doit empêcher de rien. La plûpart croyent que ce qu'on appelle vertu n'est qu'une véritable chimére ; une vraye pierre philosophale. Quand on dit par tout que Madame une telle est sage, ils croyent que c'est une femme avisée & assez adroite pour cacher ses plaisirs à tout le monde. Ils font réfléxion que la nature n'a point donné plus de vertu à notre sexe qu'au leur, & jugent qu'étant tous poussés aux plaisirs par la même pente, nous sommes aussi peu capables qu'ils se le sentent, de résister au poids qui nous y entraîne. Et entre nous, ma chére, si quelques femmes restent sages, il est bien croyable que c'est manque d'avoir été sollicitées.

BELLINDE.

Comptez-vous pour rien la crainte d'être décelée, & la peur du qu'en dira-t-on ?

Me. BRUTE.

Nous ne sommes pas si timides, Bellinde, & un peu de passion fait bien-tôt nous affranchir de toutes ces terreurs. Dès quinze ans nous nous croyons trop habiles pour n'espérer pas de dérober à tous les yeux les mystéres que nous voudrons cacher. A dire vrai, le jugement que les hommes portent des femmes n'est pas si téméraire.

BELLINDE.

Vous ne me nierez pas au moins, que leur malice ne soit infiniment plus grande que la nôtre.

Me. BRUTE.

Nous sommes aussi mauvaises qu'eux, mais nos méchancetés sont seulement d'un autre genre. Comme les hommes ont plus de courage que nous, ils se portent plus aux vices d'éclat, ils se querellent, se battent, jurent, boivent, font des imprécations. Les femmes, moins hardies, n'en sont pas plus vertueuses, elles s'adonnent seulement à des vices qui sont de leur portée. Elles médisent sans cesse, mentent presque toujours, ne sauroient souffrir la réputation les unes des autres, s'entredéchirent éternellement ; & si elles ne s'appellent point comme les hommes pour s'égorger, c'est qu'elles n'ont pas le courage de manier une épée ; elles se haïssent avec plus de fureur qu'ils ne le

font. Fausses dans toutes leurs démarches, dissimulées dans tous leurs discours, infidéles dans toutes leurs actions, elles ne sauroient joüer sans tricher. Remettons le reste à une autrefois, & par un excès de charité, prenons un peu soin de ce cochon-là. Regardez-le un peu, ma Niéce.

BELLINDE.

L'excellent ragoût que voilà!

Me. BRUTE.

Quelque dégoûtant qu'il soit, c'est mon mets nécessaire. Je l'ai épousé. Je vous prie, appellez un peu le Sommeiller pour venir ôter tout.....

BELLINDE.

Le Sommellier..... ce seroit bien plûtôt le Gadoüard de la Ville qu'il faudroit faire venir. Y a-t-il là quelqu'un? Faites venir Rasor, qu'il vienne prendre son maître, & l'écurer avec un peu de sable avant de le porter coucher.

Me. BRUTE.

Allons, Bellinde, je veux coucher avec toi, & nous aviserons à ce que nous aurons demain à écrire à nos galans pour le bien de nos affaires.

BELLINDE.

De tout mon cœur.

Me. BRUTE.

Bon soir, ma chére, (*faisant une profonde révérence.*)

TOUTES DEUX.

Ha, ha, ha, ha, ha! *(Elles sortent.)*

SCENE V.

LE CHEVALIER BRUTE *endormi*, RASOR.

RASOR.

MA maîtresse est une libertine, mon maître est un cocu. Le mariage est un pas bien glissant..... Les femmes sont sujettes à d'étranges convoitises. Ma maîtresse est une effrontée. J'ai tout entendu de mes deux oreilles, j'ai tout vû de mes deux yeux, & je veux tout dire aussi. Si rien peut gagner le cœur de mon aimable Françoise, ce sera le récit de mon histoire. C'est la femme la plus curieuse qui soit au monde, c'est en dire assez. Mon maître, votre tête est trop pleine de fumée pour que la jalousie y trouve place; ainsi je ne veux point vous éveiller par mon récit, je vous le garde pour demain, que votre cerveau sera dégagé. Allons au chenil; sot de cocu, & sou d'yvrogne.

(Il tire le fauteuil dans lequel son maître est endormi, en criant, la rareté, la curiosité.)

SCENE VI.

La Scéne eſt chez Madame Fanciful.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

MADAME FANCIFUL.

NE m'avez-vous point dit autrefois, Mademoiſelle, que Raſor & vous aviez une intrigue enſemble ?

LA FRANÇOISE.

Madame, la modeſtie m'empêche de dire, oui.

Me. FANCIFUL.

Il eſt bien vrai que c'eſt un terrible frain à nos volontés. Mais Raſor vous aime-t-il aſſez pour ne vous rien refuſer ? Seroit-il homme à faire de mauvais rapports pour l'amour de vous ?

LA FRANÇOISE.

Ah, Madame ! pour vous ſervir, il parleroit mal du Ciel.

Me. FANCIFUL.

Il faut donc l'engager à faire à ſon maître

le récit le plus empoisonné qu'il se pourra de ce qui s'est passé au Jardin du printemps, il est bon qu'il sache de quoi sa femme & sa niéce sont capables.

LA FRANÇOISE.

Il le fera, Madame.

(Un Valet vient dire à l'oreille de la Françoise.)

Mademoiselle, Monsieur Rasor est ici, qui souhaite de vous parler.

LA FRANÇOISE.

Dis-lui qu'il monte tout à l'heure. Rasor est ici, Madame.

Me. FANCIFUL.

Cela est heureux, je vais vous laisser tête à tête, & s'il fait le revêche, pour l'amour de moi, tâchez de le gagner par de petites faveurs. Les petites libertés que vous lui laisserez prendre le mettront en humeur de tout faire. *(Elle sort.)*

LA FRANÇOISE.

Laissez-moi agir.

SCENE VII.

LA FRANÇOISE, RASOR;

Il regarde si Madame Fanciful y est encore ; & la voyant sortie, il vient embrasser en grande hâte la Françoise, & lui baise la gorge.

LA FRANÇOISE.

D'Où vient tant de hardiesse ?

RASOR.

D'où vient tant de modestie ?

LA FRANÇOISE.

Qui vous rend si libre, Monsieur le coquin ?

RASOR.

Mon effronterie. *Vivat.*

LA FRANÇOISE.

Qu'on s'arrête, impudent.

RASOR.

Ah ! Mademoiselle, il y a de grandes nouvelles au logis.

LA FRANÇOISE.

En quoi consistent-elles ?

RASOR.

Ce sont des choses au-dessus de toutes les choses du monde.

LA FRANÇOISE.

Tu te mocques de moi.

RASOR.

Oui, je vais t'en dire toutes les particularités, le temps, le lieu, la manière dont tout s'est passé. Mais non, tu n'en sauras pas un mot.

LA FRANÇOISE.

Ah! tu me fais mourir.

RASOR.

Si tu veux savoir quelque chose, vient me baiser.

(*Il se met les mains derrière le dos.*)

LA FRANÇOISE.

Mon cher Rasor, dis-le moi.

RASOR.

Je suis ton valet.

(*Il fait semblant de sortir.*)

LA FRANÇOISE.

Arrête. Tien, j'aime mieux te baiser.

(*Elle le baise.*)

RASOR.

Oh, voilà qui est honnête. Présentement, ma petite folichone, mon petit chardoneret, mon petit lochecul, tu sauras. Mais non, il faut que tu me baises encore une fois.

LA FRANÇOISE.

Je ne te baiſerai pas davantage.

RASOR.

Je ſuis ton ſerviteur.

(Il fait ſemblant de ſortir.)

LA FRANÇOISE.

Doucement, doucement. Es-tu content?

(Elle le baiſe.)

RASOR.

Tu vas tout ſavoir. On débite depuis peu le cocuage in folio; & le mariage in quarto ſera en vente au premier jour. As-tu envie d'acheter des livres, ma chére?

LA FRANÇOISE.

Tu parles comme un Libraire, le Diable ne t'entendroit point.

RASOR.

Hé bien, je vais parler en Valet de chambre, pour me faire entendre d'une Demoiſelle ſuivante.

LA FRANÇOISE.

Bon.

RASOR.

Tout ce que je vais te dire ne ſont que des ſoupçons; je n'ai rien vû de poſitif.

LA FRANÇOISE.

N'importe.

RASOR.

Mais nos ſoupçons ſont bien fondés, & ſignifient quelque choſe de poſitif.

LA FRANÇOISE.

Oui-da?

RASOR.

Ils sont accompagnés de si cruelles circonstances....

LA FRANÇOISE.

Sans doute.

RASOR.

Qu'un homme d'esprit en conclut aisément..... des conclusions chatouilleuses.

LA FRANÇOISE.

Fort bien.

RASOR.

Nous avons trouvé deux jeunes Gentilshommes des mieux bâtis enfermés dans le cabinet de Madame.

LA FRANÇOISE.

Le Diable!

RASOR.

Et en mon particulier, j'ai entendu un complot qui se fait pour venir à bout de faire accroire à mon maître que tout ce manége n'aboutit qu'à un mariage en face d'Eglise pour la charmante Bellinde.

LA FRANÇOISE.

Un mariage! Ah, les drolesses!

RASOR.

Tu m'interromps mal à-propos. Cela est résolu entr'elles, comme je t'ai dit. Ainsi ma prudente maîtresse pour tirer son épingle du

jeu, devient l'intriguante de sa niéce, & livre sans scrupule son corps charmant pour être labouré & arrosé par ce succulent distillateur d'eaux précieuses Heartfré. Es-tu satisfaite ?

LA FRANÇOISE.

Non.

RASOR.

Tu es bien femme. Voilà leur devise.....

LA FRANÇOISE.

Est-ce là tout ce que tu sais ?

RASOR.

C'est bien assez, je pense. Ce ne sont point là des bagatelles.

LA FRANÇOISE.

Tu es un pauvre fou qui ne sais rien. Ecoute, mon pauvre Rasor. Tien, regarde mes yeux, ils ont vû le Diable aujourd'hui.

RASOR.

Voilà une fille qui devient folle.

LA FRANÇOISE.

Ç'a été au Jardin du Printemps. Constant y avoit un rendez-vous avec ta maîtresse. Oui, avec Madame Brute.

RASOR.

Bon.

LA FRANÇOISE.

Je ne veux point t'en dire davantage.

RASOR.

Je te prie, ma blanche tourterelle.

LA FRANÇOISE.

Viens donc me baiſer.

(Elle met ſes mains derrière le dos comme l'autre a fait.)

RASOR.

Moi, je ne te veux point baiſer, il n'en ſera rien.

LA FRANÇOISE.

Adieu.

RASOR.

Arrête. Parle donc à préſent.

(Il lui donne un baiſer.)

LA FRANÇOISE.

O ça, je me cache dans un coin, d'où je pouvois tout voir & tout entendre : d'abord arrive ton yvrogne de maître, qui ne reconnoît pas la chére compagne de ſa couche, & qui ſe retire honnêtement pour ne point troubler ſes plaiſirs.

(Pendant ce récit la Françoiſe fait les poſtures de la femme, & Raſor celles du galant.)

Le jeu commence, dès qu'il eſt parti ; l'Amant dit les choſes du monde les plus tendres. Ta maîtreſſe n'oſe lever les yeux. Il la prend par la main. Elle détourne la tête d'un côté. Il la ſerre avec tranſport, elle le repouſſe avec nonchalance, il l'embraſſe avec

vivacité, elle s'en défend avec respect, il lui baise la gorge, elle lui dit, fi, arrêtez. Il se tremousse, elle soupire, il la détourne dans un berceau, elle lui donne de petits coups.

RASOR.

Oh, Madame la Vivandiere, ne frappez point si fort, vous n'êtes pas en droit de cela vous. La premiere fois que.....

LA FRANÇOISE.

Il en devint plus hardi, l'autre plus foible, il la fait tomber à la renverse.

(*Rasor figurant l'Amant, la veut renverser.*

Il tombe dessus, le Diable joue son jeu, & acheve le reste. Attens, attens, maraut, as tu envie de te contenir ?

RASOR.

Ton récit m'a tout enflâmmé, coquine.

LA FRANÇOISE.

Va te rafraîchir à la riviére.

RASOR.

Voilà une Princesse de bien mauvais naturel.

LA FRANÇOISE.

Rasor! (*Elle le regarde d'un air languissant.*)

RASOR.

Mademoiselle !

LA FRANÇOISE.

Eſt-il bien vrai que tu m'aimes ?

RASOR.

Je t'adore. Jamais François n'aima la ſoupe avec plus d'attachement.

LA FRANÇOISE.

Tu ne me refuſeras rien de ce que je te demanderai ?

RASOR.

Non, ou que le Diable m'emporte.

LA FRANÇOISE.

Redis ſeulement à ton maître tout ce que je viens de te dire de ſa femme.

RASOR.

Trouveriez-vous bon, la petite mignonne, que l'on vous ſervît d'un pareil rapport ?

LA FRANÇOISE.

Ah ! tu diſputes, tu veux tirer au bâton avec moi. Déloge.

RASOR.

Mais encore un coup, pourquoi veux-tu me faire faire une pareille lâcheté ?

LA FRANÇOISE.

Voilà un véritable Anglois, il eſt amoureux & veut raiſonner. Va-t'en au Diable.

RASOR.

Ecoute encore un mot. Diſpoſe de mon ame comme tu le trouveras bon, à condi-

tion que je disposerai de même de ton corps.

LA FRANÇOISE.

Bon! Mais écoute, si tu me manques de parole, je ne te vois plus davantage. Si tu m'obéis..... je m'abandonne à toi.

(Elle l'embrasse.)

RASOR *léchant ses lévres.*

Il ne faut pas être coquin, l'amour vient à bout de tout. *Amor vincit omnia.*

(Il sort.)

SCENE VIII.

MADAME FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

MADAME FANCIFUL.

ON les va marier, dites-vous? Bellinde & Heartfré vont être mariés?

LA FRANÇOISE.

On va le faire.

Me. FANCIFUL.

Mademoiselle, en un mot, je ne le sau-

rois souffrir. Non, je ne saurois m'y résoudre. Si je les vois une fois mari & femme, la jalousie me montera à la tête jusqu'à m'en faire perdre l'esprit. Je vous prie donc d'aller chercher Rasor tout-à-l'heure, il faut absolument que je mette obstacle à cet impertinent mariage. Si je puis seulement le retarder de vingt quatre heures, je remplirai la Ville de bruits si désavantageux à la réputation de Bellinde, que Heartfré choisira plûtôt d'épouser une sorciére que cette créature.

LA FRANÇOISE *à part.*

La voilà bien intentionnée.

SCENE IX.

Le Théatre repréſente l'Appartement de Conſtant.

CONSTANT, HEARTFRE', UN LAQUAIS.

CONSTANT.

QUe penſez-vous qu'il arrive de tout ceci ?

HEARTFRE'.

Il eſt plus aiſé de prévoir ce qui n'en arrivera pas.

CONSTANT.

Quoi ?

HEARTFRE'.

Un cartel de la part du Chevalier Brutel. Vous connoiſſez trop bien le Héros pour vous y attendre. Les réfléxions ſur le déſaſtre qui pourroit en arriver à ſon corps, n'auront point de peine à calmer les émotions de ſon courage.

CONSTANT.

Mais ſon chagrin n'oſant tomber ſur moi,

ira peut-être tomber sur sa femme.

HEARTFRE'.

Il ne l'osera si vous lui serrez le bouton ; & si vous lui dites du bon ton de n'en rien faire. C'est le seul moyen de l'en empêcher. Quelque yvre qu'il fût hier au soir, il se souviendra bien de nous avoir trouvé où nous n'avions que faire, & apparemment il n'est pas assez bête pour espérer de lui faire accroire que nous étions entrés dans le cabinet de sa femme, seulement pour dire nos prieres dans ses heures.

LE LAQUAIS.

Monsieur, un homme vient d'apporter cette lettre.

CONSTANT.

Voici notre instruction que l'on nous envoye.

(Il lit.)

L'accident qui nous arriva hier a eu beau nous aiguiser l'imagination, nous ne saurions sortir d'affaire sans vous mettre en jeu. Nous rejettons toutes deux l'avanture sur une négociation de mariage entre votre ami & mon amie. S'il n'est pas au gré des parties, il suffit qu'elles en avoüent le dessein, & l'on trouvera bien, dans la suite, des moyens pour rompre tout, sans qu'on se méfie de rien. Adieu.

Vivent les femmes pour trouver des expédiens..... J'aurois été dix ans à imaginer un pareil tour..... Heartfré, à quoi Diable rêvez-vous ? Soyez un peu moins mélancolique..... Que dites-vous donc, mon ami, du mariage que l'on propose comme un remede à rajuster toutes choses ?

HEARTFRE'.

Je dis que le remède est pire que le mal.

CONSTANT.

Bellinde est riche & belle, elle vous aime, vous l'aimez ; & vous balancez encore ?

HEARTFRE'.

Encore ! ma foi, le pas est assez glissant pour songer deux fois à le risquer. Epouser la Niéce lorsque vous êtes après pour coucher avec la tante.

CONSTANT.

Il est vrai, il y a quelque chose à dire à cela. Mais n'avez-vous pas assez bonne opinion de vous-même pour croire pouvoir garder une femme pour vous seul ?

HEARTFRE'.

Ce n'est pas de moi, mais des femmes ; que j'ai trop mauvaise opinion pour me flatter d'en venir à bout. Mais après tout, il faut rendre cette justice aux femmes, rarement font-elles des écarts, si les maris ne leur en ont montré l'exemple.

CONSTANT.

Il eſt conſtant que rarement un homme qui vaut quelque choſe eſt cocu, ſi ce n'eſt par ſa faute. Les femmes ne ſont pas débauchées naturellement, il faut que quelque choſe les faſſe devenir telles. Elles feront cocu un brutal pour ſe venger de ſes bruſqueries, un ſot par mépris, une bête par dégoût, mais elles ſont rarement infidelles à un homme digne d'être eſtimé, ſi le premier il ne les néglige & ne les pique contre lui.

HEARTFRE'.

Je croirois bien que ne jouant jamais le rolle du Chevalier Brute, Bellinde ne jouera point celui que fait ſa femme. Les infidélités dont ſe plaignent les hommes, ne viennent que de leur inclination au changement dont ils oſent accuſer l'autre Sexe, plus conſtant & plus ferme dans ſes amitiés que le leur.

CONSTANT.

Il eſt vrai que nous ſommes bien effrontés quand nous reprochons aux femmes leur inconſtance. Mais ce qui eſt digne d'admiration, c'eſt de vous voir vous échauffer ſi fort à prendre leur parti, vous qui hier diſiez la rage contre elles.

HEARTFRE'.

Les hommes quand ils changent vont toujours à l'extrémité. Le bigot devient un Athée déterminé, & la plus ſcrupuleuſe, ordi-

nairement la plus grande garce. Mais conseillez-moi, je vous prie, sur l'état où je suis, au milieu du bien & du mal, entre la vie & la mort, la bénédiction & la malédiction; me marierai-je.... mourrai-je garçon ?

CONSTANT.

Mon cher Heartfré, le mariage ressemble assez à une armée qui marche à une action. L'Amour, ce sont les enfans perdus de l'armée, ils sont tués dès le premier choc. Le Sacrement, est le corps de bataille qui tient bon plus long-temps, & le Repentir en est l'arrière-garde qui fait ferme presque toujours tant que le corps de bataille subsiste.

HEARTFRE'.

Ainsi, votre avis, c'est que je vive sur le commun, comme vous le pratiquez.

CONSTANT.

Je ne conclus pas cela. Le mariage est une lotterie où il y a bien des billets blancs, & presque point de noirs; mais ces derniers sont précieux, & qui peut en avoir vit le plus heureux du monde. Si votre destinée vous en donne un, croyez qu'au milieu de tous les plaisirs du libertinage, j'envierai votre sort.

HEARTFRE'.

Vous aurez raison, on est plus heureux quand on est d'humeur à s'en tenir à une

seule femme, que lorsque par inquiétude on change tous les jours de maîtresse ; mais je ne me sens guére de disposition à tant de constance.

CONSTANT.

Ne voudriez-vous point l'avoir ?

HEARTFRE'.

J'en serois charmé.

CONSTANT.

Le mariage & un peu de résolution vous en feront venir à bout. Je vous suis garant qu'après deux mois de ménage vous connoîtrez mieux de quoi votre corps & votre esprit sont capables.

SCENE X.

Le Théatre repréſente le Logis du Chevalier Brute.

MADAME BRUTE, BELLINDE.

BELLINDE.

HE'bien, Madame, quelle réponſe avons-nous reçue ?

Me. BRUTE.

Nos galans ſeront ici dans un moment, & je me trompe bien ſi la comédie ne finit par un mariage. Il faut que Heartfré ſoit un grand fou s'il refuſe le parti ; cinquante mille écus & une fillette de votre air, ſont un bon parti pour un cadet. Vous devez être un peu en agitation, ma chére, & je penſe que le pous vous bat comme il faut.

BELLINDE.

Haut & bas. J'ai beaucoup de peine à être brave, & je trouve que c'eſt une terrible action d'aller coucher dans le même lit avec un jeune homme.

Me. BRUTE.

Cela vous paroîtra un peu dur d'abord ; mais vous ne vous en plaindrez plus dans la suite.

SCENE XI.

MADAME BRUTE, BELLINDE ; CONSTANT, HEARTFRE'.

MADAME BRUTE.

BOn jour, Messieurs, comment avez-vous passé la nuit après l'aventure d'hier ?

HEARTFRE'.

Vous nous avez empêché de dormir, Mesdames.

BELLINDE.

Vous ne vous serez pas tenus éveillés seulement pour l'amour de nous. Hé bien, que dites-vous de notre projet de mariage ?

HEARTFRE'.

Ce que disent les Soldats d'une Ville riche & qui promet un grand butin, quand il s'agit de l'emporter d'assaut. La soif du pillage les empêche de songer au danger d'être rencontrés par une bale.

BELLINDE.

BELLINDE.

Eſt-il bien poſſible après tout, que vous oſiez vous réſoudre à un vrai mariage?

HEARTFRE'.

Madame, vous m'avez rendu ſi étourdi, que je ſuis capable de tout hazarder.

BELLINDE.

Cela étant je vous donne rendez-vous ſur le pré d'hymen. Je vous y ferai face.

HEARTFRE'.

Je m'y trouverai.

Me. BRUTE.

Hé bien, eſt-on d'accord de ſes faits, & a-t-on répété ce que l'on doit dire à mon mari? Il eſt devenu d'une incrédulité ſurprenante, & à moins de toucher la choſe au doigt il ne croira point.

CONSTANT.

Nous viendrons à bout de le convertir; & de le rendre plus facile à croire. Mais je vous prie, Madame, comment l'avez-vous trouvé ce matin?

Me. BRUTE.

Très chagrin & ruminant ſur l'affaire d'hier au ſoir, dont il n'avoit que des notions très-confuſes. Mais ce qui m'a déſolée, c'eſt que ſon fripon de valet de chambre eſt venu lui dire tout ce qui s'eſt paſſé & tout ce qui ſe paſſe: ce qui a fait que quand je l'ai entretenu ſur le mariage de Bellinde, il m'a répon-

du d'un ton de porc. C'eſt tout ce que j'en ai pû tirer; vous voyez bien par là de quoi il s'agit. Mais le voici, à vos rolles tout le monde, à vos rolles.

SCENE XII.

MADAME BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRE', LE CHEVALIER BRUTE, RASOR.

CONSTANT.

MOnſieur, je vous ſouhaite le bon-jour.

HEARTFRE'.

Monſieur le Chevalier, je ſuis votre ſerviteur. Je ſuis au déſeſpoir du trouble que mon indiſcrétion a mis dans votre domeſtique.

CONSTANT.

C'eſt une choſe ordinaire. La plûpart des troubles des familles ne viennent que par des indiſcrétions.

Me. BRUTE.

J'eſpére, mon cher, que vous êtes content,

vous devez bien être persuadé que rien ne rouloit ici sur votre compte.

LE CH. BRUTE.

Oui, oui, ma colombe.

BELLINDE.

En tout cas, vos soupçons ne sauroient tenir contre mon mariage avec Heartfré. Je suis peu savante dans les affaires amoureuse, mais il me semble qu'une seule intrigue peut fort bien assembler quatre personnes sans aucun autre mystére.

LE CH. BRUTE.

Les intrigues tendent toujours à la multiplication de leur espéce, & une intrigue en engendre aussi naturellement une autre, qu'elle fait un enfant.

CONSTANT.

Je suis au déseſpoir, Monsieur, que rien ne puisse vous rassûrer sur la conduite de Madame votre épouse, femme d'une vertu distinguée. Je croirois commettre un crime d'avoir d'elle des sentimens pareils aux vôtres, si elle étoit ma femme.

LE CH. BRUTE.

Monsieur, si je pense qu'avec toute sa vertu elle s'est comportée un peu mal, tant pis pour moi. Ce qui s'ôte à l'honneur des femmes, c'est toujours le mari qui le perd.

CONSTANT.

Vous devez être content, Monsieur, de

ce que vous avez entendu pour sa justification. Je vous prie, au reste de me pardonner si j'entre si avant dans les affaires de votre domestique, mais je me crois obligé de le faire dès que je vois bien que je suis l'homme dont vous êtes jaloux. Cela me regarde de trop près pour n'en rien dire.

LE CH. BRUTE.

Je souhaiterois seulement que cela ne me regardât point moi, & je ne me mettrois guére en peine du reste.

CONSTANT.

Enfin, Monsieur, si la raison & la vérité ne vous sauroient contenter, je ne sais plus qu'un moyen de vous satisfaire. Vous n'avez qu'à parler.

LE CH. BRUTE.

Vous êtes bien prompt, Monsieur. Si j'avois été trouvé dans le cabinet de votre femme à dire mes priéres, je vous eusse donné quatre fois plus de temps pour prendre votre parti.

CONSTANT.

S'il ne vous faut que du temps pour revenir, Monsieur, nous n'aurons point de querelle.

HEARTFRE' *à Constant.*

Je vous avois bien dit qu'il n'en vouloit point tâter. C'est le meilleur moyen de le mettre à la raison.

CONSTANT.

Laissons-le rêver. Je suis sûr que pour l'amour de lui il me déclarera innocent.

LE CH. BRUTE *à part, & d'un air rêveur.*

Cela est bien.... Cela va le mieux du monde. Malgré toute l'intrigue du mariage de cette jeune haridelle je vois bien que je suis cocu.... Il y a sur ma tête .....

(*Il se fait des cornes.*)

un beau panache. Voilà pourquoi je l'ai épousée..... je voyois bien aussi qu'elle ne m'aimoit pas quand je lui faisois l'amour. N'eût-elle pas voulu alors coucher avec moi? Moi qui l'aimois, je voulois coucher avec elle. Mais cela est passé, & c'est ma bête. Le Diable c'est comment en user avec elle à l'heure qu'il est. Si je mets mes cornes dans ma poche elle en deviendra insolente. Si je fais du bruit, voilà son étalon qui me coupera la gorge. La question est maintenant de savoir si je vivrai en coquin, ou si je mourrai en Héros. Ma foi, les plus habiles gens ont toujours conclu sur ce sujet, qu'un chien en vie valoit mieux qu'un lion mort.

(*A Constant & à Heartfré.*)

Messieurs, ma passion & mon vin sont devenus traitables. Il est vrai que je n'ai jamais

rien remarqué dans la conduite de ma femme qui ait dû me donner aucun soupçon contre elle : mais après tout, la jalousie est une marque d'amour, & Madame ne s'en doit pas tant scandaliser. Je pense que cela doit vous suffire.

SCENE XIII.

Les mêmes Acteurs de la Scéne précédente ; MADAME FANCIFUL *déguisée, qui vient tirer Bellinde à part ; peu après un Laquais vient apporter une Lettre à Heartfré,* RASOR.

CONSTANT.

JE suis ravi de vous voir rendre à la raison.

(*Il lui donne la main.*)

Je vous prie de fraper là dedans. J'espére que vous me regarderez toujours ainsi que vous faisiez ci devant, comme un de vos meilleurs amis.

LE CH. BRUTE.

Je suis votre serviteur.

(*à part.*)

Le ruſé fils de putain.

HEARTFRE'.

Je vous prie pour me perſuader que nous ſommes toujours amis, de me donner votre conſentement pour épouſer votre niéce.

LE CH. BRUTE.

Le Diable m'emporte ſi je veux vous le refuſer.

(*à part.*)

Il eſt temps de ſe défaire d'elle. Voilà une intriguante bien éveillée. Que cela promet d'être bien-tot la plus entendue maquerelle de la ville !

BELLINDE *à Me. Fanciful.*

Heartfré votre mari, dites-vous ? Cela eſt impoſſible.

Me. FANCIFUL.

(*Elles ſont toutes les deux en un coin du théatre.*)

Plût au ciel, Madame, que cela ne fût pas ! mais rien n'eſt ſi véritable, & dans tout le monde il n'y a point une perſonne ſi miſérable. Je ſuis jeune, & ſi mes amis & mon miroir ne me flattent point, la nature m'a aſſez bien partagée. La fortune ne m'avoit point non plus été cruelle, & j'avois plus de bien

qu'il ne devoit espérer d'en rencontrer. Mais en s'emparant de mon cœur il s'est aussi rendu maître de tout le reste, & il m'a deshonorée & réduite à la mendicité en même-temps. A peine, Madame, ce vilain me donne-t-il de quoi me nourrir, sans que j'ose encore m'en plaindre à personne ; car il a juré qu'il me tueroit si jamais l'on venoit à savoir que je fusse sa femme.

(Elle pleure)

BELLINDE.

Le traître !

Me. FANCIFUL.

J'ai oüi dire par hazard qu'il vous faisoit l'amour, & je suis accourue pour vous donner un avis qui vous fit éviter votre malheur. Vous voyez, Madame, que je sers encore l'infame malgré son ingratitude. Je n'avois qu'à le laisser prendre une seconde femme pour avoir le plaisir de le voir pendre.

(Elle pleure.)

BELLINDE.

La pauvre femme ! qu'elle me fait de compassion !

(Elles continuent de parler ensemble.)

HEARTFREE.

HEARTFRE' *à part.*

Quel Diable eſt-ce là ? Ai-je bien lû ? il faut relire.

(*Il lit.*)

Quoi que j'aie des raiſons pour vous cacher mon nom juſques à ce que je vous voye, vous connoîtrez cependant par la nature de l'avis, qu'il ne peut venir que d'un bon ami : J'ai couché avec Bellinde.

Bon.

J'ai un enfant d'elle ;

Cela va encore mieux.

Lequel eſt préſentement en nourrice.

Le Ciel ſoit loué.

Je penſe qu'un ſecond eſt ſur le métier.

Cela n'a pas commencé d'aujourd'hui.

J'euſſe nié toute cette intrigue à la queſtion ; mais l'amitié m'oblige de vous le déclarer ; j'ai ſû que vous l'alliez épouſer, & je n'ai pas voulu vous laiſſer faire une ſi méchante affaire. Profitez de mon avis, & gardez-moi toujours le ſecret ; je vous en prierai de bouche dans peu. Adieu.

(*Madame Fanciful ſe retire à l'écart.*)

CONSTANT *à Bellinde.*

Venez, Madame ; envoyerons nous chercher le Curé ? car je crois qu'il n'y a pas ici grande besogne pour le Notaire. Les cadets n'ont rien à apporter en mariage que leurs cœurs, & je crois que mon ami est tout disposé à vous donner le sien sans clauses.

BELLINDE *d'un air railleur.*

Etes-vous bien assuré, Monsieur, qu'il n'y ait point dessus quelque vieille hypothéque.

HEARTFRE' *d'un air froid.*

Si vous l'appréhendez, Madame, il n'y a qu'à différer le mariage jusques à ce que vous soyez bien sûre que je les aye purgées.

BELLINDE *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? Les battus payeront l'amende.

(*à Héartfré.*)

Nous le differerons, Monsieur, tant que vous le jugerez à propos.

HEARTFRE'.

Oui, Madame, & plus nous le differerons, moins nous courrons risque de nous tromper. Je crois, pour bonnes raisons, que nous ne devons point prendre un terme plus court que neuf mois.

BELLINDE.

Je ne m'étonne point qu'il faille tant de temps pour vous résoudre. On n'est guére hardi quand la conscience nous reproche certaines choses.

HEARTFRE'.

Je m'étonne aussi peu, que vous vous soyez déterminée si vîte. Une femme a bien-tôt pris son parti quand la conscience lui reproche certaines choses.

BELLINDE.

Que veut dire cet honnête Monsieur-là ?

HEARTFRE'.

Qu'entend Madame ?

LE CH. BRUTE.

Que Diable veulent-ils dire tous deux ?

(*Bellinde & Heartfré font quelque tour en colere.*)

RASOR.

En verité, je suis prêt de pleurer moi-même, quand je vois une si belle fête prête d'être troublée. La peste à Madame Fanciful, à toutes ses intrigues & à sa Françoise. C'est une folle, une malfaisante, une chienne, & quand je me serois fait casser les os pour l'amour d'elle, ma récompense sera le gros lot. Elles ne sont point sorties, je veux les aller prendre par les oreilles, les tirer jusques ici, &

découvrir la conjuration pour obtenir mon pardon.

(*Il va chercher Madame Fanciful.*)

CONSTANT.

Heartfré, je vous prie, de vous expliquer.

HEARTFRE'.

Je la viens d'échaper belle, grace à mon étoile & à mon ami.

BELLINDE.

Je suis heureuse que les choses n'ayent pas été plus avancées. L'indigne homme !

Me. BRUTE

Qui peut donner sujet à ceci, & qu'en penser ?

BELLINDE.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire. Ce que j'ai à vous dire moi, c'est que si je l'eusse épousé..... Je n'aurois pas eu de mari.

HEARTFRE'.

Je ne la comprens point, mais je sais bien que si je l'eusse épousée, j'eusse eu une femme moi, & toute faite encore.

LE CH. BRUTE.

Vos gens d'esprit affectent des expressions si extraordinaires que l'on n'y comprend rien. Que la peste vous saisisse tous deux ! Avez-vous envie de parler de maniére que les hommes vous puissent entendre ?

Rasor entre en habit de penitent, & il traîne avec lui Madame Fanciful & la Françoise.

RASOR.

Si elles ne veulent point parler, je ſerviral bien d'interprete, moi.

Me. BRUTE.

Ciel! Qu'eſt-ce que ceci?

RASOR.

Un pecheur, mais repentant. C'eſt le bois dont on a toujours fait les Saints.

Me. BRUTE.

Que veut dire cette ſoudaine métamorphoſe? A quel deſſein?....

RASOR.

Pour obtenir mon pardon.

Me. BRUTE.

De quoi? A qui voulez-vous demander grace?

RASOR.

A vous, Madame, la premiére, pour une menterie diabolique contre votre honneur que j'ai accuſé d'avoir fait naufrage au Jardin du Printemps: à mon Maître enſuite, pour lui avoir mis martel en tête.

(*à Conſtant.*)

En troiſiéme lieu, à cet honnête homme, pour l'avoir fait le Héros de mon Raman.

(*à Heartfré.*)

A vous, Monsieur, ensuite, pour vous avoir marié clandestinement, sans publication de bans, dispense de l'Evêque, consentement de parens, & même sans que vous en fussiez rien.

(*à Bellinde.*)

Et à vous enfin, ma belle Dame, pour avoir dit que la terre étoit déja ensémencée, quand il étoit vrai que la charue n'y avoit pas encore passé.

LE CH. BRUTE *à part.*

Après tout, c'est encore un point à débattre, si je suis cocu ou non.

BELLINDE *à Rasor.*

Si vous voulez confesser les choses, & dire qui vous avoit poussé à ces médisances, je vous pardonne, moi qui suis la plus offensée, & je me fais fort d'obtenir une pareille grace de tout le monde.

RASOR.

Le Diable & toute sa sequelle. Une femme m'a tenté, la convoitise m'a affoibli..... & le serpent est devenu le plus fort. L'histoire de la chûte du premier homme est le récit de la mienne.

BELLINDE.

Dites-nous donc, Monsieur Adam, qui a été votre Eve ?

RASOR *à la Françoise.*

Démasquez-vous pour l'honneur de la France.

TOUS *ensemble.*

La Françoise !

LA FRANÇOISE.

Je demande mille pardons à l'honorable compagnie.

LE CH. BRUTE *à Rasor.*

Loin d'éclaircir le mystére, tout ceci ne sert qu'à l'obscurcir. Allons, fils de putain, qu'on débrouille au plûtôt ce que cela veut dire.

RASOR.

Un instant va tout éclaircir. Il est vrai que c'est Mademoiselle qui m'a tenté.

(*Il montre la Françoise.*)

Voilà la femme qui m'a séduite.

(*Montrant Madame Fanciful.*)

Mais voici le serpent qui l'a tentée d'abord; & si mes prieres pouvoient être éxaucées, son châtiment ne seroit pas moindre que celui du serpent d'autrefois, pour avoir imité sa malice.

(*Il lui ôte son masque,*)

Que ceci puisse-t-il lui rester collé sur la peau tous les jours de sa vie.

(*Tous ensemble.*)

Madame Fanciful!

BELLINDE.

L'impertinente!

Me. BRUTE.

La ridicule!

(*Tous ensemble.*)

Ha, ha, ha, ha.

BELLINDE *à Madame Fanciful.*

Vous me permettrez, Madame, de vous faire des complimens de conjouissance sur votre mariage, puisque vous me l'avez appris vous-même. Monsieur Heartfré, je suis terriblement en colere contre vous. Quoi! Songer à prendre une autre femme dans le temps que vous en avez une aussi aimable que Madame.

(*Tous ensemble.*)

Ha, ha, ha, ha, ha.

Me. FANCIFUL.

Je leur souhaite de sentir un jour autant de confusion que j'en ai.

LA FRANÇOISE

Que le Diable étouffe ce maraut de Rasor.

BELLINDE *à Madame Fanciful.*

Madame, vous paroissez toute déconcer-

tée ; seroit-ce quelque mal de cœur de grossesse ? Allons vîte, Monsieur Heartsré, donnez à Madame votre flacon d'Eau de la Reine d'Hongrie. Cela est étrange, il en est aussi peu ému, & paroît aussi indifférent, que s'il étoit véritablement votre mari.

Me. FANCIFUL.

Vos plaisanteries ne valent guéres mieux que vous, Bellinde. Vous croyez triompher d'une rivale à l'heure qu'il est. Hélas ! ma pauvre fille, c'est par d'autre motifs que ceux que vous vous imaginez que j'ai agi. Voyant combien vous seriez mauvaise femme, & lui méchant mari, je voulois prévenir un si mauvais ménage, crainte que l'esprit ne tournât à tous deux. Hé, hé, hé.

(*Elle sort en riant, & la Françoise la suit.*)

LA FRANÇOISE.

Fi, fi, fi, fi

(*Tous ensemble.*)

Ha, ha, ha, ha, ha.

LE CH. BRUTE.

Je souhaite à celui qui me veut mal, d'épouser cette femme-là.

SCENE DERNIERE.

MADAME BRUTE, BELLINDE, LE CHEVALIER BRUTE, CONSTANT, HEARTFRE', RASOR.

BELLINDE.

LA pauvre créature ! qu'elle eſt folle ! Je lui pardonne de bon cœur.

HEARTFRE'.

Puiſque vous avez tant de bonté pour elle, je me flatte, Madame, d'obtenir auſſi mon pardon.

BELLINDE.

J'aurois mauvaiſe grace de vous faire languir après, quand je ſuis coupable de la même faute.

HEARTFRE'.

Puis donc que les graces ſont ſignées des deux côtés, vous voulez bien venir à l'Egliſe pour terminer ce grand ouvrage.

CONSTANT.

Avant que vous ſortiez, ſouffrez que je

vous régale d'une chanſon (1) qu'une jeune mariée a faite depuis quatre jours. Faites-en votre profit tous deux.

(1) *Il y a dans l'Anglois une Chanſon ſur une premiere nuit de nôces, trop licencieuſe pour être tournée en François.*

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

TABLE

DES MATIERES PRINCIPALES

Contenues dans le premier Tome.
de ce MÉLANGE.

On a mis une n. *pour marquer que le chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.*

A.

Académie des Médailles, son établissement. 189, 190. Membres de cette Académie. 191, 192.

Admirateurs, la plûpart sont de sottes gens. 153

Amant, vive peinture de deux parfaits Amans. 136, 137. Caractére d'un Amant passionné & respectueux. 288. *& suiv.*

Ami, on est heureux de rencontrer un ami fidéle, éclairé, discret. 149. Il y a des amis impérieux. 150. Il y en a d'impolis, 151. de brusques & fâcheux. 153. L'usage qu'on doit faire de leur commerce. *ibid.*

Amitié, se forme premierement dans le sein des familles. 154, 155. Comment elle se répand ensuite. 155, 156. Ce que c'est que l'amitié entre un mari & sa femme. 156, 157. Comment elle vient à s'altérer. 157, 158. Idée chimé-

que qu'on se fait de l'amitié. 158, 159. Les commerces ordinaires de la vie ne méritent pas le nom d'amitié. 159. Mais ils ne laissent pas d'être utiles. 160
Apologie ironique de M. le Duc de Beaufort. 1. *& suiv.*
Ausone, censuré. 128, 129
Auteurs, trop entêtés de leurs productions. 113

B.

Beaufort (le Duc de) sa conduite envers la Cour tournée en ridicule. 2. *& suiv.* Sa justification ironique auprès de la Noblesse. 5. *& suiv.* Desordre qu'il fait au Jardin de Renard. *n.* 6. Pourquoi il ne veut pas se battre contre quelques Seigneurs de la Cour. 7. *& suiv.* Son langage grossier 11. D'où cela venoit. *n.* 12. On se moque de sa conduite envers le peuple. & à l'égard du Cardinal. 15. *& suiv.* Caractére de sa bravoure. 20
Berenger, défend Montagne contre M. Nicole. *n.* 141
Bignon (l'Abbé) son éloge. 191. A l'inspection générale de l'Histoire de Louis XIV. par Médailles. *ibid.*
Bonne-chere, souverain remède pour dissiper une espéce de chagrin très-incommode. 55
Bouhours, caractére de ses Ouvrages. *n.* 109, 110
Brocher Bayard, expression ordinaire du Duc de Beaufort. Ce qu'il entendoit par-là. 5. *n. ibid.*
Brutus (Marcus Junius) son éloge. 46
Bruyere (la) son éloge. 116. Son jugement sur ce que le Pere Malebranche & M. Nicole ont dit au sujet de Montagne. *n.* 135, 136

Buchanan, critiqué. 123
Buckingham (Jean Sheffield Duc de) ſon caractére de Charles II. Roi d'Angleterre. 173. *& ſuiv.* Sa mort. *n. ibid.* Ses Ouvrages poſthumes n'ont pas répondu à l'attente du public. *ibid.*
Buſſy Rabutin (le Comte de) la cauſe de ſon exil, 183. Il ſoutient mal cette diſgrace. 184. Son caractére. 184, 185. N'étoit pas propre à écrire l'Hiſtoire de Louis XIV. 185. *& ſuiv.*

C.

Calamités publiques, combien elles touchent un honnête-homme. 53
Candale (le Duc de) n'étoit point avide des acclamations publiques. 42
Caſſius (Caius) ſa fermeté. 46
Caton, s'entretenoit quelquefois avec ſes enfans, & pourquoi 58
Catulle, critiqué. 123
Chagrin, eſpéce de chagrin très-incommode, & dont on ne ſauroit bien découvrir la cauſe. 54 Il n'y a qu'un ſeul moyen de s'en délivrer. 55
Charles II. Roi d'Angleterre. Son caractére. 173. *& ſuiv.* Il étoit Déiſte. 174, A quoi on doit imputer le penchant qu'il avoit pour la Religion Romaine. 174, 175. Il aimoit l'aiſe & le repos. *ibid.* L'Architecture navale étoit le ſeul plaiſir de l'eſprit auquel il fût ſenſible. *ibid.* Pourquoi il ne commandoit pas lui-même ſa flotte. 176. Son plus grand plaiſir conſiſtoit à ne rien faire, & à converſer librement & ſans contrainte. 177. Il aimoit la juſtice. *ibid.* Il avoit une merveilleuſe facilité à comprendre les petites choſes, & auroit pénétré aſſez avant dans les grandes, s'il

eût été capable d'une longue application. 178. Il avoit des qualités bizarrement assorties. *ibid.* Il étoit doux & accommodant dans les bagatelles, mais sévére & inflexible dans les affaires importantes. 179. Il étoit libéral jusqu'à la profusion. *ibid.* Si ennemi de toutes sortes de formalités, qu'il ne pouvoit pas faire un seul moment le personnage de Roi, quoiqu'il s'y fût préparé. 180. Sa phisionomie trompoit agréablement; car quoiqu'il eût un air triste & rebarbatif, il étoit d'un naturel gai & benin. 181. On a crû qu'il avoit été empoisonné. *ibid.*

Ciceron, critiqué. 121. *& suiv.*

Colbert, forme l'Académie des Médailles. 189, 190

Commun Jardin, Place de Londre, pourquoi ainsi appellée. n. 326

Connétable, espéce de Magistrat en Angleterre: *n.* 327

Conseil, qualités qu'il faut avoir pour donner de bons conseils, & pour les bien recevoir. *n* 150 *& suiv.*

Conversation, ses charmes. 145. *& suiv.* L'usage qu'il en faut faire. 148. *& suiv.*

Cour, il ne faut pas condamner les magnificences de la Cour. 59

Corneille (Pierre) son éloge. 111. Comparé avec Racine. 112

D.

Dacier, admirateur peu judicieux d'Horace. 110, 111. Ne devoit pas se mêler de faire entrer l'Ecriture Sainte dans ses Commentaires sur ce Poëte. 144

Déplaisirs; voyez *Ennuis*.

Desirs, leur violence. 36, 37. Comment on peut la modérer. 38, 39.

Desportes, critiqué. 122
Despreaux, sa critique du stile de Balzac & de Voiture 109. Sa Muse est toujours chaste. 126
Dieu, preuves de son existence. 28. *& suiv.* Sa créance est le fondement de tous nos plaisirs. 34
Disgraces, comment on peut les rendre supportables. 44. *& suiv.* Ce qui nous touche le plus dans nos disgraces. 51

E.

Ecrire, Régles pour bien écrire. 114. *& suiv.*
Eloquence, caractére de la fausse éloquence. 67. *& suiv.* mauvais goût qu'on a eu en France à ce sujet. 87. Idée de la véritable Eloquence. 82, 83. Comment on peut l'acquérir. 88. *& suiv.*
Ennuis, moyen de les adoucir. 44. *& suiv.* espéce d'ennui qui nous saisit au milieu des voluptés, comment on peut le dissiper. 54, 55
Entétement, combien contraire à la raison. 131
Envie, l'envie est capable d'empoisonner tous les plaisirs. 53, 54
Estime générale, tous les hommes en sont avides. 39, 40. S'ils peuvent véritablement l'acquérir. 41, 42. Il nous doit suffire d'avoir l'estime des personnes sages, quoiqu'il ne faille pas négliger celle du peuple. 43
Evremond (Saint-) a eu part à l'*Apologie* ironique du Duc de Beaufort. *n.* 1.
Expressions, elles doivent être honnêtes 120. pourquoi celles qui sont trop libres déplaisent dans un certain âge. *ibid* honnêteté des expressions louée dans Despréaux. 126. dans Virgile *ibid.* dans Homere. *ibid.*

F.

Femmes, leur portrait. 383. *& suiv.* caractére d'une femme pouſſée à bout par les brutalités de ſon mari. 215. *& ſuiv.* d'une femme capricieuſe & extravagante. 228. *& ſuiv.*
Filles, on pardonne leurs foibleſſes en Hollande plus aiſément que dans les autres pays *n.* 303.

G.

Grammairiens, peu capables de raiſonner juſte. 144, 145. à quoi ils devroient ſe borner. *ibid.*
Guſtave Adolphe, faiſoit peu de cas des acclamations du peuple, & des panégyriques des Orateurs. 42

H.

Hiſtoire métallique de Louis le Grand, commencement & progrès de cette ouvrage. 189 *& ſuiv.* plan de cette hiſtoire. 190, 191. liſte des perſonnes qui ont travaillé au deſſein, à la gravûre ou à la l'impreſſion des Médailles qu'elle contient. 207, 208
Homere, honnêteté de ſes expreſſions. 126
Horace, jugement ſur ſes Odes. 110, 111
Houzai, cri de joie des Anglois. *n.* 311

I.

Janſéniſtes, ſi leur maniére de parler par *On*, eſt une marque d'humilité & de modeſtie. 133, 134
Jacques II. frere de Charles II. Roi d'Angleterre,

& ſon Succeſſeur, n'a jamais été ſoupçonné d'avoir fait empoiſonner ce Prince. 181, 182.
Jardin du Printems, près de Londre, rendez-vous de Galanterie. 325.
Incrédules, diverſes eſpéces d'Incrédules. 31. *& ſuiv.* ſont ceux qui méritent d'être plaints. 32 *& ſuiv.*
Juvenal, blâmé d'avoir repréſenté les déreglemens des Romains avec trop de liberté. 125. Juſtifié contre cette cenſure. *n. ibid.*

L.

Lionne (le Marquis de) Abregé de ſa vie. 161 *& ſuiv.*
Louvois, favoriſe l'Académie des Médailles. 190, 191.
Lucréce (le Poëte) a mis trop d'obſcenités à la fin de ſon quatriéme Livre. 127. On lui attribue un Vers de Stace. *ibid.*

M.

Magna Charta, ce que c'eſt. *n.* 248
Malebranche (le Pere) décrie Montagne, & pourquoi. *n.* 135, 136
Mari, caractére d'un mari brutal. 211. *& ſuiv.*
Martial, n'a pas aſſez ménagé l'honnêteté des expreſſions. 123, 124
Médailles, nous n'avons point d'ancien Auteur qui ait traité des Médailles 186. *& ſuiv.* S'il y a de la différence entre les Monnoyes & les Médailles. 187. *& ſuiv.* défauts des hiſtoires métalliques modernes. 189. Ce que c'eſt qu'une Médaille. *ibid.* méthode qu'on a ſuivie dans l'hiſtoire Métallique de Louis XIV. 192, 193. ſi on a eu raiſon de fraper des Médailles ſur des

Provinces & sur des Villes prises par ce Prince, & ensuite reprises par les ennemis. 193. si elles auroient dû être faites par les Villes conquises, ou par les Villes du Royaume. 193. *& suiv.* l'Art de faire des Médailles. 196. Médailles simples. *ibid.* *& suiv.* Médailles métaphoriques 198. *& suiv.* difference du goût des Modernes au goût des Anciens 199. Médailles mixtes. 201. *& suiv.* Instruction pour ceux qui voudront composer des Médailles. 205. *& suiv.* Liste des personnes qui ont travaillé aux Médallles de Louis XIV. 207. 208

Menestrier (le Pere) son histoire Metallique. 191

Metaphores, l'usage qu'on en doit faire. 115. *& suiv.*

Modelles en matiére d'ouvrages d'esprit, sont en petit nombre. 109

Monde, la perfection du monde est une preuve de l'éxistence de Dieu. 28 *& suiv.*

Monmouth (le Duc de) étoit fort aimé de Charles II. son Pere. 177

Montagne, défendu contre ses Censeurs. 135. *n.* 135, 136

Mort, moyens de se bien préparer à la mort. 46. 47. comment on envisage celle de ses amis & de ses parens. 47. *& suiv.* Toutes les créatures y sont sujettes à leur maniére. 51, 52. D'où vient l'incertitude de notre condition après la mort. 27, 28. moyen de sortir de ce doute. 28. *& suiv.*

N.

Nicole, prend à tâche de décrier Montagne *n.* 135, 136. On lui répond. *ibid.* censuré. 141
Nodot, a défendu Pétrone contre ses Censeurs. *n.* 120
Non-conformistes en Angleterre, leur caractére. 328

O.

On, maniére de parler par *On*, combien ridicule. 133. *& suiv.* qui sont ceux qui l'ont introduite *n.* 133, 134
Ouvrages d'esprit, leur vraye & leur fausse beauté. 106. *& suiv.* source des faux jugemens qu'on fait là-dessus. 107. moyens de les éviter. 108.

P.

Pascal (Blaise) son humilité. *n.* 134
Persuasion, en quoi consiste le secret de la persion. 140. *& suiv.*
Petit maître, caractére d'un petit maître Anglois. 311. *& suiv.*
Pétrone, son invective contre la fausse éloquence de son temps. 68. *& suiv.* son éloge. 67, 68. 85, 92, 93. Sa *Matrone d'Epheſe.* 95 *& suiv.* si on a raison de regretter ce qui s'est perdu de sa *Satyre.* 119, 120. censuré. 121, 124. défendu. *n.* 125
Plaisirs, défauts des plaisirs du monde. 21. *& suiv.* Comment on peut les rendre plus solides. 25, 26
Pontchartrain, Chancelier de France, son éloge.

190, 191. fait revoir les Médailles du Roi. *ibid.*
Pontchartrain : Secretaire d'Etat, seconde les intentions de son pere au sujet des Médailles du Roi. 190, 191
Predicateurs, ne font pas une peinture assez affreuse du vice. 124, 125. S'attachent plus à faire l'Apologie du plan du Sermon, qu'à bien traiter leur matiére 143
Prévoyance, son utilité. 44. *& suiv.* Le vulgaire ne s'en accommode pas. 46

Q.

Quouacres, les Quouacres ne surfont point. *n.* 248

R.

Racine, son éloge. 111. comparé avec Corneille. 112
Raisonnement, comment la justesse en raisonnement se peut acquérir. 132, 136. *& suiv.*
Renard, Valet de chambre du Commandeur de Souvré, son Jardin auprès des Thuilleries *n.* 5, 6 désordre qu'y fit le Duc de Beaufort. 6
Réputation, avec combien de soin les hommes travaillent à se donner de la réputation. 39. Ceux qui sont avides de réputation ne la conservent pas long-temps, & pourquoi 41, 42
Retraite, si elle convient à l'homme. 146, 147
Roissi, débauche de Roissi. 14

S.

Sage, quelle eſt la véritable occupation du Sage. 21, 22. Il trouve ſa tranquillité par tout 61
Saint Amant, critiqué. 123
Scotus (Duns) ſa ſubtilité outrée. 138
Sénéque, défauts de ſon ſtile. 110, 111
Short, Medecin de Charles II. jugeoit que ce Prince avoit été empoiſonné, & crut l'avoir été lui-même peu de temps après, pour s'être déclaré là-deſſus avec trop de hardieſſe. 181
Simplicité dans les ouvrages, admirable. 114, 115
Souverain-bien, ſi on peut le trouver dans ce monde. 21 *& ſuiv.*
Suivante, caractére d'une Suivante adroite & flateuſe. 228. *& ſuiv.*

T.

Tailleurs, idée qu'on en a, ſur tout en Allemagne. *n.* 363
Tarteron (le Pere) éloge de ſa traduction de Juvenal. 125. Caractére de cette traduction *n. ibid.*
Thomas d'Aquin, paroiſſoit ſtupide dans les premiéres années de ſes études. 137

V.

Valterie (de la) ſa traduction de Juvenal *n.* 125. a défendu ce Poëte contre quelques critiques. *ibid.* S'il eſt l'Auteur d'une des Piéces de ce *Mélange*. *ibid.*

Veſpaſien, s'ennuyoit des honneurs qu'on lui rendoit. 42
Vie, moyen de faire un bon uſage de la vie. 56. *& ſuiv.* Comment on peut ſe rendre la vie heureuſe. 62. *& ſuiv.*
Voiture, s'il peut ſervir de modéle. 109. Son éloge. 122

Fin de la Table des Matieres du Tome premier de ce MELANGE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The
University

Da

For failure to
or before the
below there will
cents, and an
cents for each

NOV 21 1966

JUL 10 1967